

**Il ne faut pas
mourir deux fois**

**Francisco González
Ledesma**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Francisco
González
Ledesma

Il ne faut pas
mourir
deux fois

L'ATALANTE

Francisco González Ledesma

**IL NE FAUT PAS
MOURIR DEUX FOIS**

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR CHRISTOPHE JOSSE

L'ATALANTE
Nantes

Le polar est une littérature pour insomniaques et ferroviaires.
Jean-Patrick Manchette

Photographie de couverture © Joan Colom/courtesy Foto
Colectania Foundation

© Francisco González Ledesma, 2009

© Librairie L'Atalante, 2010, pour la traduction française

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves,
44000 Nantes

www.l-atalante.com

UNE TOMBE DU VIEUX CIMETIÈRE

La tombe était proche de la rue principale du quartier de Pueblo Nuevo, dans le cimetière où toutes les tombes sont anciennes.

Celle-ci faisait peut-être exception à la règle : la dalle était récente à tout le moins. L'homme planté devant, le front baissé et les mains dans le dos, avait l'air de prier face à la brise marine.

Le cimetière Nuevo est le plus ancien, en toute logique. Au ^{xix}^e siècle, c'était le cimetière officiel de Barcelone, avant qu'on ne crée celui de Montjuich. Il était peuplé de statues de femmes qui levaient les yeux vers le ciel, de silhouettes à genoux près d'une flamme et d'effigies d'enfants sans âge qui là-haut priaient pour nous. Un couple de matous attendait son heure devant chaque sépulture.

L'homme qui priait n'attendait plus grand-chose, vraisemblablement. Il était encore jeune – quarante-cinq ans à peine – mais semblait accablé, désespéré, comme s'il n'avait même pas la force de nettoyer la pierre tombale. Sur le marbre blanc, un simple prénom féminin : « Elisa. »

Quelques années plus tôt, cette terre avait été maudite, même s'il s'agissait de la nécropole romantique de la ville. Des abris de fortune s'adossaient alors aux murs d'enceinte, un cloaque immonde empoisonnait l'atmosphère et des coups de feu retentissaient non loin dans le Campo de la Bota, où les franquistes fusillaient les ennemis éternels de l'Espagne. Ces monceaux d'ennemis abattus avaient laissé place à un modeste monument, au souvenir d'un fils et au cri d'une mouette, rien d'autre.

Aujourd'hui, en revanche, c'est une terre riche, pleine de promesses. À proximité, on a édifié la ville olympique et prolongé la Diagonale pour bâtir à tout-va des bureaux pour monsieur Rockefeller et des hôtels pour l'émir Saïd. Dans les environs, on a aussi érigé un Forum des Cultures pour que les citoyens piquent un somme pendant les discours ou, en tout cas, qu'ils voient la Méditerranée.

Un jour ou l'autre, on envisagera sérieusement d'« optimiser » cet espace urbain en déportant les morts pour attirer les cadres.

Ces pensées n'effleuraient pas l'esprit du type qui se recueillait sur la tombe ; pour lui, tout se résumait à un plateau de marbre, à un

prénom de femme et au vent qui lui soufflait des mots plus jamais prononcés par quiconque.

Tout à coup, il perçut un léger bruit dans son dos. Il se croyait seul dans ce coin perdu du cimetière. À tort. Une toux discrète le fit se retourner.

— Bonjour, Gabri, dit l'homme qui venait d'arriver.

Il s'agissait du directeur du *Financial Times*, du mannequin de la revue *Man*, du manager de *Vogue*. Ses vêtements habillaient à merveille un physique travaillé dans un club de forme et sculpté par des masseurs, même si l'individu avait la cinquantaine. Peut-être était-ce son âge qui lui donnait cette autorité dans le regard, cette assurance pour se mouvoir, cette classe à chaque couture de son costume.

Gabri, qui semblait prier sur une tombe, murmura :

— Conde, quelle surprise !

— En fait, ça n'a rien d'étonnant. On m'a dit que tu fréquentais ces lieux au moins une fois par semaine, et je te cherchais.

— Pourquoi ?

— Pour discuter. Ici, personne ne va nous déranger.

— Et c'est à quel sujet... ?

Pour toute réponse, Conde fit quelques pas entre les tombes comme s'il les inspectait. Incroyable, songea Gabri, même chez les morts, Conde gardait l'allure d'un modèle pour les vivants. Sa stature, sa tenue et son élégance de salon faisaient plaisir à voir. Il devait encore faire des ravages parmi la gent féminine, comme autrefois. Mais Gabri observa des altérations : il avait des poches sous les yeux et deux taches hépatiques sur une pommette ; son regard était différent et son charme n'opérait sûrement plus sur les femmes sensibles. Il avait l'air du mâle qui exige qu'elles se dévêtent en respectant les phases qu'il imposait lui-même. Et ça, les dames n'apprécient guère.

À cette heure, cependant, ce n'était pas une femme mais une dalle funéraire que Conde observait.

— Tu penses souvent à Elisa, fit-il.

— Oui.

— T'es un brave type, Gabri.

— Je ne suis pas un brave type. Je dois rattraper le temps perdu, c'est tout.

— Pourquoi ?... Plus rien ne presse pour elle.

— Oui, mais, pendant huit ans, je n'ai pas pu venir ici, tu sais pourquoi.

— La prison, murmura Conde.

Il haussa les épaules comme s'il pensait qu'en définitive toute chose avait un prix et comportait des risques. Il poursuivit :

— Quand est-ce qu'on t'a libéré ?

— Ça fait un mois. Maintenant, dis-moi pourquoi tu viens me trouver dans ce coin paumé.

Conde jeta un dernier regard sur le marbre et ferma sa veste. Peut-être l'air marin était-il trop frais à son goût.

— J'ai un contrat à te proposer, Gabri, répondit-il en douceur. Il s'agirait de tuer un mec, une fois encore.

LA PETITE

D'abord, il y avait la maison. La maison. Située dans une impasse, près d'une forêt de pins, d'un transformateur et d'un nid d'oiseaux. En périphérie, du côté de Vallvidrera. Elle était bâtie sur deux niveaux, avec six fenêtres, le plus souvent closes, et, tout autour, un nuage de silence.

Puis il y avait les oiseaux. Sitôt sortis du nid, sachant à peine voler, ils s'approchaient de la maison. S'il est des enfants qui apprennent à l'école de la vie, tous les oiseaux sont formés à l'école de l'air. Ils savaient que la jeune fille leur avait préparé deux écuelles : la première remplie d'eau, la seconde de miettes de pain.

Ensuite, bien entendu, il y avait la petite. Elle avait environ quatorze ans bien qu'on eût peine à lui donner un âge. Elle était mince, mais l'on voyait qu'elle commençait à forcer et qu'elle ne grandirait plus guère. Ses cheveux bien peignés n'occultaient pas sa nuque épaisse. Ses mouvements accusaient une certaine maladresse en gardant quelque part une grâce de danseuse avortée. Elle avait de jolis yeux bridés, tout bleus et purs, mais les rares voisins affirmaient : « Elle n'aura plus ce regard-là d'ici quelques années. » Ses lèvres étaient bien dessinées et, contrairement à d'autres petits trisomiques, elle ne bavait jamais. Les voisins, qui n'en ratent pas une, disaient aussi : « Ç'aurait pu être une beauté. »

Enfin, il y avait également les voisins. Ils n'étaient que trois : il restait encore des terrains à bâtir dans la rue, et certaines propriétés n'étaient occupées qu'en été. En somme, on pouvait estimer qu'il n'y avait pas de témoins, ces riverains étant des retraités qui ne pensaient qu'à leur régime, à leurs médicaments, au journal qu'ils lisaient depuis toujours et, bien sûr, à leur petit écran. Accessoirement, les grands jours, ils contemplaient le vol des oiseaux.

La maison, qu'il convient d'évoquer à nouveau, n'était habitée que par une femme et cette enfant. La femme, d'une soixantaine d'années, avait été une dame autrefois, disait-on. Elle avait été mariée à un homme fortuné que Dieu avait rappelé à lui, non sans lui accorder son pardon sans nul doute, et l'on affirmait aussi qu'à la grande époque, quand la bonne société sortait encore ses bijoux du coffre pour les

exhiber, cette dame organisait des bals de débutantes et des soirées de gala au Grand Théâtre du Liceo de Barcelone. Après la mort de son époux, les temps étaient devenus plus durs, pour elle du moins. Et le climat social avait changé. « Pourquoi les jeunes filles feraient-elles leur entrée dans le monde ? avait-elle dit, amère, à un voisin. Aujourd'hui, à dix-huit ans, on leur a mis la main au panier dix-huit fois. »

Ceux qui l'écoutaient geindre disaient qu'effectivement on marchait sur la tête, avant de se rasseoir devant leur poste.

Il arrivait parfois une voiture, qui ne se garait jamais devant la maison. Il y avait un chemin vicinal qui passait par-derrière, et les véhicules l'empruntaient pour y stationner en toute discrétion. Aussitôt après, on entraînait dans la pinède.

Cette fois, le véhicule était une Porsche 911, une de ces voitures qui déclenchent les radars avant même qu'on n'enclenche la seconde. Elle était gris métallisé et, connaissant les goûts des clients, le vendeur avait juré à l'acheteur qu'un tel bolide ne serait jamais démodé.

La Porsche se rangea à cette heure où la rue plongeait dans la pénombre : les oiseaux avaient déjà tourné la page du calendrier et les voisins scrutaient leur écran, attendant l'émission des ragots ibériques pour enfin tout savoir sur le père de l'actrice Marisa Paredes. Un jeune homme sortit du véhicule et dirigea ses pas vers la maison. Il était bien habillé, mais avec une certaine décadence bourgeoise : il portait même un gilet et un foulard coloré dans la poche supérieure de sa veste. Son visage, qu'il enduisait inutilement de crèmes anti-vieillesse des plus onéreuses, trahissait un ennui vital comme si la vie lui avait déjà révélé son arrière-boutique ; autrement dit (si l'on peut dire), comme si ce jeune homme avait déjà tout mangé, tout bu, tout besogné.

La dame au passé glorieux vint lui ouvrir.

— Je vous remercie d'être aussi ponctuel, dit-elle.

— C'est la moindre des choses.

— Entrez. Je l'ai habillée à votre convenance.

Il pénétra dans la demeure.

Une pièce simplement aménagée de meubles Ikea.

Puis une deuxième très différente : rococo et ornée de meubles Empire.

Une chambre intérieure assez perverse, en admettant qu'une telle épithète puisse être accolée à une chambre : une coiffeuse, un miroir ovale ancien, un lit à baldaquin.

Et au fond, bien sûr, la petite.

LE MARIAGE

Le marié s'habillait pour la cérémonie.

Sur une chemise blanche et une cravate d'un gris sévère, il avait enfilé une veste stricte, de celles qu'on revêt le jour de ses noces ou à un enterrement, voire à l'occasion d'un dîner au Circulo de Economía, le club d'entrepreneurs de Barcelone. De fait, au bon vieux temps du costard à vie, la tenue étrennée devant l'autel resservait entre des planches de sapin, et certains vantaient même l'élégance du défunt. En étirant les bords de sa veste en face du miroir, le marié pensa à ces espèces de redingote qui descendent à mi-cuisse et qu'on vend aujourd'hui alors que, dans cet accoutrement, on a l'air non pas de se marier mais d'aller présenter ses respects à Alphonse XII.

La chemise sur mesure moulait parfaitement son torse jeune et large. Le tombé du pantalon était strict également, et les chaussures noires auraient occupé la place d'honneur dans une devanture. Tout était impeccable.

Il vérifia le résultat une dernière fois dans le grand miroir de la chambre intérieure où il avait tenu à rester seul pour s'habiller. Il avait passé tous les détails en revue. Sauf un.

Il ouvrit une mallette sur la table afin d'en extraire un petit pistolet à crosse de nacre dont il inspecta brièvement le chargeur et les crans de sûreté. Puis il l'arma sèchement en s'assurant que tout était parfait.

Il le glissa dans un holster en soie qui semblait faire corps avec les sangles tellement l'étui était minuscule. Certes, le pistolet offrait l'aspect d'une miniature lui aussi. Ensuite, il ferma sa veste et fit en sorte de dissimuler au mieux le renflement.

Voilà.

Il était prêt pour les noces.

Il n'avait plus qu'à pousser la porte du grand salon puis à rester droit dans sa veste pour aller chercher la mariée.

La mariée.

Elle avait vingt-cinq ans ; elle était belle et bien en chair, quoiqu'elle eût minci dernièrement de l'avis des experts en beautés replètes. Peut-

être avait-elle même envisagé un court instant de défilé sur les podiums puisque l'on devinait ses os par endroits.

Par ailleurs, la mariée était grande ; elle avait les yeux calmes et profonds, de longues jambes, la poitrine apte à consoler l'orphelin et un regard d'enfant craintive.

Elle regardait autour d'elle de ses yeux de fillette apeurée, contemplant la pièce luxueuse où la couturière l'avait laissée seule, la robe étant en place et prête pour la cérémonie. Selon elle, la mariée ne devait apparaître qu'à l'instant solennel. C'était une robe en soie, l'une des plus chères de la boutique parce que c'était un grand jour, même si elle contemplait l'étoffe avec une vague tristesse.

Son regard inquiet n'étonnait guère, de même que la peur de l'inconnu n'a rien d'étonnant... Pour sûr, le mariage est un saut vers l'inconnu, auraient poursuivi nos experts. Et, avisés au point de deviner sa combinaison sous la soie, ils auraient également flairé une certaine nostalgie. Comme si elle prenait congé d'une chose qui palpitait en l'air et qu'elle connaissait bien. En effet, la mariée aurait pu décrire en détail cet hôtel à la campagne qui comprenait une chapelle ainsi qu'un immense restaurant, des lits à baldaquin, une cave de vins espagnols et un cuistot chinois.

La mariée était née là, bien avant l'ouverture de l'hôtel. À l'époque, les champs étaient verts, les feuilles d'un olivier centenaire, arraché depuis, brillaient au soleil, et un chien courait vers elle sitôt qu'il la voyait pour lui lécher les mains. Le chien était enterré sous les fondations de l'hôtel, mais nul n'était au courant.

Aussi n'aurait-elle pas dû se sentir mal à l'aise ni se mouvoir avec hésitation même si le mariage constitue un événement d'exception. En s'observant dans le miroir une dernière fois, elle vit que la robe formait toujours un pli à sa taille malgré les soins de la couturière ; peut-être avait-elle trop maigri ces derniers jours. Peut-être les expertes en robes et ses amies de toujours lui reprocheraient-elles ce défaut malvenu. Mais quelle importance ?

À l'heure dite, elle se dirigea vers la porte de la chambre. Elle n'avait pas de proches parents et tous savaient que le marié la conduirait lui-même jusqu'à la chapelle. Sans doute l'attendait-il déjà de l'autre côté.

Elle ouvrit le battant.

Elle vit le grand salon garni de meubles dont les traits couraient toujours, détail connu des seuls patrons. Au fond, les invités, derrière une table fleurie : les hommes, en gris bien sûr, et les dames dans leur robe printanière clinquante. Une chaussure présentait une double semelle pour rehausser la personne, un talon était surélevé pour affiner la ligne. Certains bustes affichaient des prodiges siliconés, la plupart des paupières les traces d'un antirides, quelques bouches la

facture d'un chirurgien plastique.

Comment faisons-nous avant tous ces progrès ?

Le marié, quant à lui, n'arborait aucun artifice. La mariée, elle aussi naturelle, exhibait de nouveau, à vingt-cinq ans passés, le miracle de sa peau enfantine.

Parfait. Dommage que la mariée ait ce léger pli à la taille. Et dommage que la veste du marié soit un peu froissée comme si elle cachait quelque chose. De nos jours, il est vrai, on ne manie plus l'aiguille comme jadis, rien à voir.

Dommage également – pour donner un aperçu complet – que la mariée tienne son bouquet d'une seule main, la seconde invisible dans son dos, alors qu'elles ont coutume de le serrer fièrement de leurs dix doigts.

Dommage enfin qu'elle la bouge tout à coup et que tous aient les yeux rivés sur son visage sans que nul ne puisse l'éviter.

Et que les gens ne crient même pas ni n'interrompent la mélodie de l'espérance.

Un pistolet apparut dans l'autre main de la mariée.

Tous allaient jurer ensuite qu'ils avaient vu la petite flamme mais qu'ils n'avaient pas vu la balle, évidemment. Et tous – y compris ceux du dernier rang – devineraient la mort au front du marié, une mort prématurée.

MÉNDEZ

Monsieur Monterde, illustre commissaire principal, puisa dans son registre le plus châtié :

— Putain, Méndez, entrez donc !

Ces mots furent prononcés sans nulle hésitation, même s'il ne voyait devant lui qu'un chemin épineux. Il venait d'achever son havane Gran Coronas qu'il fumait en trois étapes, sur trois jours précisément. C'était donc un havane longue durée, comme il en va des chômeurs. N'ayant pas les moyens de se ravitailler, et victime de la loi martiale antitabac, le commissaire n'apercevait aucune volute à l'horizon pour égayer les vicissitudes de son existence.

De plus, Méndez venait d'entrer dans son bureau.

Comme à son habitude, l'inspecteur avait les poches bourrées de livres bien qu'il eût enfilé son plus beau costume (en fait, son unique costard présentable) pour la cérémonie.

— Putain, bordel, racontez-moi, Méndez ! asséna Monterde, sans tergiverser là encore.

Le policier s'installa sur le bord de la chaise, de l'autre côté du bureau.

— Vous savez que j'étais invité au mariage, monsieur Monterde. Autrefois, j'ai rendu un service au fiancé, c'est pour ça.

— J'suis au courant, Méndez. Et je m'étonne qu'on ait voulu vous inviter, et en plus vous payer le restau ! Décidément, la vie réserve des surprises. Allez, la suite !

Sachant qu'il tenait là un témoin direct du crime, le commissaire attendit calmement que Méndez lui expose les faits.

— Hélas, monsieur Monterde, je suis arrivé trop tard.

— Qu'est-ce que vous dites ? Par miracle, on vous invite à un mariage et vous n'êtes pas fichu de vous pointer à l'heure ?

— Ce n'est pas ma faute, monsieur Monterde, c'est à cause du progrès social. Sur le périphérique, à la sortie de la ville, je suis tombé sur une manif de chauffeurs de bus réclamant des heures de repos. Ils n'étaient pas venus au volant de leur bahut, encore heureux. Finalement, les forces de l'ordre ont dispersé les manifestants. Après, les automobilistes coincés dans leur bagnole ont démarré et dispersé

les forces de l'ordre.

— Si j'ai bien compris, vous auriez fait un témoin oculaire de premier choix, mais vous n'avez rien vu.

— En effet, monsieur Monterde.

— Putain, Méendez !

— Néanmoins, un journaliste de haut vol m'a tout révélé. Il était invité lui aussi, et il se trouvait même au premier rang au moment des faits.

— De qui s'agit-il ?

— Il a pour nom Amores.

— Putain de chiotte, Méendez !

— Je n'ai pas pu l'en empêcher, monsieur Monterde.

— Comment voulez-vous que ce pays aille de l'avant si Amores assiste aux noces de nos concitoyens ? Où qu'il aille, il se produit toujours une catastrophe, c'est bien connu. La Conférence épiscopale est au courant, c'est dire ! Il n'y a personne pour le neutraliser ? Amores finit toujours par dénicher un cadavre, mais là, entre un bouquet de fleurs et un plateau d'amuse-bouche, c'est trop ! Fait chier !

— Tout n'est pas si noir. Comme je vous disais, Amores se trouvait aux premières loges. Donc je dispose d'infos de première main.

— Crachez le morceau, racontez-moi en détail ce qui s'est passé et en usant du langage d'urgence, Méendez, je vous l'ordonne sur un ton on ne peut plus officiel, le seul apte à vous faire réagir de temps en temps.

Méendez décrivit la scène rapportée par les témoins, dont le journaliste. Amores avait été dépêché sur place comme envoyé spécial d'une émission de haute valeur civique : elle abordait tout aussi bien les flirts que les trahisons d'alcôve ou les mariages, sans oublier les grossesses non désirées et autres sorties du placard. De l'avis d'Amores, il était des placards dont nul ne prenait soin de refermer la porte. On l'avait légèrement augmenté pour ce nouvel emploi, et lui-même commençait à se croire à l'abri du mauvais sort : « Vous ne pouvez pas savoir, m'sieur Méendez. J'arrive à boucler les fins de mois. Pour fêter ça, ma femme s'est achetée une combinaison chez Women' Secret, mais je ne l'ai pas encore vue sur elle, c'est une chance. »

— Épargnez-moi ces détails sur la vie d'Amores. Abrégez, Méendez.

— J'ai le nom de la tueuse présumée.

— Nom de Dieu, Méendez ! Pourquoi dire « présumée » puisque tout le monde l'a vue ?

— Pas moi. Mais sachez qu'elle s'appelle Sandra López. Elle a vingt-cinq ans, elle est née à Barcelone et travaille dans la restauration de tableaux anciens. Si je ne m'abuse, elle est intervenue dans des lieux prestigieux, comme le musée Thyssen.

— D'accord, Méndez, et l'arme ? Si elle était planquée sous sa robe de mariée, ça doit être un outil quelque peu différent de votre Colt dérobé au musée de l'Artillerie navale et qui nécessite un quinze tonnes pour se promener avec.

— Certes, monsieur le commissaire. Elle a utilisé un pistolet espagnol relativement récent, donc avec ce défaut : comme tout pétard usiné depuis moins d'un siècle, il n'a pas encore fait ses preuves. Je vous parle d'un Astra Falcon de calibre 7,65 et d'une longueur totale de cent soixante-quatre millimètres, un joujou facile à escamoter. Le chargeur contient sept balles, ce qui suffit amplement car elle n'avait pas l'intention de buter sept fois la victime. Sa portée efficace est de vingt-cinq mètres, donc assez limitée. Moi, j'estime qu'un vrai pistolet, on doit pouvoir s'en servir pour un bombardement côtier.

— Arrêtez vos salades, Méndez, je connais ces flingues.

— Je n'en doute pas, monsieur Monterde. Techniquement, c'est un Falcon 4000. La Luftwaffe l'avait adopté pendant la Seconde Guerre mondiale : les nazis en avaient acheté un stock à l'Espagne franquiste. J'en déduis qu'on doit pouvoir se le procurer facilement sur le marché noir : quand les Allemands ont perdu la guerre, des tas de Falcon ont dû être planqués ou tomber entre les mains de la guérilla. Cette arme est donc présente sur le marché en milliers d'exemplaires non fichés.

— Et vous l'avez examinée ?

— Certainement, mais les experts en balistique ont pris le relais. Le modèle que j'ai étudié, en faisant attention aux empreintes, était une arme à crosse de nacre, bref un objet luxueux, un modèle de salon. À en juger par l'âme du canon, il m'a semblé que l'arme avait déjà servi. Évidemment, un pistolet aussi ancien non étrenné, donc non fiché, serait hors de prix sauf pour un pro du grand banditisme. Mais pourquoi cette femme, qui n'avait rien d'une pro, aurait-elle eu besoin d'une arme non fichée, et pourquoi aurait-elle effacé les empreintes puisqu'elle commettrait son crime au grand jour ? Sous le regard des invités. Et en musique.

L'illustre Monterde acquiesça de la tête et fit :

— Elle a tiré une petite balle, n'est-ce pas ?

— Oui, du 7,65, je viens de vous le dire. Mais ce projectile est mortel à faible distance. La balle a traversé le front de la victime.

Habitué aux rapports des légistes, le commissaire avait l'air impassible comme si on évoquait une piquûre d'abeille, mais il n'en était rien. Il se sentait abattu. Il venait d'effleurer la clé du tiroir à havanes, or il n'y avait plus rien à l'intérieur hormis la solitude et la tristesse des souvenirs.

— Bon, ça m'a l'air incompréhensible, mais nous tenons deux éléments essentiels : la coupable et le flingue.

— Détrompez-vous, commissaire : sauf votre respect, nous avons

deux calibres. Le mort, c'est-à-dire le marié, avait sur lui exactement le même modèle, ce qui nous fait deux lance-bastos. En voyant ça, je me suis dit : « Putain, commissaire ! »

— Putain, Méndez ! reprit le commissaire.

À force de côtoyer de jeunes voyous, peut-être estimaient-ils tous deux qu'on pouvait se débrouiller dans ce pays en usant d'une vingtaine de mots. À dire vrai, cela suffit pour envoyer des *sms*.

Méndez se rappelait la salle déserte après le crime, la table avec les assiettes et les verres où brillaient les derniers rayons du soleil. Il se rappelait que le décor avait déjà l'air d'une relique, comme l'alliance au doigt d'une morte. Il se rappelait les fenêtres ouvertes et l'air tiède où s'était infiltré un pigeon.

Il songeait qu'il devait y avoir un tombereau de haine derrière ce crime, et il n'aimait pas ces histoires venimeuses.

Pour n'en rien laisser paraître, il murmura à l'adresse de monsieur Monterde :

— Pourquoi diable les gens veulent-ils à tout prix organiser leurs noces dans ces coins paumés et déserts ? Ils doivent impérativement joindre une carte à leur invitation, sans quoi les convives atterrissent à perpète ou ils sont infichus de rentrer au bercail. Que sont devenus les mariages d'antan dans le parc de la Ciudadela, au milieu d'arbres recommandés par la médecine, ou dans les restaurants de la vieille ville, établissements garantis par l'armée puisqu'à deux pas de la Capitainerie, siège de l'état-major ? D'après moi, il est devenu impossible de se garer devant un restaurant à Barcelone. Au moins, dans ces trous perdus au milieu des chèvres, la place de parking est offerte avec le menu. Et, avantage non négligeable, les tourtereaux font une partie du voyage de noces.

— Bon, Méndez, je suppose que l'air pur a entraîné des lésions irréversibles dans votre organisme. Filez-moi donc le nom du mort avant de passer l'arme à gauche, vous aussi.

— Entendu. Nom du défunt, récita Méndez : Fernando Herrero Lacasa, vingt-huit ans. Il avait réussi à devenir avocat en étudiant la nuit et en bossant le jour, sans jamais faire un tour le dimanche dans cette ville où l'on aime tant se divertir. Doué d'une mémoire excellente, il préparait le concours de notaire, figurez-vous. Autrement dit, il s'éclatait encore sans mettre un pied dehors. Je me demande comment sa fiancée pouvait supporter un mec pareil. À bien y réfléchir, elle a fini par lui montrer qu'elle en avait sa claque. Mais ce n'est pas tout : la nuit, il montait également des reportages pour la télé, et parfois, le dimanche matin, il enfilait une salopette pour astiquer des voitures dans un quartier chic, loin de son quartier prolétaire : il vivait à Pueblo Seco, dans la rue de Blai, dite aussi

l'« avenue de La Havane » rapport aux nombreux immigrés qui l'ont investie.

— Quel parcours ! lâcha le commissaire. J'envie ces gars qui mènent une vie si palpitante. Ce pauvre type n'a pas dû fermer l'œil pendant toutes ces années. Ni faire une balade à pied, comme le prescrivent les médecins, ni même tirer un coup, comme le suggèrent les agents immobiliers. Et en plus, le dimanche, il empochait des pourboires minables. C'est à n'y rien comprendre !

Non, ça n'a pas de sens, pensait l'inspecteur. Il se rappelait l'arrivée de la police scientifique qui avait fureté dans la salle. Lui n'appartenait pas à la scientifique, évidemment. Il se souvenait du mort aux yeux ouverts – avec un vague sourire aux lèvres, aussi étrange que ça puisse paraître – et du pigeon effrayé qui avait pris la fuite.

Il se souvenait aussi d'Amores, qui était resté jusqu'au bout, espérant décrocher le scoop de sa vie : « Qui sait, m'sieur Méndez, peut-être que ce crime a un rapport avec la mort de Lady Di. Ça m'étonne que les gars de la télé n'aient pas débarqué avec les hélicos et les caméras. S'ils n'ont pas rappliqué, c'est qu'il n'y a pas l'ombre d'un cocu dans cette affaire, m'sieur Méndez, sinon, je vous dis pas. Sans l'industrie des fronts cornus, la télé disparaîtrait, fini, plus d'annonceurs, c'est la vérité vraie ! Si les téléspectateurs éteignaient leur poste pour cogiter un peu plus, ça en ferait, des chambardements, m'sieur Méndez. La Généralité de Catalogne devrait intervenir pour éviter les troubles. »

— En fait, une équipe s'est déplacée pour le journal télévisé, dit Méndez, réfléchissant tout haut, mais personne ne comprend ce déferlement de haine, ce coup de feu à l'instant où les mariés se bécotent. Je n'aime pas ces histoires chargées de ressentiment, monsieur Monterde. La vie est trop courte pour ces cheries. Bon, je file.

— Où allez-vous ?

— À l'enterrement du marié. Lors d'un enterrement, on obtient toujours des infos... D'ailleurs, à mes obsèques, j'espère avoir quelques tuyaux. À ce qu'il paraît, on a accéléré les formalités. L'autopsie a été pratiquée et le corps a été transféré au funérarium de Sancho de Ávila. Heureusement, il n'a pas atterri au funérarium de Collserola : là-bas, l'air pur de la pinède me rend malade.

— Moi, je n'aime pas la route sinueuse pour y aller, Méndez. Collserola, c'est bon pour les cadavres d'écolos et de journalistes qui nous pondent des papiers sur le réchauffement climatique.

Le policier hochait la tête.

— Je vous tiens au courant, monsieur Monterde. J'imagine que l'enquête sera confiée aux *Mossos d'Esquadra*(1). Bon, je vais faire de mon mieux.

— Faites-en le moins possible, Méndez.

Il sortit dans la rue. Il s'apprêtait à prendre un bus pour se rendre au funérarium quand, manque de chance, il tomba sur Amores, garé en double file. Le journaliste accourut.

— J'vous attendais pour vous aider dans votre enquête, m'sieur Méndez.

— Je ne crois pas que tu puisses m'être d'un grand secours, Amores, si ce n'est pour payer l'amende dont tu vas écopier d'ici peu. J'allais présentement faire un tour au funérarium de Sancho de Ávila.

— Laissez-moi vous y conduire, m'sieur Méndez. J'suis toujours prêt à rendre service, vous savez bien.

— Je vais courir ce risque vu ma faible espérance de vie.

Pour le rassurer, Amores lui vanta les mérites de son automobile, qui possédait deux cylindres en état de marche, et lui montra son permis totalisant deux points.

— Vous en faites pas, m'sieur Méndez, avec moi, vous êtes sûr d'arriver à bon port.

Par chance, ils atteignirent la rue Sancho de Ávila avant la fin du jour ou l'obscurité naissante, autrement dit avant le dernier enterrement. Méndez était sidéré par la vitesse avec laquelle on avait pratiqué l'autopsie, même si les causes du décès ne laissaient planer aucun doute. Il vit les rues embouteillées, les douzaines de voitures en provenance du nouveau district technologique, il vit cette marée de vie couler vers la cité des morts.

Et dans le hall, il vit aussi un livre de condoléances au nom du défunt. Méndez y apposa sa signature, par respect des convenances.

Et par curiosité.

Les circonstances de la mort étaient certes évidentes, cependant il voulait en savoir davantage sur les connaissances du défunt : ceux qui l'accompagnaient en ces derniers instants. Il vit dix signatures, dont deux seulement correspondaient à son nom de famille : Herrero. Les autres étaient sans doute celles d'anciens camarades. D'autres candidats au concours, toujours rivés à leur bureau, et qui sortaient de leur tanière pour assister à l'enterrement ?

Délaissant cette première piste infructueuse, Méndez en suivit une seconde, non pas issue d'un livre mais de sa matière grise. Du moins, de ce qu'il en restait. Cette piste se résumait à deux questions : pourquoi se mariait-il sans avoir décroché son concours, donc sans ressources ? Et elle, pourquoi acceptait-elle de s'enfoncer ainsi dans la misère ?

Le mariage était chic néanmoins, avec de beaux habits, un restaurant des plus sûrs, sans convive décédé, et un tas d'invités guidés par GPS. Plus l'inspecteur s'interrogeait, plus il était perplexe. Pourquoi avaient-ils pris un flingue tous les deux pour aller au

mariage ?

D'où venait cette haine ?

De la mariée, probablement. C'est elle et non l'homme qui avait tiré. C'est elle qui, en trente secondes, avait troqué sa robe de mariée contre un habit de veuve.

Bien qu'ayant toujours vécu dans de tristes quartiers, Méndez n'aimait pas ces histoires de haine, c'est un point sur lequel il convient d'insister. Il estimait qu'il y avait toujours quelque raison de vivre, même s'il fallait parfois du temps pour la trouver.

Il eut bientôt une autre surprise.

Il ne manquait plus que ça !

Il pénétra dans l'univers des morts, marcha à petits pas dans le large couloir donnant accès aux salons de l'ultime souvenir. Désorienté, Méndez avait ce soir-là un air de défunt en sursis à qui l'on offre une dernière chance.

C'est alors qu'il le vit.

Le cercueil de belle facture. Le mort qui souriait à moitié, comme sur les lieux du crime. Les rares personnes présentes dissimulant leurs larmes. Rien que de très banal, en somme.

Mais ce n'était pas tout.

On découvrait aussi une énorme couronne sur la caisse, la plus somptueuse du funérarium. Et le ruban de deuil avec cette dédicace : « De la part de ta chère Sandra. » Une couronne de la meurtrière. De ta chère Sandra, Sandrita, de ta chère fiancée.

LE REGARD

La propriétaire de la demeure isolée savait peu de choses, mais avec certitude. Elle savait que les voisins n'étaient pas indiscrets, que la petite donnait à manger aux oiseaux et qu'elle ne se plaignait jamais. La dame, évidemment, sait aujourd'hui deux ou trois choses de plus : elle garde la nostalgie du Liceo et des manières d'autrefois ; elle doit boucler la gamine à double tour chaque fois qu'elle s'absente, et verser une commission au type qui lui procure les clients. D'une part, ils sont en cheville tous les deux ; d'autre part, les temps sont durs, chacun gagne sa vie à la sueur de son front, rien à faire.

En revanche, malgré toute l'étendue de son savoir, la propriétaire de la demeure avait la vue qui déclinait, et, sans lunettes, elle avait du mal à distinguer les gens. Notamment le client assidu à la Porsche et au foulard glissé dans la poche supérieure de sa veste, l'homme qui apportait certains jours des chocolats pour la gamine. Elle le reconnaissait surtout à sa voiture et à son foulard, son visage étant flou pour elle quelquefois. Mais, l'habitude aidant, elle ne se méprenait jamais. Il y avait un autre habitué, gros et toujours vêtu de noir, facile à identifier eu égard à son crâne luisant. Mais le dernier, celui qui était passé dans l'après-midi, elle savait qu'elle le reconnaîtrait toujours à son élégance ; les autres n'en manquaient pas à leur façon, mais celui-ci avait un nœud papillon. Or le nœud papillon ne se portait plus guère, surtout chez les jeunes comme lui.

Pourquoi ces pédophiles étaient-ils attirés par une mineure qui aurait pu être une beauté mais ne le serait jamais ? À dire vrai, ça leur était égal, ainsi qu'ils lui en avaient fait la remarque : le gars au foulard proclamait qu'il n'avait jamais couché avec une femme réellement innocente, et le chauve adorait la petite, toujours obéissante. Par contre, le nouveau ne s'était fendu d'aucun commentaire. Il avait simplement demandé :

— L'endroit est sûr ?

— On ne peut plus sûr. Je suis d'une discrétion absolue, et la petite, n'en parlons pas.

— Mais ne m'envoyez plus jamais sa photo par Internet. Plus jamais, compris ? C'est trop dangereux.

— Comme vous voudrez.

Malgré sa vue basse, la propriétaire lisait les émotions de ses clients sur leur visage, sans doute parce que les hommes sont les animaux les plus sots quand il s'agit de simuler. Ou parce que devant elle personne n'avait besoin de simuler. Ainsi, l'homme au foulard appréciait-il l'innocence de la petite, et il aimait la voir de blanc vêtue. Un jour, en apprenant qu'elle donnait à manger aux oiseaux, il s'en était ému. Le chauve, le gros, avait l'air dur, sournois, comme s'il se demandait s'il avait réalisé un bon placement, bien résolu à en tirer le profit maximal. Les autres, des occasionnels, fleurait la baise en bonne et due forme. Elle était bien placée pour le savoir...

Mais elle était déconcertée par celui qu'elle venait d'accueillir, le nouveau, incapable de le ranger dans aucune catégorie. Il n'avait pas montré cet air avide que les autres affichaient, sachant qu'ils allaient pénétrer en terre inconnue. Pas plus qu'il ne semblait titillé par la curiosité qui motivait ceux qui avaient déjà tout vu et tout connu, comme si rien ne l'étonnait vraiment. En pareilles circonstances, se disait la propriétaire, les hommes sont très primaires, et leurs expressions limitées, mais lui n'entrait dans aucune case. Il y avait une chose dont elle était sûre pour l'avoir lue dans son regard un peu distrait : son visage respirait la mort.

UN APPARTEMENT À PUEBLO NUEVO

L'immeuble était l'un des rares à avoir survécu au sein de ce qui deviendrait le district 22@, futur district technologique. Là, de modestes constructions avaient poussé jadis à l'ombre des cheminées d'usine, offrant un refuge aux ouvriers qui se réveillaient chaque matin au son de la sirène ; outre un refuge, ils y avaient trouvé une épouse et des enfants qui avaient foi en l'avenir ainsi qu'une belle-mère qui, elle, avait foi en sa fille. La vie des ouvriers est logique et sans surprise, en définitive.

Conde arrêta sa voiture au coin de la rue car, dans le futur district 22@, on trouvait encore à se garer, du moins provisoirement. À travers la vitre, il montra l'immeuble à Gabri sans desserrer les lèvres. Tout commentaire était peut-être superflu : Gabri savait très bien comment ces logements étaient agencés. Il y avait un rez-de-chaussée, puis deux ou trois étages. En bas, il y avait toujours eu une mercerie où maman achetait une brassière pour la gamine qui naîtrait bientôt, et un bar où l'ouvrier buvait le premier verre du jour pour se donner du cœur au ventre, et le dernier canon du soir pour oublier. Les appartements étaient des trois-pièces, l'une d'elles tenant lieu à la fois de salle à manger, de salle de séjour et de siège social de la famille. Ils possédaient aussi un balconnet où maman arrosait son pot de fleurs et où papa épiait les filles du voisin qui grandissaient vachement vite.

— Tout sera bientôt démoli, dit Gabri. Ils font déjà des sondages à côté pour bâtir de nouveaux buildings.

— Tu as le temps de régler cette affaire en attendant. Ça ne va pas t'occuper toute une année.

— Qu'est-ce qu'il a, cet immeuble ?

— C'est là que vit notre homme.

Personne ne passait dans la rue, excepté un routier au volant d'un poids lourd. Au loin, on voyait les vitrines d'un concessionnaire automobile, autrement dit un marchand de rêves. Sur la façade d'un bâtiment délabré, des lettres à demi effacées indiquaient que ces murs avaient abrité une chorale pleine d'espérance.

— Je n'ai pas dit que je marchais, Conde.

L'autre indiqua un point tout proche à travers la vitre.

— Là, regarde. Que vois-tu ?

— J'aperçois un immeuble de la Ville olympique. Et, plus loin, une cheminée d'usine que les promoteurs ont laissée pour témoigner du passé industriel du secteur. Et là, devant, un gratte-ciel tout neuf.

— C'est là que tu vas habiter, Gabri. La cheminée appartient au passé, le gratte-ciel au futur. Toi, tu vivras dans le futur.

— Pourquoi ?

— C'est fou qu'un type comme toi me pose la question. Tu as pourtant deviné en pointant les yeux dans cette direction : j'ai loué un appartement qui surplombe l'immeuble à côté, où vit notre homme. Tout est calculé, je ne sais pas ce qu'on peut demander de plus.

— Je n'ai pas encore donné mon accord, Conde.

Comme si de rien n'était, Conde lui remontra le gratte-ciel.

— C'est un superbe logement, Gabri, en hauteur, très lumineux et bien exposé, sans voisins pour te déranger, avec de magnifiques vues sur la mer. C'est la ville de demain : on a du mal à croire qu'hier encore, dans ce coin-là, il n'y avait que des usines, un cloaque et des masures où s'entassaient les crève-la-faim du pays. Je dirais qu'on a tous appris à vivre avec le temps, Gabri. Ah... autre chose : on peut faire monter des filles dans ces appartements luxueux. C'est très discret.

Il observa la moue de Gabri, puis sourit et fit un geste comme s'il lui demandait pardon.

— Les filles, en fait, c'est un bonus, poursuivit-il, mais je ne t'en parlerai pas pour trois raisons. Premièrement, il ne faut pas qu'on fasse le lien entre l'appartement et toi... C'est-à-dire que les filles, elles voient tout, elles passent d'un lit à un autre et elles jacassent. Deuxièmement, les filles, ça vous distrait, elles pourraient t'empêcher de te concentrer sur ta mission, qui consiste à surveiller l'objectif. Troisièmement, je te demande de m'excuser : j'avais oublié que tu pensais encore à Elisa.

Gabri hocha vaguement la tête.

— Oui.

— Tu l'aimais beaucoup, j'imagine.

— Oui.

— C'est pour elle que tu as tué.

Un bus roula entre des palissades de chantier. Une fillette qui aurait tout pour elle passa en chantant, suivie de deux femmes d'un certain âge qui, elles, n'avaient que leur caddie, mais au moins était-ce une valeur sûre et tangible.

Gabri détourna les yeux, sans les poser nulle part.

— Je ne veux plus tuer personne, Conde.

— Tu disais la même chose quand on t'a écroué.

— Oui, c'est vrai.

— Tu as pourtant tué un autre homme sous les verrous. D'accord, Gabri, tu n'as pas agi seul, mais en groupe pour rétablir la justice. Pourtant c'est toi qui tenais le poinçon.

Il ajouta tout bas :

— Toi, le dur des durs de la prison.

— Oui, c'est moi qui tenais le poinçon, avoua Gabri, comme s'il n'avait pas entendu son dernier commentaire, mais on avait tous décidé d'éliminer ce gars. À partir du moment où il s'est engagé dans le couloir, il était mort. La seule fois où les matons ne l'ont pas protégé, on a sauté sur l'occasion. On a agi en groupe.

— La justice directe, j'y ai toujours cru, dit Conde avec une certaine admiration dans la voix.

Gabri hocha la tête, les yeux tournés ailleurs.

— Bon... Il avait violé et tué une gamine. Quinze ans plus tard, il aurait été libéré et il aurait récidivé. Manque de chance, le père de la gamine se trouvait dans la même prison.

— Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas bouclé dans un autre établissement pénitentiaire ?

— Moi, je vous parle de son vrai père, pas du cocu avec sa mère. Mais personne n'était au courant.

Le silence s'imposa à nouveau dans l'habitable de la Mercedes 320 automatique : cuir gris et téléphone incorporé d'où l'on pouvait appeler le ministre de la Justice, même si Conde n'entendait pas le contacter dans l'immédiat.

— En fait, Gabri, ce lynchage m'a conforté dans ma stratégie. À la prison Modelo, tout le monde te traitait avec respect, voire une certaine admiration. Tu avais quand même décapité l'homme qui avait violé ta femme et déposé sa tête devant chez lui !

— Il avait violé Elisa...

— Tu l'aimes encore, Gabri, et à l'époque tu as prouvé combien tu l'aimais. Tu sais quoi ? C'est plus touchant d'aimer une femme de son vivant qu'après sa mort.

Il posa une main amicale sur celles de Gabri, qui étaient jointes comme s'il priait, et ajouta :

— Tu ne peux pas refuser mon offre, Gabri. En plus, il n'y a aucun risque pour toi. Maintenant, écoute-moi bien : tu vas prendre un nouveau départ dans la vie. Et tu dois accepter pour une autre raison, plus prosaïque. Je suis un homme très occupé, tu sais ? Eh bien, je dois me libérer avant midi pour mon anniversaire de mariage.

PARLONS DE FEMMES, MÉNDEZ

Il ne faut jamais désespérer. En général, la situation n'est pas brillante, mais quelquefois elle s'améliore.

Le commissaire principal, monsieur Monterde, avait pu s'acheter un havane. Il s'agissait d'un Montecristo double Coronas, série limitée, avec une bague garantissant son excellence : un havane bancaire, ministériel, épiscopal, voire religieux, que l'on aurait pu distribuer aux invités de la dernière Cène.

Le cigare au bec, confiant dans l'existence, l'illustre commissaire reçut Méndez.

— J'écoute ! fit-il.

— Nous ne pouvons pas faire grand-chose, monsieur Monterde. L'enquête a été confiée aux *Mossos d'Esquadra*, ce n'est pas lié au terrorisme ni au trafic de stupéfiants. Ça n'entre pas dans les compétences de la police nationale dont dépend votre serviteur.

— Arrêtez avec vos compétences et vos conneries, Méndez ! Chez nous, il y a tellement de polices que chacune enquête de son côté en veillant, si possible, à doubler ses concurrentes pour rafler les médailles. Au Pays basque, la Garde civile ne sait rien des enquêtes de l'Ertzaintza(2), qui ne sait rien non plus des enquêtes de la Garde civile. Parfois, des fusillades ont failli éclater tellement ça chauffait entre elles.

— Mon revolver s'est enrayé, monsieur Monterde. C'est irréparable, j'en ai peur : plus personne ne fabrique de canons pour équiper les cuirassés.

Méndez huma avec délice la fumée du cigare en se foutant allègrement des constantes mises en garde pour la survie des citoyens. Puis il reprit :

— Je me fiche de savoir qui doit mener l'enquête, monsieur Monterde. Cette affaire finit par m'obséder, j'irai jusqu'au bout. Mes conclusions seront remises à qui de droit en temps voulu, si bien sûr j'obtiens des résultats.

— Dites-moi, qu'avez-vous découvert jusqu'ici ?

— Il va falloir parler de femmes au préalable, monsieur le commissaire.

— Eh bien, parlons de femmes, Méndez.

— Sandra López, la fille qui allait épouser la victime, a quelque chose de fascinant. J'ai été rudement étonné quand j'ai vu la couronne dédiée au mec qu'elle avait tué. Cette surprise a orienté mes premières investigations, les seules qui s'imposaient à ce moment-là.

— Vous avez dû vous creuser les méninges, Méndez.

— Ne soyez pas ironique, ce qui paraît évident ne le reste pas toujours. Mais, cette fois, la logique était respectée. J'ai vérifié le nom de la personne qui avait commandé et payé la couronne : c'était bien la mariée. Donc rien d'étonnant, si ce n'est qu'elle l'avait payée avant de tirer sur le gars.

Le commissaire principal ferma les yeux. Il avala la fumée et toussa. Peut-être n'était-il plus habitué aux volutes du grand capital. Il secoua la tête plusieurs fois, refusant d'admettre les paroles de son subordonné.

— Cela ressemble à une macabre plaisanterie, mais j'ai l'impression qu'il n'en est rien, murmura-t-il. Vraiment, cette histoire ne tient pas debout.

— Ce n'est pas tout, monsieur Monterde. Si j'étais dans le brouillard, maintenant j'erre dans le noir le plus complet.

— Ça ne m'étonne pas outre mesure en ce qui vous concerne. Expliquez-vous.

— La première information qui m'avait été donnée n'était pas exacte, et j'ai dû interroger plusieurs fleuristes. La couronne n'avait pas été préparée à l'adresse indiquée, si bien que je suis allé chez d'autres commerçants. C'est là que j'ai su pour la commande de la mariée. Mais j'ai appris autre chose en cours de route.

— Quoi donc ?

— Le fiancé, le défunt, avait commandé une couronne pour la mariée de son côté.

Le commissaire Monterde ouvrit subitement la bouche.

Laissant échapper son havane.

Adieu, grand capital.

La cendre tacha son pantalon.

Avec le peu de voix qui lui restait, il balbutia :

— On ne discutera plus jamais de femmes, Méndez. Et encore moins de mecs. Il se pourrait même qu'on ne s'adresse plus jamais la parole.

LES YEUX

Gabri observa à nouveau les fenêtres du luxueux appartement que Conde avait loué pour lui et d'où, effectivement, on jouissait d'une ample vue sur la mer. En face, masquant un peu la côte, se dressaient des buildings similaires ainsi que des palmiers, le tout agrémenté de moult emprunts immobiliers qui, eux, demeuraient invisibles. De même, effectivement, ces logements étaient très clairs et bien exposés. Avec de bonnes jumelles, on pouvait même épier de jolis petits culs sur la plage.

Gabri avait bien sûr des jumelles à sa disposition, le premier instrument dont il aurait besoin.

Il se dirigea vers la porte d'entrée, l'ouvrit et inspecta à nouveau le palier désert : les appartements contigus n'avaient pas encore trouvé preneurs, et les visites étaient rares. « Avant, on les vendait sur plan, aussitôt, lui avait dit Conde, mais à présent les banques ont la trouille, elles accordent très peu de crédits et il n'y a plus d'acheteurs. » Tout était calculé afin qu'il passe inaperçu, qu'il mène subitement une vie clandestine.

Bien sûr, l'appartement n'était pas loué à son nom, ni à celui de Conde. Une petite plaque dorée sur la porte indiquait :

« Publicité Aguilar. » À ce qu'il paraissait, Aguilar était un prête-nom qui avait travaillé comme dessinateur publicitaire, mais aujourd'hui il souffrait de la maladie d'Alzheimer.

Quand tout serait fini, si les condés faisaient le lien entre l'appartement et ce qui allait survenir, ils mettraient la main sur un contrat de location, avec six mois payés d'avance, signé par un homme qui avait oublié jusqu'à son nom.

Gabri referma la porte et revint à l'intérieur, où il n'y avait aucun meuble hormis une chaise et une table basse où l'on pouvait manger, avec, tout à côté, un lit pliant et des draps neufs. En face, on accédait à une des salles de bains. Il y avait l'eau et l'électricité.

Tout avait été pensé pour que Gabri demeure le plus possible dans cette pièce qui disposait d'un élément essentiel : la fenêtre à travers laquelle il devait surveiller la cible.

Le reste de l'appartement comprenait un salon (offrant les meilleures

vues) avec un espace pour une cuisine américaine, et deux chambres, une grande et une petite. La grande était conçue pour les ébats des parents ; la petite pour le sommeil du marmot.

La société barcelonaise de bon ton était ainsi faite : on avait un enfant unique. Gabri ne pouvait pas critiquer cette réalité, lui-même n'ayant pas eu de descendance.

Sa femme était morte en accouchant d'un enfant qui n'était pas le sien.

Les yeux de Gabri étaient froids, inexpressifs. Ses muscles saillaient sous sa chemise parce qu'en prison il avait tué le temps en lisant, en faisant du sport et en évitant qu'on l'encule. Ses compagnons disaient qu'il avait pu mener de front ces trois activités alors qu'en temps normal, à la moindre inattention, on échouait sur un point.

Il s'assit sur la chaise en face de la fenêtre et saisit les jumelles : ce serait l'essentiel de son travail pendant quelques jours, jusqu'à ce qu'il décide de passer à l'acte. Il s'aperçut qu'à aucun instant le soleil n'inondait cette fenêtre, de sorte qu'il ne serait pas ébloui. En revanche, il donnait en plein sur l'immeuble qu'il surveillait, et l'autre type serait aveuglé s'il jetait un œil au-dehors.

La nuit serait bien sûr la période idéale pour épier l'individu quand il donnerait de la lumière dans son appartement et que lui-même resterait dans l'obscurité la plus totale, collé à la vitre.

En réglant ses jumelles (un modèle de premier choix en usage dans la marine), il se rappela presque mot pour mot la conversation qu'il avait eue avec Conde deux jours plus tôt :

— Tu ne vas pas trouver de boulot, Gabri. Les temps sont durs, je n'envisage plus les affaires avec le même optimisme qu'autrefois. Il y a encore de l'argent à Barcelone, évidemment, mais il est mal réparti.

— Ce n'est pas nouveau. Si je me souviens bien, les anarchistes l'avaient déjà remarqué au début du siècle dernier.

— C'est peut-être ce qui les a poussés vers l'action directe, Gabri, oui, c'est probable... Avec ton casier et à l'âge que tu as, personne ne va t'embaucher ; moi par contre je t'offre un emploi, justement à cause de ton casier. Tu as tué deux hommes.

— Ce n'est pas moi qui ai planté le gars en prison, je te l'ai déjà dit.

— Mais c'était un lynchage. Et t'as mis la main à la pâte.

— Oui.

— Ça revient au même, non ?

Conde était élégant, instruit, sentimental. Il avait allumé l'autoradio, tout bas, pour adoucir l'ambiance avec un *Ave Maria* interprété par un chœur de religieuses.

— Je chantais dans une chorale quand j'étais petit. Étonnant, hein ? On disait que j'avais une voix de jeune castrat... Plus tard, j'ai prouvé qu'il n'en était rien. Tu vois... Eh bien, une de mes perversions date

peut-être de cette époque. J'aime les jeunes femmes qui jouent dans des orchestres classiques.

L'*Ave Maria* prit fin sur une douce lamentation qui faisait écho au déclin du jour. Gabri songea que les chanteuses étaient peut-être de jeunes nonnes.

— Bon, avait dit Conde sans le regarder, je te propose un boulot simple qui te permettra de rester à flot au moins trois ans sans rien quémander à personne. Parmi tes collègues de prison, j'aurais pu trouver des types beaucoup moins chers, mais ce n'est pas la même chose. Tu es un mec coriace, toi, la vie, tu connais...

Il avait ajouté plus bas :

— Et tu connais aussi la mort.

Le paysage, la tombée du jour, les reflets sur les vitres, une femme qui courait, le feu étant rouge pour les piétons, un homme avec un plan qui cherchait une adresse dans ce nouveau monde, un chien solitaire qui cherchait simplement un vieux rayon de soleil.

Gabri s'était habitué au décor, à l'emplacement des fenêtres, aux ombres furtives, sachant que, très bientôt, il se serait approprié cet univers.

Il n'y pensait pas ou il refusait d'y penser. Il avait accepté une partie de l'argent de Conde, recueillant de ses mains, dans la voiture, une poche de supermarché contenant une boîte de crottes de chocolat. Il y avait certes des friandises à l'intérieur, mais aussi un pistolet, un chargeur plein, des gants et une liasse de mouchoirs en papier. Gabri ne s'essuierait pas les mains ni ne se moucherait dans un tissu qui pût garder des traces ; il mangerait avec ces couverts en plastique vendus en grande surface, et, chaque jour, il les jetterait lui-même dans le conteneur à ordures avec les autres détritrus, les mouchoirs inclus.

Il refit le point avec ses jumelles en les braquant sur les fenêtres en contrebas où une ampoule venait de s'allumer. Tout semblait parfait, mais Conde avait commis une erreur : l'appartement de Gabri était trop haut. Un poste d'observation situé au même niveau approximativement lui aurait permis de plonger un regard à l'intérieur de la pièce. En revanche, de sa position en surplomb, il distinguait seulement la fenêtre et, au-delà, le sol sur un mètre de profondeur, de sorte que le type devait être tout proche de la fenêtre pour entrer dans son champ visuel.

Il ne l'avait pas encore vu.

Il ignorait son nom, sa profession, ses habitudes. Il n'avait pas interrogé Conde à cet égard par décence et par politesse. Un bon observateur ne commet pas d'imprudences s'il doit se contenter d'épier la silhouette d'un inconnu n'ayant pas de passé ni bien sûr de futur.

Inutile d'en savoir davantage.

La lumière qui venait d'éclairer la fenêtre lui permit de voir nettement le carrelage coloré, qui n'est plus fabriqué de nos jours et qui donne du cachet aux beaux appartements anciens de l'Ensanche(3). Sans trop savoir pourquoi, Gabri imagina que cet espace correspondait à la salle à manger du vieil appartement. Mais il dut patienter car nul ne se montrait dans ce rectangle lumineux. Le trottoir aussi était désert. L'immeuble était un sarcophage entouré de gratte-ciel. Des légions successives d'ouvriers y avaient séjourné, au milieu des cheminées, avec des enfants qui iraient à l'usine eux aussi, et des femmes dont la seule mission sur terre consistait à apprendre leur métier de mères.

Gabri connaissait bien cet univers, la mousse aux rambardes, la couleur du carrelage.

Avant tout, il devait s'armer de patience. Enfin, il fut récompensé.

L'homme qu'il devait tuer, dont il ne savait rien et dont il valait mieux qu'il ne sût rien, ouvrit la fenêtre et s'y pencha pour observer la rue, rien d'autre. Comme s'il ne remarquait pas la présence du gratte-ciel devant lui, nouveau symbole de la ville en marche, avec quelques dizaines de fenêtres éclairées derrière lesquelles s'activaient des hommes et des femmes achevant leur journée de labeur. L'homme ne pouvait imaginer qu'on l'épiait, beaucoup plus haut, derrière des baies ténébreuses.

Le cerveau de Gabri enregistrait tous les détails tel un appareil photo. Il fut surpris par la jeunesse du mec. Pour devenir l'ennemi du puissant Conde, il fallait sûrement être aussi redoutable et puissant, ce qui suppose un certain âge. Tel était du moins le raisonnement logique de Gabri. Mais, en bas, la silhouette était celle d'un homme d'une trentaine d'années tout au plus.

Un autre détail l'étonna : ses modestes mensurations. En observant l'écart entre sa tête et le sommet de la fenêtre, il estima qu'il mesurait dans les un mètre soixante-dix, une taille bien inférieure à celle de la plupart des jeunes d'aujourd'hui. Il avait les épaules étroites, le corps frêle, et donnait l'impression d'une personne délicate, d'un violoniste par exemple.

Gabri l'examinait attentivement, comme à travers un microscope. Il concentra son attention sur ses cheveux. Ils étaient châtain-blond, d'une coupe classique, avec la raie à gauche, et atteignaient à peine le col de sa chemise. Ainsi Gabri avait-il sous les yeux la tête d'un jeune individu qui avait eu affaire à un coiffeur méticuleux et qui aurait pu être directeur de banque.

Tous les détails étaient scrupuleusement enregistrés dans son cerveau car il avait un sens inné de l'observation. Il n'avait nul besoin de savoir qui était la cible. Il pensait même que l'éthique de l'assassin exigeait qu'il n'en sût rien. Derrière ses jumelles, il ne voyait qu'une

silhouette vouée à disparaître, le reste n'avait pas d'importance.

Le temps filait, et Gabri restait concentré. Dans sa solitude, il scruta tout ce qui palpitait dans ce petit monde : le garagiste à côté n'accueillait que des véhicules bon marché ; non loin, le vendeur de voitures neuves n'accueillait aucun visiteur ; à l'angle de la rue, deux voisins discutaient inlassablement ; une colonie de chats peuplait le toit de l'immeuble.

Tout un vieil univers ayant vécu à l'ombre des cheminées vibrait encore dans les coins de rue déserts, dans l'immeuble de Pueblo Nuevo promis à la démolition, au balcon où maman se penchait pour arroser ses fleurs et promettre une vie éternelle à un petit oiseau. Le quartier vivait ancré dans le passé.

Il en vint à songer malgré lui à la silhouette qui ne se doutait de rien, de l'autre côté. Elle resta quelque temps à la fenêtre à contempler la rue, sous le regard de Gabri, immobile ou presque dans la pénombre du soir. Puis elle se dirigea de l'autre côté de la pièce, et il entrevit brièvement le bas de son pantalon et ses chaussures noires lustrées qui évoluaient sur le carrelage ancien. Quand un camion passait de temps en temps, les lumières des lampadaires avaient l'air de trembler et le paysage se métamorphosait en un clin d'œil, comme abritant une vie secrète.

Ce type qu'il observait vivait seul à coup sûr : Gabri n'avait décelé aucun autre mouvement dans l'appartement, où personne n'était entré. Et puis Conde l'aurait prévenu s'il y avait eu un autre occupant. Par moments, l'homme passait près de la fenêtre, s'y arrêtaient puis regagnait l'autre côté de la pièce pour se livrer à des activités dont Gabri n'avait pas idée, probablement des tâches ménagères. En tout cas, il n'avait pas changé de tenue.

Gabri pensa qu'il envisageait peut-être de ressortir. L'idée qu'il puisse s'agir d'un musicien, peut-être même d'un violoniste, se précisa dans son esprit. Son aspect plutôt fragile, délicat, et son activité méthodique apparemment cadraient parfaitement avec un musicien d'orchestre. Les violonistes, pensait Gabri bien que leur univers lui fût totalement étranger, présentaient d'ordinaire des épaules fines, des mouvements harmonieux et des mains très soignées. Celui qu'il observait les avait en effet douces et blanches, comme si elles n'avaient jamais accompli de réel effort. Il apercevait ces détails grâce à la précision militaire des jumelles.

Sa victime, songeait-il, devait être un solitaire, mais aussi un homme distingué qui menait une vie routinière. Les gars qui aimaient leur intérieur et qui en prenaient soin tout en restant élégants dans l'intimité étaient conservateurs et peu intrépides en règle générale, et cela se vérifiait à bien des égards. Gabri se rappela une phrase rapportée par un vieux journaliste, une phrase d'une grande simplicité

qui résumait néanmoins l'histoire sociale de la cité : « Les révolutions sont menées par des gens qui se sentent mieux dehors que chez eux contre ceux qui se sentent mieux chez eux que dehors. » Gabri en avait tiré divers enseignements dont la conviction que les bons architectes étaient des contre-révolutionnaires qui s'ignoraient.

Il se disait encore que l'autre allait sortir.

Il n'en fut rien, au contraire.

Une jeune femme se présenta devant l'immeuble, appuya sur l'interphone, et la porte s'ouvrit. Elle était séduisante avec les hanches larges, une coiffure voyante, des talons hauts et une minijupe. Gabri avait souvent croisé ce genre de filles, sauf en prison. Là-bas, elles étaient plutôt du genre à calmer les passions.

Et elle rendait visite au type d'en bas.

« Il va la niquer », se dit-il machinalement.

LA TÊTE DU PÈRE

Dans ces propriétés isolées, près du chemin de Vallvidrera, il ne se passait jamais rien. Les couples de retraités cultivaient leur petit jardin et grognaient si leur journal était distribué en retard ; à la télé, ils apprenaient que nombre de célébrités avaient grand besoin de chapeaux à manches pour y glisser leurs cornes, puis ils écoutaient d'une oreille attentive les discours des leaders conservateurs du pays. La jeune trisomique donnait encore à manger aux oiseaux, et les oiseaux agrandissaient leur nid. Quelquefois, une voiture s'approchait et se garait derrière chez elle.

Officiellement, il s'agissait d'un instituteur qui lui donnait des cours. Ou d'un médecin spécialisé qui connaissait tous les chemins de l'espérance. La propriétaire n'aimait pas aborder ce chapitre bien que de temps en temps elle affirmât que ces visites lui coûtaient cher. De même, de temps en temps, les voisins assuraient que la propriétaire était fort généreuse.

Des événements finissent toujours par se produire dans ces coins paumés, même si les gens n'y prêtent qu'une infime attention. Ainsi, à l'heure où la lumière était la plus douce au milieu des pins, le jeune homme à l'allure désuète, qui arborait un gilet ainsi qu'un foulard dans la poche poitrine de sa veste, arriva au volant de sa Porsche 911. Théoriquement, il était le médecin et non l'instituteur car on n'a jamais vu un maître d'école dans un tel véhicule. Des voisins remarquèrent sa présence, mais on n'y accorda aucune importance.

L'homme à l'allure désuète, qui avait tout bu, tout mangé, tout besogné, et qui était en quête de nouveaux frissons, se trouva dans une situation qu'il n'avait même pas connue à l'occasion de sa première visite. L'enfant, qui ne protestait jamais, ne protesta pas davantage en cet après-midi nimbé d'une lumière douce, mais elle se plaignit d'avoir mal et se mit à pleurer sans bruit. L'homme à l'allure vieillotte se rappellerait plus tard l'avoir longuement serrée dans ses bras en lui caressant les cheveux et en essayant de la consoler.

Ensuite, il y eut autre chose. Il redescendait vers Barcelone au volant de sa Porsche en suivant le chemin forestier quand il croisa un autre véhicule également conduit par un jeune homme. Comme le chemin

ne livrait accès qu'à une poignée de propriétés, dont la maison qu'il venait de quitter, le type au foulard plissa les yeux, s'arrêta dans le premier virage et attendit. En ce paisible après-midi, il entendait nettement le moteur ; et quand il estima que la voiture avait atteint la demeure où il était peu avant, le vrombissement cessa.

Il ferma les yeux.

Encore de la visite pour la petite.

Cette fois, on n'essaierait pas de la consoler.

Nul ne lui avait dit qu'il était son unique client. Non, jamais, personne. Il savait qu'il y en avait d'autres, sûrement plus pervers, mais deux dans l'après-midi, non. C'était trop, sans doute, pour la gamine.

Également pour son sens de la propriété.

Il eut peine à tourner le volant pour repartir.

Mais ce n'était pas tout, il y avait autre chose qui lui serrait le cœur, quelque chose d'indéfinissable. Ce n'est qu'en rejoignant la route principale qu'il arriva à cette conclusion : il n'aimait pas l'autre type, son visage respirait la mort. Il n'aimait pas non plus son nœud papillon.

Tout cela survint en cet après-midi où il ne se passait rien. Sans compter divers autres détails. Comme l'air, les après-midi vides sont chargés de poussière, de particules.

Un jardinier septuagénaire, accompagné d'une gosse qui avait autour de huit ans, entra dans une autre propriété où vivait un couple de retraités accros à TV3. Le vieux dit en riant que la fillette était son assistante.

Dans notre monde exemplaire, et c'est une chance, l'exploitation infantile soulève de plus en plus de réprobation, aussi les retraités dirent-ils que la gamine n'avait pas le droit de travailler. « Je sais bien, leur répondit le jardinier, je voulais juste lui montrer comment soigner les plantes. »

Elle le vit faire, en effet. Bien sûr, même les oiseaux s'éclipsèrent : trop d'événements se succédaient en cet après-midi où il ne se passait rien. Mais la paix régnait sous les toits et le soleil contribuait à l'harmonie universelle. Même s'il y a toujours de tristes histoires à raconter, toujours. Les accros à TV3 demandèrent si la gamine était sa petite-fille, et le jardinier secoua la tête en leur disant qu'elle sortait d'un orphelinat ; on l'avait adoptée car elle n'avait ni père ni mère. « Quand les enfants sont placés, on vous dit jamais la vérité, poursuivit-il. Mais plus tard on m'a tout raconté. Le père de cette enfant, il a été décapité. »

CHAT

À présent, Méndez et l'illustre commissaire Monterde avaient connaissance d'une information des plus surprenantes : le marié et la mariée avaient préparé, chacun de son côté, les funérailles de l'autre. Ils avaient choisi le site, la cérémonie, l'heure, le type d'exécution.

Ils devaient s'entretuer, face à face, les yeux dans les yeux. Deux regards, deux coups de feu, deux pistolets identiques, deux sursauts en musique. Et rideau.

Mais pour Méndez cela restait incompréhensible. Aucune importance puisque l'affaire était désormais du ressort de la police autonome. On n'allait pas exiger de lui des résultats ni le presser d'aller aux obsèques. Jadis, au moins, il avait cette utilité.

Toutefois, Méndez n'en faisait toujours qu'à sa tête : il avait déjà assisté à un enterrement, il avait lu la dédicace sur la couronne et vu disparaître le type qui ne serait jamais reçu à quelque concours que ce fût. Monsieur Monterde lui avait demandé d'enquêter sur un squat, mais l'inspecteur n'en avait cure. Il était obsédé par quelque chose d'insaisissable qu'il avait cru discerner dans la rue.

Évidemment, il n'aborderait plus le chapitre des femmes en présence de monsieur Monterde. Néanmoins, il fit ce commentaire :

— La fille, Sandra, elle devait être sur les nerfs. Elle a tiré un poil trop tôt. Le pistolet était déjà dans sa main, il faut dire, alors que le marié devait extraire le sien d'un holster.

— Vous insinuez qu'ils n'ont pas tiré simultanément à cause d'une maladresse, parce que la fille était nerveuse ?

— Oui, monsieur Monterde : une femme est capable de tout, mais là ça dépasse l'entendement.

— De toute manière, cela ne nous regarde plus, l'enquête est confiée à la police autonome. Si vous n'étiez pas allé au mariage, on aurait appris la nouvelle à la télé, alors laissez tomber, Méndez, et allez voir ces squatteurs de mes deux qui sont tous des gosses de riches à l'abri du besoin. À ce qu'il paraît, certains joueraient même les dealers. Vous allez les identifier, les alpaguer et me les ramener ici, emballés dans leur couche-culotte !

Méndez hocha la tête, il devait obéir aux ordres. Mais il n'en ferait

rien, du moins dans l'immédiat. Il pensait à tout autre chose.

Premièrement : il avait d'abord cru à une histoire de haine, et c'était une histoire d'amour.

Deuxièmement : la fille voulait mourir, elle aussi, mais elle avait survécu. Et, au regard de sa douleur, l'enfer devait être une partie de plaisir.

Où qu'elle se trouve, elle allait se démenar pour se donner la mort au plus tôt, d'une façon ou d'une autre.

Méndez sursauta sur sa chaise. Il devait la localiser.

— Vous avez hâte de travailler, apparemment, lui fit son supérieur en le voyant filer vers la sortie.

— Vous n'en avez même pas idée, monsieur Monterde.

Méndez se cogna contre la porte. Sa vue, parmi d'autres facultés, déclinait de jour en jour.

Le Palais de Justice, édifié par la bourgeoisie au début du xx^e siècle, avait vu défiler dans ses salles bien des bourgeois du xxi^e siècle : ils en ressortaient blanchis, d'ordinaire. Une lumière liquide inondait les couloirs, les salles dégageaient des senteurs de vieux bois, et les voix des avocats défunts y résonnaient encore au milieu de la nuit.

Méndez affectionnait la salle des pas perdus. Il s'y engagea tel un matou et se dirigea vers la salle des toges, nimbée cet après-midi-là d'une lueur douce et ambrée, apte à inspirer une sentence en vers. À travers les fenêtres, il jeta un regard vers le Paseo de Luis Companys(4), avocat disparu lui aussi, finalement ; Méndez avait l'impression d'entendre sa voix par moments. Il chercha deux avocats, toujours reclus dans ces murs, pour leur demander conseil, mais en vain. Ce n'était pas son jour de chance. Un secrétaire lui indiqua finalement quel tribunal était en charge du dossier.

Il traversa l'avenue, toujours avec le sentiment d'accomplir une mission clandestine, qui l'était, au demeurant. La façade arrière des tribunaux donnait sur le vieux quartier du Borne, jadis quartier de magasins et aujourd'hui de bars chic, de boutiques du xxi^e siècle et de femmes qui naissaient le vendredi soir pour les ébats design du week-end.

Mais l'intérieur du bâtiment était un véritable chaos, trop exigü. Les couloirs étaient encombrés, les greffiers travaillaient sous les bureaux et l'on assurait même que les cendres d'un juge étaient entreposées dans les archives. Méndez furetait à nouveau comme un chat, demandant à voir des avocats de sa connaissance, mais, visiblement, ils avaient mis les voiles. On lui confirma que ce tribunal était en charge du dossier. Peut-être qu'il se démenait inutilement, mais il voulait savoir s'il avait des alliés dans la place et si on pourrait lui filer des tuyaux à un moment donné.

Il trouva des potes finalement. L'un d'eux lui annonça qu'une reconstitution du crime était en cours. « Grouille, Méndez, rejoins vite cet hôtel au cul du monde. On y a emmené Sandra, dans cet établissement où elle est devenue veuve en robe de mariée. Tu risques d'arriver trop tard, mais on ne sait jamais. C'est long, ces reconstitutions, mais magne-toi quand même, ça vaut mieux. »

Méndez n'en fit rien. Il ne se hâta point, même s'il donnait l'impression inverse : il racla le fond de ses poches pour monter dans un taxi. Il se rendit à la préfecture de la Via Layetana, là où tant d'histoires avaient été écrites et où l'inspiration avait fini par se tarir. Ces murs abritaient le repaire d'Álvarez, meilleur expert en balistique de la police scientifique.

— On ne t'avait pas croisé dans les parages depuis longtemps, Méndez. Ni ailleurs. On t'a décoré à titre posthume, il paraît.

— La procédure est en cours. J'ai déjà déposé une demande pour mon certificat de décès.

— Ne me dis pas que tu viens faire réparer ton Colt. Ce genre d'arquebuse, il vaut mieux en faire don au musée de la Guerre, à Londres.

— Ce n'est pas un modèle récent, j'en conviens. L'autre jour, le coup est parti tout seul alors que j'assistais à une réunion de la conférence épiscopale. C'est une autre affaire qui m'amène. Est-ce que ton service a examiné les deux pistolets Falcon et rédigé le rapport balistique concernant ce mariage qui a tourné au drame ?

— Parfaitement, Méndez. Je l'ai écrit moi-même après l'examen du projectile extrait du cadavre. Je viens de le transmettre au juge ; pour moi, c'est bouclé. Je me demande en quoi ça peut t'intéresser, mais je te file une copie si tu veux le parcourir. Je te dois une faveur, tu sais bien.

— C'est histoire d'y jeter un œil pour me faire une idée précise. J'étais invité au mariage, Álvarez.

— Tu vas pouvoir le lire, mais n'en parle à personne. Je vais le chercher, une seconde.

Le bureau d'Álvarez était certes un cabinet de travail, mais aussi un musée. Des armes de mille espèces, certaines à moitié démontées, étaient accrochées sur les murs. Méndez connaissait nombre de modèles pour être venu plusieurs fois. Il avait un petit faible pour un pistolet Mauser ayant rendu service aux anarchistes dans les années 1920. De même on découvrait des tiroirs ouverts contenant tous types de balles, classées minutieusement ; quelquefois, Alvarez examinait même des cartouches à blanc. Tout était ordonné en fonction des calibres, des marques et des années. Méndez pensa que son ami avait tout passé au crible, hormis peut-être l'arme qui avait eu raison du président Lincoln.

Mais qui sait ?

Une minute plus tard, Alvarez lui remit une copie du rapport balistique. Il était bref et précis. Méndez le lut attentivement.

— Merci, c'est bien ce que je pensais.

— Tu ne laisses rien au hasard, Méndez, mais je ne vois pas en quoi ça pourrait t'être utile.

— Simple curiosité. J'aurais dû me trouver sur les lieux quand cette femme a tué le marié, le moindre détail m'intéresse. Merci, Álvarez, à charge de revanche.

— Nous sommes quittes, dirons-nous.

L'expert haussa un sourcil quand l'inspecteur s'éloigna. Il se demandait pour quelle foutue raison le flic s'intéressait à cette pièce du dossier. Le pire, c'est que Méndez devait l'ignorer pareillement.

L'inspecteur racla à nouveau le fond de ses poches puis héla un autre taxi. À ce train-là, il n'aurait plus d'argent pour s'acheter des bouquins cette année, ni même pour s'offrir une assiette de gambas dans son bar attitré. Enfin, là, ça pouvait lui sauver la vie.

Il indiqua l'adresse du lointain restaurant qu'on ne pouvait localiser qu'à l'aide d'un guide du *National Geographic*. L'air pur risquait de l'expédier *ad patres*, mais il avait conscience que la vie n'était pas éternelle. Enfin sur place, il vit que l'établissement était fermé. Des véhicules de police étaient garés devant l'entrée puisque l'on procédait à la reconstitution des faits. Il vit aussi une voiture noire banalisée, du tribunal probablement, et, tout à côté, une espèce de bagnole préhistorique avec seulement deux cylindres en état de marche, propriété d'un quidam qui, lui, n'avait plus que deux points sur son permis. Méndez s'étonna qu'Amores puisse être là sans qu'on s'avise de le placer en détention préventive, mais ce n'était pas l'heure d'y songer. Il s'avança vers l'hôtel, toujours tel un matou, désireux d'assister à cette reconstitution.

LA DAME DE LA NUIT

Quand la nuit tombe, les villes s'animent, mais les anciens quartiers industriels se meurent.

Au pied du building où se tenait Gabri, il restait des terrains vagues, des hangars couverts de tôle ondulée, une église où hier les ouvriers en grève trouvaient asile, un coin de rue qui aujourd'hui offrait l'asile à des amants en rut. Un feu isolé clignotait, un chien abandonné croyait encore au mensonge de son maître et une colonie de chats commençait à épier l'horloge lunaire.

Surtout, il y avait cet immeuble où la femme venait de s'engager et où une seule fenêtre était allumée.

Gabri régla ses jumelles qui l'avaient suivie pas à pas, à tel point qu'il avait l'impression de l'avoir encore sous les yeux : elle était jeune, jolie, un brin vulgaire peut-être. Au début, elle marchait d'un pas quelque peu indécis, comme si elle cherchait un numéro dans la rue ; Gabri était pratiquement sûr qu'il s'agissait d'une prostituée qui exerçait à domicile, même si cela ne cadrait pas avec l'ancien quartier industriel de Pueblo Nuevo ni avec ce vieil immeuble où elle venait de pénétrer. On avait peine à concevoir que cette espèce de ruine sentimentale pût abriter un client fortuné méritant qu'on s'aventure aussi loin.

Évidemment, songea Gabri, il y a une explication à tout. À proximité, aux confins de la Diagonal, on construisait des hôtels de luxe fréquentés par de riches clients peu enclins à s'enfoncer dans une Barcelone inconnue pour y dénicher un bordel. Il imagina qu'elle s'était déplacée dans l'un de ces établissements : puis l'agence l'avait contactée au sujet d'un nouveau client, et elle avait dit oui, c'était à deux pas.

Bon, ça n'avait pas grande importance. En tout cas, elle était là, dans cet appartement, et Gabri envisagea les complications qui pouvaient en découler. D'abord, l'homme qu'il devait exécuter aimait avoir tout sous la main, à domicile ; autrement dit, il sortait peu, encore moins la nuit. Ensuite, il était timide nécessairement : il évitait les maisons plus ou moins fréquentées où il faut converser avec des maquerelles et des filles manquant parfois de discrétion. Enfin, il se sentait en sécurité

chez lui, pas ailleurs.

N'importe comment, l'objectif était un type casanier, méfiant, qui se barricadait chez lui, beaucoup plus difficile à éliminer qu'un mec se baladant en permanence. S'il ne rompait pas avec ses habitudes, il ne laisserait aucune chance à Gabri.

Il en savait plus sur lui, désormais, mais il devait rester en planque.

Une des ouvertures sur le balcon s'illumina ; l'absence de rideaux lui offrait une visibilité quasi parfaite. Gabri distingua le carrelage coloré et un tapis démodé. Puis, sur ce tapis, les chaussures et le bas du pantalon de l'homme qu'il épiait, et, aussitôt après, les mollets et le bas de la jupe de la femme qui venait d'arriver.

La fille, très séduisante, avait de beaux mollets qu'elle rehaussait avec des talons hauts vertigineux. Sa jupe était neuve, autant qu'il en pût juger, et elle aurait pu orner les plus belles devantures de Barcelone. S'il s'agissait d'une prostituée, c'était du premier choix, une call-girl de luxe.

Plongé dans l'obscurité, en surplomb d'une rue déserte, Gabri se sentit chamboulé ; il cessa de penser à l'argent et se concentra sur la femme. Il ne fallait y voir aucun caprice : en vérité, les femmes lui étaient devenues plus ou moins étrangères. Il n'avait pas eu de rapport sexuel en prison. Certains détenus recevaient la visite intime de leur femme lors du « vis-à-vis », mais pas lui. Son épouse était décédée. D'autres faisaient venir des espèces de fiancées au rabais pour avoir des rapports clandestins, mais lui n'avait plus aucune amie, du moins ses rares copines refusaient-elles de lui rendre visite. Pour elles, ce n'était pas une mince affaire que de sympathiser, sans parler de copuler, avec un homme qui avait coupé la tête de sa victime avant de la poser devant chez lui façon paquet cadeau.

Gabri songeait parfois que son sexe était mort.

Mais il se ressaisit : c'est au sexe de l'autre qu'il lui fallait songer, non au sien. De l'autre côté de la rue, on se livrait à des ébats, sauvages peut-être, même s'il ne voyait rien. Les quatre jambes, deux masculines et deux féminines, avaient disparu du champ lumineux.

Silence.

Le feu qui clignotait inutilement, la rue sans vie, le chien abandonné, à l'arrêt au coin de la rue, qui en avait plein les pattes mais qui gardait foi en l'avenir car on l'avait gratifié d'un passé. Un chat de la colonie qui évoluait à pas feutrés sur la gouttière, en mission de reconnaissance.

La lune était si claire qu'elle révélait la cheminée industrielle épargnée, relique de l'ancien quartier.

Une heure. Une heure et quart. Dans l'esprit de Gabri, l'appartement d'en bas était plein de vie dans une rue morte. Ils prenaient leur temps au lit.

La fille sortit enfin, aussi bien habillée, aussi belle et indemne. « Peut-être pas indemne, pensa Gabri ; au bout d'une heure et quart, un gars peut découvrir quel soutif portait la Joconde. » Il sentit la solitude comme une main froide sur son dos.

Il y avait peu de chances que le type ressorte. Alors, instinctivement, il décida de suivre la femme.

LA COLLECTION DE POUPÉES

Tlac... Tlac... Tlac... Tlac...

Le lit tremblait sous les assauts du gros, et les voilages du baldaquin oscillaient, comme agités par le vent. On avait tiré les rideaux dans un souci d'intimité. Mais une fente laissait filtrer la douce lumière du soir, celle d'un soleil à l'agonie. Les oiseaux du nid devaient être habitués à ce que la gamine leur donne à manger à cette heure-là car ils rôdaient dans le jardin et s'approchaient de la fenêtre, semblant même s'y cogner. L'un d'eux y laissa une plume. La plume flottait en l'air, de l'autre côté du rideau, puis effleurait l'interstice, tamisant à moitié la lumière.

Tlac... Tlac... Tlac... Tlac...

La jeune fille ne pouvait pas leur donner à manger puisqu'elle gisait sous le gros, régulièrement secouée. Cependant, elle ne se plaignait pas. Elle ne se plaignait jamais et, au dire de la propriétaire, elle ne souffrait pas davantage, ne sachant pas vraiment ce qui lui arrivait.

— Vous ne lui faites pas mal, avait-elle dit au gros peu avant.

Le gros appréciait justement l'inertie de l'enfant, qui lui faisait l'effet, proportion gardée, d'une poupée gonflable. Pour être exact, le gros s'y connaissait en la matière parce qu'il possédait une poupée gonflable. Ou plusieurs. Oui, plusieurs, en effet. Un certain temps auparavant, il avait reçu par Internet un catalogue japonais présentant de véritables bijoux : une peau à s'y méprendre, de vraies mèches de cheveux, d'authentiques sourcils, des yeux qui bougeaient et même des poils pubiens. Avec le son inclus : elles étaient si intelligentes qu'elles savaient gémir.

Mais c'était leurs tenues qu'il avait adorées plus que tout. Des habits d'écolière sur mesure, d'institutrices, sur mesure également, et même d'une directrice d'école ; et avec un carnet de notes dans la poche. Bien sûr, le gros l'utilisait pour évaluer les filles après chaque séance. Personne n'imaginait qu'il avait une école pour lui seul, une école peuplée de chaussettes blanches, de petites culottes, de jupes écossaises et de soutiens-gorge droit sortis d'une boutique de lingerie. Celle qui détonnait légèrement, se disait-il de temps en temps, c'était la directrice avec sa robe jusqu'aux chevilles ; enfin, tout bien

considéré, ça lui donnait du charme. Ces Japonais étaient démoniaques, à la pointe du progrès, le top, vraiment !

La collection lui avait coûté une fortune, mais le gros s'en fichait, pour la bonne et simple raison qu'il en avait les moyens. En outre, les filles ne protestaient jamais. Il leur criait : « Attends voir ! » Et elles, toujours dociles, comme si elles comprenaient.

Là aussi, il avait dit à la petite : « Attends voir ! »

Près du lit, sur une chaise bourgeoise, le gros avait soigneusement plié ses vêtements pour éviter de les froisser. Avant de commencer, il avait consulté sa montre pour estimer le coût d'une minute avec la jeune adolescente. Il s'agissait du client toujours en noir, avec une tête de comptable ; il ignorait si un autre client l'avait un jour aperçu.

Un dernier coup de reins, un spasme, et terminé. Elle ne bougeait pas, mais il aimait sa placidité de poupée japonaise. Il se dégagea et ôta le préservatif, élément essentiel. « Je ne vous dis pas les problèmes si elle tombe enceinte », lui avait lancé la propriétaire au tout début.

Le gros alla dans la salle de bains contiguë, se lava et se recoiffa ; il fit mine, tout du moins, car il était chauve comme un œuf. Puis il enfila ses vêtements qui auraient pu appartenir à un notaire de l'ancien temps. Autrefois, les notaires étaient de tristes personnages, mais désormais ils assistaient à des concerts de rock. Il y avait même des femmes pour embrasser la profession. « Que leur reste-t-il entre les cuisses après toutes ces années d'études ? » se demandait parfois le gros.

Quand il sortit, la gamine entra à son tour dans la salle de bains.

— Satisfait ? dit la propriétaire.

— Satisfait.

— Appelez-moi pour votre prochain rendez-vous, monsieur Barrena.

Elle savait que monsieur Barrena n'existait pas, qu'il usait là d'un nom d'emprunt.

— Quelques jours à l'avance, comme d'habitude, madame Dalia.

Il savait que madame Dalia n'existait pas, qu'elle usait là d'un nom d'emprunt.

— Dites-moi, madame, le secteur a l'air plus fréquenté qu'auparavant, non ?

— À quoi voyez-vous cela ?

— J'ai croisé une voiture sur le chemin de terre.

— N'ayez crainte. De nos jours, des voitures, on en voit partout, ça n'a rien d'étonnant. On finira par en trouver sous nos lits. Enfin, ici, on est préservé, c'est on ne peut plus discret, vous savez bien. Et je ne dirai rien à personne. Si l'on songe à la gamine... que pourrait-elle bien raconter ?

— Oui, bien sûr...

Le gros lui avait répondu machinalement, mais il n'avait pas trop

confiance. Il n'avait confiance en personne. Il paya en jetant un regard soupçonneux par la fenêtre pour vérifier que nul ne tournait autour de sa voiture.

La propriétaire le rassura :

— Ici, la petite est bien traitée, elle ne manque de rien. Elle est heureuse à sa manière.

— Elle se prénomme Nadia, n'est-ce pas ?

— Nous l'appelons ainsi, non ?

— Oui.

— Eh bien voilà.

— Au début, j'avais cru entendre autre chose, fit le gros habillé de noir.

— Quoi donc ?

— Nadie(5).

Il y eut un silence tout à coup. La femme cligna des yeux.

Nadie.

Enfin, elle murmura :

— Pourquoi pas ?

Est-ce que le gros avait raison au bout du compte ? Rôdait-on un peu trop autour de la maison ?

La petite, rhabillée, était sortie pour donner à manger aux oiseaux, c'était l'heure. La propriétaire plongeait un regard entre les pins sur les maisons du voisinage. Tout était calme. Pas pour longtemps. La propriétaire – prétendument nommée Dalia dans l'univers des demoiselles – revint dans la demeure. Elle s'arrêta subitement, le souffle coupé. Un homme l'attendait sur le seuil, côté jardin. Personne n'aurait su dire comment il était arrivé là, mais il se tenait devant elle.

Il n'était pas vêtu comme les autres clients, il n'avait pas leur élégance, leur distinction, nul n'aurait prétendu qu'il avait tout mangé, tout bu, tout besogné. À ce détail près : pour ce qui est de besogner, on ne peut jurer de rien ; madame Dalia avait oui dire que ces gars-là pouvaient épouser quatre filles du même coup. Il avait le type afghan, mais elle n'aurait pas su le préciser ; elle se rappelait certaines photos avec ce genre de faciès dans un pays en guerre. Le visiteur s'appelait Hafiz, ou quelque chose d'approchant, mais elle l'appelait Hafi, il y a des limites à la compréhension.

Il passait inaperçu dans sa tenue, et puis, à Barcelone, des types comme lui, on en croisait des milliers. Ils tenaient des supermarchés, des taxiphones, des pressings, des bars... Ils finiraient par tout régenter.

Hafi lui tendit la main poliment.

— Bonjour, madame Dalia.

— Tu n'étais pas venu depuis longtemps, Hafi. Un problème ?

— Non, aucun... Quand j'ai amené la petite ici, j'ai promis de ne pas vous déranger, et j'ai tenu parole.

— Entre, il vaut mieux que personne ne te voie.

— Ne vous en faites pas, madame Dalia, je sais être discret.

La salle à manger Ikea, le décor typique d'un intérieur modeste. Un cadre avec un tramway d'avant-guerre. Une lampe aux couleurs éclatantes. Deux chaises confortables et une porte qui donnait sur la chambre de la petite. Tout à coup, la propriétaire se rappelait que son lit était défait, que les rideaux du baldaquin faisaient peine à voir après les ébats du gros.

— Eh bien, je t'écoute, Hafi. N'oublie pas, nous avons conclu un marché, il n'est pas question d'y rien changer.

— Bien sûr que non, madame Dalia (le visiteur avait les gestes doux, voire obséquieux, d'un marchand de tapis), on ne change rien. J'avais dit que je passerais de temps en temps prendre des nouvelles de la petite.

— Elle va très bien, comme tu peux voir.

— Vous savez en tirer profit, apparemment. Enfin, ce n'est pas grave. L'important, c'est qu'elle soit en forme. Quel nom vous lui avez donné, finalement ?

— Nadia.

— Joli prénom.

— Quand vous l'avez amenée ici, il y a six mois, elle n'avait même pas de prénom, murmura la propriétaire, sans reproche dans la voix.

On aurait dit plutôt qu'elle voulait signifier qu'elle méritait quelque gratitude pour ses attentions envers l'enfant.

— Aucune importance. Je vous rappelle simplement qu'on vous l'a confiée pour un temps seulement. Vous devez respecter le pacte ; nous viendrons la reprendre dans deux mois environ.

— Qu'allez-vous en faire ?

Hafi sourit, élégant, un peu las, et eut un geste de la main comme pour dire que le temps n'existait pas, à l'inverse des sentiments.

— Ne me dites pas que vous vous êtes prise d'affection pour elle, madame Dalia.

— Allons, Hafi. Ça fait longtemps que je suis dans le métier, il est bien tard pour verser une larme. Mais j'ai toujours détesté la violence : dans le monde où je vis, les choses se font paisiblement, en toute tranquillité.

Hafi rit lentement, par à-coups, comme s'il comprenait subitement qu'il faut parfois un peu d'humour.

— Vous avez raison, madame Dalia. Inutile de crier pour la mettre au fond.

Le regard de madame Dalia se fit plus sévère, comme si elle comprenait subitement que l'humour est parfois superflu.

— Tu m’as dit toi-même que je pouvais en tirer bénéfice.

— Bien entendu, je ne prétends pas le contraire. Nous vous avons choisie parce que vous aviez déjà eu affaire à des gamines, vous faites ça très bien. Il paraît même que vous avez débuté très jeune, à la fin du franquisme ; vous étiez la bienfaitrice des asiles, et je ne sais quoi encore. Et vous organisiez des bals de débutantes pour des demoiselles moins riches qu’il n’y paraissait, et qui avaient besoin d’un coup de pouce. Personne ne vous en tient rigueur, ces choses-là ont toujours existé.

Après ces paroles, Hafi retrouva son sourire de marchand de tapis.

— Personne ne va vous embêter, madame Dalia, ni exiger une part des bénéfices. Ça arrive parfois, figurez-vous. Mais sachez que bientôt nous récupérerons Nadia. Elle s’appelle Nadia, n’est-ce pas ?

— C’est le prénom que je lui ai donné.

— Elle ne sera livrée à aucun homme, je vous donne ma parole. Ni mes amis ni moi-même ne vivons de ce genre de trafic. Sinon, nous vous aurions demandé de l’argent en échange de la fille. Elle ne va pas souffrir, promis.

— Elle sera adoptée ?

— Possible.

— Mais vous ne pouvez pas l’adopter légalement, vous n’êtes pas espagnols.

— Ne vous inquiétez pas, madame Dalia, il y a mille façons de prendre soin des gens.

— Il reste une chose que vous ne m’avez pas dite.

— Laquelle ?

— Où l’avez-vous trouvée ?

— Ça n’a vraiment pas d’importance, madame Dalia, elle ne va pas vous compromettre.

— Écoute, Hafi, j’ai une longue expérience par rapport à toi, et tout a son importance, je sais très bien.

— D’accord... Je veux bien vous le dire, ou plutôt vous le répéter étant donné qu’on vous a déjà dit la vérité quand on vous l’a confiée : elle était abandonnée au bord de la route. Des fils de pute avaient dû la jeter d’une voiture et la laisser sur place.

— Comme on se débarrasse d’un chien...

— Oui, comme un chien, reprit Hafi. On roulait dans une autre voiture. On a été les premiers à la trouver à la tombée du jour. Elle ne pleurait pas et n’avait pas l’air de bien comprendre la situation. Elle nous a serrés dans ses bras comme si elle sentait un peu de gentillesse.

Madame Dalia ferma les yeux un court instant.

La compassion, un sentiment, un souvenir, le battement d’ailes d’un oiseau s’infiltrèrent peut-être sous ses paupières, très brièvement.

Puis elle les rouvrit.

Il n'y avait plus rien.

Rien.

— On pourrait faire un échange le jour de son départ, murmura-t-elle. Vous n'auriez pas d'autres gamines ?

— Comme elle, aucune, mais vous y gagnerez vous aussi, madame Dalia.

— Bon, d'accord. Évite de repasser ; en tout cas, sois discret si tu reviens par ici.

— Je peux être invisible quand je veux, madame Dalia.

Il le prouva. À peine eut-il tourné les talons qu'il avait disparu. Certes il y avait des arbres et des arbustes un peu partout derrière la maison avant d'accéder au chemin de terre, mais madame Dalia fut tout de même sidérée. Elle avait vu des films où des commandos se camouflaient, comme changés en feuillages tout à coup, mais, nom d'une pipe, ça n'arrivait qu'au cinéma.

Hafi s'était éclipsé dans le bois.

Silencieux, léger, sinueux comme une ombre.

Nul ne pouvait le voir.

Vraiment ?

L'autre type était à côté.

Immobile.

Silencieux, léger, sinueux comme une ombre.

Il semblait l'attendre.

Hafi était déconcerté.

Nœud papillon, beau costume, élégant, impeccable. Qu'est-ce qu'il foutait là ? Hafi ne comprenait pas.

Du moins comprenait-il une chose : le visage de ce jeune type respirait la mort.

Il en apporta la preuve en souriant.

Il déplaça la main droite comme un illusionniste. Aussitôt, un pistolet équipé d'un long silencieux argenté apparut entre ses doigts.

Hafi se jeta en arrière. Il essaya de se mouvoir, de s'écarter, de s'aplatir. Lui aussi avait une arme dans son holster. Il tenta de l'extraire.

L'autre souriait toujours. Figé.

Comme un bouchon qui saute. *Plop !*

Le front de Hafi éclata en deux morceaux sous l'impact du gros calibre.

L'autre avait toujours le visage impassible.

Le visage de la mort.

TIRE, PETITE VEUVE

Méndez entra dans la grande salle à manger. Les tables étaient dressées pour le prochain banquet, les verres étincelaient, les serviettes ressemblaient à des bannières de paix, et la lumière elle-même distillait une espèce d'éternité dorée. Tout était prêt pour les prochains mariés, le prochain bonheur en attente. Jamais pourtant le vieux policier n'avait vu une tristesse pareille, une solitude aussi profonde et mortifère.

Il n'y avait personne dans la salle à manger. Un pigeon s'était infiltré par une baie vitrée. Méndez était surpris : la reconstitution aurait justement dû s'y dérouler, mais peut-être avait-on pris quelque retard, à moins que l'inspecteur ne fût en avance, exceptionnellement. Il consulta sa montre et vit qu'il était plus ou moins à l'heure. Il vit aussi deux policiers autonomes qui marchaient dehors et montaient la garde. Les membres de l'appareil judiciaire devaient se trouver derrière la porte.

Une porte qui s'ouvrit à cet instant précis, non sur l'appareil judiciaire, mais sur Amores. Le journaliste évoluait furtivement, jetant des regards çà et là, comme s'il craignait d'être arrêté à tout moment pour avoir pris part aux montages financiers d'ETA. Il manqua de faire une syncope en voyant Méndez.

— Qu'est-ce que vous fichez là, m'sieur Méndez ?

— Je viens voir s'il m'est possible d'assister les forces de l'ordre et la justice. Et toi ?

— Je suis là comme qui dirait incognito, m'sieur Méndez, j'aime autant passer inaperçu vu qu'au jour d'aujourd'hui on vous met sans arrêt des bâtons dans les roues, au mépris des attentes de nos concitoyens. Encore une fois, j'suis au service de la presse du cœur espagnole.

— Je me demande ce qu'il adviendra par chez nous quand tout ça n'existera plus, Amores, quand on ne saura plus rien des penchants d'Encarna Sánchez(6). Mais que cherches-tu ?

— Des exclusivités nationales, m'sieur Méndez. Voilà, après la reconstitution du crime, un mariage sera fêté ici même, c'est pour ça qu'ils ont tout décoré du tonnerre de Dieu. Le promoteur immobilier

Ferrándis va épouser la fille de sa première femme dont il a divorcé.

— Ben alors, c'est sa fille...

— La fille du promoteur, c'est la Pili, qu'il avait eue avec la femme dont il a divorcé ; là, il s'apprête à épouser Encarna, la fille que son ex avait eue avec un torero dont elle avait divorcé au préalable. En fait, elle avait déposé une demande d'annulation de mariage puisqu'à l'en croire le matador s'était fait encorner avant les noces ; il n'était pas franchement opérationnel, il lui manquait, comment vous dire ?... ben, disons l'*animus fecundandi*. Le mariage a été annulé finalement, même s'il devait avoir un p'tit fond d'*animus* vu qu'ils ont eu une fille, la mariée d'aujourd'hui.

— Mais alors...

— Elle est allée dire à la télé qu'elle avait eu sa fille avec un autre gars. Avant ça, la gonzesse avait vendu le scoop et récolté un paquet d'oseille. Là aussi, elle a vendu l'exclusivité à une autre agence, mais j'ai pu m'incruster, et je vais repartir à zéro, m'sieur Méndez. Je fourgue mon reportage et après je roule en Jaguar.

— Espérons qu'on ne va pas te flanquer à la porte. J'ai l'impression qu'aujourd'hui ils ne tiennent pas à ce qu'on traîne dans les parages. D'ailleurs, ça vaut mieux : si tu restes, on va encore tomber sur un machabée.

— Vous n'avez qu'à dire aux mecs du tribunal que je suis votre adjoint, m'sieur Méndez. Ils marcheront à tous les coups.

Méndez allait répondre non, mais l'équipe judiciaire poussa la porte qu'il guettait, celle empruntée par la femme quand elle avait tué son fiancé. L'appareil judiciaire comprenait deux *Mossos d'Esquadra*, deux greffiers, un photographe et la juge. Méndez pensa que les temps évoluaient considérablement : naguère, tous les juges étaient mâles, vieux, franquistes, et ils souffraient d'hémorroïdes. À l'inverse, la juge était jeune, à peine trente-cinq ans, grande, svelte, brune et bien carrossée. Il se dit, pernicieux, qu'elle en avait encore entre les jambes malgré toutes ses années d'études. Oui, sûr.

Mais Méndez était pur à côté d'Amores, ébloui. Le journaliste cligna des yeux par deux fois. Toute l'histoire sentimentale du pays s'effaçait dans son esprit. Il ne songeait plus à passer incognito. Il posa des yeux écarquillés sur l'autorité compétente et murmura :

— Les temps changent, m'sieur Méndez.

Puis Amores prononça un verdict sans appel en observant la juge effrontément :

— Quelles miches !

Méndez avait plutôt les yeux rivés sur la porte, et il fut le premier à découvrir la femme, le bouquet, les rubans, la mariée.

Sandra-Sandrita López n'avait pas enfilé sa robe de mariée, ce n'était pas utile, mais elle tenait le bouquet et les rubans pour reproduire à

l'identique les mouvements de ses mains. Elle portait une jupe noire moulante, une chemise blanche et des chaussures à talons, blanches également, peut-être celles des noces puisqu'elle devait faire la même taille que le jour du drame.

Puis silence.

Le soleil de l'après-midi se refléta dans les verres, peut-être pour la dernière fois.

Le pigeon s'éclipsa.

Fort de son expérience, Méndez avait vu nombre de femmes pleurer quand on les arrêta, ou agrippées aux barreaux de leur cellule, mais il contint sa respiration, comme s'il découvrait Sandra-Sandrita-Petite. Subitement, c'était une autre femme : elle avait le regard perdu quelque part où nul n'avait accès, ses jambes vacillaient, sa figure était un masque vide, elle tenait péniblement sur ses talons.

Quelles miches ! avait dit Amores peu avant.

Quelle souffrance ! aurait-il pu lancer à présent.

C'était le sentiment exprimé par le visage de Sandra, qui semblait ignorer où elle était. Elle gardait la même silhouette, en plus mince, et nageait dans ses vêtements sûrement confectionnés longtemps auparavant. La juge elle-même ravala sa salive.

Puis elle vit Méndez en tournant les talons. Elle ne le connaissait pas.

Au premier abord, elle crut peut-être avoir affaire à un magistrat de la Cour suprême car on eût dit qu'il transbahutait l'intégralité de la Loi hypothécaire dans ses poches bourrées de livres. Mais très vite elle comprit qu'un tel magistrat n'aurait jamais revêtu une veste aussi mal coupée ni une cravate prélevée sur le dernier butin de la guerre civile.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle.

— Je suis inspecteur de la brigade criminelle, madame le juge. Je m'appelle Méndez.

— Vous aurais-je convoqué ?

— Non, mais je suis venu au cas où je pourrais vous être utile. J'étais l'un des premiers arrivés sur les lieux du crime.

— Et lui, qui est-ce ? Votre adjoint ?

Elle regardait Amores, dont la face était livide. Méndez garda le silence, et la juge pensa que sa supposition était exacte.

— Merci, monsieur Méndez, murmura-t-elle. Si vous avez une remarque à nous faire, n'hésitez pas.

Et elle tourna les yeux vers la mariée, qui avait le regard dans le vague et qui semblait au bord de l'évanouissement. Peut-être la juge ne devina-t-elle pas ce qui se tramait derrière ces yeux. En revanche, Méndez comprit que Sandra, désormais, n'attendait plus qu'une chose : mourir.

C'est pourquoi il était sur place, Sandra l'obsédait de plus en plus.

Aussi s'avança-t-il sans bruit, avec le poids des livres, comme si la Loi hypothécaire se mouvait avec lui. Il regarda le pistolet Falcon entre les mains du greffier.

Le greffier connaissait Méndez et s'en méfiait comme de la peste.

— Je compte sur vous, inspecteur, lança-t-il.

— Pour ?

— Pour éviter de nous briser les noix.

Méndez lui sourit gentiment.

— Je n'aspire qu'à aider bénévolement la justice, en accord avec le budget de l'État. C'est l'arme qui a servi ?

— Oui.

— Je l'ai déjà eue entre les mains. Je peux y jeter un œil ?

Le greffier regarda la juge, qui acquiesça. Méndez saisit le pistolet, en vérifia les numéros, retira le chargeur, le caressa avant de le réengager en humant sa froide odeur métallique, qui avait près d'un siècle.

Une arme sûre.

Il la rendit. Un autre greffier vint se placer en face, à l'endroit occupé par la victime, certainement.

— Il y avait d'autres gens à côté de la porte, observa Méndez à voix haute. Quand la mariée est apparue, les invités se sont approchés. L'un d'eux était ici, à ma place, tout près d'elle. Mais je m'écarte si vous voulez.

— Vous pouvez rester, concéda la juge, qui se retourna vers Sandra. Voyez-vous ce trait dessiné à la craie, mademoiselle López ?

Elle hocha la tête, comme incapable d'une autre réaction.

— Bon, mettez-vous derrière le trait blanc. D'après les relevés effectués, vous étiez là exactement quand vous avez tiré après avoir franchi la porte. Très bien... Maintenant, regardez par ici. La personne en face de vous, également derrière un trait blanc, est censée représenter Fernando Herrero.

Sandra ferma les yeux, comme saisie de vertige. Le silence était angoissant. La seule touche d'humanité venait des rumeurs étouffées du jardin. La juge le rompit à nouveau :

— Dites-moi, vous étiez bien à cet endroit ? Vous vous souvenez ?

Silence encore. Méndez observait une goutte de sueur à sa tempe gauche, et il en connaissait la cause. Derechef, la voix de la juge, de l'autorité constituée :

— Dans quelle main teniez-vous le pistolet ?

Sandra bougea sa main droite, très légèrement.

— Et le bouquet dans la gauche ?

— Oui.

— Vous êtes gauchère ?

— Non.

Il y eut une lueur dans le regard du greffier qui tenait le Falcon. Après de longues années de pratique, certains greffiers finissent par ressembler à un dossier d'instruction. Là, il semblait signifier : « Elle a assuré le tir. Préméditation. »

— Prenez l'arme dans votre main droite, ordonna la juge, et le bouquet dans la gauche. Cachez le pistolet dans votre dos, comme ce jour-là. Refaites exactement les mêmes gestes : allongez le bras brusquement et tirez sur la personne en face de vous. Le chargeur est vide, n'ayez crainte.

Il s'ensuivit un nouveau silence. L'air devint poisseux, le temps fut suspendu.

Pourtant il s'écoulait.

Une seconde, deux.

Non, le temps n'était pas réellement arrêté. Le pigeon fendit l'air derrière les fenêtres.

Et la voix, telle une injonction militaire :

— Allez-y !

Sandra tendit le bras, le pistolet déchargé au poing.

On écarquilla les yeux.

Ce n'était pas sur la victime qu'elle braquait le canon.

Contre toute attente, vive comme l'éclair, elle le pointa sur sa tempe.

Et elle pressa la détente.

Une flamme rouge s'échappa du canon. Le feu de la mort.

UNE FEMME PARMİ LES OMBRES

La dame de la nuit : tel était le surnom que Gabri lui avait trouvé.

Elle marchait seule sur les trottoirs déserts, elle ne croisait personne, et ses talons ajoutaient une touche musicale.

Gabri devait la suivre discrètement, de loin, sans quoi il serait démasqué. Dans les rues du vieux quartier, on trouvait encore beaucoup de magasins clos et des immeubles anciens – à l'article de la mort – qui avaient l'air inhabités, aussi le verrait-elle si elle se retournait. Mais l'inconnue n'en fit rien. Elle poursuivit son chemin, bien qu'à cette heure, avec sa tenue provocante et cette solitude alentour, elle risquât d'avoir des ennuis. Il valait mieux que Gabri n'ait pas à la défendre en cas d'agression.

Et il se demanda pourquoi il la suivait alors que Conde s'était montré catégorique : « Ne sors pas et garde les yeux rivés sur l'objectif. Oublie tout le reste. » Cependant, Gabri estimait que l'entourage de l'homme qu'il devait dégommer avait son importance, cela pouvant changer la donne. Même si la donne était la même en l'occurrence : l'homme reclus dans son appartement avait besoin d'une femme. Il l'avait eue, point final.

Une femme ravissante.

En son for intérieur, Gabri concéda qu'il était sorti pour la voir de plus près.

La solitude l'avait éloigné des femmes réelles en l'amenant à s'inventer des femmes impalpables. Celle qui marchait devant lui, indifférente au monde environnant, était soudain l'une de ses créations, une statue qu'il aurait modelée de ses mains ; avant qu'elle n'ait fait un pas, il devinait l'oscillation des fesses, la fermeté des cuisses, le dessin de son porte-jarretelles, la densité de sa poitrine.

Elle était son œuvre en un sens.

Gabri s'aperçut qu'il avait aimé une femme morte et qu'il désirait une femme impalpable. Il se sentit ridicule. Il faillit cesser la filature et regagner sa tanière, mais cette réclusion lui pesait de plus en plus.

Il s'étonna qu'elle ne prenne pas de taxi, même s'ils n'en avaient pas croisé dans ces rues désertes. Il la vit s'engouffrer dans la bouche de métro de Bac de Roda qui allait sûrement fermer d'ici peu. Autrefois,

s'il avait bonne mémoire, le trafic s'interrompait à vingt-trois heures, comme si l'on était au village, mais depuis les horaires s'étaient allongés et la clientèle diversifiée : ainsi la station de Fondo donnait-elle accès à une espèce de Chinatown.

L'endroit idéal pour être découvert, mais Gabri s'obstina néanmoins. Peut-être pourrait-il passer inaperçu parmi les usagers. Il resta à l'écart de la femme bien qu'elle risquât de le semer en sautant dans une rame.

Par chance, les rames étaient moins fréquentes à cette heure : il put l'observer d'un coin de la station, masqué par un groupe de noctambules qui la regardaient à distance d'un œil avide.

Il fit le trajet avec elle, toujours à l'écart, et la vit descendre à Urquinaona, une place obscure et comme nimbée d'un silence sidéral ; il avait oui dire qu'il en allait tout autrement par le passé, que les ouvriers sans travail s'y rassemblaient à l'aube pour se faire embaucher à la journée, et qu'il y avait toujours la queue pour le tramway 29, le seul qui traversait la ville. Il y avait aussi des pissotières peuplées de voyeurs et de types prompts à vous mesurer la biroute, mais il s'agissait d'une époque enfouie dans le passé. Depuis sa sortie de prison, Gabri ne voyait pas la ville telle qu'elle était, mais telle qu'elle avait existé ou conforme aux descriptions qu'on lui avait faites.

Il la vit remonter la rue Pau Claris et entrer dans un bar. L'établissement était fort animé et il y avait d'autres femmes, mais aucune comparable à celle qu'il avait suivie.

Gabri ne poussa pas la porte. C'est là que s'achevait sa filature insensée. Il décida de retourner dans son gratte-ciel pour épier sa victime.

À nouveau la fenêtre qui ouvrait sur la nuit, la rue silencieuse, la pièce où on avait allumé la lumière et qu'il ne quittait pas des yeux. Elle était dans le noir à présent. Il émanait du paysage quelque chose que Gabri avait ressenti bien des fois : la paix de l'ouvrier qui dort.

Il se déshabilla et chercha un peu de repos dans le lit au bord de la fenêtre où il se tenait à l'affût, mais il ne ferma pas les yeux. Impossible. Il regardait le plafond qui reflétait le lointain éclairage urbain tout en se demandant pourquoi cette femme l'avait tant captivé. Il se rendait compte qu'après des années de solitude il ne connaissait plus de femmes réelles, seulement des créatures nées dans ses rêves, insaisissables. Adolescent, il voyait leurs silhouettes dessinées sur les murs, il les flairait en entrant dans les pièces inoccupées et, quoiqu'il sût qu'elles n'existaient pas, il sentait alors ses jeunes mains douées d'un étrange pouvoir : lorsqu'il touchait les chaises vides, il captait la chaleur de leurs fesses.

Souvent il se disait que, d'une certaine façon, cela l'avait sauvé, lui permettant de créer, d'imaginer, d'aimer en un monde hostile, celui du labeur et des rues où l'on ne créait rien, les horloges ayant déjà tout inventé, et où il n'y avait ni amour ni imagination, les horloges n'en ressentant nul besoin.

Voilà qu'il éprouvait les mêmes sentiments.

Ridicule.

Il devait oublier tout ça.

Impossible.

Subitement, le plafond ne réfléchissait plus l'éclairage urbain, mais les courbes de la femme. Ces courbes étaient sûrement possédées par un autre à cette heure, mais l'homme qu'il devait tuer les avait possédées peu avant. Cela suffisait peut-être pour le haïr et justifier sa mort.

Et ce fut encore pire. Il se leva, abattu, et plongea un regard vers la fenêtre ténébreuse.

La fenêtre où flottaient les créatures de Gabri, qui à la fois ne savait rien et savait tout.

Ses doigts caressèrent la seule chaise dans la pièce, la chaise vide.

Elle était tiède.

Le lendemain matin, Conde l'appela sur son portable, d'une cabine publique.

— Gabri...

Il avait un timbre de voix particulier, et lui seul connaissait ce numéro.

— Salut.

— N'oublie pas de me prévenir s'il y a du nouveau.

— Rien à signaler. Tout est calme.

— Tu es resté aux aguets comme prévu ?

— Des heures et des heures.

— Et tu l'as vu ?

— Oui, de loin.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

— À première vue, il a l'air fragile – enfin, délicat – mais il est peut-être coriace, je ne sais pas.

— Les muscles importent peu, Gabri. Tu ne vas pas le démolir à coups de poing.

— Non, bien sûr.

— Mais tâche de voir s'il est malin. Qu'a-t-il fait jusqu'ici ?

— Je dirais qu'il est rusé, sur ses gardes, il est inquiet, j'ai l'impression. Il ne met pas un pied dehors et, s'il ne quitte pas sa tanière, j'aurai du mal à intervenir.

Conde se racla la gorge et, au bout de quelques secondes, il reprit :

— Donc il reste enrhumé... Bon, il fallait s'y attendre. Il a reçu de la visite ?

— Oui, le soir. Une femme.

— Une femme ?

— Jeune et jolie, sexy. Elle est restée plus d'une heure. J'en suis sûr, je l'ai vue se déplacer chez lui, enfin je l'ai entraperçue. Mais ça n'a pas grande importance, je dirais qu'il s'agit d'une professionnelle.

— Tu l'as bien regardée ?

— Le mieux possible depuis l'étage où je me trouve.

Gabri marqua une pause. Il ne voulait pas dire qu'il l'avait suivie ni surtout les raisons qui l'y avaient poussé. On ne l'aurait pas compris.

Conde fut le premier à rompre le silence.

— Bien, Gabri... Nous dirons que cette femme représente un inconvénient : plus il a de contacts, moins il est vulnérable. On ne peut rien contre un homme accompagné. Continue à l'observer et, si des fois il sort tout seul, tu notes les heures. Dans ce cas-là, tu le suis, il ne te connaît pas. Par conséquent, reste habillé, prêt à descendre.

— Je suis toujours habillé, mais la descente me prend deux bonnes minutes. Ça lui donne un gros avantage.

— Dans une rue passante, d'accord, mais ce secteur de Pueblo Nuevo est désert la plupart du temps et l'on n'a aucun mal à filocher quelqu'un de loin.

— Espérons-le.

— Je t'appelle demain, même heure.

Gabri faillit lui demander comment il pourrait le joindre s'il arrivait un grave imprévu, mais il ne parvint pas à desserrer les lèvres. Conde ne permettrait pas qu'on puisse le localiser. Il avait forcément une adresse officielle, et son nom devait figurer dans l'annuaire, mais le contacter par ce biais aurait été maladroit. Gabri dit simplement :

— J'ai toujours mon portable sur moi.

Puis il regagna son poste d'observation. Au bout de quelques minutes, il vit un employé de supermarché en uniforme s'arrêter devant l'immeuble avec un caddie, sonner à l'interphone et s'engager à l'intérieur. L'homme qu'il épiait avait sûrement passé commande par téléphone.

Il se faisait livrer à domicile. Cela pouvait signifier qu'il entendait rester chez lui.

Ce qui n'allait pas simplifier la tâche de Gabri car l'homme pouvait ainsi rester cloîtré deux ou trois semaines sans fouler le trottoir. Et Conde ne lui octroierait pas ce délai, ni la rémunération qui allait avec.

Gabri fit la grimace.

Il avait besoin d'argent pour régler la dette de sa vie. Son unique frère avait promis de s'acquitter du loyer de l'appartement où tous

deux étaient nés pendant les huit années qu'il passerait en prison. Gabri avait donc pu s'y installer, une fois libéré. Mais son frère était mort peu après son incarcération, et sa veuve Gloria avait désespérément besoin de la somme qu'elle avait elle-même déboursée.

Gabri ferma les yeux brièvement en se passant les mains sur le front.

Il se souvint du jour où il était rentré après tant d'années. L'appartement vide, sans Elisa. La seule permission qu'on lui avait accordée pour assister à l'évacuation du corps, dans cet appartement où la lumière entraînait par fines gouttes tout à coup. Et nulle trace de la fille qu'elle avait mise au monde. La fille du violeur. *La fille*.

Il rouvrit les yeux, comme saisi de vertige.

Il se sentit ridicule.

Conde aurait jugé cela indigne d'un professionnel.

L'homme enfermé près d'une fenêtre refit le point. Il se rappela qu'il était impossible de surveiller l'autre type jour et nuit : il devrait s'éloigner de la fenêtre tôt ou tard. Pire encore : il devait impérativement se présenter au tribunal de surveillance pénitentiaire numéro 3, c'était la date limite, après quoi on lancerait un avis de recherche à son encontre. Il devait s'y rendre une fois par mois, ce jour-là précisément. Gabri se dirigea vers la salle de bains, fit un brin de toilette pour être présentable et s'en alla.

La longue promenade lui éclaircit les idées, chassant ses pensées. Barcelone lui parut étonnamment peuplée, vibrante, indifférente et pleine de vie. Pour la première fois, il entra au tribunal de surveillance pénitentiaire. Cela faisait un mois seulement qu'on l'avait élargi. Il demanda à pénétrer dans un petit bureau dont la porte gardait les traces de milliers d'empreintes et de milliers d'histoires. La lumière était opaque, indirecte. Une voix féminine l'invita à entrer.

Et Gabri vit le petit bureau.

Les jambes sous le meuble.

Jeunes, droites, solennelles. Il avait bien des fois imaginé de telles jambes, dans ses moments de solitude, alors qu'il dessinait en l'air. Mais celles-ci n'étaient pas impalpables.

— Je vous écoute.

La femme installée de l'autre côté du bureau, devant un registre, redressa la tête.

Elle avait des yeux calmes pénétrants.

Elle ne l'avait jamais vu, impossible.

Lui l'avait reconnue.

Ses mâchoires craquèrent.

C'était elle, aucun doute.

Celle qui avait passé une heure chez l'homme qu'il surveillait.

La dame de la nuit.

IL NE FAUT PAS ME LES BRISER, MÉNDEZ

Tous avaient entendu la sèche détonation. Tous avaient vu la fumée, la flamme. La mort à l'œuvre.

Tous avaient réprimé un cri d'étonnement parce qu'ils ne comprenaient rien. Comme une hallucination. Ils avaient eu le sentiment d'assister à une scène irréelle.

Méndez avait compris, lui ; ses mouvements s'étaient enchaînés, rapides, précis, comme ceux d'un jeune catcheur. Peut-être aurait-il mal au dos de longues semaines ensuite, mais sur le coup il n'avait rien senti. À l'instant où la juge avait ordonné de tirer, il était entré en action, court-circuitant Sandra.

Le tir, un cri, la main droite de Méndez jaillissant comme une griffe.

Plus tard, ils diraient tous qu'il l'avait vu, mais sur le moment ils n'avaient pas vraiment saisi.

À peine avait-elle entendu l'injonction de la juge que Sandra avait porté à sa tempe le canon du Falcon ayant tué Fernando Herrero. Quelques dixièmes de seconde, le doigt qui se courbe sur la détente... la mort.

Mais la main droite de Méndez était prête à jaillir. Et elle avait saisi au vol l'avant-bras de Sandra, soudain pris en tenaille. Le doigt avait pressé la détente, et le coup de feu avait retenti dans la salle, mais le canon n'avait pas touché la tempe. La flamme rouge et noir s'était perdue en l'air.

Aucune balle n'avait fusé.

Puis ils diraient tous qu'ils l'avaient parfaitement compris bien qu'ils n'aient rien compris à cet instant.

Sandra avait été la dernière à s'en apercevoir. Ses yeux exorbités s'étaient perdus dans le néant, comme si elle refusait d'admettre qu'elle était en vie. Elle avait plié les genoux, sans tomber car Méndez l'avait retenue.

Puis il y avait eu un silence atroce, épais, un silence mortel uniquement altéré par le *clic* des pistolets que les policiers avaient promptement armés dans le fond de la salle.

Personne n'avait tiré.

Méndez rompit le silence.

— Mes excuses, fit-il, je me suis senti dans l'obligation d'agir ainsi.

Autour, c'était encore l'incompréhension. La juge bredouilla :

— Comment... ?

— De glisser une balle à blanc dans le Falcon.

— Et d'où la sortez-vous ?

— On pique facilement des munitions au service de balistique, surtout avec un pote dans la maison.

— Mais le chargeur était vide... Comment vous êtes-vous débrouillé ?

— Je suis habile de mes doigts, affirma Méndez. Dans ma jeunesse, j'exécutais des tours de cartes dans un bordel de la rue Lancaster, une bonne école, figurez-vous : ces gagneuses avaient plus d'un tour dans leur sac. Mais j'avoue, ça n'a pas non plus été trop compliqué : j'ai examiné le pistolet et sorti le chargeur devant tout le monde.

Il ajouta :

— J'ai inséré la balle et armé le Falcon avant qu'il ne soit rendu à Sandra. C'était un geste anodin, machinal. Le plus dur était d'agir à l'insu du greffier mais sous le regard de Sandra. Elle croyait l'arme chargée de balles réelles.

On était sidéré, bouche bée face à Méndez. L'incompréhension était générale. L'appareil de la loi ne tournait plus rond.

La juge balbutia :

— Elle voulait se suicider...

— Oui.

— Mais elle a dû se demander pourquoi vous placiez une balle...

— On ne se pose pas de question quand on a réellement l'intention de se donner la mort, madame le juge. On saisit la première occasion.

— Vous lui avez retenu le bras tandis que la balle...

— Évidemment. Si elle avait posé le canon sur sa tempe, la charge aurait sans doute provoqué des lésions. Elle lui aurait brûlé une partie du visage tout du moins. J'ai bien calculé mon coup mais je n'en menais pas large, croyez-moi. Je n'ai même plus assez de réflexes pour choper un mari par les cornes.

— Vous ne croyez en rien, Méndez... lança le greffier.

— Non, monsieur.

L'appareil et les rouages judiciaires se remirent en branle peu à peu. L'illustre mécanique de la loi retrouvait quelque sérénité. L'étonnement dissipé, elle céda à nouveau à son penchant naturel : l'indignation. Cet illustre appareil est toujours persuadé qu'on lui fait outrage. Une lueur hautaine traversa le regard de la juge. Ses doigts tremblèrent. Son cul frémit.

— Vous n'avez pas idée de ce que vous avez fait, Méndez.

— Allez savoir, madame le juge.

— C'est une farce, un outrage, une obstruction à la loi. Vous serez

sanctionné !

— Je fais souvent l'objet d'enquêtes administratives. Le jour de ma nomination, j'ai même reçu un premier blâme.

— Parce que vous ne croyez en rien, probablement, comme monsieur le greffier l'a justement observé.

— En effet, madame le juge, je suis un homme de peu de foi.

Elle voulut lui répliquer. Mais Sandra intervint. On s'en était désintéressé, comme si elle était morte. Alors on entendit sa voix et l'on vit sa figure blême. Une voix surgie du fond des larmes, aurait-on dit.

Sandra regardait Méndez.

Elle murmura :

— Ou peut-être y a-t-il trop de choses auxquelles vous croyez, vous le vieux flic.

— Moi... ?

— En tout cas, il y a une femme en qui vous avez cru.

Et la voix de Sandra s'éteignit. Et ses lèvres se déformèrent. Enfin elle sombra pour de bon. Sa gorge expulsa la boule qu'elle retenait à l'intérieur, une boule de larmes.

On n'entendait plus qu'elle dans l'immense salle à manger, outre une rafale de vent au-dehors ainsi qu'un pigeon qui battait des ailes.

Méndez arrêta de la soutenir. Il maintint seulement son bras immobile un court instant et prit délicatement le pistolet. Alors ses doigts sans âge caressèrent les jeunes doigts de Sandra.

Et on eût dit que ses yeux, qui en avaient tant vu, découvraient la première femme du monde.

Méndez lui murmura :

— Du calme, Sandra.

Dans le fond de la salle, les policiers rengainèrent leurs armes. À nouveau, il régnait un silence absolu. La juge regardait fixement l'inspecteur, mais, dans ses yeux, l'éternelle indignation de la loi cédait place à l'éternelle curiosité féminine, à la compassion envers une autre femme en pleurs.

— Pourquoi avoir agi ainsi, Méndez ?

— J'avais un autre plan initialement.

— Lequel ?

— Je comptais vous parler.

— Vous en aurais-je empêché ?

— Il était trop tard, on allait procéder à la reconstitution du crime.

— Qu'attendiez-vous de moi ?

— Disons plutôt que je voulais vous mettre en garde : je savais que Sandra López et son futur mari étaient d'accord pour s'entretuer, mais elle était nerveuse, elle a tiré trop tôt. Depuis, elle n'a plus qu'une obsession : mourir.

La juge grimaça, ne trouvant plus ses mots.

Enfin, elle demanda :

— Pourquoi n'a-t-elle rien déclaré lors du premier interrogatoire ?

— Je suppose, dit Méndez, qu'elle n'a pas voulu s'exprimer. Ou qu'elle n'en a pas eu la force.

— Oui, c'est vrai, intervint le greffier. Elle n'a pas dit un mot, ni même décliné son identité. Fille avait l'air ailleurs, le regard perdu.

— Les interrogatoires prescrits par la loi n'ont pas réponse à tout, murmura Méndez. Il arrive qu'on doive procéder autrement.

— De quelle façon ?

— En traînant dans la rue, en assistant aux enterrements, en regardant les fleurs et en lisant les dédicaces sur les couronnes mortuaires.

— Mais...

— Je ne fais jamais ce que dicte la loi, chère madame.

— Ça n'a pas dû vous réussir outre mesure.

— Non, j'avoue.

— Qu'aviez-vous à me dire ?

— Je voulais qu'on veille sur Sandra, qu'elle ne soit pas traitée comme une simple détenue. Qu'on ait toujours un œil sur elle. C'est comme si elle était en sursis.

— Vous nous l'avez démontré, malheureusement.

— Hélas, oui. Mais peut-être fallait-il que tout le monde en ait conscience. Et avant d'être embarqué pour obstruction à la justice, j'ai une requête à vous soumettre, irrégulière encore une fois, comme la plupart de mes demandes, madame le juge.

La femme soupira.

— Allez-y. Ainsi vous écoperez d'une double peine.

— Laissez-moi m'entretenir en privé avec elle.

— Vous ?

— Moi. La voix de la loi n'aura aucun effet sur elle. Sandra a besoin d'écouter une voix humaine, ne serait-ce que la mienne.

La magistrate hésita.

— Je ne comprends pas. Que voulez-vous exactement ?

— Juste une heure avec elle. Nous pouvons même rester ici. Si vous nous laissez tranquilles dans le jardin, c'est parfait. Vous n'avez qu'à nous surveiller de loin.

La juge glissa un regard vers Sandra sans lui demander son accord ni quoi que ce soit. On avait l'impression qu'elle la considérait comme une femme à part. Elle n'était qu'une *justiciable*. Néanmoins, elle répondit :

— Accordé. Vous êtes autorisé à lui parler pendant une heure si l'accusée y consent, de même que son avocat.

Méndez tourna le regard vers un homme jeune, inquiet, qui n'osait

pas franchir la porte. L'inspecteur s'aperçut, angoissé, qu'il n'avait pas encore remarqué sa présence. Peut-être était-il réellement gâteux. Ce devait être l'avocat, un commis d'office à coup sûr.

Sandra demeura impassible, comme sourde à leurs paroles. Le jeune homme ne bougea pas davantage.

— Je regrette, mais cette conversation ne peut pas faire l'objet d'un procès-verbal, précisa Méndez en regardant la juge.

— Accordé là encore. Mais ensuite vous me faites un rapport et vous me dites la vérité, Méndez.

— Certainement, madame. Mais je tairai les détails que Sandra ne veut pas divulguer. Elle est la seule personne qui m'importe dans l'immédiat.

— Pourquoi, Méndez ?

— Elle l'a expliqué tout à l'heure. Peut-être y a-t-il trop de choses auxquelles je crois encore, effectivement. Il y a peut-être une femme en qui je crois encore.

Il la prit par le bras pour l'entraîner vers le jardin désert. Quand il la relâcha pour ouvrir la porte vitrée, le greffier s'avança vers lui.

— Méndez, tout ça n'est pas réglementaire, nom de Dieu !

— Je sais.

— Vous deviez éviter de me briser les noix.

— Vous les ai-je abîmées ?

— Non, elles sont bien accrochées.

Charitable et respectueux comme à l'accoutumée, Méndez lui glissa tout bas :

— Quand elles vous tombent dans les chaussettes, vous me faites signe.

Les jours de mariage, un bal avait lieu à la fin du banquet. On installait une estrade dans le vaste jardin et un orchestre y prenait place si les conditions climatiques et le budget de la famille le permettaient. Les couples baguenaudaient sur la pelouse, dansaient sur l'immense terrasse ou parlaient de sujets nationaux essentiels comme le prix des robes, la richesse probable du marié et l'improbable hymen de la mariée.

L'ambiance était tout autre à cet instant, il n'y avait aucun bruit hormis, de temps à autre, un chœur d'oiseaux clandestins. La scène, les terrasses et l'immense pelouse étaient désertes. Méndez pensa qu'il finirait sur les rotules s'il en faisait le tour ne serait-ce que deux fois.

Peut-être que Sandra, elle, ne pensait à rien, peut-être même ne voyait-elle pas le décor où son propre mariage aurait dû avoir lieu.

Le silence dura de longues minutes, mais il savait que le silence était un réconfort. Il laissa le temps s'écouler avant de lui adresser la parole.

— Vous habitiez ici autrefois, n'est-ce pas, Sandra ?

— Comment le savez-vous ?

— Comme je suis un flic désœuvré, j'ai posé des questions de-ci de-là.

Elle fit un effort pour lui répondre, un effort fastidieux, mais du moins l'inspecteur l'avait-il arrachée à ses pensées.

— Oui, j'ai vécu ici.

— Ce devait être différent.

— Très différent. Il y avait une grande ferme, le corps principal du bâtiment actuel. Mais il a été entièrement rénové, ça n'a plus rien à voir. Sinon, il y avait des étables et des terres labourées. Il y avait des oliviers, mais plus de la moitié ont été arrachés pour gagner de l'espace. Je connaissais leur nom. Chaque olivier avait un nom.

— C'est beau, dit Méndez.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce qu'il n'y a que les coins de rue auxquels je sais donner un nom.

Ils marchèrent sans bruit, captant la brise qui venait d'infiniment loin. Méndez la sentait prête à fondre en larmes, mais fouler une terre connue où elle avait grandi lui redonnait des forces.

— Que faisaient vos parents, Sandra ?

— Ils travaillaient pour cette grande exploitation. Ils embauchaient eux-mêmes des ouvriers agricoles et s'occupaient de tout, si bien qu'ils bossaient même le dimanche. Mais j'étais heureuse : je connaissais les animaux, et eux aussi me connaissaient. Je courais librement dans les champs et je savais quel temps il ferait en scrutant la couleur du ciel. Les soirs d'été, quand j'étais gamine, je dévalais les pentes en roulant sur moi-même, et j'avais le sentiment d'appartenir à la terre.

Sa gorge se crispa comme si elle allait se mettre à pleurer.

— J'aimais la terre, réussit-elle à prononcer. Une fois, j'en ai mis un peu dans ma bouche et je l'ai mastiquée, j'ai mastiqué la terre.

— Quelle chance, murmura Méndez. Je n'ai connu que des fillettes qui léchaient en douce les rambardes en fer des escaliers.

— Pourquoi ?

— Parce qu'en été, je vous parle d'étés caniculaires, quand on suffoque dans les patios, c'était le seul truc un peu frais.

Puis, sans transition, il ajouta, les yeux tournés ailleurs :

— Vous aviez un chien, j'imagine. Bien sûr.

— Oui.

— Comment s'appelait-il ?

— Ringo.

— Et il est mort depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous l'avez enterré vous-même, je parie.

— Oui.

— Où ça ?

— Sous les racines d'un olivier.

— Et il est où, cet olivier ?

Elle montra la maison d'une main tremblante. L'énorme bâtiment édifié à côté du vieux corps de ferme, cette construction moderne qui abritait les salles de banquet, les cuisines, les pistes de danse intérieures, les vastes sanitaires pour tous ces gens qui avaient foi en l'existence et qui, par conséquent, buvaient plus que de raison.

— Ils l'ont construit par-dessus, répondit Sandra. Les nouveaux propriétaires ont arraché l'olivier et bâti leur auberge par-dessus. Les os de Ringo se trouvent sous les fondations, au niveau des égouts, sous les cuisines. Elle ajouta, les yeux clos :

— Il n'y a plus rien du tout.

— Vous vous trompez, Sandra.

— Je me trompe ?

— Oui. Vous êtes toujours là.

Et Méndez ajouta tout bas :

— Il faut toujours qu'il y ait quelqu'un qui se souvienne...

Ils poursuivirent leur marche en silence, mais la poitrine de Sandra était secouée de convulsions. Elle pleurait. Peut-être que son chagrin recelait à présent un reste impérissable, un reste d'espérance.

Les minutes s'écoulèrent, hantées par la rumeur de la brise, leurs pas feutrés et des gouttes de silence. Méndez savait que ces minutes l'apaisaient car elle était accompagnée. Alors il chuchota :

— Pardonnez-moi, mais si la juge n'ordonne pas mon expulsion du territoire, j'aurai quelques requêtes à lui soumettre.

— Lesquelles ?

— Je voudrais voir où vous viviez et où habitait votre fiancé. Je lui demanderai aussi la permission de vous revoir. Je sais, vous allez me répondre que vous n'y tenez pas, mais vous avez coutume de réfléchir, alors réfléchissez bien. Laissez-moi aussi vous jurer sur l'honneur, le seul bien qui me reste, et il m'en reste peu, qu'il n'y a pas de manœuvre policière là-dessous. Je n'ai pas reçu d'ordre, l'enquête ne m'a même pas été confiée. Je veux seulement vous tenir compagnie et vous aidez à vivre si telle est votre volonté. Ou, sinon, vous aider à mourir. Mais écoutez-moi bien : les chiens des rues me connaissent moi aussi, ils m'aiment bien, il y en a même qui m'attendent dans les entrées d'immeuble, mais le drame, c'est qu'ils n'ont jamais vu d'olivier.

Il la laissa réfléchir un court instant. Puis il demanda à brûle-pourpoint :

— Vous avez beaucoup maigri ces derniers temps, Sandra, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ?

— Vos vêtements.

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Oui.

Puis Méndez se mordit lui aussi la lèvre inférieure. Il demanda en un murmure :

— Cancer ?

— Oui.

— Fernando m'en avait touché deux mots. Ça explique bien des choses, Sandra.

— Vous au moins... vous comprenez.

— Je comprends surtout qu'une femme comme vous ne doit pas s'avouer vaincue.

— Pourquoi ?

— Eh bien, vous avez de la classe. Il a peut-être fallu plusieurs dizaines d'années pour que le temps accouche d'une femme comme vous, Sandra. Une grande responsabilité pèse donc sur vos épaules : vous devez vous battre.

À nouveau, il marqua un silence, un silence profond à présent, débarrassé du bruit de leurs pas, de la rumeur du vent et des battements d'ailes des pigeons.

Sandra tourna la tête, le fixant tout à coup.

— Qui êtes-vous, Méndez ?

— Un policier à la manqué en qui personne ne croit, un policier des rues.

— Je ne vous connaissais pas.

— Non.

— Alors que faisiez-vous à mon mariage ?

— J'étais invité.

— Ce n'est pas moi qui vous ai invité, ni Fernando. Alors qui ?

— Vous vous trompez, Sandra. C'est Fernando, l'homme que vous alliez épouser, qui m'a convié. Je pensais qu'il vous avait prévenue.

Pour la première fois, Sandra le regarda d'un œil curieux.

— Non... C'est bizarre. Il n'avait aucun secret pour moi. Pourquoi me l'aurait-il caché ?

Méndez lui répondit en un filet de voix :

— Il avait peur, à mon avis.

La juge interrompit leur discussion en réclamant Sandra à grand renfort de gestes.

UN JARDIN AU CALME

Jamais sans doute deux gamines comme elles n'avaient joué près de la clôture d'un jardin aussi paisible : une petite mongolienne qu'on appelait Nadia, et une fillette habillée d'une salopette bleue et dont le père avait été décapité si l'on en croyait les rumeurs.

Tout restait calme dans le secteur où il ne se passait jamais rien.

Les oiseaux s'approchaient à l'heure où Nadia leur donnait à manger, le jardinier s'approchait d'une des propriétés avec sa jeune apprentie, les voisins s'approchaient de leur boîte aux lettres où l'on avait glissé leur journal et, s'il n'y était pas, ils maudissaient la nation. Jour après jour, TV3 leur servait la vérité officielle, et ils la digéraient sans bruit.

Tout n'était pas aussi normal qu'on l'eût pu croire, évidemment.

D'abord, il était insensé que Nadia parle, à sa façon du moins, à une autre gamine, puisqu'elle n'avait jamais le droit de parler à quiconque. La propriétaire avait dû relâcher sa surveillance, ayant plus important à faire. De même, il y avait d'autres nouveautés. Ainsi, au bord de la route principale, là où commençait le chemin de terre, découvrait-on une voiture à l'arrêt, et son conducteur restait des heures devant son volant. Bien sûr, aucun voisin ne savait que de ce véhicule on prenait en photo tous ceux qui empruntaient ce chemin.

En outre, il y avait eu du passage les jours précédents : une ambulance, deux voitures de police, des agents en uniforme ; un médecin légiste, un greffier et un juge, le tout pour lever le corps d'un immigré afghan, pakistanaï ou autre. Le juge avait grogné que les immigrés n'étaient d'aucune utilité et qu'en plus, une fois morts, c'était une vraie source d'emmerdes.

Telle était la partie visible, mais d'autres événements s'étaient déroulés en secret.

Par exemple, Dalia, la propriétaire, avait rapidement passé des coups de fil avant d'être placée sur écoute, une sage précaution. Elle avait contacté le type qui lui envoyait des clients afin qu'il prenne un mois de vacances. Ensuite, elle avait joint les visiteurs pour qu'ils ne s'avisent pas de traîner dans les parages. Elle avait insisté particulièrement auprès de ses trois principaux clients, lesquels

n'avaient jamais discuté ses tarifs.

D'abord, elle avait appelé le gros vêtu de noir et qui prenait soin de plier ses vêtements avant l'acte charnel, quoiqu'il laissât le lit en triste état. Il l'avait menacée de mort si elle mentionnait son nom et lui avait juré qu'il avait le bras long et qu'elle risquait de graves ennuis. Enfin, légèrement apaisé, il avait raccroché et dirigé ses pas vers l'une de ses poupées.

— Attends voir ! avait-il lâché.

Il faut dire que le gros n'était guère inspiré quand le démon de la chair le titillait, un travers commun à bien des mâles.

Ensuite, Dalia avait téléphoné au client relativement jeune qui conduisait une Porsche, toujours élégant avec son gilet et son foulard de soie dans la pochette de sa veste. Il ne l'avait pas menacée en apprenant qu'un crime avait été commis aux abords de la maison. Chose curieuse, il avait demandé si Nadia allait bien.

Le dernier contacté fut le jeune client au nœud papillon, celui qu'on ne regardait pas souvent en face parce qu'on lisait la mort sur son visage.

Ce fut le seul à accueillir la nouvelle avec indifférence et un calme glacial bien qu'il s'avérât plus perspicace que les autres. Il posa une question à laquelle ils n'avaient pas songé :

— Je n'ai pas souvenir de vous avoir donné mon téléphone.

— En fait, un jour vous m'avez laissé votre numéro si je devais annuler un rendez-vous à la dernière minute. Comme aujourd'hui, par exemple. Vous savez que notre amitié est... délicate. Et j'ai beaucoup de respect pour mes clients.

Dalia ne mentait pas en l'occurrence. Si un client avait des ennuis, elle en aurait tout autant.

— C'est la première fois que je vous appelle, insista la femme. Je ne connais que votre prénom, pas votre nom. Ne vous inquiétez pas pour moi, mais gardez vos distances pendant quelque temps.

— Gardez vous-même vos distances. Je suis prévenu, ne cherchez plus à me joindre sous aucun prétexte. J'irai moi-même vous trouver quand tout sera fini, c'est-à-dire prochainement. Un immigré asiatique a été tué ?

— En effet.

— Sûrement une affaire de drogue, un règlement de comptes. La police aura bientôt classé l'affaire. Mais revoyons ensemble tous les principes de base. Vous m'entendez ?

— Parfaitement.

— Vous avez un répertoire téléphonique avec des noms ?

— Pour les numéros d'urgence uniquement, mentit Dalia.

— Fort bien, vous avez un répertoire avec des noms, codés ou pas. Eh bien, commencez donc par le brûler. Oui, le brûler.

— Je comptais le faire, je ne suis pas stupide. De toute manière, avant de s'introduire chez moi, la police aura besoin d'un mandat, et les juges n'en délivrent pas aussi facilement. Aucune charge ne pèse sur moi.

— D'accord, mais brûlez quand même ce carnet. Autre chose : vous possédez un portable, je suppose.

— Oui, j'en ai un... au cas où le fixe ne marcherait pas. Je vis dans un endroit isolé.

— Effacez tous vos contacts. Laissez quatre numéros quelconques pour ne pas éveiller les soupçons.

— Mais vous n'êtes pas enregistré sur mon portable, je vous assure. Je ne suis pas une débutante.

— Faites-le quand même... Et attention, appliquez-vous, certains modèles sont très compliqués.

— Le mien est ancien, tout simple.

— Autre chose : un ordinateur ?

— Non.

— Sûr ?

— Sûr. Je n'aime pas les engins qui ont de la mémoire. Je vous répète que je ne suis pas une débutante.

— Et la gosse ?

— Eh bien ?

— Elle pourrait donner des détails si on l'interrogeait ? Est-ce qu'elle pourrait parler ?

— Je vous en prie... qui aurait idée d'interroger une gamine comme elle ?... D'ailleurs, son témoignage ne serait pas recevable.

— Je sais, mais de fil en anguille... Surveillez-la !

— Je n'arrête pas, vous savez bien... Et la petite a peur des inconnus. Elle est très timide.

— On ne sait jamais. Ne laissez rien au hasard. N'oubliez pas : faites ce que je vous dis et ne rappelez plus jamais ce numéro.

— Soyez sans crainte... Comme vous disiez, c'est une histoire de toxicomanes qui sera oubliée d'ici peu. La police a d'autres chats à fouetter. Et j'ai intérêt à ce qu'il n'y ait pas de vagues. Tout rentrera dans l'ordre.

Elle raccrocha, l'air songeur.

Elle n'était pas tranquille. C'était Hafi, le mort, qui avait amené Nadia chez elle. Il se pouvait qu'on vienne à l'apprendre, et cela changeait tout. Non, impossible, ce meurtre n'était pas lié à la petite, certainement pas. On ne l'avait pas tué non plus pour lui rafler cette affaire. D'abord, il s'agissait de gains négligeables, on ne pouvait pas en vivre à plusieurs. De surcroît, argument décisif, elle n'avait pas même déboursé un centime.

Alors de quoi s'agissait-il ?

Ses doigts avaient tremblé en reposant le combiné.

On ne la dérangerait plus. Quand la police était venue, elle avait témoigné, bien sûr en affirmant : « Je ne sais rien. » Ça n'était pas allé plus loin. Malgré tout, elle brûla son répertoire dans la cheminée et, par précaution, elle jeta les cendres dans les W.-C., avant entendu dire qu'on pouvait y trouver des indices. Et elle prit son portable pour tout effacer à part deux ou trois noms sans importance.

Elle était rassurée.

Elle regarda par la fenêtre.

Nadia continuait à bavarder, à travers la clôture, avec la fillette plus ou moins apparentée au jardinier. Le soleil étincelait parmi les arbres et caressait la tête des deux enfants. Les oiseaux picoraient sans crainte à côté.

Paix.

La dame, qui descendait en droite ligne des fastes de jadis, soupira, soulagée.

Mais son regard s'assombrit quand elle songea à ses clients, autant d'ombres fugitives qui arrivaient certains jours par le chemin de terre. Est-ce que l'un d'eux parlerait?... C'était impensable pour deux raisons : premièrement, la police ignorait jusqu'à leur existence ; deuxièmement, le moindre aveu les anéantirait. Donc rien à craindre de ce côté à moins que l'un d'eux ne panique.

Et si l'un d'eux paniquait ?...

Au moins, le gros en noir ne lâcherait pas le morceau. Ce n'était qu'un sadique dépourvu du moindre sentiment, rusé comme un renard. Quant au type sinistre au nœud papillon qui venait d'échanger quelques mots avec elle, c'était un être pointilleux, calculateur, d'une froideur extrême. Le troisième, avec son gilet et son foulard coloré, l'inquiétait davantage. Par moments, elle avait l'impression qu'il témoignait une certaine affection à Nadia, si étrange que cela pût paraître. Or un sentimental peut être imprévisible.

En tout état de cause, elle se rasséréna peu à peu. Elle n'avait rien à voir avec la mort de Hafi, et personne ne ferait le lien entre eux. Nul doute qu'il s'agissait d'un règlement de comptes qui ne la concernait ni de près ni de loin. Et un calme absolu régnait à nouveau dans le voisinage. Aucun autre flic n'avait rôdé dans les parages. La seule nouveauté, c'était cette voiture garée à l'entrée du chemin, d'après ce qu'on lui avait dit.

Elle regarda encore par la fenêtre. Nadia et la petite-fille du jardinier communiquaient toujours entre elles à leur façon tandis qu'au loin on entendait un sécateur au milieu du silence.

Elles s'étaient liées d'amitié.

Dalia se pomponna rapidement pour garder sa distinction. Elle appellerait la petite d'ici une demi-heure afin qu'elle rentre à la

maison. Elle régla sa montre.

C'est alors qu'on frappa à la porte.

Dalia se trouva en présence d'un inconnu qui respirait péniblement, fourbu, comme s'il avait sillonné tous les sentiers de la montagne, un homme aux poches bourrées de livres et qui la salua poliment.

— Bonjour, madame. Ouf, c'est loin chez vous !... Et puis cet air pur m'attaque les poumons. Veuillez m'excuser. Je suis policier, un modeste policier, je dirais même. Je m'appelle Méndez.

LE SOLITAIRE

Gabri eut le souffle coupé, comme si une grosse patte s'était plaquée sur ses lèvres. Il cligna deux fois des paupières, très vite.

Il n'y avait plus de fil logique, c'était invraisemblable. Il avait vu cette femme pénétrer dans l'immeuble qu'il épiait et y rester une bonne heure. Il l'avait vue dans sa tenue affriolante. Il l'avait vue pousser la porte d'un bar, assez tard dans la soirée.

Et présentement elle était là, dans le bureau du juge. Avec ses jambes opulentes qu'elle cachait partiellement sous une jupe plus longue, plus classique, plus officielle. Et sa poitrine d'adolescente, son visage à la peau délicate et ses yeux quelque peu étonnés, son regard baroque.

Elle avait observé la réaction de Gabri, hébétée elle aussi, mais lui la connaissait, ce qui lui conférait un certain avantage. Il se reprit aussitôt, comme si de rien n'était, et s'efforça de sourire.

— J'ai été surpris, excusez-moi, fit-il.

— Pourquoi ?

— Je croyais qu'il n'y avait que des hommes au tribunal de surveillance pénitentiaire.

— Vous y venez souvent ?

— Non, c'est la première fois.

— Eh bien, cela n'a rien d'étonnant. Ici, c'est toujours une femme qui s'occupe du contrôle judiciaire. Moi, en fait, je suis nouvelle.

— Ah...

— Asseyez-vous. Vous arrivez sans doute au terme de votre condamnation.

— Oui. Je suis en liberté conditionnelle depuis peu. Comme je vous disais, c'est la première fois que je me présente.

— Très bien. Votre nom ?

— Gabriel Paredes Lorca.

— Voyons cela...

La jolie femme consulta son registre avec un certain dédain, ou une certaine lassitude, sans lui adresser un regard.

« Tu en as marre, pensa-t-il, tu n'aimes pas ton boulot. » Mais son visage resta inexpressif, il évita de la fixer. Tout en réfléchissant. Ses

pensées s'enchaînèrent dans cet ordre :

« Un : tu es mal payée.

» Deux : une femme dans ton genre mérite mieux, tu le sais très bien.

» Trois : donc tu mets ton temps libre à profit en faisant la pute, mais discrètement.

» Quatre : tu n'aurais pas dû entrer dans ce bar de nuit, mais peut-être avais-tu rendez-vous.

» Cinq : tu n'es sûrement pas la seule pute employée dans un tribunal ; il y a beaucoup de monde dans cette branche. »

Gabri songea enfin : « Si les tribunaux ne présentaient que cet inconvénient, on n'aurait pas à se plaindre. »

Il essaya de faire le vide dans son esprit. Elle le regardait, et ses yeux demeuraient une énigme.

On aurait dit qu'elle le reconnaissait. Mais c'était impossible.

— Si vous voulez bien, monsieur Paredes, j'aimerais vérifier certains points étant donné que c'est la première fois que vous venez ici. Domicile ?

Gabri communiqua l'adresse de l'appartement où il était né et dont sa belle-sœur avait réglé le loyer tandis qu'il séjournait en prison. En revanche, il ne précisa pas qu'il n'y habitait plus, qu'il passait tout son temps collé à une fenêtre, à l'autre bout de la ville.

— Vous vivez seul ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas marié ?

— Je suis veuf.

Elle haussa un sourcil.

— C'est ce qui est indiqué, en effet... Vous avez un emploi ?

Une question périlleuse. On avait dû répondre de lui pour qu'il sorte de prison. Sa belle-sœur, la veuve de son frère, s'était portée garante. Il lui devait encore une somme exorbitante. Sa belle-sœur, égarée dans les ombres de la ville.

Il y eut une absence dans son regard. Il pensa à Conde, à l'appartement qu'il surveillait, à l'homme qu'il devait abattre, aux yeux de la nuit, à l'argent qu'il allait empocher.

— Je suis en recherche d'emploi, je suis inscrit à l'INEM(7). J'ai fait un peu d'intérim, pas grand-chose, de la manutention.

Il disait vrai. Il pouvait fournir des adresses et des contrats. Conde avait dû également le vérifier.

— Parfait... (Elle avait rédigé un rapport succinct dans l'intervalle.) Signez là.

Il apposa sa signature, l'air faussement dégagé. Il sentait que les yeux de la femme étaient pointés sur lui, il sentait la tiédeur de son regard.

— Eh bien, voilà, dit-elle, légèrement penchée en arrière, ce qui mettait en valeur les courbes de son buste. N'oubliez pas de repasser le mois prochain.

Gabri essaya de lui tirer les vers du nez, ne sachant toujours pas sur quel pied danser. En se levant, il fit :

— Excusez-moi... Je demande à vous voir, la prochaine fois ?

Peut-être lui dirait-elle son nom. Mais la jolie femme haussa les épaules.

— Il y aura quelqu'un d'autre si je ne suis pas là. Ne vous inquiétez pas.

Elle s'exprimait d'une voix glaciale, indifférente. Elle ne lâchait rien, d'ailleurs elle n'avait aucune raison de briser la glace. Elle incarnait la froideur de la balance, la froideur de la justice. Elle baissa les yeux sur son registre comme si Gabri n'existait pas. Terminé.

— Merci, lui dit-il en sortant.

La rue, la lumière entêtante, les gens qui s'affairaient, les employées sur le trottoir en quête d'un coin tranquille où fumer, le cadre avec son porte-documents qui fonçait car une affaire lui filait entre les doigts, le retraité qui lambinait car sa vie lui filait entre les doigts. Il ressentit une espèce de vertige.

« La prison vous ronge », pensa-t-il.

Mais c'étaient ses pensées qui le rongeaient pour le moment. La démarche qu'il venait d'effectuer au tribunal n'avait rien d'extraordinaire, mais y croiser une pute de luxe l'avait déconcerté. Peut-être ne fallait-il pas s'en étonner, finalement. Bien des poules de luxe avaient un autre emploi, d'où leur prix justement. Mais l'homme qu'il devait tuer était un de ses clients. Et après ?

Non, ça n'avait rien d'extraordinaire, essaya-t-il de se convaincre. « Sans les clients, il n'y aurait pas de prostituées. » Il poursuivait sa route vers sa tanière en haut du gratte-ciel. « Sans les clients, il n'y aurait pas non plus de tueurs professionnels. » Mais ces pensées étaient vaines.

Il venait de rejoindre son poste d'observation quand la sonnerie de son portable retentit.

La voix de Conde à nouveau, à nouveau mille rumeurs extérieures filtrées par une cabine publique.

— Gabri...

— Oui.

— Quoi de neuf ?

— Là, j'ai dû m'absenter pendant deux heures. C'était la date limite pour me présenter au tribunal de surveillance.

— Je vois. La routine, mais tu dois t'y plier absolument. Il faut que tu sois irréprochable. Tout s'est déroulé normalement, j'imagine.

Gabri se mordit la lèvre. Il devait dire la vérité puisqu'il avait menti

légèrement la dernière fois au téléphone. Il avait évoqué la visite nocturne de la femme, mais sans préciser qu'il l'avait suivie. Peut-être valait-il mieux jouer franc jeu dorénavant.

— Je t'ai dit que le gus avait reçu la visite d'une femme, n'est-ce pas ? Une dame de la nuit.

— Oui.

— Je l'ai vue entrer et sortir. Ces jumelles de la marine sont formidables. Son visage est gravé dans ma mémoire.

— Parfait.

La voix de Conde restait calme, teintée d'ennui. Gabri prit un ton détaché lui aussi.

— Mais il est arrivé quelque chose d'imprévu, dit-il. Il se trouve que cette pute, enfin la fille, travaille au tribunal de surveillance pénitentiaire dans la journée. Et elle m'a vu. Bien sûr, elle ne me connaît pas. Ça s'est déroulé normalement, c'était même un peu rasant.

Conde parut légèrement troublé quand il interrogea :

— Tu es sûr qu'elle n'établira pas de rapprochement ?

— Sûr et certain. Elle a mon ancienne adresse. Je lui ai dit que j'habitais toujours là-bas, que j'étais inscrit au chômage, d'ailleurs c'est la vérité. J'irai à l'INEM quand on m'enverra une convocation. Je dois me conduire en citoyen modèle.

— Qui est-ce qui habite dans cet appartement ?

Conde le savait selon toute vraisemblance : il s'était amplement renseigné sur son compte avant de l'engager.

— Moi, précisa Gabri. C'est la veuve de mon frère, ma belle-sœur, qui s'est occupée du logement.

— C'est ton adresse officielle, retourne y dormir après ces nuits d'absence. Il y a toujours des gens aux aguets, des voisins, n'importe qui. Surtout, ta belle-sœur ne doit pas nourrir de soupçons. Il ne faut pas que ce travail se prolonge indéfiniment : tu vas devoir agir très vite.

— Dès que l'occasion se présentera.

— Tu vas régler ça rapidement. Tu as de l'expérience, Gabri. Ce sera... la troisième fois. C'est pourquoi j'ai confiance en toi et je suis prêt à te sortir de la misère. Maintenant, écoute bien : quand tout sera fini, tu vas signer ta fiche au tribunal, comme d'habitude. D'ici un mois, plus personne ne pensera à cette histoire, surtout pas la pute. C'est courant, les gagneuses avec un emploi. Les plus chères, évidemment.

Avant de raccrocher, Conde ajouta :

— Préviens-moi si elle refait surface.

Un bus passa non loin de la cabine dans un fracas assourdissant. Ensuite, le silence qui pesait sur les rues désertes, non plus peuplées

d'ouvriers ni d'usines, mais de terrains vagues où naîtrait la nouvelle Barcelone.

Gabri plissa les yeux en regagnant son poste à la fenêtre, en face du soleil, des heures et de l'appartement en contrebas. Il n'y détecta aucun mouvement, comme si l'appartement avait été abandonné. Il saisit ses jumelles, les régla de nouveau et reprit sa surveillance.

Les heures mortes. Le soleil déclinant qui lui aussi semblait vouloir se concentrer sur l'appartement qu'il épiait. Les talons d'une femme solitaire qui résonnaient dans la rue, animant son corps en bonne et due forme. Il n'entendait pas ces bruits du haut de son perchoir, mais rien n'échappait à son regard. Les jumelles la suivirent.

Le temps.

La nuit avait déjà tout envahi, déversant ses ténèbres sur le vieux quartier industriel qui n'avait plus souvenir des ouvriers défunts. Ne subsistaient que les lumières des lampadaires sur la façade.

Il y eut du mouvement tout à coup. La porte principale.

Le type sortait.

Gabri était prêt à sortir lui aussi, sachant exactement comment procéder. Il avait posé ses jumelles, préparé son arme puis était descendu. Toutefois, l'ascenseur avait été moins rapide que prévu. Lorsqu'il avait franchi le seuil de la tour, l'homme avait déjà tourné au coin de la rue.

Mais ces voies qui bordaient des parcelles rectangulaires et désertes lui offraient un certain avantage, Conde lui en avait d'ailleurs fait la remarque. Gabri tourna également au carrefour et repéra la silhouette qui s'éloignait sur la Diagonal, dans le tronçon où elle avait encore l'aspect d'un no man's land, et où les gratte-ciel étaient posés sur des terrains sans histoire. Mais la silhouette était loin, ce n'était peut-être pas la bonne personne. Gabri pressa le pas, veillant à ce que l'autre soit contraint de se retourner entièrement pour l'apercevoir.

Il devait se fier à sa mémoire, ne l'ayant vu qu'une fois, lorsqu'il s'était penché à la fenêtre. Considérant son profil, ses cheveux blonds et sa carrure menue, il estima qu'il était bel et bien en présence de sa proie. En outre, il n'y avait pas âme qui vive dans les parages.

Gabri maintint la cadence en gardant ses distances. Il scruta l'homme qui marchait devant lui. Son regard était exact et précis comme s'il prenait des mesures pour les planches du cercueil.

Ainsi qu'il l'avait estimé en le voyant la première fois, il s'agissait d'un type d'environ un mètre soixante-dix, une taille ordinaire autrefois, mais modeste aujourd'hui chez un homme. Il était d'une complexion délicate, assez peu vigoureux, ce qui confirma ses premières impressions. Bien sûr, ce pouvait être un employé de bureau, mais ses mouvements harmonieux lui firent penser une fois

encore à un artiste. Un étui de violon à la main, il aurait été parfait.

Il portait un large imper élégant de couleur sombre qui dissimulait ses formes. Mais cela n'avait aucune importance. Le bas du pantalon, que Gabri avait eu tout loisir d'examiner, était bien coupé. Il portait des chaussures avec de grosses semelles. Bref, un de ces hommes qui passent inaperçus.

Sauf pour Gabri. Et son cerveau tournait à plein régime.

Près d'un feu rouge, dans cette partie de la Diagonal où le trafic était réduit, il craignit qu'on n'entende résonner ses pas.

Il ralentit.

Soudain l'homme quitta l'avenue pour s'engager dans une des artères latérales qui s'enfonçaient au cœur de Pueblo Nuevo jusqu'à la rue Almogávares. À cette heure, c'était un quartier dépeuplé où l'on trouvait des magasins fermés et des vitrines plongées dans l'obscurité. Aucun commerce n'était ouvert ni même un supermarché. Personne n'attendait aux arrêts d'autobus. Au loin, on distinguait la lumière de la tour Agbar dont on disait qu'elle était la plus grosse capote de la ville, la capote du maire. Une solitude inhabituelle à Barcelone était concentrée dans la rue.

Il accéléra légèrement.

Cela n'avait plus d'importance.

Il compta « Un, deux » pour évaluer la distance mentalement. La nuque du type était à moins de dix mètres. Il porta la main à sa ceinture et empoigna son pistolet.

LA MAISON OÙ IL NE SE PASSAIT RIEN

« Tu es enfin arrivé, Méndez, tu souffles comme un bœuf et tu as les poumons en feu, comme après deux cigares toscans dans un bar du Raval, le nom respectable que les inspecteurs de la Santé ont donné au Barrio Chino. Pour être exact, après deux cigares toscans dans l'un des bars que tu fréquentes tu serais en pleine forme, jugeant l'air familial, épais, fétide et chargé d'histoire, comme de juste. D'ailleurs, les vieux syndicalistes qui avaient vécu là étaient increvables, on avait dû les fusiller pour s'en débarrasser.

» En revanche, cette atmosphère pure et saine, qui au pire sent la fiente de moineau, t'empoisonne, aucun doute. Le médecin de la mutuelle t'a déjà mis en garde : "Ne sortez pas de votre rue, mon cher Méndez, pas même le dimanche." »

La femme n'avait pas l'air de bien comprendre.

— Vous me dites que vous êtes policier ?

— Oui, vous pouvez avoir confiance en moi, malgré tout.

— On m'a déjà interrogée, de même que les voisins. Puis-je savoir ce qui vous amène ?

— Il n'y a guère de voisins dans les parages, fit-il comme s'il n'était pas concerné par la question.

— Non, bien sûr. C'est tranquille par ici.

— Les maisons sont anciennes à ce que je vois, poursuivit-il. Il y a bien longtemps, à l'époque où Franco prenait ses fonctions d'envoyé du Seigneur en Espagne, les ouvriers de Barcelone crevaient littéralement la dalle. Ce n'était pas un mal, au moins ils ne succombaient pas au péché de gourmandise. En revanche, les mecs du marché noir s'en mettaient plein les poches et faisaient construire dans le secteur. Certains coins n'ont pas trop changé depuis ces années-là, j'ai l'impression. Je n'en suis pas sûr en même temps, je traîne rarement par ici. Je suis allergique à l'air pur.

S'il espérait gagner la confiance de Dalia, c'était raté. À l'inverse, elle le regarda, comme sur le point d'appeler au secours.

— J'ai acheté cette demeure à un monsieur très riche, dit-elle, mais il y a belle lurette. Les papiers sont en règle, je peux vous les montrer, mais je ne vois pas en quoi ça pourrait vous intéresser.

— Ça ne m'intéresse pas. C'est une autre raison qui m'amène.

L'ex-dame des fêtes du Liceo eut froid dans le dos mais n'en laissa rien paraître. Certes elle avait acheté la maison il y avait belle lurette à un monsieur très riche, mais cet homme fortuné avait là une maîtresse à la fois jeune et pauvre. Il est des maisons qui semblent édifiées pour qu'on y fasse trembler les lits. En vérité, les temps changeaient à cette époque bénie : cet homme très riche était devenu très pauvre et avait dû lui vendre sa propriété. Ainsi sa maîtresse s'était-elle enrichie.

— Alors qu'est-ce qui vous amène ?

L'inspecteur demanda à s'asseoir à une table en pierre à l'extérieur. Il était réellement fourbu. Il regarda autour de lui et vit deux gamines qui parlaient à l'autre bout du jardin, au milieu des oiseaux. Ces piafs n'auraient pas survécu longtemps dans l'une des buvettes de Méndez. Il n'eut pas le temps de les observer car Dalia s'installa en face et les masqua presque entièrement.

— Un dénommé Hafiz est mort pas loin d'ici, récemment, dit-il.

— Oui, je sais, on m'a déjà interrogée.

— Le connaissiez-vous ?

— Je l'ai déjà croisé, et d'ailleurs sa présence ne m'a pas étonnée. Je pensais qu'il faisait des travaux chez un voisin. Peut-être même lui ai-je parlé ou dit bonjour, je ne sais plus.

C'était un témoignage prudent, elle ne se mouillait guère. Il s'agissait de la version que Dalia avait servie à la police, sachant que, dans ce petit monde, on avait pu les voir converser tous les deux.

— Je comprends, dit Méndez, magnanime.

— Alors qu'est-ce que vous voulez ?

— Je ne voudrais surtout pas vous déranger. C'est à cause du règlement, sinon je n'embêterais personne, vous comprenez ? Mais je suis obligé. La première fois, vous avez dû recevoir la visite de la police autonome, ceux avec la bande rouge sur la casquette.

— Oui, monsieur, les *Mossos d'Esquadra*.

— J'appartiens à la criminelle, mais aujourd'hui mes compétences sont restreintes. Elle est finie l'époque où je pourchassais les trafiquants de tabac dans le Barrio Chino en brandissant le drapeau national, oui, madame ! Maintenant je n'interviens que sur les homicides liés à la drogue, et encore ce n'est pas de gaieté de cœur.

L'ex-dame eut un spasme mais se sentit en même temps pleine d'assurance puisque personne ne l'accuserait de ce délit.

— Ce n'est pas le genre de la maison.

— J'entends bien, mais laissez-moi terminer. J'interviens aussi quand un meurtre a quelque rapport avec le terrorisme.

— Le terrorisme, ici ?

Madame Dalia était de plus en plus confiante. Si ce vieux flic était

venu chez elle pour cette raison, il pouvait aller se faire mettre, si bien sûr un tel acte était envisageable. Elle, tranquille :

— Quel rapport avec moi ?

— Voyez-vous, madame, le dénommé Hafiz appartenait à un groupuscule sur lequel enquêtaient nos services. Il s'agissait probablement d'un terroriste.

— Qu'est-ce que vous dites ?... Avec des bombes et tout ?

— Avec des bombes et tout le toutim.

— Vous n'imaginez quand même pas que je puisse être impliquée dans une histoire pareille ?... C'est absurde, et offensant à mon égard. Si vous en parlez aux voisins, ils sont bien capables de se faire tout un cinéma... Vous n'entrerez pas chez moi sans mandat de perquisition, pas question !

L'éminente dame venait de s'exprimer de manière un peu trop véhémence : peut-être n'avait-elle plus la même assurance. Elle avait pensé tout à coup au lit trop luxueux, aux miroirs et aux vêtements de la petite.

Méendez la rassura :

— N'ayez crainte, madame, je n'ai pas de mandat, et le quartier est au-dessus de tout soupçon, ce n'est pas nécessaire.

— Alors en quoi puis-je vous aider ?

— Dites-moi seulement si vous avez croisé le dénommé Hafiz par ici, et si vous avez échangé quelques mots. Si c'est le cas, je vous prie de me raconter en détail votre conversation. Dites-moi aussi s'il était seul ou non. Et si vous avez vu des véhicules étrangers au quartier. Comprenez bien, le moindre indice, même insignifiant, peut avoir une extrême importance.

Elle avait la bouche sèche. Plusieurs véhicules étrangers au quartier étaient passés par là ; et elle les avait vus bien qu'ils n'aient aucun lien avec l'enquête menée par ce flic au bout du rouleau. Elle avait intérêt à lui répondre sans broder à l'excès.

— De temps en temps, on voit des véhicules inconnus, comme n'importe où ailleurs. Les voisins reçoivent de la famille ou des amis, ils font venir l'électricien, le médecin... Moi-même j'ai fait appel à un docteur et à un orthophoniste. Pour la gamine aux yeux bridés, là-bas.

Elle indiqua la direction du menton, et Méendez plissa les yeux pour la voir plus ou moins nettement. Ce n'était pas un lynx. On assurait qu'il ne voyait même pas ce qu'il avait dans son assiette, et ses collègues avaient coutume d'évoquer l'imminence de sa mort. Plus d'une fois, on avait même lancé une souscription pour fêter l'événement au restau et payer ses faire-part en même temps.

Il eut un sourire contraint.

— Ce n'est pas votre fille vu l'âge que vous avez.

La dame au passé prestigieux blêmit en songeant qu'elle avait

commis deux erreurs coup sur coup, aussi maligne soit-elle. D'abord, elle avait parlé d'un médecin et d'un orthophoniste : s'il demandait leurs coordonnées, elle était cuite car ils n'existaient pas. Enfin, elle avait attiré son attention sur la petite. On risquait de lui demander comment elle avait atterri chez elle.

Mais Dalia parvint à surmonter son trouble. Elle avait du métier, nom d'un petit bonhomme !

— Je l'ai prise avec moi parce que l'air est très pur par ici, dit-elle. D'ailleurs, elle a bonne mine, n'est-ce pas ?

— En effet. Vous vous en occupez très bien, je vois. Et où est sa mère ?

— C'est une bonne amie à moi, mais elle a des problèmes avec l'alcool, si bien que je veille sur Nadia en subvenant à ses besoins.

— Mes compliments, fit Méndez.

Et il ne posa pas d'autre question. Il ne ressemblait pas aux enquêteurs de série télévisée, pensa Dalia. Il ne demandait rien. Si l'interrogatoire s'arrêtait là, il n'allait pas trop l'embêter ; le seul risque était qu'il lui claque dans les doigts.

— J'avoue que ce n'est pas toujours facile, se vanta Dalia. Autre chose ?

— Non, non, madame. Je vous prie seulement de repenser au dénommé Hafiz, chaque détail a son importance. Et, sauf votre respect, je vous tire mon chapeau. S'occuper d'une petite trisomie avec une simple retraite, ce n'est pas une mince affaire.

— Vous venez de me traiter d'ancêtre ! répliqua Dalia en détournant la conversation.

— Absolument pas, madame, mais vu qu'aujourd'hui on vous lourde à cinquante-deux ans, ça devient compliqué, vous avouerez. Autrefois, avec un peu de veine, on prenait sa retraite au premier infarctus ; bientôt, les jeunes arrêteront de trimer dès la première branlette. Et puis vous savez quoi ? Ces histoires de retraite suscitent de nobles sentiments de communion et d'amitié. Par exemple, mes collègues souhaitent mon départ depuis longtemps, et comme je n'ai pas l'âge légal, ils proposent de se cotiser pour financer ma pension.

Il se leva, les yeux dardés sur la petite. Les deux gamines discutaient encore sans se soucier du monde alentour. Subitement, Dalia eut l'impression que quelque chose ne tournait pas rond, que ce type avait des yeux doués de pouvoirs télescopiques.

— Est-ce que Hafiz a posé des bombes ? demanda-t-elle en tentant à nouveau de faire diversion.

— Il ne pourra plus en poser, mais, comme je vous disais précédemment, il était surveillé. Puis-je avoir votre numéro de téléphone ? C'est pour vous poser des questions si des fois j'ai des doutes ou de nouveaux tuyaux. Ouais !... Ce n'est pas aussi facile

qu'on croit. Les gens pensent qu'on découvre la vérité dans les laboratoires alors qu'en réalité on la débusque au coin des rues, à force de patience. À propos, vous avez droit à une allocation pour la petite, vous étiez au courant ?

— C'est sa mère qui la touche, certainement. Elle a des problèmes, je vous ai dit.

— Excusez-moi.

Méndez dirigea ses pas vers les deux enfants, près de la clôture. Il avançait à pas feutrés tel un chat ; il était en forme malgré le poids des ans. Il regarda Nadia dans les yeux.

Innocence.

Tendresse.

Et une douleur difficile à cerner, peut-être minuscule, mais enfouie en elle au plus profond.

Elle était jolie.

Elle aurait pu devenir une femme ravissante.

Méndez regarda l'autre enfant. Et il vit l'innocence, la tendresse ainsi qu'une douleur difficile à cerner, et peut-être aussi minuscule.

Parfois, Méndez regrettait de ne pas avoir d'enfant. D'un autre côté, il avait les enfants des rues, les chiens des rues, les voix qu'on n'entend jamais, qui s'éteignent sur les trottoirs. Il caressa doucement les cheveux des deux filles.

— Tu lui apprends le nom des fleurs ? s'enquit-il auprès de la gamine en salopette de jardinier.

— Ben oui. Nadia, elle fait pas la différence entre un géranium, une marguerite et un souci. Moi, c'est mon grand-père qui m'a appris à les reconnaître ; il travaille là-bas, dans le jardin. Nadia aussi, elle va apprendre : on croit qu'elle a pas de mémoire, mais après elle dit tous les noms.

— C'est ton amie ?

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Non, seulement depuis qu'on vient ici.

Méndez leur dit au revoir en souriant, désolé de n'avoir aucune bricole à leur offrir. Il n'allait quand même pas leur refiler du tabac à rouler. Il revint auprès de la propriétaire, qui lui tendit un papier avec son numéro de téléphone. Méndez le connaissait déjà, de même que ceux du voisinage, mais, en le lui réclamant, il lui montrait qu'il prenait l'affaire à cœur et qu'on pouvait la placer sur écoute le cas échéant. Si elle commençait à gamberger et à paniquer, elle commettrait peut-être une imprudence. La voiture garée en face du chemin de terre avait disparu, mais à trois cents mètres environ, non loin du virage, un paysan cherchait des champignons à flanc de coteau. Des champignons, il n'en cueillerait guère à l'évidence, mais il

était bien placé pour photographier ceux qui empruntaient le chemin.

— Merci pour votre aide, dit Méndez.

— De rien, mais ici, vous n'allez rien trouver, croyez-moi.

— C'est bien ce que j'ai pensé en arrivant, mais dans la police il y a ce qu'on appelle la routine. Il faut tout vérifier et rédiger un rapport.

— C'est barbant, j'imagine.

— Vous n'en avez même pas idée, madame. Mais peut-être avez-vous exercé un métier ennuyeux, vous aussi. Que faisiez-vous ?

— J'organisais des réceptions, des bals de débutantes, des fêtes au Liceo... J'étais une dame, même si j'avais l'air d'une enfant. Enfin, il a coulé tellement d'eau sous les ponts que j'étais peut-être une gamine, après tout. Le Caudillo vivait encore, même si sa santé déclinait.

— Une grande époque, l'Espagne avait encore des ambitions impériales, compatit Méndez. On m'a révélé un secret : on était sur le point de conquérir l'Andorre, il paraît. Eh bien, au revoir, madame.

Méndez s'était déjà renseigné sur l'âge de la dame, ses fêtes et ses contacts, ses rencontres avec de jeunes gazelles prêtes à troquer leur hymen contre une vie meilleure. Mais cela appartenait à une époque lointaine, tant et si bien qu'au bureau Plans de l'état-major, l'invasion de l'Andorre était passée aux oubliettes. En revanche, Méndez ne savait pas comment cette dame occupait ses journées aujourd'hui.

Il se renseignerait, le commissaire Monterde lui ayant ordonné d'enquêter sur la mort de Hafiz quoiqu'il n'eût pas l'intention de s'y consacrer à temps plein. Il voulait revoir Sandra-Sandrita, la mariée meurtrière, ne serait-ce qu'une fois.

Méndez rejoignit l'abribus desservi toutes les demi-heures. Son permis de conduire était périmé ; en outre, il voulait que l'État le considère comme un agent à bas prix. Il vit le cueilleur de champignons au milieu des pins, distinguant jusqu'à la teinte de ses chaussures. Dire que les policières qui s'habillaient encore en jupe affirmaient qu'il avait la vue basse.

Il respira le silence, la paix de la route, et l'air pur lui donna la nausée. Il serait obligé de se mettre en arrêt s'il multipliait ces déplacements.

C'est alors qu'il le vit. Il vit l'auto rutilante, sur laquelle glissa son regard, puis le jeune type au volant, qui, lui, retint son attention à cause de son nœud papillon, entre autres choses. Il avait le visage que la mort aurait eu si elle avait pris figure humaine.

C'était tout.

L'auto roula, indifférente, près du chemin de terre.

UNE SIMPLE RUE

L'éminent commissaire principal accueillit joyeusement Méndez, ce qui n'avait dû se produire qu'une ou deux fois dans sa carrière. Il lui adressa même un salut affectueux.

— Ah, putain, Méndez, vous voilà !

Le vieux policier se laissa choir, épuisé, sur la chaise en face du bureau.

— Ah là là, monsieur Monterde.

— Qu'y a-t-il, Méndez ? Vous avez tiré un coup ?

— C'est l'air de la montagne. Encore d'autres missions du même tonneau, et je rends l'âme. Laissez-moi renifler l'intérieur du tiroir.

— Lequel ?

— Où vous rangez vos cigares.

— Je n'ai plus rien, Méndez, il est vide. La crise américaine des subprimes est arrivée par chez nous, et elle m'a durement touché.

— Je ne peux rien pour vous, monsieur Monterde.

— Fendez-vous quand même d'un rapport.

— Pourquoi ce secteur vous intéresse-t-il autant, commissaire ? Et pourquoi m'avoir choisi pour cette mission ?

— Pour deux raisons, Méndez : d'abord, rien ne vous échappe, contrairement à vos collègues. Ensuite, cette affaire est peut-être importante et, avant d'envoyer la brigade en bonne et due forme, il fallait déblayer le terrain. Vous savez conduire un interrogatoire, Méndez, même si nul autre que moi n'est au courant. Et voici la troisième raison : l'État vous rétribue en échange d'un labeur.

— Je n'ai pas découvert grand-chose pour l'instant, monsieur Monterde.

— Je vous écoute.

— La maison près de laquelle a été tué Hafiz, le terroriste présumé, est une de ces demeures bâties à Vallvidrera dans les années 1940, l'âge d'or du marché noir. Les gens comme vous et moi mouraient de faim mais, à côté, on trouvait des mecs pleins aux as : ils possédaient un appartement en ville et une villa pour l'été en périphérie. Des gars pieux à la poule attitrée, mais qui en prime niquaient la bonne, et la sœur de la bonne quand elle passait par là. À ce qu'on dit, la grandeur

de l'Espagne date de ces années-là.

— En fait, Méndez, vous êtes sacrément envieux.

— Oui, monsieur.

— Alors vous vous êtes rendu dans cette maison près du lieu du crime.

— Exact. Elle appartient à une certaine Adela Ponce Valle, qui se fait appeler Dalia. C'était son nom de guerre, j'imagine, à l'époque où elle organisait des réceptions et des bals de débutantes. Entre autres activités, je dirais : la plupart du temps, les rupins ne se contentaient pas de la bonne et de sa frangine. Enfin, ça reste à vérifier. Les archives en ont peut-être gardé des traces. Elle vit avec une petite mongolienne qui aurait pu être une belle plante. Sa mère picole, c'est pourquoi elle s'en occupe, à ce qu'elle m'a raconté. Mais je n'en crois pas un mot, je vais me renseigner. Je retourne là-bas si vous voulez bien et si les médecins m'autorisent à respirer cet air sain.

— Vous avez mon accord dès lors que vous demeurez à l'écart du commissariat.

— Soyez tranquille, je vais solliciter une mesure d'éloignement.

— Cette Dalia pourrait être impliquée dans le meurtre ?

— Ça m'étonnerait. Les bonnes femmes de son espèce s'adonnent au commerce des charmes et non au maniement des armes. Pour l'instant on n'a donc aucune piste. À propos, j'ai passé en revue les antécédents de la victime.

— Moi aussi, répondit mollement le commissaire.

— Je veux dire que j'ai causé dans la rue avec ceux qui le connaissaient, qui le fréquentaient et le traitaient de tous les noms. Hafiz habitait rue San Olegario, autrement dit dans mon quartier, où il y a des gagneuses d'une soixantaine d'années qui me demandent encore d'intercéder en leur faveur pour qu'on leur applique la loi sur les mineurs. Hafiz a débarqué grâce au regroupement familial, foutue passoire. Apparemment, ses proches seraient honnêtes et travailleurs, mais lui n'a jamais travaillé. Les gens restent discrets mais s'accordent à dire qu'il avait forcément une source de revenus.

— Laquelle ?

— Il a bossé un temps à la sueur de sa queue. Apparemment, il exploitait deux filles, qui d'ailleurs ne s'en plaignaient pas. J'envie énormément ces rois du jonc, monsieur le commissaire. J'ai même envisagé d'acquérir un de ces bidules qui vous l'allongent, mais on ne m'offrait aucune garantie.

— Sans déconner, Méndez ?

— Simple curiosité scientifique, au cas où je pourrais vivre aux crochets d'une gigolette et quitter la brigade. Bref, comme je n'ai pas démissionné, je poursuis mon rapport : le dénommé Hafiz s'est mis brusquement à fréquenter un groupe d'islamistes radicaux, de ceux qui

prient à chaque instant, mais ça ne collait pas trop avec le passé du luron. D'après moi, il était guidé par l'appât du gain : peut-être que les islamistes préparaient un coup et qu'il pouvait leur être utile.

Le commissaire entrelaçait ses doigts en lâchant :

— Un attentat. Voilà pourquoi la mort de Hafiz nous a mis en état d'alerte. Ça fait longtemps qu'on redoute ça.

— Comme je disais, monsieur Monterde, on n'a encore aucune piste, mais je poursuis mon enquête. Ces islamistes traînent toujours dans mon secteur, je les ai à l'œil. Ils sont sur écoute, j'imagine.

— Évidemment, mais ils ne sont pas très loquaces. J'ai envoyé des agents pour les interroger. Ils n'ont pas réussi à leur tirer les vers du nez. Je m'en remets à vous, Méndez, c'est dire l'ampleur de la crise.

— C'est un immense honneur, monsieur le commissaire !

— Consacrez-y toute votre énergie, Méndez, et toute votre force virile s'il vous en reste un petit fond. L'affaire de la tueuse en robe de mariée a été résolue, alors n'y pensez plus.

— Comptez sur moi, monsieur Monterde.

— Laissez tomber, d'accord ?

— C'est vous qui en parlez, je n'y pensais plus.

— Au boulot, Méndez.

— Oui, monsieur, répondit l'inspecteur.

Bien sûr il n'en fit rien.

Méndez était un chien des rues, or ces bêtes-là désobéissent.

La juge avait dit : « Un jour, pas plus, Méndez. »

Un jour.

Ainsi Sandra sortirait-elle de prison pendant vingt-quatre heures pour les besoins de l'enquête, c'est du moins ce qui était indiqué sur le papier timbré. Mais ce document ne précisait pas qu'en vérité elle serait mise à la disposition de Méndez.

Et l'inspecteur ne prit aucune mesure de précaution pour la surveiller. Il l'emmena sans nulle contrainte jusqu'à un petit bistro de la Ronda de San Antonio, un bar exigü : ils le remplissaient à eux deux, avec un verre et un souvenir. Méndez défendait la théorie selon laquelle ces vieux troquets gardent encore une place pour les clients défunts. Là, non : le mort n'aurait pas pu s'y incruster. Méndez avait omis que le commissaire lui avait ordonné de poursuivre l'enquête concernant Hafiz. Il ne fit qu'observer Sandra : elle avait encore maigri, son nez s'était effilé et les ridules à ses yeux s'étaient creusées. Dommage car elle était sûrement canon quand elle était encore Sandra-Sandrita-Petite. Oui, dommage.

— Vous avez demandé à intégrer l'infirmerie, je suppose, murmura-t-il.

Elle regardait ailleurs.

— Je ne parlerai pas, ne vous fatiguez pas, s'il vous plaît. J'ai signé tous les papiers qu'on m'a donnés, et je signerai tous ceux que vous voudrez, alors laissez tomber. La vérité, la seule, tout le monde l'a vue, affaire classée. C'est ce qu'on dit, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas l'intention de vous interroger, dit Méndez, ni d'obtenir quelque renseignement que ce soit. Je veux juste savoir si vous êtes à l'infirmerie.

— Oui, mais je n'ai rien demandé. C'est le médecin qui l'a décidé après la visite médicale obligatoire.

— Vous ne lui avez pas parlé de votre maladie ?

— Non.

— Il faut que je voie votre avocat d'office pour qu'on vous transfère dans un hôpital en dehors de la prison. Peut-être que je pourrai intervenir.

Cette fois, la femme le regarda, mais les yeux éteints.

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? dit-elle en soupirant.

— Rien sans doute, pour une simple raison : vous ne tenez guère à la vie. Je suppose également qu'avant votre mariage on vous a annoncé que vous étiez condamnée et qu'il n'était pas utile de lutter. Eh bien, moi, je n'ai aucune confiance dans les médecins : d'après eux, j'aurais dû clamser au siècle dernier, et attention, là je vous parle du dix-neuvième. Pourtant...

Il avait l'impression qu'elle ne l'écoutait pas, mais il reprit :

— Je repense à un vieux dicton populaire : « Mieux vaut la sentence du médecin que du juge. » La sentence du médecin, on en réchappe souvent, mais avec celle du juge on est fait comme un rat.

Sandra buvait un gin tonie. En vérité, c'était Méndez qui lui avait commandé ce breuvage, sachant que l'alcool était un tord-boyaux maison qui l'inciterait à exprimer ses dernières volontés. Peut-être cette potion la requinquerait-elle et lui délierait-elle la langue.

Mais elle gardait le silence. Elle tournait les yeux vers la rue, ses arbres centenaires, ses retraités itou, ses putains à l'avenant, que l'on mettait à la retraite au nom de la morale, la mairie s'étant aperçue qu'elles échappaient à l'impôt. Les yeux de Sandra se laissaient envahir par le gris des façades, les vitres sales du bar, la vérité des jours enfuis. Sur les trottoirs où courait jadis la muraille de la cité impériale, le silence tout à coup s'imposait.

— Vous n'avez quand même pas décidé de vous marier dans cet hôtel parce que votre chien était enterré là-bas, hein ?

— C'est plutôt mon enfance que j'avais enterrée là-bas, dit Sandra sans le regarder, et le chien en faisait partie. Mais personne n'était au courant.

— Vous avez décidé d'y faire vos adieux, c'est votre terre sacrée, la seule et unique.

Les lèvres de Sandra esquissèrent un sourire, léger signe de vie.

— C'était ma terre sacrée, fit-elle, sauf qu'elle ne m'appartenait plus.

— Sa terre sacrée à lui, où est-ce qu'elle était ?

— Lui ?

— Fernando.

— Ici, dans cette rue.

Méndez ferma brièvement les paupières, mais sans changer d'expression. Il le savait. D'où leur présence dans ce quartier. D'où ses paupières closes qui occultaient son regard vif de vieux serpent.

— Ce n'est peut-être pas l'endroit idéal, dit-il, hypocrite. Désolé.

— Aucune importance.

— Enfin, Sandra, vous auriez pu venir ici de votre propre initiative.

— Possible étant donné que je suis vivante.

— Où est-ce qu'il habitait ?

L'inspecteur le savait, mais il attendit en silence.

— Fernando ? Juste en face, dit Sandra, le regard perdu comme s'il n'y avait rien derrière les vitres du café.

— Je vois, de très vieux appartements.

— Surtout ceux qui se trouvent côté cour, même si certains ont été rénovés. Les murs sont repeints, mais la lumière reste la même.

— C'est lui qui vous en parlait, j'imagine, Sandra.

— Oui, confirma-t-elle, le regard embué, parfois il m'en parlait.

— Vous achetiez de vieux bouquins au marché de San Antonio, le dimanche matin ?

— Comment le savez-vous ?

— Difficile à dire. Sans doute parce qu'il s'agit du dernier marché de souvenirs à bon prix à Barcelone. Et il ne vit que quelques heures. Il naît à l'aube, et le midi il disparaît.

Sandra avait toujours le regard dans le vague. Peut-être était-elle là. Non, elle n'était nulle part. Elle murmura d'une voix indifférente :

— Oui, là-bas, on achetait des livres, ça nous rapprochait. Ce n'est pas compliqué, pourtant des fois on n'y arrivait pas. La plupart du temps, Fernando travaillait le dimanche matin, on avait besoin d'argent. L'amour peut se passer d'argent, pas le mariage. Maintenant, laissez-moi tranquille, tout ce que vous voulez savoir est inutile.

Sandra s'était renfermée dans son monde, vulnérable à l'extrême dans ce petit café où elle voulait tenir les souvenirs à distance. Détournant les yeux lui aussi, Méndez murmura :

— Vous vous trompez, Sandra : c'est moi qui ai des choses à vous révéler.

— Quoi donc ?

— Saviez-vous que quelqu'un voulait tuer Fernando Herrero avant que vous ne le fassiez vous-même ?

Tels étaient les propos que Méndez lui avait tenus. Or il avait menti.

Mais, perdue dans son monde, elle semblait ignorer ses paroles.

LA DERNIÈRE VISITE

Gabri serra la crosse. Il retint sa respiration, évalua la distance. Environ dix pas : une cible immanquable. Il avait les yeux rivés sur sa nuque.

Il n'y avait personne dans cette rue de magasins clos et de terrains avec une grue comme en suspens. Il n'y avait pas d'appartement habité ni de voiture avec deux tourteraux à l'intérieur. Comme si Barcelone était morte alentour.

Il n'y aurait pas de témoin ; un tir, deux au maximum. Et la paix éternelle.

Il sortit son arme et la remit dans sa poche, ayant cru percevoir un bruit sur le trottoir opposé. Mais il se rendit compte, au bout d'un certain temps, qu'il n'y avait personne. Ce bruit résonnait en lui, dans sa tête. Il avait songé des heures à cet instant, et, maintenant, il lui semblait qu'un autre agissait à sa place.

Il se figea tandis que la silhouette s'éloignait à pas lents ; il avait la sensation de ne pas s'arrêter de son propre chef, comme si ses jambes ne lui obéissaient plus.

Il n'avait jamais tué personne pour de l'argent. Non plus par derrière, ni sans savoir si l'autre méritait ou non un tel châtiment.

Il se dit tout à coup qu'il n'avait pas à réfléchir. Il avait de l'expérience, il était connu pour avoir tué deux types sauvagement, et chez les policiers comme chez les détenus on citait son nom avec admiration. Il était Gabriel Paredes Lorca, condamné par deux fois. Un dur parmi les durs qui hantaient la mémoire des prisons.

D'abord il y avait eu la tête d'un homme, un trophée exhibé en pleine rue, un avis à la population.

L'homme ayant abusé de sa femme avait les yeux exorbités lorsqu'on avait découvert sa tête, posée devant chez lui.

Et ensuite le poinçon fabriqué en cellule.

Gabri le sentait encore dans sa main chaude.

Le violeur et le tueur de fillette... Très bien. On doit défendre les petites filles. « Tu n'en tueras plus. »

Et le père d'encourager les autres détenus : « C'était ma gosse. »

Elle n'était pas sa fille au regard de l'état civil, mais elle l'était par le

sang. L'ordure qui allait mourir ne savait pas que le vrai père était là, tout près. Ni que le monde était pavé d'infidélités. Mais bon, tu vois, il a fini par le savoir, cet enculé.

Et la ronde des taulards qui songeaient peut-être à leurs filles. Le maton au bout du couloir, qui déclenchait les alarmes. Inutile, trop tard.

Et le poinçon qui à nouveau brûlait les doigts de Gabri. Et l'homme qui ordonnait la mise à mort, le père, l'homme qui un jour avait laissé une traînée de sperme mais qui cette fois voulait laisser une traînée de sang : « Vas-y, plante-le ! »

Gabri.

« Le premier coup de poinçon dans les couilles, pour qu'il apprenne un des beaux-arts, crevure, pour qu'au moins ça lui serve de leçon. » C'est toi, Gabri, qui as porté le premier coup. Heureusement, les peines peuvent s'écourter ou s'allonger. Le médecin légiste indiquerait ensuite dans son rapport que le premier coup n'avait pas tué cet enfoiré : « On ne peut pas dire qui l'a tué avec certitude. Il a été frappé une bonne douzaine de fois ! » Le poinçon maculé de sang brillait encore dans les yeux de Gabri, il sentait encore les mains avides des autres, les mains du père, du vrai : « Donne ! »

Le poinçon teinté de sang entre les doigts du type qui n'avait même pas vu la dépouille de sa fille car il n'existait pas. Seul le cocu l'avait vue. Bienheureux les simples d'esprit car les enfants des autres leur appartiendront. Béni sois-tu, salopard, tueur de gamine, qui n'es pas au ciel mais au sol. Et tu veux qu'on te laisse la vie sauve, tu veux vivre et tu n'as plus de roustons. Puis le coup à nouveau, qui cette fois n'était pas asséné par Gabri : un coup beaucoup plus rude qui lui avait crevé un œil.

Gabri respirait péniblement.

Il reprit pied dans la réalité et s'aperçut que l'autre homme, la silhouette blonde qu'il avait jugée si délicate, était maintenant trop éloigné pour qu'il ouvre le feu. Gabri, qui n'avait jamais tué personne par-derrière, sentit qu'il pouvait courir, le rejoindre et presser la détente.

Mais non. Quelque chose le paralysait. S'il courait dans le quartier désert, on entendrait ses pas.

Il rangea son arme.

Un véhicule de la police municipale, sorte de ver luisant, s'arrêta près du carrefour silencieux. Un agent apparut et se mit à dresser des contraventions.

L'appartement, Gabri, à nouveau la fenêtre où il passait des heures. Le coin de rue plus désert et mort que jamais, et nul éclairage dans l'appartement qu'il épiait, personne, juste un bloc silencieux.

Il venait de gâcher une occasion en or. L'homme n'allait sans doute pas revenir de sitôt. Rien encore, cette nuit-là. Il avait tout intérêt à en profiter pour piquer un somme.

Mais Gabri se repencha vers la fenêtre tout à coup. L'homme était de retour.

Il était sorti moins d'une demi-heure.

Il avait dû se dégourdir les jambes ou faire une course dans une supérette asiatique, de celles qui restent ouvertes à toute heure. En effet, il tenait un sac en plastique.

Le type ouvrit la porte d'entrée puis pénétra dans l'immeuble. Deux minutes plus tard, Gabri vit s'éclairer la pièce qu'il connaissait si bien.

Un rapport intime s'instaura de nouveau, comme un lien magnétique.

Cela n'y changeait rien. Autant dormir un peu. Il s'approcha du lit, qui bordait son poste de guet.

Mais brusquement il s'arrêta.

Il n'avait pas perçu le bruit de ses talons, c'était impossible à cette distance. Il l'avait distinguée à travers la fenêtre. Elle emplissait la rue déserte de sa tenue noire, de sa jupe courte et de ses courbes ; et la nuit, qui n'appartient à personne, lui était dévolue soudainement.

C'était la même femme, celle du tribunal. Gabri n'en croyait pas ses yeux.

L'autre allait encore la sauter. Malgré sa dégaine de demi-portion, de violoniste...

Machinal, Gabri porta les jumelles à ses yeux, pratiquement collé à la vitre. Elle s'arrêtait devant la porte et levait la main vers la sonnette. Les années dures et son rapport à la mort avaient doué Gabri d'un sens aigu de l'observation. Elle avait appuyé trois fois : longuement, les deux premières, et brièvement ensuite.

Probablement un code pour qu'on lui ouvre aussi tard.

La porte s'ouvrit en effet et la femme séduisante s'engagea dans le hall. Puis le battant de bois vitré se referma derrière elle. La pièce qu'il connaissait s'illumina presque aussitôt ; il vit le carrelage ancien, leurs jambes, face à face.

La jupe osée de la dame, la coupe soignée du pantalon masculin.

Ils semblaient converser tous les deux. Et plus rien, ils s'éclipsèrent au fond de l'appartement alors que Gabri écartait lentement ses jumelles et plissait les yeux.

Il était jaloux, pour tout dire. Lui n'avait jamais cette chance. Cette espèce de violoniste d'allure effacée, qui avait échappé de justesse à la mort, était un queutard effréné.

Gabri raisonna comme on le fait en prison et non dans les salons : « Putain, l'enflure ! »

La lumière de la pièce en contrebas semblait vaciller comme si

l'ampoule faiblissait ; le vent frappait à la fenêtre ; derrière, le vieux carrelage brillait toujours.

Dans sa solitude, il imagina leurs ébats, rageur. Il voyait le lit flotter en l'air, les jambes superbes de la femme, il croyait l'entendre gémir.

Il essaya de se ressaisir.

Ce travail méritait respect, après tout. C'était une professionnelle également.

Les minutes défilaient, lentes et solennelles. Comme si une horloge de fumée flottait devant lui.

Cette fois, ils eurent fini au bout de quarante-cinq minutes.

« Pas mal, pensa Gabri. Bravo. »

Et la fille reparut. Sa jupe osée, ses talons. La nuit qui lui était entièrement dévolue.

Alors Gabri serra les poings.

À quoi bon attendre ? Les solutions les plus simples sont toujours les meilleures. Mieux vaut buter un type chez lui, sans témoin, plutôt qu'en pleine rue où les ombres vous guettent.

Il fut prêt en moins d'une minute. Il vérifia son arme et descendit dans la rue. Et il était soudain catapulté dans le passé, il était à nouveau le poinçonneur de couilles. « Seigneur, ayez pitié des morts et offrez de doux songes à ceux qui vont mourir. »

Il traversa la rue en silence. Au début, il avait renoncé à fumer l'homme chez lui. S'y introduire était trop difficile. Mais il avait la solution désormais, la dame de la nuit la lui avait offerte.

Calmement, Gabri donna deux longs coups de sonnette et un court.

Le violoniste ne serait pas étonné. La fille était sortie trois minutes plus tôt, il penserait qu'elle avait oublié quelque chose. La porte s'ouvrirait.

Et elle s'ouvrit.

Gabri n'alluma pas dans la cage d'escalier de crainte que l'homme n'y plonge un regard. Il était entouré d'une obscurité impénétrable, ça valait mieux ainsi. Il effleura des doigts les murs étroits, effleurés naguère par des milliers d'ouvriers accablés de fatigue, et leurs milliers d'enfants animés d'espoir. Ses pieds trouvèrent la première marche. Allez !

L'immeuble était désert apparemment. La nuit omniprésente enveloppait le bourreau et sa victime.

Premier étage. Gabri le savait très bien. Il utiliserait le même code pour qu'on lui ouvre aussi là-haut.

Inutile. Il vit un rectangle de lumière au sommet des marches. L'autre avait ouvert, creusant sa tombe du même coup.

Allez ! Gabri était une ombre qui montait sans bruit. Il se rendit compte un peu tard qu'il avait commis une erreur : il aurait dû reproduire le bruit des talons féminins. Mais quelle importance ? Il vit

la porte ouverte, le hall plus petit que ce à quoi il s'attendait, la lumière du plafond répandue sur le carrelage d'un autre temps.

Il sortit son pistolet et prononça : « Go ! »

Il allait faire irruption dans l'appartement mais il écarquilla les yeux et grimaça de stupeur.

Il le voyait à présent.

Et il était sidéré.

NAVRÉ, PETITE

L'éminent monsieur Monterde, commissaire principal, alluma un havane, ferma les yeux avec délectation comme à l'occasion d'un office liturgique et tira deux bouffées qui emplirent ses poumons tant et si bien que la fumée lui ressortit par le nombril.

Enfin !

Une fois par mois, il s'adonnait au vice et à la corruption capitaliste. Il avait économisé pour se payer un havane, un vénérable Upmann dont les volutes brunissaient les murs du bureau, et c'était là un événement qui au moins l'égayait à défaut de lui changer la vie. Il inhala encore la fumée jusqu'à se sentir flotter en l'air.

Et il sourit en repensant à la petite librairie *Negra y Criminal* non loin du port, où une affichette indiquait : « Il est strictement permis de fumer. »

L'éminent monsieur Monterde se sentit à nouveau dans un pays civilisé lorsqu'à travers ces brumes du capital il vit apparaître l'inspectrice Lucia Olmos. Âgée de moins de quarante ans, elle avait toujours les yeux rivés sur un ordinateur ou un fichier ; monsieur Monterde estimait qu'elle avait tort à cet égard puisqu'une femme de sa valeur aurait mieux fait de toujours demeurer au lit. Le sien si possible.

Lucia Olmos portait une jupe. Elle s'assit et croisa les jambes avec cet art que les dernières générations n'avaient pas su préserver, de l'avis de monsieur Monterde.

— Voici les renseignements que vous m'avez demandés, commissaire, dit-elle en luttant pour sa survie dans ce nuage atomique.

— Hafiz ?

— Oui.

— Du nouveau ?

— Pas vraiment, mais nous sommes sur la bonne voie, j'en suis sûre. D'après nos informations, Hafiz a été en contact avec d'autres terroristes présumés, il aurait même subi un interrogatoire. Il a d'abord été proxénète, mais il a raccroché, donc il pouvait gagner sa vie différemment, peut-être lui versait-on un salaire. Je ne sais pas ce

qu'il trafiquait, même si j'ai ma petite idée ; je ne sais pas non plus qui lui versait de l'argent, et là je n'en ai pas la moindre idée.

— J'apprécie votre clarté, fit monsieur Monterde, qui lui trouvait aussi des qualités tout autres même s'il n'en soufflait mot. Vous êtes d'accord, j'imagine, avec ce qui a été dit à la dernière réunion : derrière cette affaire, il pourrait y avoir un groupe terroriste opérationnel. Et si nous connaissions son objectif, ça nous aiderait beaucoup.

— Vous savez très bien que les attentats islamistes ne sont pas réellement ciblés et qu'ils donnent lieu à de véritables massacres, commissaire. Nous ne pouvons pas prévoir où cela aura lieu si nos indicateurs ne parlent pas. Vous avez certainement cuisiné les indices, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mais en vain pour l'instant. Ces Maures ne sont pas très volubiles.

Lucia Olmos, qui passait tout son temps sur les ordinateurs au lieu de mettre en joie l'humanité, lui répondit :

— J'ai peut-être une info, commissaire, même si la piste est mince. J'ai étudié les plaintes classées.

Monsieur Monterde redressa le menton, et plus encore son havane.

— Je présume que ce sont des plaintes pour des menaces ayant quelque rapport avec le terrorisme, dit-il. J'en ai consulté quelques-unes, mais les indices obtenus sont bien maigres.

— Évidemment. On observe un comportement suspect puis on le signale. Généralement, ça s'arrête là. Cette fois, il s'agissait d'une extorsion.

— Aucun rapport, fit Monterde. Les terroristes islamistes ne cherchent pas à s'enrichir.

— Normalement, non, commissaire. Mais peut-être avaient-ils besoin d'argent, cette fois.

— De qui s'agit-il ?

— De la famille Linares.

Le commissaire haussa un sourcil. Évidemment, il connaissait la famille Linares, même si ses connaissances n'étaient nullement celles d'un économiste. Le clan opérait à l'échelle internationale, notamment dans l'export, et avait des filiales dans neuf pays, si sa mémoire était bonne, avec des influences politiques, probablement des aides versées aux partis et des fonds placés dans divers paradis fiscaux. Des gens à qui l'on pouvait soutirer du fric sans répit. Rongé d'envie depuis toujours, monsieur Monterde découvrait peu à peu que la fortune n'était pas une réelle sinécure.

— Et ils ont porté plainte pour extorsion ?

— Pas eux : leur avocat.

— N'importe quelle famille encourt ce risque avec un tel magot, dit-

il. Ce n'est pas tout, j'imagine.

— En effet. On a exigé d'eux qu'ils virent une somme importante sur un compte numéroté en Suisse. Ils se sont renseignés, leur influence aidant, et se sont aperçus que, derrière ce compte, il y avait sans doute une société écran pour empocher l'argent. S'ils payaient, la société écran de même que les fonds s'évanouiraient dans la nature. La famille Linares a donc poursuivi ses recherches.

— Et alors ?

— Elle a découvert que cette entreprise avait son siège dans l'une des régions les plus misérables de la planète : la bande de Gaza. Là-bas, tout le monde possède une kalachnikov, c'est un vivier où l'on recrute les terroristes kamikazes. Mais on n'y gagne pas un shekel, même en vendant des sucettes au coin de la rue. Cette société fantôme avait sûrement d'autres activités, mais illégales. Les Linares ont aussi appris que ladite compagnie avait reçu un prêt en provenance d'Arabie Saoudite. L'Arabie Saoudite, je n'y ai jamais mis les pieds, monsieur Monterde, mais ce pays a financé des dizaines de terroristes islamistes.

Le commissaire l'écoutait d'une oreille attentive. Il en avait même oublié son havane.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Avec tous ces renseignements, la famille a conclu que l'ennemi terroriste était bel et bien réel, même s'il restait insaisissable. S'ils ne passaient pas à la caisse, une de leurs usines risquait d'exploser, avec tous les ouvriers à l'intérieur, à moins qu'un membre de la famille ne soit assassiné. Mais ils n'ont pas payé, évidemment. C'est d'ailleurs le conseil que vous auriez pu leur donner.

— Ils ont porté plainte, dit le commissaire. Et on mène des enquêtes d'envergure pour ce genre de dossier, pourtant je n'étais pas au courant, ça m'étonne.

— Ils ont porté plainte à Madrid, où se trouve leur siège central. La police a enquêté là-bas, sans résultat. On n'a pas été contactés étant donné qu'aucune piste ne conduisait à Barcelone. Et ils sont arrivés à la conclusion que ce n'était pas une menace, mais une pure escroquerie. C'était bien une bande internationale qui voulait extorquer de l'argent, mais sans rapport avec les poseurs de bombes. Les enquêteurs ont estimé que les vrais terroristes ne demandent pas d'argent.

— Et la plainte a été classée...

— Oui. Il ne se passait rien, on a laissé tomber.

— Donc, au départ, on a une plainte classée. Mais ce n'est pas tout, j'imagine.

— Non, bien sûr. À partir de là, j'ai interrogé les banques de données. Cette société implantée à Gaza est immatriculée dans deux

pays étrangers, du moins si l'on en croit les registres officiels, ce qui ne prouve rien. Mais j'ai découvert en même temps qu'elle possédait une petite délégation commerciale à Barcelone.

Monsieur Monterde tira sur son havane et enfuma tout l'ouest du quartier.

— Une délégation commerciale ?

— Oui. Un vendeur, un représentant, peut-être un avocat... Bref, un bureau comme on en crée et on en ferme tous les jours. Mais deux détails ont attiré mon attention. D'abord, elle se trouvait dans un coin miteux du bas des Ramblas. Le bas des Ramblas est un site des plus touristiques, mais les immeubles y ont plus de cent cinquante ans. Certains bureaux côté cour sont de véritables taudis, et la délégation était là, justement.

Monsieur Monterde contempla d'un œil admiratif l'inspectrice de l'autre côté du bureau. Admiratif, il contempla ce qui était visible et devina de même façon ce qui ne l'était point.

C'était une vraie enquêtrice, elle au moins, pas comme Méndez.

— On a aménagé des bureaux minuscules jusque dans les bordels réputés il y a un siècle, murmura-t-il. Où il y avait un salon avec des canapés entiers de créatures, on trouve maintenant un mec en train de calculer la TVA en se grattant les noix.

Levant le poing, il ajouta :

— Quelle misère !

— La délégation commerciale des Ramblas a fermé, reprit mademoiselle Olmos, et ceux qui l'occupaient se sont volatilisés. Dommage, c'était l'endroit idéal pour enquêter. Mais, grâce à la Sécu et aux fichiers du ministère du Travail, j'ai déniché une autre info. Un détail m'a frappée.

— Quoi donc ?

— L'entreprise a employé un dénommé Hafiz.

Le commissaire Monterde haussa un sourcil et dit sur un ton solennel :

— Nom de Dieu !

— Ce Hafiz est le type assassiné à Vallvidrera. Cela ne fait aucun doute. J'ai montré la photo du défunt aux voisins.

— Je vois que vous prenez votre mission à cœur, la félicita monsieur Monterde. Ce n'est pas comme certains.

— Vous faites allusion à Méndez, je suppose.

— Oui.

— Ne soyez pas injuste avec lui : il travaille à ses moments perdus.

— Là, il va bosser pour de bon, et tant pis s'il claque d'un infarctus. Je lui ai ordonné d'enquêter sur le meurtre de Hafiz en me disant que ça n'avait pas trop d'importance. Or il se trouve que cet oiseau pouvait être à deux doigts de perpétrer un attentat, sa mort étant ainsi plus

inquiétante qu'il n'y paraît. Téléphonez à Méndez. Je vous vois tous les deux dans mon bureau à dix-neuf heures, vous nous direz où vous en êtes. Vous faites équipe avec lui, évidemment. J'en suis navré, croyez-moi. Mais il sera sous vos ordres.

— Personne n'a fait équipe avec Méndez depuis qu'on a créé la police espagnole.

— Il faut un début à tout. Vous avez découvert plus de pistes en deux jours qu'il n'en a trouvé sa vie durant. Contactez-le sur-le-champ. Il a encore son portable, j'imagine.

— Possible. Enfin, certains racontent qu'il ne sait pas où appuyer quand on l'appelle. Bon, j'essaierai.

Elle consulta son agenda et prit deux autres initiatives : la première suscita l'enthousiasme de son supérieur, la seconde sa colère. Elle décroisa les jambes, ce qui eut pour effet de relever sa jupe, d'où l'émoi du commissaire. Elle annonça que le portable de Méndez était éteint, d'où le courroux du policier.

— Le salopard ! Personne ne sait où il se cache ! Qu'on me l'amène tout de suite ! Et qu'on prévienne les gars du Geo(8) !

Mademoiselle Olmos fit d'une voix opaque :

— Peut-être que la santé publique a ordonné la fermeture d'un vieux café du Raval, monsieur le commissaire.

— Et alors ?

— Il se peut qu'on l'ait emmuré.

Tout cela n'était qu'un tissu de calomnies.

Méndez n'était pas dans un bar bouclé par les autorités et privé d'aération depuis dix bonnes années. Bien au contraire. Il se trouvait en un lieu où l'atmosphère était saine à l'extrême. Il y était depuis pas mal de temps, au bord de l'apoplexie.

Il contempla le chemin de terre, la pinède qui s'étendait à l'infini, la clôture en bois et les deux gamines qui jouaient à côté.

Il avait éteint son portable, évidemment, après plusieurs tentatives infructueuses, pour que nul n'interrompe leur conversation alors qu'il raccompagnait Sandra à l'infirmerie pénitentiaire. On lui avait interdit de la revoir, l'affaire étant classée, mais il la voyait néanmoins car pour lui rien n'était réglé. Il n'avait surtout pas envie de la retrouver à la morgue au milieu d'autres suicidés.

Il avait promis de revenir le lendemain, après avoir sollicité une autorisation exceptionnelle. Il était sûr que Sandra l'attendrait sans chercher à se donner la mort, pour savoir qui avait eu l'intention d'éliminer Fernando, son fiancé, qu'elle avait elle-même abattu. Tant qu'elle n'en saurait rien, elle n'attenterait pas à ses jours. Méndez avait menti pour cette unique raison.

Après avoir enfreint les ordres, il rentrait dans le rang.

Il était près de la demeure, sous le soleil de l'après-midi, et il observait deux mioches qui s'amusaient, ce qu'un flic dans son genre n'avait peut-être jamais pris la peine de regarder.

Elles faisaient à peu près la même taille mais leur tenue différait nettement : l'une portait une salopette de jardinier et des tennis ; l'autre une robe impeccable, un peu désuète, des chaussettes repliées avec soin et des souliers noirs. Il émanait de sa robe comme une aura sensuelle de chambre close avec un miroir, un bouquet de fleurs en plastique, un gémissement venu d'on ne sait où et des pensées noires en suspens.

Méndez avait l'imagination trop fertile. Mais il avait passé sa vie dans des chambres garnies d'un miroir et hantées de sombres pensées.

Il l'avait remarqué la première fois, mais cette fois il scruta le visage de l'enfant vêtue d'une jolie robe.

Elle aurait pu devenir une femme ravissante, elle était bien proportionnée et possédait une des plus jolies peaux qu'il lui avait été donné d'admirer. Mais c'était une jeune mongolienne, et cela gâchait tant de choses qu'il dut fermer les yeux un court instant.

Il n'avait pas d'enfant.

Tant mieux pour eux.

Mais il connaissait le bas des escaliers du vieux quartier. Les chiens qui s'y abritaient pour dormir. Les vieux qui s'asseyaient pour profiter dix minutes du seul rayon de soleil. Les enfants dont l'unique aventure consistait à descendre et monter la même marche.

Méndez était expert en vieillards esseulés et en minots réduits à de minables aventures.

Il avait connu plusieurs trisomiques. Nul ne s'en occupait dans les bas quartiers et ils exhibaient leur paisible tendresse à l'entrée d'un café ou devant les revues colorées d'un kiosque à journaux, en quête d'un monde qui jamais ne leur appartiendrait. Méndez connaissait leur innocence, leur gratitude quand on les caressait, leur sourire quand on leur tendait la main, tout un monde à leurs yeux.

La rue ne les aimait pas.

Mais l'inspecteur aimait les rues et tout ce qui les peuplait.

Il examina encore la jeune Nadia et s'aperçut que l'autre enfant, en salopette de jardinier, lui donnait du bonheur. Elle lui parlait des différentes sortes de fleurs, de terres, du vol des oiseaux. Elle la regardait en riant, et Nadia riait elle aussi.

Bien sûr, Nadia ne lui répondait pas de manière très cohérente, cependant Méndez la comprenait parce qu'elle joignait le geste à la parole et qu'il devinait sa logique malgré tout. Un court instant, en les entendant rire, en voyant l'or du soleil et le vert primitif des pins, il se sentit en symbiose avec l'univers. Lui, l'homme des coins de rue où jamais arbre n'avait pris racine.

Il avait complètement oublié qu'il avait un portable, qu'il existait un commissaire du nom de Monterde, lequel téléphonait à l'occasion. Un portable ?... C'est quoi, putain ?...

Mais, appuyé sur la clôture en bois, Méndez réfléchissait et découvrait un détail étrange et douloureux : Nadia évitait de le regarder ; il lui inspirait de la crainte.

Un autre que lui n'aurait rien remarqué. Mais rien n'échappait à Méndez.

Il avait connu trop de gosses rongés par la peur.

Pourquoi Nadia le regardait-elle ainsi ? Elle était bien traitée selon toute apparence et n'avait aucune raison d'être effrayée ; pourtant, au fond de ses yeux, lorsqu'elle les tournait vers lui, on devinait une part d'ombre. Pourquoi ? Parce que Méndez était un homme, ou du moins ce qu'il en restait ? Est-ce qu'un homme l'avait maltraitée ?

Il cessa de réfléchir. Dans le jardin de la plus proche villa, un vieillard qui n'aurait pas dû travailler eu égard à son âge plantait de nouveaux géraniums qui dessinaient un cercle. Dans la propriété un peu plus loin, un trentenaire qui, lui, aurait dû travailler eu égard à son âge était en train de se gratter les noix.

Une tâche lente et judicieuse, pensa Méndez. Tout bien réfléchi, tant qu'on se gratte les cacahuètes on ne nuit pas à son prochain.

Le jardinier portait une salopette de même couleur que la fillette, qui lui était proche certainement. D'ailleurs, elle lui faisait coucou de temps en temps.

Paix.

Un détail altéra subitement cette paix ressentie par Méndez.

— Vous êtes encore là ?

Il loucha.

— Je suis dans la rue, madame, pas chez vous.

— Vous voulez autre chose ?

— J'ai interrogé un des voisins au sujet de l'autre Arabe, là, Hafiz. Pauvre gars, après avoir consolé toutes ces veuves, il vient mourir ici, au milieu des oiseaux.

— Pourquoi dites-vous qu'il consolait des veuves ?

— Un tas de femmes qui sûrement prient pour lui à cette heure avaient laissé des messages sur son portable.

— Eh bien, sachez qu'il ne m'a jamais consolée.

La propriétaire avait parlé sur un ton sec. Elle n'était pas ravie de le voir à nouveau traîner dans les parages. Méndez se sentit obligé d'être un peu plus direct.

— Il faut toujours revenir sur ses pas, dit-il, de même qu'il est utile de répondre deux fois aux mêmes questions. Vous rappelez-vous un détail concernant Hafiz qui vous aurait échappé ?

— Non. Et d'ailleurs je m'en fiche. Je n'ai jamais eu aucun rapport

avec cet homme.

— Je m'en doutais, madame. L'autre gamine, là-bas, c'est une proche du jardinier ?

— Je vous l'ai dit, me semble-t-il. Cet homme fait du jardinage dans le quartier ; elle, c'est sa petite-fille.

Méndez l'observa au loin.

— Il est très âgé. Il ne devrait pas travailler.

— Peut-être que ça l'occupe, allez savoir. Mais on n'a pas toujours le choix.

— Les jardiniers sont très recherchés, expliqua Méndez. Davantage que les sociologues ou les policiers dans mon genre.

— C'est un brave homme. Sa petite-fille le suit partout.

Méndez l'observait toujours à distance. Ses yeux étaient soudain comme des forêts qui trouaient la pureté de l'air.

« Ce n'est pas sa petite-fille », se dit-il.

Les souvenirs se bousculaient sous son crâne.

Mais il garda le silence.

DERRIÈRE LA PORTE

La porte de l'appartement était ouverte, laissant filtrer dans l'escalier une lumière aux couleurs du temps, une lumière concentrant les vieilles années, les années ouvrières où l'immeuble était né.

Gabri, qui devait tuer pour de l'argent, s'arrêta sur la dernière marche, pétrifié. Ses yeux explorèrent dans les moindres recoins la scène insensée qui s'offrait à lui.

Ce fut d'abord le sol, ce carrelage coloré qu'il avait aperçu de la fenêtre du building et dont les motifs n'avaient plus aucun secret pour lui. D'aussi près, à ses pieds, il paraissait plus terne qu'à travers les jumelles. Maintenant qu'il était là, tangible, il avait l'air usé par le temps.

Gabri poursuivit l'exploration. Et il leva les yeux.

Il y avait les chaussures. *Les chaussures de femme.*

Et les bas qui ceignaient les cuisses.

Les jambes de femme. *De femme, de femme...*

Elles flottaient devant lui, comme dans un rêve en noir et blanc.

Femme.

Cela dura moins d'une seconde.

Un cri.

La femme à demi dévêtue, qui comprenait son erreur : ce n'était pas son amie, mais un inconnu. Elle s'élança pour refermer la porte.

Le pied droit de Gabri jaillit comme l'éclair, sur le seuil. La porte buta dessus, resta ouverte, comme en suspens. La femme fit pression, en vain, contre la force masculine, les yeux écarquillés même si ceux de Gabri l'étaient peut-être davantage.

Car les pensées de l'homme s'étaient figées pareillement, ses mains tremblaient aussi, comme celles de la femme. Ils s'accrochaient tous deux à leur propre incrédulité, ultime poche d'air.

Tout le reste était faux, impossible, un morceau de néant.

La porte s'était refermée. Gabri s'était glissé dans l'appartement qu'il connaissait en partie, il voyait la fenêtre qu'il avait si longuement observée, et à travers laquelle il avait distingué des chaussures, un

pantalon, des jambes d'homme.

Devant lui, maintenant, se tenait une femme, jeune et belle de surcroît. Il la plaqua contre le mur en veillant à ne pas la brutaliser, tandis que le sang palpitait à ses tempes, martelant ces trois syllabes : *Impossible. Impossible. Impossible.*

Et pourtant... Il baissa les bras tout à coup et la relâcha. Ses pensées s'étaient figées pour de bon, il ne savait que faire. Si sa vie, à ce moment précis, avait dépendu d'un simple geste, il n'aurait pas réagi.

Il murmura péniblement :

— Ne criez pas. Je ne vous veux aucun mal.

Aucune femme, d'où qu'elle vienne, ne lui aurait donné crédit, mais elle garda son calme. Peut-être savait-elle que l'immeuble était désert, qu'il était inutile de crier, ou peut-être envisageait-elle de courir vers le balcon. Pour l'heure, en tout cas, ils restaient immobiles, les yeux dans les yeux, chacun observant la sueur qui perlait au front de son vis-à-vis.

Puis le cerveau de Gabri se remit en branle, et il prit conscience que tout cela était réel, étonnamment réel. La situation pouvait lui paraître absurde, elle n'en restait pas moins concrète. La silhouette petite et frêle de l'homme qu'il surveillait avait attiré son attention.

Une silhouette petite et frêle pour la bonne et simple raison qu'il s'agissait d'une femme.

Il avait également remarqué ses cheveux blonds et courts qui peut-être, à ses yeux, n'étaient pas franchement masculins bien que ce fût possible. Il avait la réponse : une coupe unisexe.

La cible n'était pas un homme. C'est une femme qu'il avait épiée.

Autre détail. Surprise.

Elle avait un corps quasi parfait, à ceci près : son ventre était légèrement enflé, or une jeune et jolie femme aurait plutôt gardé la taille fine.

Il le comprit à cet instant. Il comprit pourquoi elle portait un large imper dans la rue.

Elle était enceinte de quelques mois.

Gabriel, le taulard au poinçon, le coupable, honnête perceur de couilles, sentit le carrelage se dérober sous lui.

Et à grand-peine il murmura :

— Écoutez-moi et tout ira bien. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Ce n'était pas ce qu'il aurait voulu dire, mais trop tard. Cela n'aurait pas dû se dérouler de cette façon, et pourtant...

Gabri sentit qu'avec ces mots prononcés en douceur il avait visé juste. Une femme invitée à s'asseoir est plus sereine que si on lui ordonne de se coucher par terre, sur le dos, sans défense, ou, pire encore, de s'allonger sur un lit.

Elle s'installa sur une des chaises du petit hall, et il put l'observer.

Elle portait des vêtements strictement féminins ; en présence de la juge, elle avait passé les trois ou quatre sous-vêtements que les femmes revêtent dans l'intimité, ou pour faire l'amour le cas échéant. Un amour lesbien ? Était-ce une partenaire sexuelle ?

Gabri était incapable de réfléchir, de tirer la moindre conclusion, mais il continua de scruter chaque détail, machinalement. Les vêtements d'homme se trouvaient sur un petit fauteuil dans la pièce contiguë, et les chaussures masculines étaient posées devant. Elle n'avait pas l'intention de ressortir car elle les portait toujours à l'extérieur. Du reste, c'était improbable si tard.

Il n'y avait personne d'autre dans l'appartement.

Silence.

Les yeux écarquillés de Gabri rassuraient étrangement l'inconnue puisqu'elle se rendait compte qu'il était tout aussi médusé.

Elle murmura cependant :

— Attention, je sais me défendre.

Tout était bouleversé subitement, tout s'effondrait. Jamais une pareille occasion ne se représenterait pour accomplir sa besogne : un immeuble désert où personne ne l'avait vu entrer, une victime sans défense, l'arme à son poing. Le contrat de Conde pouvait être exécuté d'un seul geste, en toute discrétion, sans un cri. Mais la donne avait changé : il n'avait pas envisagé un seul instant d'abattre une femme.

Elle le comprit.

— Vous pensiez tomber sur un homme ? dit-elle.

— Oui.

— Eh bien, s'il y a méprise, allez-vous-en immédiatement. Il n'est pas trop tard. Il ne s'est rien passé, je n'ai pas l'intention de porter plainte.

Elle gardait son sang-froid, courageuse. Gabri la contempla avec admiration sans qu'aucune expression ne le trahisse.

— Il y a beaucoup de choses qui m'échappent, fit-il. J'ai deux ou trois mots à vous dire avant d'y aller.

— Allez-y, vite ou je crie. Soyez certain qu'on m'entendra dans la rue.

— Je n'ai jamais fait de mal à une femme. Et j'ai un marché à vous proposer.

— Lequel ?

— Vous répondez à mes questions et je pars.

— Admettons que j'accepte.

Elle avait la voix dure et ferme d'un être aux abois prêt à se défendre bec et ongles, et Gabri en devina la raison : elle luttait pour sa survie, mais aussi pour préserver ce qui palpitait dans son ventre.

— Comment vous appelez-vous ?

— Greta. Greta Lago.

— Vous avez à peine trente-cinq ans, hein ?

— Trente-deux. Je peux enfiler quelque chose ? Je n'attendais plus personne.

— Allez-y.

Elle passa un peignoir qu'elle prit sur un lit dans la pièce voisine. Gabri sentit la présence des draps, de la chambre chaude, comme une voix portée par le vent. Bien que noué, le peignoir laissait voir le profond décolleté, le relief opulent des jambes.

— Bon... dit-il dans un filet de voix, je croyais tomber sur un homme.

— Vous m'avez vue, dehors ?

— Oui.

— Vous m'avez certainement suivie. Pourquoi ?

— D'abord, j'ai une question à vous poser : pourquoi ce déguisement ?

— Pour me protéger. Pour qu'on ait plus de mal à retrouver ma trace.

« Naturellement », songea Gabri. D'ailleurs, c'était lui qui était sur ses traces.

Il faillit lui demander qui la menaçait pour voir si cela concordait avec une des données en sa possession, mais il se dit qu'il valait mieux chercher la vérité de manière indirecte, plus subtile, sans filer droit au but.

— Vous êtes mariée ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— C'est rapport à votre grossesse.

— Je suis célibataire. Et vous ?

Il allait lui répondre que ce n'étaient pas ses oignons, mais il avoua : « Je suis veuf. »

— Je peux aussi vous poser des questions, n'est-ce pas ? Quel est votre nom ?

Aucun doute, elle était courageuse ; elle avait surmonté sa stupeur initiale et cherchait à maîtriser la situation. Mais, d'évidence, elle n'avait jamais eu en face d'elle un type comme lui, le délicat perceur de couilles. Cependant, elle n'en savait rien.

— Ça ne vous regarde pas, dit-il. Et pas un geste ou vous le regretterez.

Elle resta plus immobile que jamais. Peut-être qu'elle était brave, mais en tout cas elle n'était pas sotte. Elle retenait sa respiration.

— Autre chose, fit Gabri, une autre femme est venue ici deux fois.

— Comment le savez-vous ?

— Je suis au courant, point final. Vous avez quel type de rapport avec elle ?

— Nous sommes amies.

— Alors vous savez où elle travaille.

— Au tribunal de surveillance pénitentiaire.

Gabri haussa un sourcil en veillant à rester impassible. Là au moins, elle disait vrai. Ça l'étonnait d'autant plus, curieusement, rien ne se passant comme prévu.

— Elle est plus qu'une amie ?

— Comment cela ?

— Elle couche pour de l'argent ?

L'expression déconcertée de Greta lui apprit que non, la visiteuse du soir ne couchait pas pour de l'argent.

— C'est une gouine et elle fait ça gratis ?

Nouvel air déconcerté, mais cette fois elle répliqua :

— Mon amie n'est pas lesbienne, ni moi non plus. Sinon, je ne serais pas enceinte.

— Ce n'est pas incompatible. Et pourquoi est-ce qu'elle vient si tard ?

— Pour que personne ne la voie.

— Pourquoi ?

— Une précaution élémentaire. Si quelqu'un vous protège, il vaut mieux que l'agresseur ne soit pas au courant.

— Pourquoi est-ce qu'elle vous protège ?

Greta le regardait fixement. Pas besoin d'explication : il venait de faire irruption dans son appartement. Mais en gardant son calme il lui inspirait une vague confiance à présent. Tant mieux, pensa-t-il, sinon il aurait peine à lui tirer les vers du nez.

— Soyons clairs, Greta : je me retrouve dans une situation imprévue, vous voyez bien. Je veux juste des précisions, vous n'avez rien à craindre.

— Vous l'auriez fait si tout s'était déroulé comme prévu, c'est-à-dire en tombant sur un homme.

Il resta muet. Et peu après il demanda sur un ton rassurant :

— Vous disposez de combien d'argent ?

— Vous voulez savoir si j'ai les moyens de disparaître ?

— Oui, voilà.

— Eh bien, j'ai quelques économies.

— Encore une question, Greta. La dernière. C'est important.

— Ensuite, vous partirez ?

— Oui. Après ça, vous pourrez porter plainte, mais vous n'obtiendrez aucun résultat, vous allez seulement vous attirer des ennuis. Dites-moi : de qui êtes-vous tombée enceinte ? Répondez-moi et je m'en vais. C'est tout.

Telle était la réponse qu'il attendait, effectivement. Une pensée le taraudait.

— Vous êtes enceinte, murmura-t-il. Je veux savoir le nom du père.

Greta, qui ne s'attendait pas à une pareille question, ouvrait des yeux ébahis. Elle balbutia :

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Vous pouvez bien me le dire, il y a peu de chances que je le connaisse. Après, je file.

Il y eut un long silence pesant. Brusquement tendue, elle semblait soupeser le pour et le contre : elle pouvait écarter le danger d'un seul mot. Et puis quelle importance ? Ce mystérieux inconnu n'avait sûrement aucun rapport avec le père.

Les yeux rivés sur lui, elle répondit :

— Il s'appelle Conde.

LA MAISON DES SEPT RÊVES

C'était une de ces matinées ensoleillées qui donnent un attrait particulier à Barcelone et qui expliquent pourquoi des foules viennent y travailler ou, mieux encore, y flâner. Une douce brise marine remontait les Ramblas, caressant les touristes, y compris celles que nul ne tripotait jamais. Les revues exposées dans les kiosques annonçaient qu'une célèbre *tonadillera*(9) n'avait pas eu ses règles. À la vue des cartes postales, nombre de badauds découvraient que Gaudi était un architecte prometteur.

Les gens vaquaient à leurs occupations, nimbant le matin d'une sainteté méditerranéenne.

Les bars se remplissaient d'employés endettés qui parlaient du déclin de l'Espagne, et de cadres qui commandaient un *donut* en évoquant l'essor du pays.

Le maire préparait un nouvel impôt sur l'usage des trottoirs.

L'archevêque organisait une procession pour implorer la pluie. Une maquerelle de la rue Trafalgar discutait avec un client qui n'en était pas un, le gars s'était trompé d'étage.

Le gouvernement de la Généralité s'était réuni pour évoquer l'embauche de dix conseillers supplémentaires, tous experts en cyclisme. Les amis s'empruntaient de l'argent et se souhaitaient longue vie.

Amores était allé interviewer le propriétaire d'une pension où l'on obtenait des ristournes si on dormait dans la baignoire.

Méndez était allé rendre visite à une détenue prénommée Sandra.

Le commissaire Monterde essayait de joindre Méndez pour lui ordonner d'oublier cette fille.

Un grand type d'âge mûr, mais qui voulait rester jeune, marchait dans un secteur proche d'Esplugues de Llobregat. Les environs du fleuve sont populaires habituellement, formant une ceinture rouge ; non loin, pourtant, à proximité de l'autoroute, on trouve des villas occupées par des banquiers, des directeurs d'agences immobilières, voire un footballeur, futur ballon d'or. Des haies dissimulent ces propriétés et, si la rumeur du trafic y est parfois audible, on y entend surtout pépier les oiseaux.

Cet homme avait mal dormi près d'une fenêtre au sommet d'un nouveau building de Diagonal Mar, mais ses mouvements ne trahissaient pas sa fatigue, il se mouvait avec aisance. Un observateur avisé aurait dit, cependant, qu'il ne tenait que sur les nerfs.

Gabri s'était habillé correctement afin d'être accepté dans cet univers clos. Il portait même une cravate. Il découvrit la villa et s'arrêta au coin de la rue, admira la porte blanche, le cyprès dans le jardin, à côté de l'entrée, et la plaque dorée affichant le nom des propriétaires.

On y lisait simplement : « Linares. »

Nulle mention de Conde.

Le nom de Linares ne lui disait rien, en tout cas.

Il s'approcha, arrangea le col de sa chemise et appuya sur la sonnette.

La femme de chambre espagnole est devenue d'une extrême rareté car on affectionne la servante asiatique : moins coûteuse, elle donne l'impression qu'on a remboursé ses crédits. Celle-ci était grande et jolie. Elle sourit à Gabri.

Derrière, il voyait la maison blanche. Le jardin vert. Un chien qui grognait. Un gorille.

Gabri connaissait ces porte-flingue : le luron, tout en muscles, pesait autour de cent cinquante kilos. Il portait un costume gris tel un chauffeur de maître. Gabri l'imaginait en train de pourchasser la fille, mais à poil.

Il eut un sourire aimable.

— Je voudrais voir monsieur Conde, fit-il.

— Monsieur Conde est sorti.

— C'est curieux, il m'avait donné rendez-vous, là, maintenant. Je suis son ami Gabriel. Aurait-il laissé un message pour moi ? Désolé de vous déranger.

Elle chercha du coin de l'œil le véhicule de l'inconnu et, ne le voyant pas, pensa qu'un taxi l'avait déposé devant la porte avant de repartir. Le nervi ouvrait l'œil lui aussi, mais impossible de savoir ce qui lui passait par la tête. Sa carrure imposante donnait une impression de sécurité, de maison paisible où même le chien était solvable, irréprochable.

— Je peux poser la question à Madame, dit-elle. Entrez, je vous prie, et attendez ici.

Le hall où Gabri dut patienter se trouvait à côté du jardin. Il restait sous la vigilance du gorille car les portes vitrées étaient larges. Il y avait là un piano à queue, deux divans de cuir rouge, un paravent japonais ainsi qu'un secrétaire anglais. Plus qu'un hall d'entrée, c'était l'antichambre d'un vaste salon. Sur les murs, il n'y avait que deux

tableaux, mais de grande valeur, si bien qu'il était infichu de les identifier. Un seul lui plaisait. S'il était né dans un milieu plus fortuné, il aurait su que l'œuvre qu'il n'aimait guère était un Pruna. Celle qu'il appréciait était pleine de couleur, comme si les fruits du marché de la Boqueria jaillissaient dans les airs. Il réussit à déchiffrer la signature : Vives Fierro. Plus loin, dans un coin, il découvrit les traits d'une dame qui semblait avoir goûté le bonheur de chaque automne. Cette fois, le visiteur l'avait identifié : il s'agissait d'un portrait de Revello de Toro. Un immense lustre de larmes de cristal de Murano, comme un essaim de soleils, dominait l'espace du salon.

Mais un autre détail attira tout spécialement son attention : le salon ouvrait sur le devant de la demeure mais également, à travers les portes vitrées, sur la partie arrière, qui comprenait un grand jardin vert, une piscine pouvant accueillir dix nageurs ainsi qu'une femme suggérant cent pensées d'alcôve et d'intimité.

Gabri darda les yeux sur elle.

Dans nombre de romans américains qu'il avait lus, les détectives pouilleux qui recherchaient des preuves d'infidélité atterrissaient bien souvent dans ce genre de baraque (mais à Beverly Hills, et non à Esplugues de Llobregat) face à de superbes créatures ; de prime abord, ils ignoraient s'ils avaient affaire à la sainte épouse ou à l'opulente maîtresse. Gabri se demanda s'il était en présence de l'épouse de Conde.

C'était probable.

La dame portait un bikini de marque. Il l'était forcément, la marque étant plus grande que le triangle de tissu. Elle s'éloigna du coin où elle prenait un bain de soleil, enfila un peignoir blanc puis dirigea ses pas vers le salon avec cette assurance héritée de toutes les aïeules qui en 39 avaient gagné la guerre. Elle pénétra dans la pièce et examina Gabri d'un air hautain et curieux tandis qu'il la contemplait humblement.

Il repensa à Greta Lago, la femme dans cet appartement qu'il surveillait et qui se déguisait en homme pour cacher sa féminité, une féminité omniprésente, jusque sur les murs et dans les plis de la nuit. Tout en elle était puissant et jeune, y compris son ventre mûr.

Celle qui se tenait devant lui, songea Gabri, était ravissante, mais sa jeunesse avait été entretenue par des masseurs ayant numéroté chaque pore de sa peau, ainsi que des crèmes au mystère ombilical et des centres de thalasso où l'on vous délivrait la bonne nouvelle. Tout chez elle était parfait, mais déjà la trahison de l'âge s'insinuait sous ses paupières, et son bonheur intime s'était éteint des années plus tôt dans le renflement qui s'était formé sous sa mâchoire.

Il inclina légèrement la tête.

— Veuillez m'excuser, vous êtes probablement l'épouse de monsieur

Conde.

— En effet. Et vous ?

— Je m'appelle Gabri. Enfin, votre mari m'appelle toujours ainsi.

— Jamais entendu parler.

Les yeux de Gabri ne montraient aucune inquiétude.

« Évidemment qu'il ne t'a pas parlé de moi, princesse des Ursins, pensa-t-il soudainement sans que son regard le trahisse. Évidemment. Il ne peut pas te dire qu'il m'a couru après quand on m'a relâché : on lui avait juré qu'il n'y avait pas plus dur que moi. Il ne peut pas t'avouer qu'il m'a proposé un contrat car un homme de pouvoir est cerné d'ennemis. Il ne te dira pas non plus qu'il connaît une femme enceinte avec de très belles jambes qui habite dans un petit appartement au carrelage ancien. »

— C'est normal, dit Gabri en souriant, nos relations sont purement commerciales. Monsieur Conde me demande fréquemment des rapports sur des sujets économiques. Et l'un de ces dossiers devait être urgent puisqu'il m'a donné rendez-vous ici.

— C'est curieux, il ne m'a rien dit.

— Il a dû oublier de vous prévenir. Enfin, cela n'a pas d'importance ; et c'est peut-être moins urgent que je ne croyais.

— Si vous avez ces documents, confiez-les-moi. Il les consultera ce soir.

— Merci, mais il est préférable que je le voie directement. Je l'appellerai. Je vous dérange, veuillez m'excuser.

Il devait décamper, notamment parce qu'il n'avait pas le numéro de Conde. Il tendit la main et inclina la tête à nouveau. Elle lui sourit poliment, mais Gabri sentit qu'elle venait de le classer au rayon du petit personnel qui n'avait nulle raison de s'incruster dans la maison des sept rôves.

— Je lui dirai que vous êtes venu. Gabri, c'est cela ?

— Exactement. Merci, madame.

Il dirigea ses pas vers le devant de la demeure où le nervi et le chien hargneux paraient tous deux aux risques de révolution sociale. La femme de chambre lui ouvrit la porte qui donnait sur la rue. Quand elle se referma, Gabri songea qu'il venait de commettre une erreur.

Peut-être s'était-il montré imprudent en voulant signifier à Conde qu'il n'allait pas entrer dans son jeu abject. Jamais il ne tuerait une femme, surtout une femme enceinte. Encore moins en croyant éliminer un type.

Il lui restituerait son putain d'acompte, n'ayant pratiquement rien dépensé. Ainsi, bien sûr, condamnait-il sa belle-sœur, qui avait payé l'appartement alors qu'il était en prison. Il tournait le dos à celle qui lui avait rendu un immense service en s'acquittant du loyer après le décès de son frère.

Il dut fermer les yeux.

Les femmes.

La sienne, violée. Et cette tête tranchée sur le chemin du viol.

La fillette assassinée qu'il avait vengée au bloc. Le poinçon fait main, délicate pièce artisanale qui déchirait prestement une paire de testicules.

Sa belle-sœur. La veuve du frère qui durant tant d'années, sans rien demander, l'avait aidé en toute discrétion. Elle avait permis à l'appartement d'exister, aussi à la mémoire et au passé. C'est pour elle qu'il avait accepté l'argent de Conde, oui, pour elle. Et maintenant ?

Greta Lago, la femme qui, elle, se déguisait en homme, qui avait surgi sous ses yeux avec ses vêtements à nourrir les rêves, ses bas et sa culotte à défoncer le sommier. Avec une autre vie palpitant jour et nuit sous sa peau.

Gabri n'avait jamais eu de rapports avec des femmes, hormis la sienne. Il avait longuement séjourné en prison dans un univers masculin, et tout à coup il était là, dans la rue, au milieu d'un univers de femmes et sachant qu'il venait de commettre une erreur.

En effet, il aurait été plus sage de parler à Conde face à face, de lui dire qu'il refusait de commettre ce crime, mais sans faire de vagues. En parlant à son épouse, ne fût-ce qu'en sonnant à sa porte, il lui montrait qu'il était prêt à tout pour protéger la femme enceinte.

Conde allait forcément se tenir sur ses gardes : dès lors, il serait prêt à tout lui aussi.

Gabri était devenu malgré lui le protecteur de Greta Lago, la femme enceinte de l'appartement au carrelage ancien.

Et pour un homme seul comme Gabri, cela équivalait à une sentence de mort.

La salle de visite était fraîchement repeinte dans des tons plus gais. Ils n'étaient pas séparés par une grille, comme autrefois, mais par une table. Sandra s'assit d'un côté, Méndez en face.

— Tout est permis, je vois, pour la police, dit-elle. Et on ne vous a même pas fouillé, j'imagine.

— Non.

— L'enquête ne vous a pas été confiée. Pourquoi est-ce qu'on vous laisse entrer ici ?

— On vous a bien laissée sortir une journée. Il se passe des choses curieuses en prison, dites-vous bien, même si les gens l'ignorent. On peut aussi avoir des potes dans les prisons et les tribunaux.

Il se leva et marcha vers la fenêtre afin qu'elle se détende.

En effet, elle était sur les nerfs et ne comprenait pas ce qui lui arrivait. À travers la fenêtre qui donnait sur la cour, le policier vit cet univers pénitentiaire où il avait passé une bonne partie de son

existence, depuis cette époque lointaine où il arrêta des communistes avant de leur apporter le courrier, la presse et les colis de la famille jusque dans leur cellule. Au fond, il admirait ces combattants que le temps avait balayés peu à peu.

Pas tous, bien sûr.

Méndez pensait au jardinier qu'il avait vu du côté de Vallvidrera, le faux grand-père de la gamine.

Il détacha son regard de la cour en contrebas. Des femmes qui discutaient par petits groupes, des femmes en train de lire, des femmes qui se promenaient, main dans la main, prêtes à affronter leur destin. Leur amour en cage était le seul air de liberté qui semblait vibrer au-dessus de la cour.

Sandra le ramena à la réalité.

— Pourquoi faites-vous cela, Méndez ?

— Ces visites ?

— Oui.

— Je vais être franc avec vous, Sandra : peut-être que j'ai passé ma vie à traîner dans les rues et que j'ai vu mourir un tas de gens.

— Et alors ?

— Je ne veux pas que vous mouriez.

Il la regarda fixement avec la sensation qu'elle ne le comprenait pas et qu'elle n'avait nulle intention de le comprendre. Pire encore, il l'importunait en brisant la seule pensée qui la réconfortait : achever le travail que son fiancé n'avait pu accomplir. La seule pensée qui la réconfortait : sa mort.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, Méndez ?

— Pas grand-chose, à vrai dire. J'ai toujours été entouré de gens qui passaient l'arme à gauche sans crier gare, ou qui étaient envoyés au diable en urgence. Donc votre sort m'importe peu en y réfléchissant bien. Mais j'ai aussi connu un tas de gens qui, dans la pire adversité, se battaient pour leur survie ou du moins celle des autres. Eh bien, ces gens-là m'ont donné des leçons que j'ai peut-être retenues au fil du temps, figurez-vous.

— Et à quoi elles vous servent ? Hein ? À quoi ?

— Je suis encore à même de regarder les rues.

Il y eut un silence tout à coup. Méndez tournait le dos à Sandra, observant à nouveau, à travers la fenêtre, les détenues, les livres, les mains jointes dans un amour lesbien qui mourrait peut-être le lendemain mais qui, ce jour, était la seule pépite. Il entendit la voix de la femme qui semblait résonner au loin.

— Vous êtes trop âgé pour avoir ces préoccupations.

Il se rassit en face d'elle, de l'autre côté de la table, dans la salle de visite de la prison.

— Je suis très vieux, Sandra, oui, justement. Et une seule chose

m'appartient.

— Laquelle ?

— Mon passé. Se fabriquer un passé, ce n'est pas rien, beaucoup meurent avant d'y parvenir. Vous n'aviez même pas ça : c'est un avenir que vous étiez en train de vous fabriquer.

Elle restait muette mais le fixait désormais. Elle avait le regard paisible ; un nuage passa derrière la fenêtre et courut dans ses yeux.

— Le passé est toujours minuscule, enchaîna Méndez, mais le futur a l'air immense. C'est pour cela probablement qu'on cherche à le construire. Imaginons votre avenir : un homme, un soixante-dix mètres carrés dans un bloc abritant des centaines de logements identiques, escaliers A, B, C. De quoi se bâtir une existence. Mais, derrière la cloison, il y a un voisin qui se crée une vie totalement différente. Par moments, quand je vois ces immeubles avec les mêmes fenêtres, je me dis que ça n'en vaut pas la peine. Nous sommes voués à disparaître dans soixante-dix mètres carrés à l'intérieur d'un bloc qui disparaîtra lui aussi. Un jour, vous arrêterez de regarder par la fenêtre, et on viendra la refermer. Rideau !

— Vous me dites que ce n'est pas grand-chose, que ça n'en valait pas la peine ?

— Qui sait ?

— Alors autant tout arrêter.

— Certaines choses ont tout de même de la valeur, Sandra.

— Lesquelles ?

— Vos rêves.

Il haussa un sourcil, n'avisant aucun cendrier sur la table. Fait chier, encore un espace non fumeur. Il se tourna vers la fenêtre où le maudit nuage défilait sans arrêt et ajouta :

— Tous les rêves se ressemblent, quand on y réfléchit, on se dit qu'ils ne valent pas bien cher, mais en même temps ils sont irremplaçables. Donc ils méritent notre respect. Et laissez-moi vous dire qu'il y a autre chose qui mérite votre respect, Sandra : votre combat.

Elle était calme et raide à l'extrême, sûrement méfiante. Mais au moins elle ne le quittait pas des yeux. Elle n'avait plus le regard vide.

— J'ai connu tant de gens, dit-il à mi-voix, que je me permets d'ajouter ces mots : ce combat que vous avez mené tous les deux, il vous a redonné une certaine dignité, il vous a construits.

C'est pourquoi vous n'avez pas échoué, au contraire, vous êtes devenus vous-mêmes.

Elle grimaça. Ses lèvres tordues n'exprimaient qu'ironie.

— On n'a pas échoué ? lança-t-elle. Vous êtes sûr ?

— Je comprends votre scepticisme ; vous avez dû tirer un trait sur bien des choses, les paysages de votre enfance et même les os de votre

chien. Vous vous êtes tués à la tâche tous les deux, en sachant que l'autre était là. Et ce n'est pas rien, je sais de quoi je parle, moi je n'ai jamais été là pour personne. En lavant ces voitures le dimanche matin, vous vous donniez la possibilité d'acquérir un paysage. Et tout à coup plus rien : on vous dit que vous êtes condamnée.

— Ça vous paraît négligeable ?

Pour toute réponse, il demanda :

— Quand avez-vous décidé de mourir en même temps ?

— Quand on m'a annoncé qu'il n'y avait plus d'espoir. Un soir, on a fermé les yeux tous les deux, peut-être avait-on peur de se regarder. On trouvait toujours les réponses dans les yeux de l'autre, mais là, on n'osait plus se regarder.

— Pourquoi ?

— Plus de réponse.

Méndez tendit les mains sans toucher celles de Sandra. Il n'osait pas. Il savait que la seule force de Sandra, c'était sa solitude, il devait la respecter. Il était là néanmoins parce que sa solitude ne la mènerait nulle part ; il voulait qu'elle sache qu'il était seul comme elle et qu'ils étaient peut-être unis par un fil aussi ténu que le nuage derrière les carreaux. Elle reprit :

— Vous ne comprenez pas, Méndez.

— Quoi donc ?

— Lui et moi avons construit nos rues pendant des années. On imaginait des appartements qu'on n'occuperait jamais, on les aménageait petit à petit en transpirant des heures durant, mais pleins d'espoir. Et voyez-vous, à mon avis, ça vous échappe.

— Détrompez-vous, Sandra. J'ai connu bien des gens qui inventaient leurs propres rues.

Elle haussa les épaules avec indifférence. Elle avait peut-être cessé de l'écouter tout à coup.

Elle détourna les yeux et fit :

— Cela ne servait plus à rien. Au bout d'années de sacrifice, on avait de quoi se marier, mais après ?... Je lui ai dit de m'oublier, de chercher quelqu'un d'autre, mais je savais que c'était inutile. Vous savez ce qu'il m'a répondu ?

— Non.

Méndez le savait, mais il répéta : « Non. »

— Il m'a dit qu'on allait réussir, que notre rêve se réaliserait ne serait-ce que cinq minutes. Et il m'a donné une idée : à quoi bon un appartement ? On n'avait qu'à se servir de la mise de fonds pour payer les noces, ce beau mariage dont on avait rêvé, vous voyez ? Non, vous ne voyez pas. Vous allez me dire que j'ai vieilli trop vite, que je suis passée de mode.

— La mode est visible au-dehors, pas au-dedans. Je vous comprends

parce que je côtoie tous les jours des gens qui tuent ou meurent pour les mêmes raisons qu'il y a dix siècles, des raisons tout aussi démodées. Enfin, j'ignore si l'éternité d'un homme et d'une femme a un jour été démodée. Maintenant, Sandra, écoutez-moi bien.

Elle ne le quittait pas des yeux et gardait le silence, les mains croisées sur la table.

— Je vous comprends. Cela vaut la peine de vivre un rêve que l'on fait depuis des années, même s'il ne dure que cinq minutes. En effet, on peut tuer par amour. Je sais, ce n'est pas raisonnable, mais l'amour est la première cause de décès, et c'est si courant qu'il est donc raisonnable d'y croire. Lorsqu'on tue par amour, on n'a pas l'impression de causer du tort à autrui. Autre chose : j'ai demandé à ce qu'on vous transfère à l'hôpital. Vous devez rester en vie, Sandra.

Elle restait silencieuse. La lumière de la fenêtre était soudain grise et lointaine, comme dans un tableau hollandais. Il ajouta tout bas :

— Si vous vivez, il vivra lui aussi. Nous vivons tout le temps qu'on nous garde en mémoire. Ne le tuez pas deux fois.

Méendez avait dit la pure vérité, la vérité de ses rues, des rêves, des vies que nous créons dans le plus grand secret. Et il se dirigea vers la sortie, mettant un terme à la visite, enfin résolu à obéir au commissaire Monterde et à traquer les terroristes. Tout le monde devait être à ses trousses, y compris la brigade antirats.

LES CLIENTS DE MADAME DALIA

Le gros type toujours vêtu de noir qui faisait trembler le lit quand il rendait visite à la gamine était connu sous le nom de monsieur Barrena dans la demeure de Vallvidrera, du moins était-ce l'identité qu'il avait fournie à la propriétaire bien qu'elle le soupçonnât de n'être nullement un monsieur ni d'avoir pour nom Barrena. Ses doutes portaient surtout sur le titre de civilité.

« Quelle importance ? » pensait-elle les rares fois où elle réfléchissait. C'était un client fidèle après tout, même s'il risquait de faire souffrir la gosse à la longue.

Ni lui ni aucun autre ne sonnait chez elle désormais. La mort de Hafiz avait tout chamboulé, la police exerçait une surveillance discrète, et Dalia avait eu soin d'avertir tout le monde. Son négoce traversait une passe difficile ; à ses yeux, en Espagne, on brimait les entrepreneurs.

Des fois, elle cogitait tellement qu'elle avait d'horribles migraines. Elle avait connu des temps bénis où ni elle ni l'Espagne ne devaient se creuser les méninges.

Puisque l'argent ne rentrait plus, il lui arrivait de se demander ce qu'étaient devenus ses trois meilleurs clients.

Ils ne lui rendaient plus visite, évidemment. Elle n'avait plus aucune nouvelle du jeune homme à la Porsche 911, qui aurait pu avoir toutes les femmes de son choix mais qui affectionnait le calme de l'enfant. Elle se rappelait seulement qu'il était difficile à cerner ; lors de ses premières visites, il avait sadiquement pénétré la petite, recherchant l'abjection comme tous ceux qu'elle accueillait chez elle. Il l'avait même giflée en la possédant, au vu des marques sur son visage. Mais ensuite il s'était montré plus clément envers elle, presque affectueux, il lui apportait même des chocolats et autres menus présents. La dame se croyait perspicace, attentive à chaque détail : cet homme était tombé amoureux de Nadia.

Le type au nœud papillon, avec le regard le plus froid qu'elle ait jamais vu, n'avait pas reparu lui non plus. C'était logique, mais les affaires de sexe n'obéissent pas à la logique en général. Ceux qui s'entichent d'une femme – pire encore, d'une femme en herbe –

courent parfois des risques stupides pour la revoir.

Cependant, l'homme au regard de glace ne s'était sans doute pas réellement amouraché de la petite. On aurait dit parfois qu'à ses yeux Nadia n'était qu'une simple expérimentation. Il est des hommes qui n'agissent que pour se démarquer des autres, ayant déjà goûté à tous les vices.

Il en avait toujours été ainsi et il en irait pareillement à l'avenir. Aux temps bénis des soirées de gala, la dame avait déjà compris que les hommes du monde veulent toujours se signaler en innovant.

Elle sentait que l'homme au regard sinistre ne reviendrait plus, ce qui lui procurait un certain soulagement sans qu'elle puisse l'expliquer. Cependant, elle songeait par moments qu'il allait resurgir.

S'il en était un qui aurait bien aimé rappliquer, nul doute qu'il s'agissait de monsieur Barrena. Il avait même téléphoné, comme s'il s'était trompé de numéro, mais elle l'avait éconduit en reconnaissant sa voix. Ce n'était vraiment pas malin, sachant qu'elle était sur écoute.

Elle était sûre de le revoir quand la situation se dénouerait, si tant est qu'elle se dénoue.

En effet, le dénommé Barrena avait envie de repasser et, comme ce n'était pas possible, il se disait qu'on le bridait injustement. D'autres comme lui – experts en jupettes d'écolière et en poitrine à peine éclosée – auraient jugulé la tentation dans l'attente d'une occasion propice. Mais la tentation s'étalait sous ses yeux : sa collection de poupées japonaises aux cheveux naturels et habillées sur mesure était la plus complète qu'un pédophile ait jamais réunie. Il les installait à leur place quand nul n'était censé l'importuner. Les poupées l'attendaient çà et là, assises sur un canapé ou étendues sur un lit ; or, pour lui, ce n'était pas un soulagement mais un supplice. Quand il agrippait leur jupette, « attends voir », elles ne réagissaient pas à ses outrages, restant inanimées. Ce n'était que de pauvres poupées. Elles ne se plaignaient pas alors que la petite Nadia, les yeux révoltés, gémissait discrètement.

Ces fabricants de poupées conçues pour la douceur du soir étaient des bons à rien ! Aucun n'avait prévu de mécanisme pour les faire crier sous les coups ou, mieux encore, un dispositif qui permette à la maîtresse en jupe longue de châtier les élèves. Il les connaissait toutes et il aurait aimé rendre justice : « À ton tour », « à toi », « viens là »... C'était trop injuste, pensait-il, rien ne pouvait remplacer la souffrance d'un être vivant. Si bien qu'il désirait ardemment Nadia, soumise comme une poupée gonflable mais douée de vie.

Il avait cherché un palliatif : tout bien considéré, l'argent n'était pas un frein pour un agent immobilier comme lui. Une entremetteuse lui avait procuré deux filles, une double déception : la première, jeune effrontée de treize ans, avait une langue d'au moins vingt-cinq ans

d'âge ; elle avait dû apprendre le métier dans les cages d'escalier les plus délabrées du Raval en pompant le dard des locataires. Quand elle s'était aperçue qu'il voulait la frapper, elle l'avait insulté, prouvant à monsieur Barrena qu'il est vain d'éduquer les masses. Quant à la seconde, chétive et timide, elle s'était mise à pleurer sans bruit, et monsieur Barrena n'avait trop su comment réagir. Le peuple geint toujours, c'est bien connu.

En conséquence de quoi, l'homme toujours vêtu de noir était entré dans une phase de fureur et d'excitation : il avait déchiré les habits d'une des poupées, sans qu'elle ait le bon goût de se plaindre, puis rangé toute sa collection dans un grenier qu'il s'était fait aménager spécialement. Il n'avait pas envie que la femme de ménage découvre son trésor : les bonniches n'entendent rien à l'art et leurs réactions sont imprévisibles.

Après la colère, monsieur Barrena avait connu une phase mélancolique. Cette propension, quand la lumière elle-même paraît s'altérer, s'avère néfaste, aussi avait-il eu l'imprudence d'appeler la maquerelle ; il avait compris son erreur lorsqu'elle lui avait raccroché au nez sous un prétexte à la noix. Suite à ce rejet, il avait cédé à la nostalgie. Ainsi rôdait-il du côté de Vallvidrera telle une âme en peine, se garant dans un virage de montagne d'où l'on apercevait la propriété.

C'est ainsi, d'ordinaire, qu'agissent les âmes en peine : elles posent un regard empreint de nostalgie sur le théâtre de leurs exploits.

Au loin, grâce à sa vue perçante, monsieur Barrena distingua Nadia, accroupie près de la clôture. Elle discutait avec une gamine de son âge en salopette de jardinier. Il n'avait pas repéré de véhicule de police ni rien de suspect. Dans la propriété voisine s'affairait un vieux jardinier qu'il avait déjà vu. Tout semblait normal. Monsieur Barrena sentit poindre l'espoir sous la mélancolie. Peut-être que tout allait bientôt s'arranger.

Cependant, deux détails, quoique insignifiants, captèrent l'attention de cet homme ô combien méticuleux. Le premier, anodin, n'étonnait personne probablement : la maison où le vieux travaillait était fermée, ce qui n'était pas le cas la fois précédente. Ses propriétaires avaient dû partir en vacances, laissant le vieillard s'occuper du jardin. C'était courant, surtout l'hiver ; les maisons restaient closes et les jardiniers continuaient d'arroser et d'entretenir la pelouse.

Mais cela chiffonna monsieur Barrena, qui était homme distingué et donc apte à scruter les changements infimes que l'âge impose aux femmes. Et si la police avait placé des appareils photo et des micros ?

Le second détail que monsieur Barrena observa était tout aussi anodin ; un petit véhicule chargé de sacs d'engrais était garé devant la porte. Le nom d'un horticulteur était peint sur une des portières.

Au volant se tenait un homme dont il ne voyait presque rien, hormis qu'il était en bras de chemise. Il attendait sûrement pour décharger sa cargaison, mais c'était quand même une nouveauté.

En vérité, ce n'était pas franchement une nouveauté.

Et monsieur Barrena eût été encore plus soupçonneux s'il avait su la vérité.

S'il avait su, notamment, que l'éminent monsieur Monterde, après s'être aperçu que le prix des havanes avait encore grimpé, avait beuglé au nom de la loi : « Méndez, j'en ai plein les couilles de votre insubordination ! Oubliez cette femme qui veut se foutre en l'air ! Vous allez filer à Vallvidrera, déguisé en bonne et due forme ! Et vous allez enquêter ! J'ai une idée ! »

Telle était son idée.

Méndez reconverti dans l'horticulture.

Méndez au volant, autant dire un danger public.

Vous parlez d'une idée.

Si Amores l'avait appris, il aurait livré un verdict sans appel :
« Enculé ! »

LE SOLEIL SUR LE CARRELAGE

Greta Lago se tenait devant lui, au milieu de la pièce. À la lueur du jour, dans ce petit logement, elle avait l'air plus grande et plus mince, avec un renflement à peine visible au niveau du ventre. La fenêtre donnait sur le building d'où Gabri avait exercé sa surveillance, mais ni l'un ni l'autre ne tournait le regard dans cette direction. Gabri concentrait son attention sur une valise ouverte posée sur le lit de la chambre voisine.

— Je vois que tu fais tes bagages, tu as raison. Il n'y a pas une minute à perdre.

Greta posa ses fesses sur la petite table de la salle à manger. Elle portait un pantalon noir, mais il savait qu'elle avait les jambes longues et solides. Elle essayait de garder son calme, pourtant ses doigts tremblaient.

— Pourquoi es-tu revenu ? demanda-t-elle.

— D'abord pour t'expliquer ce que je n'ai pas eu le temps de te dire hier soir. Mais c'est inutile, j'imagine : on m'a payé pour te descendre, tu l'as deviné. Et puis je suis venu te dire ce que j'ai fait dans la matinée : je suis allé chez Conde, l'homme qui m'a engagé. Je voulais qu'il sache que je n'ai pas l'intention d'honorer mon contrat, et je voulais aussi que sa femme ait des soupçons. De cette façon, je me disais qu'il se sentirait vulnérable et qu'il n'oserait pas réagir.

Et il ajouta à voix basse, le visage exposé au soleil, ce soleil qui lui donnait un air plus jeune et plus rude, un air de cour de prison :

— J'ai compris plus tard que c'était une erreur, je n'ai pas changé d'avis, hélas. Conde voudra en finir au plus vite. Il a le couteau sur la gorge.

— Quelqu'un d'autre va se lancer à mes trousses, tu veux dire ?

— Sûr et certain.

Il posa un regard appuyé sur la valise, comme pour l'inciter à se presser. Toutefois elle se sentait en péril et voulait en savoir davantage.

— Pourquoi est-ce qu'il a fait appel à toi ?

— Disons que je suis un dur de la prison. Disons que je suis seul, avec un paquet de dettes.

— C'est quoi un dur exactement ? Hier soir, c'était la première fois qu'on se voyait. Je dois savoir à qui j'ai affaire.

— J'ai été condamné pour avoir coupé la tête du type qui avait violé ma femme. En taule, avec d'autres, j'ai tué un mec qui avait assassiné une fillette. Un jour, je t'expliquerai comment on fabrique un poinçon, un art délicat.

Elle ravala sa salive. Ce monde lui paraissait totalement étranger. Mais elle murmura :

— Pourquoi tu ne m'as pas tuée ?

— Je pensais qu'on m'avait engagé pour éliminer un homme. Ce n'est qu'hier soir que j'ai su que tu étais une femme. À ton tour, à présent.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Pourquoi tu te déguises ? Et qui a loué cette planque ?

— Une amie.

— Celle qui vient ici tous les soirs ?

— Oui.

— Drôle de femme, répondit Gabri. Je croyais que c'était une pute qui vendait ses charmes à l'heure. Mais elle bosse dans un tribunal.

— Bien des tribunaux ressemblent à des bordels, dit méchamment Greta.

— Qui est cette femme ?

— C'est une trop longue histoire. Tu as dit à l'instant qu'on n'avait pas une seconde à perdre.

— Savoir où on s'engage, ce n'est pas une perte de temps. Réponds-moi, s'il te plaît.

Greta fit quelques pas vers la fenêtre qu'il connaissait si bien.

— Elle travaillait pour Conde.

— C'est-à-dire ?

— Disons que c'était une de ses secrétaires. Une fille timide et douce qui n'osait pas lever les yeux. On la considérait comme une proie facile. Elle ne savait même pas qu'elle avait de belles jambes. D'autres s'en étaient aperçus.

— Conde ?

— Conde se prend pour une fine lame, fit-elle, remuant à peine les lèvres.

— Quoi ?

— Il pense que tout lui est permis.

— J'ai compris : les femmes qu'il côtoie lui appartiennent. Toutes.

Gabri plissa les yeux : il était resté trop longtemps à l'écart des femmes, et leur univers lui semblait plus vaste, plus riche et digne d'admiration.

— Il harcelait Lidia.

— Ton amie s'appelle Lidia ?

— Lidia Ferrer.

— Ne t'étonne pas si je te dis que ce monde-là m'est inconnu. Je suis resté trop longtemps derrière les barreaux.

— C'est surprenant quelque part...

— Oui, peut-être.

— Eh bien, le harcèlement, ce sont mille mains qui se déploient, certaines plus sales que d'autres. Il avait offert un emploi à Lidia dans son bureau. Il la flattait, la consultait à chaque instant. Il l'emmenait à ces déjeuners d'affaires qui soutiennent l'économie nationale, à ce qu'il paraît. Il lui avait donné une place que certains devaient lui envier, mais dis-toi bien qu'elle la méritait, et pas seulement pour ses jambes. Elle travaillait dur.

— Ces bonnes places vous destinent à finir dans le lit du patron, j'imagine, dit-il en un filet de voix.

— Bien entendu, sauf que Lidia a refusé. Elle était très naïve à l'époque.

— Et alors ?

— Elle a subi des représailles. Il y a deux façons de posséder une femme, c'est bien connu, même en prison, j'imagine : soit on la met sur un piédestal, soit on l'enfoncé. La secrétaire de direction est devenue une simple exécutante, aux archives. Puis elle s'est fait enguirlander, à l'accueil téléphonique. Pour finir, elle s'occupait de la machine à café, et on se moquait d'elle quand les boissons étaient tièdes.

Elle dirigea ses pas vers la fenêtre. Elle ne pouvait pas savoir que Gabri connaissait chaque dessin du carrelage, chaque nuance lumineuse. Puis elle se retourna vers lui.

— Le visage de Lidia a changé, dit-elle.

— Elle a perdu son innocence ?

— Oui, bien sûr, mais pas seulement. Elle a aussi gagné en élégance, en distinction. Elle a gagné en amertume, et parfois, l'amertume, ça en jette. Oui, voilà, je dirais qu'elle avait plus de chien. Une femme, une vraie, sait entrevoir les ombres dans la lumière.

Adossé au mur, Greta poursuivit :

— Elle n'était pas non plus devenue antipathique, loin de là. Mais elle était plus forte, plus dure ; certains avaient observé comme une méchanceté secrète dans son regard. Et un beau jour elle a démissionné. Elle n'a pas réclamé d'indemnités ni rien. Elle a simplement fait ce que peu d'entre nous auraient fait.

— Quoi donc ?

— Elle s'est présentée dans la tenue où tu l'as vue : jupe moulante, bas noirs et talons hauts. C'est véritablement une autre femme qui a surgi un soir dans le bureau de Conde. Elle l'a regardé dans les yeux, ce qu'elle n'avait fait que rarement jusque-là. Et elle a tourné sur elle-

même comme elle n'avait jamais fait. Puis elle a retroussé sa jupe, découvrant légèrement ses cuisses. Jamais elle n'avait relevé sa jupe ni montré ses cuisses. Ce n'est arrivé qu'une fois, dans cette lumière morte qui règne dans les bureaux. Et elle a prononcé quelques mots avant de s'en aller.

— Lesquels ?

— « Tu t'en souviendras et tu souffriras. »

Le silence s'imposa tout à coup. Les rumeurs de la rue, les reprises des camions, les voix de ce monde ouvrier qui palpitait encore au milieu des immeubles s'éteignirent. Gabri ferma les yeux. Sans voir qu'elle faisait de même.

— Lidia était devenue une autre femme, dit-il.

— Lidia était un roc.

— Voilà donc son histoire, bredouilla-t-il sans rouvrir les paupières, une histoire que des milliers de femmes ont subie. Et toi, alors ?

— Oui ?

— Ton histoire, Greta.

Elle gardait les yeux clos elle aussi, plongée pareillement dans une lumière trouble.

— Moi, c'est encore plus simple : j'ai remplacé Lidia.

Le silence est rompu. Une vibration. Le soleil illumine les couleurs délavées du carrelage. Soudain, Gabri ouvre les yeux.

Et la voix de Greta, qui semble venir de très loin, de nulle part en réalité.

— C'est moi qui l'ai remplacée, dit-elle avant d'ajouter, les yeux fermés : Et il m'a eue.

LA VOIX

Le rayon de soleil, tout à coup. Le soleil connaît les intérieurs, il s'y infiltrait même avant qu'on s'y installe, il connaît l'histoire des murs et les caresses de sa langue. Le rayon de soleil s'était déplacé subitement, éclairant un œil de Greta.

Elle ferma les paupières.

— Il m'a eue, dit-elle.

Gabri baissa le front pour esquiver son regard.

— Tais-toi, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

— Tu vas te faire du mal.

— Alors tu ne sauras pas comment j'ai atterri ici.

Elle s'approcha une fois encore de la fenêtre, tournant le dos au soleil. Le building, tour anonyme à ses yeux, se dressait de l'autre côté de la rue.

— Je t'ai raconté l'histoire de Lidia, qui est aussi la mienne, dit-elle, quoique en même temps ça n'ait rien à voir. Chaque femme a une histoire, son histoire.

— Et tu as fait sa connaissance ?

— Oui, juste avant qu'elle ne s'en aille. Elle était sur le point de quitter l'entreprise quand on m'a recrutée. On s'est à peine adressé la parole, mais on s'est comprises du regard. Il y a des petits détails, des choses qui arrivent au bureau et que personne ne voit la plupart du temps, mais qui peuvent vous marquer pour la vie. Sais-tu ce que Lidia était obligée de faire ?

— Non.

— Elle devait servir le café aux employés. Sais-tu qui lui en réclamait ?

— Qui ?

— Les vipères. Les vipères, les autres filles qui travaillaient à leur bureau, dans leur nid. Elles cherchaient à la rabaisser. Un jour, l'une d'elles a fait mine de trébucher en renversant la tasse que Lidia apportait. Puis elle lui a dit : « Désolée, nettoie donc. »

— Comment a-t-elle réagi ?

— Lidia a hésité, sans commentaire. Finalement, elle allait obéir

quand je me suis penchée. C'est moi qui ai tout ramassé.

Elle fit un pas vers la fenêtre et ajouta :

— Lidia m'a regardée droit dans les yeux et a simplement dit : « Merci. » Et j'ai senti combien c'était important pour elle.

— Pourquoi es-tu restée dans l'entreprise ?

— Il fallait impérativement que je travaille. Et ce genre d'entreprise, « À prendre ou à laisser », ce n'est pas ça qui manque. Je dirais aussi qu'à l'époque je ne pensais pas subir le même sort.

— La boîte appartient à Conde ?

— Non, à sa femme, enfin à son beau-père. Conde en est le P.-D.G, mais en réalité la société appartient à la famille Linares.

Gabri glissa un regard vers la fenêtre. Il y eut une étincelle dans ses yeux. Il se souvint de la demeure cossue avec le nervi, le chien et la piscine, il se souvint du jardin, de la belle femme qui portait un bikini griffé, la femme qui ne comptait plus les rêves mais sans doute les années.

Il restait muet, sans réponse. Greta Lago se tourna vers lui.

— « À prendre ou à laisser. » J'ai pris.

— Des milliers de femmes subissent le même sort tous les jours. N'y pense plus. Et tais-toi.

Elle sourit. Greta était très jeune, mais son sourire reflétait une longue expérience. Elle désigna son ventre bombé.

— Comment pourrais-je l'oublier ? lâcha-t-elle en soupirant.

— Tu pensais que ça ne pourrait pas t'arriver, Greta. Tu pouvais légitimement te croire à l'abri.

— Je me demande encore comment c'est arrivé, murmura-t-elle en se frottant les yeux. Il y avait les déjeuners de travail, l'intimité, ses confidences comme si j'étais la personne la plus importante de l'entreprise. J'étais jeune, je me sentais flattée. Personne ne m'avait parlé de Lidia ni des autres.

— Une amie aurait pu te sauver, dit-il.

— Oui. Lidia m'aurait sauvée, mais elle n'était plus là.

— Inutile de me faire un dessin. C'est du passé, ça n'a plus d'importance.

— Au contraire, c'est à cause du passé que je suis là, balbutia Greta en fermant les yeux. Avec le temps, j'étais montée en grade, j'avais fait un voyage d'affaires avec Conde, très court, et il ne s'était rien passé. Je ne l'aurais pas accompagné si Julia n'était pas venue avec nous. Julia était son assistante de communication, mais aussi l'une des vipères ; enfin, je ne le savais pas encore. Son regard dur et direct, toujours extrêmement vif, aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Je n'avais rien remarqué. Conde réservait toujours trois chambres pour ces brefs déplacements : une pour lui, une pour Julia et une troisième pour moi. Il disait : « Je ne vais pas t'obliger à partager sa chambre,

vous n'êtes pas assez proches. »

— Tu as besoin d'un confesseur, dit Gabri, pas d'un ancien taulard.

— Un soir, j'ai retrouvé Conde à l'aéroport, poursuivit-elle sans le regarder, ce qui était habituel pour ces voyages. Mais cette fois il m'a dit : « Julia a eu un empêchement, un malaise à la dernière minute, ça bouleverse mon planning. Je ne sais pas comment me débrouiller, je ne peux annuler aucun rendez-vous. Dépêchons-nous, l'avion va bientôt décoller. »

— Tu ne pouvais pas le prévoir.

— Quelle différence, de toute manière ? Lui dire non était ridicule, je ne pouvais pas me conduire comme une gamine. Et il m'avait montré la réservation de ma chambre d'hôtel.

— C'est vieux comme le monde, dit-il d'une voix sourde.

— Et tellement banal. Plus tard, on a dîné ensemble. Il m'a dit qu'il n'était pas heureux en ménage, qu'il aurait dû me rencontrer plus tôt. J'ai écouté sa confession de patron esseulé qui n'avait aucune compagnie, surtout pas féminine. Le pire, c'est que son histoire était terriblement banale là encore.

— Une écolière aurait pu mordre à l'hameçon.

— Sûrement, mais je ne me croyais pas aussi naïve.

— Bon, dis-moi comment il t'a attirée dans son lit. Ou ne dis rien.

— C'est tout bête : on s'était installés chacun dans sa chambre quand il m'a demandé par téléphone de lui apporter des documents qu'il devait lire en urgence. J'y suis allée. Je me rappelle le décor luxueux, le grand lit, la lumière d'un écran à côté de la fenêtre. Je me souviens de son regard. Radicalement différent. On sentait la domination, l'emprise de ceux qui décident de votre sort. « Il y a des occasions à saisir dans le travail, a-t-il dit. Des occasions uniques. À prendre ou à laisser. »

— Tu as décliné son offre.

— Oui. Je ne voulais pas profiter de cette occasion soi-disant unique. Je lui ai remis les papiers en lui souhaitant bonne nuit et j'ai filé vers la porte, mais il m'a rattrapée.

Il lui fit signe de se taire. Il aurait dû clore cette conversation qui la tourmentait, l'envenimant à chaque mot. Il valait mieux y couper court et qu'ils s'en aillent. Mais Greta poursuivit. C'était sa vie qu'elle racontait, même si les mots l'envenimaient.

— Je n'oublierai jamais certaines sensations, dit-elle tout bas, son souffle dans mon cou pendant qu'il me pressait contre la porte ; ses mains qui griffaient mes cuisses, et ses paroles : « Tu es entrée ici de ton plein gré. Si tu fais des histoires, la loi sera de mon côté : personne ne croira que je t'ai prise de force. »

Gabri acquiesça en clignant des paupières.

C'était la pure vérité.

Il y a tellement d'histoires, de combines en prison, qu'on finit par en savoir plus long qu'un avocat même si, parfois, on aimerait mieux ne rien savoir.

— Arrête, ça suffit.

Elle hocha la tête et dit simplement :

— J'avais peur d'être ridicule, son pouvoir m'effrayait en même temps. Je n'arrive toujours pas à m'expliquer comment c'est arrivé.

— Décidément, c'est une histoire triste et banale.

— Et, en plus, j'ai été maladroite.

— Quoi ?

— Ça ne lui a pas plu. Je ne m'y connaissais pas, je n'étais pas une experte. Ça ne lui a pas plu.

— À mon avis, il s'en foutait. Il voulait juste t'accrocher à son tableau de chasse.

Greta lui tourna le dos. Peut-être pour cacher son ventre.

D'une voix étouffée, elle ajouta :

— Pourtant, tu vois : ça a marché du premier coup. Peut-être que Conde est vraiment une fine lame, après tout.

La pièce tourna lentement autour de Gabri qui pourtant n'avait rien d'un novice. Gabri n'était pas une fine lame mais un poinçon hors pair, putain de merde ! Un poinçon joliment travaillé accomplissait des prodiges.

Mais il avait peine à comprendre.

— Tu es tombée enceinte.

— Oui.

— Tu n'étais pas une experte, dit Gabri, mais il s'en fichait ; pour lui, tu n'étais qu'un objet.

— Oui. Notre fine lame s'est retrouvée avec deux problèmes sur les bras.

— Ouais, j'imagine.

— D'abord une femme qui ne lui plaisait qu'à moitié puisqu'elle n'assurait pas au lit. Ensuite une employée qui lui disait deux mois plus tard qu'elle n'avait pas eu ses règles.

Gabri serra les lèvres.

— Comment est-ce qu'il a réagi ?

— Il m'a renvoyée en me donnant du fric et une adresse. Une clinique où avorter. Sans me consulter.

— Il ne te laissait qu'une issue, murmura Gabri.

— Une double issue, en fait. D'abord, je devais accepter mon licenciement sans broncher : c'était lui le patron, il aurait pu aussi m'affecter à la machine à café. Ensuite, je devais avorter. C'est vraiment idiot d'avoir gâché ma vie comme ça.

— Tu peux m'expliquer ?

— Plus tard.

Soudain, Gabri ferma les yeux également, Gabri, l'homme au poinçon, le dur des durs, le type des cellules où l'on fabrique des armes avec de la salive. Il avait l'air soudain confus, comme enlisé dans un monde qu'il ne comprenait pas. Soudain, une autre femme lui revint en mémoire.

La sienne.

Il se souvenait d'Elisa quand elle portait l'enfant d'un autre. L'enfant d'un type qui était mort à cette époque. Sa tête coupée devant chez lui. Ses yeux grands ouverts qui semblaient encore fixer les passants.

Mais la décision concernant l'enfant revenait à Elisa, il n'avait rien imposé. Tout enfant fait partie intégrante de sa mère.

Jusqu'à ce qu'Elisa meure en couches lorsqu'il était en taule, jusqu'à ce que le temps efface tout.

— Qu'y a-t-il ? murmura Greta.

— Rien... Vas-y, raconte.

— Je ne sais pas si tu vas comprendre.

— Une fois, j'ai compris le problème d'une femme, tu sais ?

— Bon... C'est difficile à expliquer. Voilà, avant de travailler pour Conde, j'avais un emploi d'assistante dans un cabinet d'avocats où on appréciait ma gentillesse et mon dévouement. Nous avions une riche cliente d'un certain âge, qui ne pouvait pas avoir d'enfant.

— Je comprends... L'avocat s'occupait des formalités d'adoption.

— Oui. Elle est allée chercher l'enfant dans un orphelinat russe. Autrefois, les Russes avaient de quoi élever leurs gosses ; mais là, c'était plus compliqué apparemment.

— Quel rapport avec toi ?

— La cliente a voulu que je fasse le voyage avec elle pour lui tenir compagnie. Le maître clerc a fait le déplacement lui aussi. Le mari de la femme, gravement malade, est resté en Espagne.

— Et alors ?

— Eh bien, l'orphelinat était sinistre, mais il y avait des petites filles adorables. Toutes les femmes qui adoptent veulent une petite fille.

Gabri sourit.

— Peut-être que la loi d'égalité devrait aussi s'appliquer dans ce domaine.

— En tout cas, on s'arrache ces jolis bouts de chou.

Greta eut un rictus amer. Une espèce de brouillard embuait son regard.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Moi ?

— Tu as l'air triste, tout d'un coup.

— Ce n'est rien. Un souvenir, c'est tout.

Mais le souvenir s'accrochait à ses yeux embués.

— La cliente a adopté une enfant adorable, dit-elle. Aujourd'hui,

c'est une jeune blonde ravissante. Elle a eu de la chance. Tous ceux qui avaient fait le déplacement la voulaient également.

— Ça se comprend.

— Oui, mais auparavant on nous avait montré une autre petite à adopter. Elle n'était pas jolie, loin de là : elle avait un bras plus court que l'autre et elle se dandinait en marchant. Ils la présentaient à tout le monde dans l'espoir qu'on l'adopte, mais personne n'en voulait. Elle leur faisait pitié, ils voulaient qu'on la prenne en compassion, mais ils annonçaient la couleur : « Elle, personne n'en veut. Personne. » Après, ils nous montraient les autres gosses.

Greta Lago lui tournait encore le dos, comme pour dissimuler son ventre, mais Gabri voyait son reflet dans un miroir, son œil humide.

— Vous non plus, vous n'en vouliez pas, dit-il tout bas.

— Non, et c'est ma faute. Celle que j'accompagnais a eu pitié d'elle, elle a senti une vie qui avait besoin d'elle et d'elle seule. Elle a hésité, je me souviens. Et je lui ai tenu le discours froid de l'avocat, avec cette voix qui semble résonner dans les cabinets juridiques même quand ils sont déserts. « Vous êtes venue ici pour adopter un enfant et non un problème. »

Elle se retourna, face à Gabri, un abîme de tristesse dans les yeux.

— C'était le conseil d'une professionnelle, reprit-elle. J'étais peut-être là pour ça, d'ailleurs, pour dispenser mes lumières. Mais je n'ai eu aucune pitié.

— Les autres ont eu la même réaction ?

— Oui, tous. À la fin, on ne montrait même plus la gamine.

— Tu n'as rien à te reprocher.

— Si, j'ai vu ses yeux.

— Comment ?

— C'est terrible, nos regards se sont croisés : j'ai vu les yeux de la petite, les plus charmants et les plus tristes qu'on puisse imaginer, tu comprends ? Ils étaient vraiment étonnants. La lumière et le désespoir s'y déclinaient sous toutes leurs nuances. Elle savait qu'on la montrait comme une bête, que personne ne voulait d'elle. Mes yeux étaient rivés sur les siens : cette gosse m'offrait tout ce qu'elle avait : sa solitude, sa courte vie. Mais j'ai donné l'avis du professionnel, puis j'ai détourné le regard.

Elle frémit.

— Quelquefois, inconsciemment, on comprend certaines choses, poursuivit-elle. Mais le déclic a lieu trop tard.

— Trop tard ?

— Au bout d'un an, je suis retournée là-bas avec notre cliente. Il manquait certains documents. Il existe une bureaucratie qui se nourrit des enfants et qui les dévore peu à peu. Bien... J'ai revu la salle. Les belles petites blondes que les gens s'arrachaient. Et le cercueil de

l'autre.

Il perçut la grisaille de la pièce, soudain assombrie, comme s'il n'y avait ni fenêtre ni building en face. Greta était tout près, mais le glissement feutré de ses chaussures lui parut lointain.

Elle continua sans lui adresser un regard :

— C'était un cercueil de bois brut, comme une caisse. La petite venait de mourir, elle gardait les yeux entrouverts. J'ai demandé à lui refermer les paupières et j'ai vu que la douceur est vouée à disparaître elle aussi.

Elle fronça les lèvres, ces lèvres que Conde avait embrassées près d'une porte d'hôtel, ces lèvres dont il ne voulait plus. Son ventre tremblait.

— Personne ne l'avait aimée, murmura-t-elle. Peut-être qu'au tout dernier moment elle a compris qu'elle n'avait pas vécu, que personne n'irait pleurer sur sa tombe. Ou pire encore : peut-être que, dans sa solitude, elle le savait dès le départ. Peut-être qu'elle s'en est doutée lorsque j'ai détourné les yeux.

Gabri ne put que lui dire :

— Tu n'es pas responsable.

— Mais je pourrais l'être.

— Je ne comprends pas.

— Je serai responsable si je tue un être dont personne ne veut. Je n'en veux pas, Conde non plus, personne.

Elle regarda son ventre. Le brouillard se dissipa dans son regard.

— Tu ne veux pas avorter, dit-il en un filet de voix.

— J'ai refusé dès le début. Je sais, ce n'est pas rationnel, mais...

— Mais quoi ?

— Je ne peux pas tuer deux fois une enfant.

Le silence à nouveau, à nouveau elle lui tourna le dos, regardant la fenêtre.

Et la voix de Gabri rompit encore le calme, encore il voulut s'exprimer d'une voix de spécialiste prêt à tout expliquer, quoique avec une logique ténébreuse.

— Conde s'imagine peut-être que tu veux tirer profit du gosse, lui soutirer jusqu'au dernier centime. À lui ou à sa femme.

— Non, fit-elle sèchement. Je pourrais parfaitement avoir des exigences, mais non. D'ailleurs, il est censé être au courant.

— Pourquoi ?

— Je lui ai rendu l'argent qu'il m'avait donné pour avorter. Mon amie Lidia lui avait craché en lui montrant ses cuisses : « Regarde ce que tu perds. » Et moi, en lui jetant ses billets à la figure, je lui crachais : « Mon ventre et mes souvenirs m'appartiennent. »

— Mais il n'est pas d'accord, Greta.

— Non.

— Il croit que tu cours après son pognon, que sa femme millionnaire finira par être au courant, ce qui ruinera leur ménage. Conde risque gros, c'est tout. On peut l'éjecter du lit conjugal comme de son siège de P.-D.G. Il peut finir à la rue. Il se dit qu'il va tout perdre à cause d'une femme, à cause de toi.

Et s'il lui restait quelques doutes, Gabri vit clair tout à coup, comme si on lui montrait un dessin : dans l'esprit de Conde, Greta Lago devait mourir.

Il ferma les yeux. Puis, les doigts sur les paupières, il repensa à sa femme, à Elisa. Elle aussi avait refusé de tuer dans l'œuf l'innocente dont personne ne voulait, même si l'innocente l'avait tuée finalement.

Il perçut la voix étouffée de Greta :

— Je ne lui ai rien demandé, ça me dégoûte de lui parler, mais il m'a fait comprendre à mi-mot qu'il me tuerait. Je me rappelle sa dernière phrase : « Vous n'avez pas de parole, vous les femmes. Je ne laisserai pas ma vie entre tes mains. »

— Et là, tu t'es enfuie.

— Du moins, j'ai essayé.

— Pourquoi ce déguisement, ces vêtements d'homme ?

— Pour me protéger. Peut-être que Conde perdrait ma trace. Il cherchait une femme, pas un homme.

— Mais c'était inutile si tu restais au même endroit.

— Oui, bien sûr, j'ai dû déménager. Ce n'est pas mon appartement. Je n'étais jamais venue ici.

— Trouver à se loger en quelques heures, c'est compliqué. À qui est cet appartement ?

— À Lidia Ferrer. Souviens-toi.

Gabri dut refermer les yeux ; les détails se recomposaient dans son esprit, mais l'un d'eux le troubla, et une veine secrète palpita à ses tempes. Une femme avait prêté secours à une autre femme, une victime de Conde aidait une autre de ses victimes. Son esprit embrumé avait recollé les morceaux. Et soudain la silhouette de Lidia, la dame de la nuit, lui parut plus belle, digne et immense.

— Pourquoi est-ce qu'elle a fait ça ?

— Elle savait que Conde s'était pris en pleine figure l'argent censé payer l'avortement. Rien n'échappe aux femmes. Elle est venue me trouver et elle m'a dit : « Je te dois une faveur. »

— Et elle t'a fourni une planque.

— Et un peu d'argent. Elle m'a dit aussi qu'elle me trouverait un travail. Elle a juste expliqué : « Tu m'as soutenue au bureau quand tout le monde me tournait le dos. »

— S'il te plaît, Greta...

— Oui ?

— Un détail me chiffonne. Comment est-ce qu'il a pu remonter

jusqu'ici avec un plan aussi élaboré ?

— Il n'a pas eu de difficulté, à mon avis. Il avait les moyens d'engager un bon détective, et un bon détective, ça fourre son nez partout. On a peut-être raconté que Lidia était venue chez moi, après quoi il suffisait d'interroger son entourage. Je sors très peu, mais c'était dans les cordes d'un professionnel. Et ce malgré mon déguisement.

Gabri serra les poings, et à nouveau de petites veines bourdonnèrent à ses tempes. C'était inespéré pour Conde... un homme. Il pouvait engager un tueur de son espèce pour éliminer un type, sachant qu'il n'aurait pas exécuté une femme.

Il savait tout désormais, et il savait surtout qu'il n'y avait pas une minute à perdre.

— Boucle ta valise, dit-il en se levant. Il faut filer, vite. Je ne suis plus d'aucune utilité pour Conde, il m'a sûrement trouvé un remplaçant.

Il courut aider Greta, mais il sut alors qu'il était trop tard.

HISTOIRE D'UNE TÊTE

Après avoir ôté son déguisement d'horticulteur et en vertu du devoir qui lui incombait, Méndez se trouvait aux abords de la propriété de Vallvidrera, devant un paysage bucolique : un spéculateur à la retraite qui étudiait les cours de la Bourse dans son journal, un flic en civil qui cherchait des champignons depuis déjà une semaine, deux fillettes, dont une trisomique, qui discutaient près d'une clôture, et un vieux jardinier qui taillait des arbustes.

Méndez désobéissait pour la énième fois. On lui avait dit d'ouvrir l'œil sans se soucier du jardinier. Or il se dirigea vers lui.

Le vieillard s'affairait sagement derrière une clôture. Les volets de la demeure étaient fermés. Les propriétaires étaient peut-être en voyage, mais il faut bien soigner les plantes, évidemment, on ne va pas les ranger au frigo.

Méndez le regarda droit dans les yeux.

— Fatigué ?

— À mon âge, ça commence à tirer, mais c'est pas grave. J'aime bien jardiner.

— Tu as quel âge, Juan ?

— Quatre-vingt-deux... Comment vous savez mon prénom ?

— Tu ne devrais plus travailler.

— Je bosse à mon rythme, nuance. Et j'ai pas le choix, j'ai jamais cotisé pour ma retraite. Je touche une pension misérable, j'arrive pas à joindre les deux bouts. Comment vous savez mon prénom ?

Méndez sourit en demandant :

— Qui est cette enfant avec une salopette comme la tienne ?

— Ma petite-fille.

— Sans déconner, Juan !

— Je déconne pas, mais j'en connais, des qui « déconnent » !

— Tu parles comme au bon vieux temps.

— Quel bon vieux temps ?

— Tu as perdu la mémoire, Juan Villa... Ou tu préfères oublier certains épisodes. Je suis plus jeune que toi, mais j'espère garder la mémoire. J'aime bien me souvenir des rues et des gens d'autrefois.

Le vieux jardinier plissa les yeux et mit sa main en visière pour se

protéger du soleil. Peut-être qu'il n'avait pas bien regardé autour de lui, ne prêtant attention qu'au jardin et aux gosses. Peut-être aussi que sa mémoire commençait à flancher. Mais il sourit et dit ce qu'il aurait pu dire à cinquante ans d'intervalle :

— Putain, Méndez.

— Putain, Villa.

— 1968, le coup de filet, les arrestations en masse. Tout l'appareil clandestin du PC à la trappe. J'avais été l'un des derniers à tomber, Méndez. Et j'avais résisté.

— Je me rappelle : tu avais un flingue, Franco était aux abois, et moi j'étais une crevure de la police.

— Pas tant que ça, Méndez. Au procès, vous avez témoigné en ma faveur en disant que le pistolet avait atterri par hasard dans mes poches. Vous m'ôtiez une circonstance aggravante. Autrement, on m'aurait garrotté. Après, vous m'avez apporté des journaux en prison.

— Ça, Villa, t'aurais pu au moins t'en souvenir.

— C'est vieux, tout ça, je m'attendais pas à vous croiser dans les parages ; à l'époque, vous sortiez jamais des bas quartiers. Et puis, c'est vrai, j'ai la mémoire qui flanche. On m'a tellement tabassé et cogné sur la gueule... je me demande si je suis pas devenu couillon à force. J'suis bon à rien à part ça.

Il montra la terre, les fleurs comme il aurait montré les années disparues.

— C'est pas grand-chose, non, pas grand-chose.

— Détrompe-toi, Villa : tout ce qui a rapport à la terre est capital, c'est peut-être la seule chose authentique. Moi, je n'y connais rien, par exemple.

— Ça me revient tout à coup, un miracle !

— Alors tu te rappelles, j'étais un jeune flic qui parlait aux gens... J'étais peut-être le seul, d'ailleurs... Et je n'obéissais jamais aux ordres.

— Et maintenant ?

— Toujours pas.

Juan Villa se dirigea vers la clôture. Les rides profondes de son visage étaient nettes à présent. L'inspecteur s'approcha lui aussi, et leurs mains faillirent se toucher.

— Combien d'années es-tu resté en taule ?

— Je suis ressorti deux ans après la mort de Franco, vous comprenez, Méndez ? Une éternité. Mais on m'avait déjà écroué, avant ça.

— Après la mort de notre salvateur, pourquoi tes camarades du parti n'ont-ils pas œuvré pour ta libération ?

— Ils en avaient pas les moyens, en ce temps-là. En plus, ça les intéressait pas trop, je dirais : j'étais rien, personne, les vieux

sacrifices, c'était plus dans l'air du temps. Le parti communiste est l'une des rares organisations qui essaient d'entretenir la mémoire, seulement voilà : les gars qui ont perdu la guerre, on compte pas sur eux pour la suivante. Le communisme, c'est comme une vieille chanson. Terminé.

— Tu es resté fidèle à tes convictions jusqu'au bout ?

— Jusqu'au bout.

— Tu sais bien, les gens finissent par détester la hiérarchie. Et sur la fin, le PC se résumait à cela. Les gens veulent une plus belle chemise que celle du voisin, il en ira toujours ainsi, jusqu'à la fin des temps. Il ne faut pas gâcher sa vie pour ceux qui réclament des costards taillés par l'État, même s'ils ont raison d'un point de vue moral. Les gens oublient vite le visage de ceux qui séjournent en prison.

Le vieux jardinier haussa les épaules, le regard dans le vague.

— Je m'en fous qu'on oublie mon visage, dit-il, je travaillais pour le peuple.

— Le peuple sans visage.

— Des fois, j'y pensais, mais ça m'inquiétait pas.

— En revanche, ceux qui courtisent le peuple, on la voit, leur bobine, ils l'exhibent. Tu souffrais pour le peuple, et d'autres le courtoisaient pendant ce temps-là, Villa. Aujourd'hui ils sont bien installés dans leur fauteuil. Toi, tu es là, les mains dans la terre.

— Beaucoup sont morts pour une poignée de terre, Méndez. Au moins j'ai survécu, j'ai eu cette chance.

— Ça en valait la peine ?

— J'en sais rien. Je finirai mes jours dégoûté, j'ai vu mourir trop d'idéaux, et les gars qui sont morts croyaient encore à la lutte finale, à la victoire finale.

— Ce n'est qu'une chanson, Villa.

— C'est déjà pas mal.

Et le vieux sentit dans ses doigts la main de Méndez, qui l'accompagnait en silence. Il pensa aux bribes d'histoire également lovées dans les doigts du vieux flic, il pensa à tout ce qui n'était plus. Peut-être songea-t-il qu'au moins ce qui demeure dans les chansons ne périt pas.

Il ajouta :

— Je suis plus bon à rien, même mes vieux camarades m'ont oublié, mais je crois encore à la dignité du travail. Et je me demande si la plupart des trucs que j'ai vus apparaître ont vraiment une utilité. Est-ce qu'il vaut mieux être une pute à Moscou ou à Madrid plutôt qu'une ouvrière dans les montagnes de l'Oural ? Tous ces rêves qui sont morts, ils ont seulement permis à monsieur Gorbatchev de se remplir les fouilles en faisant des réclames pour Coca-Cola ?

La terre émietlée glissa entre ses doigts courbés.

— N'y pense plus, Villa : perdre un peu la mémoire, des fois, c'est préférable. Par contre, tu n'es pas doué pour mentir.

— Je vous ai menti, Méndez ?

— Cette gamine n'est pas ta petite-fille.

Le jardinier tourna la tête, le regard dans le vague.

— Eh bien non, dit-il après un silence.

— Alors qui est-ce ?

— Une enfant qui a pas de mère. Sa mère est morte en couches.

— Et le père ?

— Lui, on lui a coupé la tête.

— Qui a fait ça ?

— Un type, il a été condamné. Je crois qu'il s'appelle Gabriel Paredes Lorca, un dur à ce qu'on m'a dit. Il a aussi buté un mec en taule ; ce qui restait du gars, on aurait pu l'exposer chez un tripier, il paraît.

Méndez s'y connaissait en macchabées. De même qu'en abats.

— Et la gosse dans tout ça ?

— La mère était morte et le père s'était fait raccourcir, alors vous comprenez... On a dû la confier à une œuvre de charité.

— Pourquoi est-elle avec toi ?

Le vieillard fit quelques pas sur la pelouse. Il regarda les deux enfants au loin puis se tourna vers Méndez. Le temps s'était arrêté dans ses yeux.

— Je dois aussi vous dire que sa mère avait été violée, murmura-t-il. Mais elle voulait garder la môme. Peut-être elle s'est dit qu'elle y était pour rien, je sais pas... Une telle bonté, moi, ça m'étonne, parce qu'il en faut pour encaisser une affaire pareille. Pourtant, je me souviens, Elisa, c'était pas un ange, elle était pas du genre à tendre l'autre joue. Elisa était membre du parti, elle avait fait un séjour en prison. Et tout à coup elle se transforme en Mère Teresa. Par moments, je sais pas, je me dis qu'elle avait un truc sur la conscience.

— Quoi donc ?

— Je sais pas, je vous dis, mais j'ai cette impression.

— Et le père, qui n'était pas le géniteur ?

— Vous parlez sans doute de Gabri. Il a été condamné pour avoir coupé la tête du violeur et l'avoir exposée sur la voie publique. Bien fait, putain ! Ça me plaît, moi, les mecs qui en ont. Comme il était en prison, il a juste eu une permission pour l'enterrement d'Elisa. Peut-être qu'il sait même pas que le bébé a survécu.

— Dis-moi, pourquoi tu t'en occupes ?

— Elle a été adoptée par une famille du parti qu'Elisa avait connue en prison. Ils voulaient pas que la petite grandisse à l'orphelinat sans un minimum d'affection.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question.

— La femme qui l'a adoptée est très malade, elle peut plus s'en occuper ; et elle est mal en point, vraiment, elle s'en sortira pas. Donc j'ai pris la gamine avec moi pour lui éviter ce calvaire. Je me fais passer pour son grand-père. Au moins je lui donne un peu d'amour, et je lui apprends un métier. Et c'est pas tout, Méndez. Je vous dis ça à vous parce que je sens que vous avez personne, vous non plus.

— Comment ?

— Je veux qu'on se souvienne de moi, Méndez, après tout ce temps en prison, tous ces drapeaux disparus, que quelqu'un se souvienne que j'ai aussi été un homme, pas seulement un casier judiciaire.

Et la tête du vieillard s'enlisa dans ses épaules. Il ne voyait pas que Méndez en faisait autant, qu'un mur d'air et de silence les unissait.

Méndez fit alors :

— Je comprends : personne ne se souviendra de moi.

Et il regarda la jeune mongolienne, qui riait ; au moins, elle riait avec l'autre gamine. Méndez se demanda si cette jolie trisomique aurait souvenir un jour de l'avoir vu, rien qu'un jour. Sûrement pas... Le jardinier était plus chanceux finalement, il avait la gosse.

Un détail, bien sûr étonnant, attira son attention. Méndez, qui n'avait jamais eu foi dans sa hiérarchie, pensa que monsieur Monterde avait peut-être eu raison de lui dire de surveiller la maison.

Une luxueuse Porsche 911 s'arrêta près de la clôture, non loin des filles, sans discrétion. Un individu, jeune et très élégant, avec une vague allure de gagneur, sortit du véhicule. Peut-être avait-il un air un peu désuet : il portait un gilet, et un foulard coloré flottait à la poche supérieure de sa veste, comme l'étendard d'un chic suranné.

L'inspecteur ne l'avait jamais vu. Il regarda Villa, le vieux jardinier.

Celui-ci parut surpris.

— J'ai déjà vu cette voiture, dit-il. Capitalisme pur et dur. Je l'ai aperçue deux fois, mais le conducteur se garait toujours derrière la maison. Lui, je l'ai jamais vu.

Le type eut un comportement qui les surprit tous deux. Apparemment, il tenait une boîte de chocolats sous son bras. Il se dirigea vers les deux filles mais n'embrassa que Nadia. Il lui remit la boîte, et elle eut un rire innocent, une fois son étonnement dissipé.

C'est alors que la propriétaire sortit en trombe de chez elle. Dalia s'avança vers le type et lui parla tout bas. Elle avait l'air furieuse, mais l'homme l'écoutait, impavide. Ni Méndez ni Villa n'entendirent ses paroles.

— Elle n'est pas contente de le voir, dit Méndez.

Non, elle n'avait pas l'air enchantée ; pour le vieux flic, cela ouvrait des perspectives auxquelles il n'avait pas songé. Mais leur échange fut bref. L'homme prit froidement congé de Dalia, caressa un instant les cheveux de l'enfant et remonta dans son bolide. Peu après, il s'était

éloigné, laissant un nuage de poussière au-dessus du chemin de terre.

Toujours assises près de la clôture, les enfants ouvrirent la boîte de friandises en riant alors que Dalia regardait méchamment l'inspecteur et le jardinier, qui restaient à distance. Enfin, elle rentra chez elle en claquant la porte.

Méendez plissa les yeux.

— Il y a quelque chose de bizarre. Je ne connais pas ce gars-là, mais il a de l'affection pour la jeune mongolienne.

— La gamine, un rien lui fait plaisir, dit Villa. Elle est toute contente. Regardez, elle va partager les chocolats avec ma petite-fille.

Méendez tourna les yeux vers la demeure entretenue avec soin.

— Je dois causer au plus vite avec cette bonne femme qui a passé sa vie auprès des jeunettes, dit-il. Je ne suis plus bon à rien, mais j'ai entendu des rumeurs la concernant.

— Au moins, vous savez écouter les gens, vous, Méendez, hein ? Elles disaient quoi, ces rumeurs ?

— Des histoires du temps jadis, quand plein de gens nageaient dans le bonheur, à ce qu'il paraît : les bals de débutantes, quand les vierges bien nées faisaient leur entrée dans le monde. Les vierges mal nées sont plus secrètes, elles sont déjà passées à la casserole. La plupart de ces filles se mariaient ensuite avec de beaux mecs qui les aimaient parce qu'ils avaient lu des histoires sur la virginité, mais quelques-unes d'entre elles restaient célibataires. On les avait placées en vitrine, comme qui dirait, et elles pouvaient démarrer leur carrière. Elles se retrouvaient avec des gars qui ne les aimaient pas, mais qui eux aussi avaient lu des histoires sur la virginité, ça les émoustillait. C'était tout un art de mettre ces filles en avant.

— Cet art délicat a toujours existé, ajouta le jardinier, mais c'est plus trop un art aujourd'hui, tellement on a sombré dans la vulgarité.

Méendez désigna la maison du menton.

— Eh bien, cette femme avait peut-être ce talent, murmura-t-il. Il se pourrait même qu'elle l'ait gardé.

— Comment ça ?

— Je préfère ne pas y songer.

— Je vous comprends pas, là, Méendez.

— J'aimerais autant ne pas comprendre moi non plus, mais ça sent l'entourloupe. Dans les registres, je n'ai trouvé aucune trace de Nadia, la gosse qui joue avec votre petite-fille. D'où sort-elle ? Qui l'a amenée ici ? J'ai passé des heures à recouper des données, mais rien ; pire encore, je n'ai même pas osé demander un mandat de perquisition : je dois encore travailler.

Soudain, il haussa les épaules et reprit :

— Mince, je ne travaille pas, j'avais oublié.

C'est alors que le vieux policier distingua assez nettement le

cueilleur de champignons dans les bois, à cinquante mètres de la maison.

Il avait d'abord cru qu'il s'agissait du policier qui surveillait le secteur, un fonctionnaire qu'on remplaçait par intervalles. Mais non. Cet argousin en quête de champignons (alors que ce n'était pas la saison ; c'eût été la saison, le résultat aurait été le même : les promeneurs du dimanche n'en laissaient pas un sur pied) se trouvait de l'autre côté du chemin. Méndez vit là un autre gus : brun, trapu et vêtu comme un citadin, bien que nul ne soit à même aujourd'hui de dire comment les gens s'habillent en ville. Il eut aussi l'impression qu'à l'instar du flic de l'autre côté il surveillait la maison, ses alentours pour le moins. Mais il s'étonnait que le commissaire Monterde ait envoyé un second flic sans l'avertir.

Le jardinier Juan Villa interrogea :

— Qu'y a-t-il, Méndez ?

— Rien du tout.

— Vous avez l'air sur le qui-vive, comme moi dans mon jeune temps, quand la Garde civile rappliquait.

— Il s'en passe des trucs dans ce coin peinard. Allons de l'autre côté, et tu fais mine de me montrer ce massif de roses, l'air de rien.

Ils se déplacèrent. À présent, Méndez était mieux à même de surveiller les bois. Le type qu'il observait prenait discrètement des photos de la propriété, son appareil à hauteur de la ceinture. Méndez aurait même juré qu'il pointait son objectif sur les deux gamines.

L'HOMME QUI AVAIT APPRIS À MOURIR

De fait, celui qui attirait l'attention de Méndez tenait un appareil photo à hauteur de la ceinture, si bien qu'il passait presque inaperçu. On aurait dit qu'il posait les doigts sur la boucle de métal.

Il était arrivé à pied, telle était la première déduction de Méndez : il n'y avait pas de voiture à proximité. Il avait dû venir en train et emprunter les sentiers à travers la forêt comme nombre de randonneurs.

— Parle-moi de ces roses, dit-il au jardinier. Surtout, ne le regarde pas.

Équipé d'un grand-angle, l'inconnu photographiait la maison, ses voies d'accès, les arbres offrant une cachette et, bien sûr, les deux filles. Son travail achevé, il remisa l'appareil dans une poche et s'éloigna tranquillement, les yeux baissés, comme s'il cherchait des champignons. Il avait même un panier joliment accroché au bras.

Méndez murmura :

— Il est à une centaine de mètres. Dis-moi, Villa, tu mets combien de temps pour courir le cent mètres ?

— Deux heures.

— Un record olympique ! Je mets au moins deux heures et quart.

— Vous voulez dire qu'on pourra pas le rattraper, hein, Méndez ?

— Il m'échapperait de justesse. Mais je vais prévenir un de nos agents qui est posté à la gare. Si le gars prend un train là-bas, il l'arrêtera pour un motif quelconque. Maintenant, je ne dois pas faire de conneries avec mon portable. J'arrivais à me débrouiller avec l'ancien, mais là, c'est un modèle dernière génération. T'appuies sur les touches pour avoir ton patron, et une nana à poil apparaît à l'écran.

Méndez parvint à ses fins au prix d'une intense concentration. Bien que disposant d'effectifs restreints (sans quoi il n'aurait pas fait appel à Méndez), le commissaire Monterde avait déployé un important dispositif de surveillance : à la gare se tenait un agent en civil, embauché récemment, qui portait une espèce de maillot des Lakers. Il répondit, respectueux :

— Décrivez-le-moi, monsieur Méndez.

Méndez, à qui nul n'avait dit « monsieur » ces derniers temps, lui décrivit l'individu, un brin ému.

— Vous en faites pas, je vais le cueillir. Aucun souci.

— À condition qu'il ne file pas vers une autre gare, il y en a une autre pour le retour. Mais avec un peu de chance... Il devrait débarquer dans une vingtaine de minutes.

— J'ouvre l'œil, monsieur Méndez.

L'inspecteur réussit à éteindre son portable avant que l'appareil le mette en relation, d'autorité, avec le président du Congrès. Mais il semblait abattu, craignant fort que le type prenne un autre chemin.

Il n'avait pas tort.

L'homme ayant éveillé ses soupçons avait cueilli des herbes et des fleurs qu'il avait disposées dans son panier pour cacher l'appareil photo ; il avait l'air du cueilleur de champignons qui rentre bredouille. Mais il ne marcha pas jusqu'à la gare où le train l'avait déposé – Sant Cugat, une banlieue chic où les nouveaux riches et leurs valets ne prêtent aucune attention à autrui. Il dirigea ses pas vers la commune de Rubi, cité-dortoir des ouvriers barcelonais, bien que peuplée naguère de poètes et de filles de vingt ans inspirant leurs sonnets. Les chemins de terre se faisaient rares, on érigeait des immeubles un peu partout, même les oiseaux s'étaient enfuis de crainte qu'un promoteur ne les recrute. L'individu passerait encore inaperçu dans ces rues.

Discret, il emprunta des sentiers et traversa des boqueteaux isolés où ne résonnait que le bruit de ses pas. De temps en temps, il longeait une petite maison aux volets clos et scrutait chaque détail pour suivre un trajet à l'abri des regards. Il savait qu'il effectuerait ce même parcours quelques jours plus tard, cette fois accompagné.

La paix régnait autour de lui. La pinède exhalait un doux parfum, l'air ne fraîchissait pas, des oiseaux volaient devant lui, on ne sentait nullement le souffle de la ville immense, pourtant tapie derrière les collines, prête à tout engloutir.

Il était d'humeur allègre, satisfait du travail accompli, croyant même s'acquitter d'un devoir historique. Il baignait dans la paix et la solitude.

La solitude ?

Un détail clochait subitement. Un type. Qu'est-ce qu'il foutait là ? Il n'avait pas l'allure d'un randonneur, élégamment vêtu dans son costume de ville, planté au milieu du chemin, les mains dans les poches. Comme s'il l'attendait.

Il portait un nœud papillon, ce qui n'est pas commun de nos jours. Ce fut l'une des deux choses qui étonnèrent de prime abord l'homme au panier.

La seconde étant son regard.

Il n'avait jamais vu des yeux pareils, si calmes et froids, si fixes,

éteints, comme si une main avait dessiné en l'air les yeux de la mort.

Il ne se passait rien. Un pas, deux.

On le frappa soudain derrière le genou gauche alors que son pied allait se poser. Il perdit l'équilibre, s'étala à plat ventre et lâcha son panier, d'où tomba l'appareil photo.

Bien qu'étonné, l'homme brandit aussitôt un revolver. Ce n'était pas un novice, il était entraîné. Il grogna par terre en relevant le canon.

Mais un œil noir était déjà braqué sur lui. Le type au regard de glace le surplombait, les jambes arquées, comme pour un exercice de tir. Il lui exploserait la cervelle à cette distance.

— Lâche ton pétard. À genoux !

L'homme au panier ne comprenait rien, mais il obtempéra. Il se mit à trembler quand le type au nœud papillon le contourna sans bruit et se plaça derrière lui comme pour l'exécuter d'une balle dans la tête. Ses nerfs craquèrent parce qu'il ne voyait pas le visage de l'ennemi, ne sentant que son souffle paisible, régulier, comme s'il s'agissait d'un bourreau expérimenté.

— Ne... Ne fais pas ça, bredouilla-t-il. Tu ne me connais même pas.

L'autre ricana dans son dos.

— Mais si, Ahmed, je te connais. Tu as vingt-quatre ans, tu es né à Nador, ça fait deux ans que tu vis à Barcelone, sans papiers ni travail. Peut-être que ta sœur qui tapine dans la rue Escudellers t'entretient, je ne sais pas. Enfin, je ne crois pas, vu ses tarifs.

Les dents de l'homme à genoux grincèrent de rage.

— Comment tu connais ses tarifs ? marmonna-t-il.

— Je l'ai niquée.

Un frisson lui parcourut les épaules. L'homme à genoux s'inclina un instant, le visage contre terre, comme s'il priait à la mosquée.

On eût dit qu'il avait de la terre dans la bouche lorsqu'il cracha :

— Je vais te tuer, je te jure.

— Je ne vois pas comment, mais tu peux toujours essayer. Et je tiens à défendre l'honneur de ta sœur : elle sait y faire, elle devrait toucher davantage, mais j'imagine que son mac la presse comme un citron.

— Je jure que je tuerai aussi ce fils de chienne.

— Je comprends tout à fait. Il l'exploite et après il l'enfile à son tour. Mais comment se fait-il que tu ne l'aies pas encore buté ? Tu as du temps libre, tu es un fils de chienne comme lui, et tu possèdes un bon calibre.

L'autre garda le silence.

L'homme au nœud papillon s'esclaffa.

— Je vais répondre à ta place, dit-il. Tu finiras bien par tuer cette crapule, et tu lui couperas les couilles pour les lui fourrer dans la bouche, comme il est d'usage dans les guerres civilisées. Mais, pour

l'instant, impossible. On t'a confié une mission beaucoup plus importante, et tu dois te tenir à carreau sans faire de vagues.

Ahmed tourna le cou légèrement, comme étonné que l'autre en sache autant. Mais le canon du pistolet lui remit la tête en place.

— On va échanger des infos, si tu veux bien. Je dois d'abord te dire que c'est moi qui ai tué Hafiz.

Nouveau frisson. L'homme à genoux savait sa mort certaine, tout comme la plénitude d'Allah. L'autre reprit calmement :

— Maintenant, Ahmed, c'est toi qui vas parler. Dis-moi, par exemple, pourquoi vous vous intéressez à cette pauvre petite qui ne sait pas trop ce qui lui arrive.

— Comment tu la connais ?

Le ton sec, sarcastique :

— Je l'ai sautée.

Nouveau frisson. Puis un silence angoissant, obscur, comme si l'air même était souillé par ces paroles.

— Tu ne m'as pas répondu, Ahmed. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Il y a... une mission.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Sur le bord de la route, au milieu de la nuit. Elle avait été abandonnée. Il y a des gens qui craquent.

— Plutôt, il y a des salauds qui méritent qu'on les pend, Ahmed. J'ai une autre question.

— Vas-y... mais ne tire pas.

— Du calme, Ahmed, moi j'ai foi en l'éternité. Pourquoi l'avoir confiée à cette sorcière ?

— Tu le sais mieux que moi, fils de pute.

— Parce que cette sorcière la cache bien comme il faut, hein ? Et puis, ça l'intéresse, la petite lui rapporte du flouze. C'est une affaire en or, mais qui ne va pas durer longtemps, hélas.

Silence. L'air entre les pins s'était comme épaissi.

— Tu n'es pas très bavard, Ahmed. Ne me dis pas que tu n'es pas au courant, que tu traînais là par hasard. Tu avais une dernière tâche à accomplir avant que vous récupériez la gosse, n'est-ce pas ? Les environs de la maison, les voisins, les accès, les issues... Tout doit se dérouler sans bavure quand, bientôt, vous emmènerez l'enfant. Mais qu'allez-vous en faire exactement ?

— On a... besoin d'elle.

— Dans quel but ?

Ahmed tourna la tête de quelques centimètres. Ses genoux bougèrent, laissant des marques dans la terre.

— Tu es de la police ?

L'autre partit à rire.

— Bon Dieu, Ahmed ! Il y a des flics, oui, et je sais très bien où ils se

trouvent. Toi-même, tout à l'heure, tu cherchais à les repérer.

— Donc tu n'es personne...

Cela redonna du courage à Ahmed. Si le type dans son dos n'était pas policier, alors les autorités n'étaient pas à ses trousses. Il avait encore une marge de manœuvre : si on descend un flic, on se retrouve avec une centaine d'autres flics au derrière, mais si on tue un quidam et qu'on l'enterre proprement, on est tranquille.

Il aurait dû raisonner autrement. Habituellement, un flic ne vous tue pas, contrairement à un inconnu. Surtout si ce dernier vous assène un coup de canon sur le crâne au moindre geste.

— Je suis quelqu'un, tout de même, fit la voix derrière lui, et je t'ai posé une question.

— Je n'ai pas compris.

— Dis-moi quand vous comptez embarquer la gosse.

— D'ici une semaine, pas plus.

— Et la mégère qui s'en occupe est au courant ?

— Oui. Elle sait aussi qu'elle n'a pas intérêt à s'y opposer.

— C'est Hafiz qui l'a prévenue ?

— Oui.

— Hafiz est mort.

Nouveau frisson, nouveau silence inquiétant, seulement rompu par un obscur battement d'ailes.

Mais le type à genoux s'écria :

— Ne me dis pas que tu protèges cette pute !

— Non, mon frère. Je ne protège que mes arrières. Maintenant, écoute bien : tu peux encore sauver ta peau si tu réponds à ma question.

Une lueur d'espoir traversa les yeux d'A Ahmed. Il prit une bouffée d'air en essayant de tourner la tête.

— Ne me regarde pas, Ahmed.

— Pour... Pourquoi ?

— Pour t'épargner de mauvais souvenirs.

Et il lui remit la tête droite du bout du canon. Mais Ahmed sentait à nouveau l'air dans ses poumons.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— C'est tout bête : qu'allez-vous faire de la gamine ?

— Elle... Elle obéit.

— Naturellement. Et elle ne sait pas ce qui est mal. Il y a une douzaine de fils de pute qui ont pu s'en apercevoir dans la maison, là, en bas. J'étais même le premier d'entre eux. Nadia obéit toujours.

— Je... Je n'ai pas eu affaire à elle.

— Mais tes patrons, eux, la connaissent. Maintenant, réponds : pourquoi ont-ils besoin d'elle ?

— C'est pour... un attentat.

— Une fillette comme elle pour un attentat ?... Là, tu m'étonnes.

— Je... Je dis la vérité.

— La vérité n'est jamais source de bonheur, mon frère. Bien au contraire.

Il lança un rire sec.

— Tu as promis... de ne pas tirer.

— Maintenant, Ahmed, tu vas connaître la vérité. Et elle est source de malheur, fais-moi confiance.

Il pressa la détente, froidement.

Une seule fois.

Le neuf millimètres creusa un trou énorme dans la nuque d'Ahmed.

Puis son bourreau souffla délicatement sur le canon fumant. Sans bouger un sourcil.

REQUIEM POUR UNE FEMME

Il y avait eu un craquement plus bas, à l'entrée de l'immeuble, comme si on forçait la serrure. Gabri, sur les nerfs, eut l'impression que ce bruit résonnait dans sa tête.

Il écarta Greta Lago du bras, la poussant inutilement vers le coin sombre de la pièce. Il avait dégainé l'arme que Conde lui avait fournie et la pointait vers l'escalier ténébreux. Il abattrait quiconque monterait les marches.

Mais, pour la première fois peut-être, il ne savait trop comment réagir. Les meurtriers qui marchaient à ses côtés dans la cour de la prison Modelo lui avaient donné des conseils contradictoires. « Avant d'appuyer sur la détente, tu comptes jusqu'à dix », lui avait dit un détenu. « Fais jamais ça, ducon, avait lancé un autre. Tous les mecs qui se sont amusés à compter jusqu'à dix se sont fait dégommer. »

Mais en bas le silence était revenu. La rue barcelonaise est pleine de voleurs à l'affût, et l'un d'eux testait peut-être la serrure. Alors ce gars n'était pas ambitieux : c'était l'un des immeubles les plus modestes du quartier.

Puis des pas retentirent. Quelqu'un s'éloignait. Les rues formaient une caisse de résonance sous des dizaines de fenêtres obscures. Il n'y avait aucune vie dans le quartier, excepté dans le grand bâtiment de Radio Nacional, qui avait déménagé récemment, et d'où l'on jurait que l'Espagne était une terre d'avenir. Auparavant, les employés trouvaient toujours un bar à proximité, sur le Paseo de Gracia. Désormais, s'ils s'engageaient dans la rue Sancho de Ávila, ils tombaient sur un funérarium, une entreprise de démolition et deux arrêts de bus déserts où l'avenir était en rade.

Gabri rangea son arme.

— Quelqu'un a essayé d'entrer, dit-il, mais on n'a rien à craindre. Conde ne m'a pas encore trouvé de remplaçant.

Il regarda Greta, ses yeux troubles. Elle n'arrivait toujours pas à y croire, et se sentait plus en sécurité chez elle qu'ailleurs : au moins, elle était sur son territoire. Elle eut un mouvement de recul lorsqu'il lui tendit la main.

— Tu dois sortir d'ici en vitesse, dit Gabri. Il te faut un endroit sûr,

inconnu.

— Mais où ?

— Un hôtel de l'autre côté de la ville fera l'affaire pour la nuit. Conde mettra quelque temps à te retrouver, mais tôt ou tard il y parviendra si tu restes à Barcelone. Dès demain, on cherche un logement en dehors de la ville. Avec toutes ces stations balnéaires, tu peux disparaître facilement. Je vais me renseigner.

— Mais...

— Oui, je sais, il faut prévenir Lidia. Tu l'appelles dans quelques heures quand on saura où aller, demain matin. J'ai déjà pensé à un endroit idéal où on n'a pas à présenter ses papiers : un hôtel de passe. Mais on ne peut pas y débarquer avec des bagages.

Il la pressa à nouveau de boucler sa valise, et il réussit à sourire sans grimacer.

— On n'entre pas dans un hôtel de passe avec une valise à la main, insista-t-il.

— Où est-ce qu'on peut aller, d'après toi ? J'imagine que tu veux me conduire dans un hôtel loin d'ici. Je vais peut-être accepter, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Lidia.

— Comment ça ?

— Eh bien, je vais l'appeler sur mon portable et lui dire de revenir ici, mais en taxi. Après, on repart tous les trois, tu viens avec nous. Je veux bien aller dans un hôtel, mais seulement si Lidia est là.

Sa méfiance était légitime même si l'intervention d'une tierce personne n'était pas sans risque. Il réfléchit un instant et déclara :

— Ça ne va pas nous simplifier la vie, mais je comprends ces précautions. Appelle Lidia.

— Je ne partirai d'ici qu'à cette condition.

Alors qu'elle composait le numéro, Gabri songea que Lidia le reconnaîtrait et n'aurait pas confiance en lui. Tout se compliquerait subitement, mais il n'avait guère le choix : sinon, il devait obéir à Conde. Il s'approcha du balcon, vit la rue déserte, la fenêtre familière au sommet du building et le silence palpable. Il essaya de faire le vide dans son esprit alors que Greta conversait au téléphone puis s'affairait ensuite dans la chambre. Il n'y arrivait pas. Ne penser à rien est le propre des crétins, mais c'est aussi un art quelquefois.

Gabri voyait sa femme, Elisa. Dans la rue.

La morte.

Mais soudain il cligna des paupières, comme s'il voulait interrompre un cauchemar. Dans la rue, il voyait non plus Elisa, mais un taxi qui venait d'arriver. Une silhouette qu'il connaissait mit pied à terre.

— Il y a une chose dont on n'a pas parlé, dit Greta.

— Quoi ?

— L'argent. Ce plan coûte cher, et je n'ai pas grand-chose.

— Ne t'inquiète pas. C'est Conde qui débourse, après on avisera. Surtout, il n'y a pas une minute à perdre.

On frappa à la porte selon ce code particulier qu'il connaissait. Le battant s'ouvrit sur la silhouette de Lidia, sa jupe courte, ses cuisses généreuses, tout ce monde de la nuit qui n'avait rien à voir avec les yeux de Lidia lorsqu'elle s'employait à classer les archives de la loi, comme on étiquette des insectes.

En découvrant Gabri, elle cligna des yeux, étonnée, sur la défensive.

— N'aie pas peur, lui dit-il. Elle va tout t'expliquer.

Il montrait Greta, l'air absente au milieu de la pièce, impavide.

— Il m'emmène dans un hôtel pour la nuit, je suis en danger dans l'appartement, fit-elle pour toute explication. J'ai accepté à condition que tu m'accompagnes. Comme ça, tu sauras où me trouver.

Lidia hocha la tête. L'explication avait suffi.

— Quel genre d'hôtel ? demanda-t-elle.

— Modeste, je dirais, décida Greta. Quand je travaillais pour Conde, je l'accompagnais quelquefois à des réceptions dans des hôtels de luxe. Apparemment... (elle se mordit la lèvre) il voulait que je m'habitue à son monde. Si j'entre dans ce genre d'établissement, on risque de me reconnaître et d'en parler à Conde.

— Tu as raison, dit Gabri. Allons dans l'un de ces nouveaux hôtels de la Via Layetana, où il y avait autrefois des bureaux et des sous-sols pleins de paperasses. Les clients ne s'y attardent pas, c'est discret. Demain, on verra bien.

— Demain, c'est moi qui déciderai, dit Lidia, lèvres pincées. Je n'ai pas l'intention de laisser Greta seule.

Gabri se retourna vers le petit balcon qui ouvrait sur la rue.

— Comme vous voudrez, murmura-t-il.

La rue aurait été déserte sans le taxi qui attendait sur la chaussée. Gabri leva les yeux pour prendre congé du building, de la fenêtre obscure d'où il avait épié sa proie. Il n'avait pas envie d'y remettre les pieds. Il prit aussi congé des vieux immeubles, une poignée, qui n'avaient pas été rasés, construits par des maçons aujourd'hui disparus et dont nul n'avait souvenir, ainsi que des carcasses d'usines et de l'âme des ouvriers qui avaient grandi là sans rêver, jamais. Tout se muerait bientôt en un district technologique, virtuel, au passé incrusté dans le signe arrobasse. Ne resteraient pour lui que le cadavre d'Elisa et le silence des chats qui veillaient sur sa tombe.

Greta Lago avait posé sa valise à côté de la porte. Elle souriait pour la première fois depuis une éternité.

— Allons-y, dit-elle, je suis sauvée, me semble-t-il.

Elle se trompait. Greta Lago était loin de penser que les yeux de la

mort étaient braqués sur elle à cet instant précis.

LES RUES DE SANDRA

Un sentiment d'étonnement avait gagné le poste de police, dans le quartier du Raval. Non content d'obéir à un ordre, Méndez conduisait une enquête !

Il se tenait aux aguets à Vallvidrera, à la demande du commissaire Monterde, et, de surcroît, il avait découvert un crime, sa conséquence directe à tout le moins : un mort.

Certes les mérites du vieux policier étaient somme toute relatifs. En discutant avec le jardinier, il avait entendu un coup de feu, amplifié par le silence des montagnes boisées où les riches aventuriers de Barcelone venaient s'établir autrefois. Méndez et le vieux jardinier s'étaient précipités, à trois à l'heure, vers les futaies où la détonation avait retenti. C'est ainsi qu'ils avaient découvert le cadavre, dans l'épaisseur de la forêt.

Peu après, cette forêt s'était remplie d'experts de la police scientifique, de médecins légistes, de brancardiers et d'un juge déplorant haut et fort l'abolition de la peine capitale. Quelques heures plus tard, Méndez était assis face au commissaire Monterde et à l'inspectrice Lucia Olmos, experte en banques de données. Avant toute autre chose, dans le strict respect du devoir qui était le sien, Méndez pensa que Lucia Olmos avait de belles gambettes.

En revanche, on ignore ce qu'elle pensa de l'inspecteur, mais elle déclara néanmoins :

— Je viens de recevoir la photo du défunt sur mon ordinateur. Il faut que je vérifie, mais sa tête me dit quelque chose.

— Où pensez-vous l'avoir vue ? demanda monsieur Monterde.

— Dans les fichiers des terroristes présumés. Si je ne m'abuse, le défunt s'appelait Ahmed, et il habitait à proximité de la rue Robador, juste à côté de la Rambla du Raval. J'imagine qu'on l'en a expulsé quand on a commencé à raser une partie du quartier pour construire un palace. Depuis, nous avons perdu sa trace.

— Je rêve d'y passer la nuit quand l'hôtel ouvrira ses portes, dit Méndez, si le portier me laisse entrer.

— Pour quelle raison ?

— Pour voir une dernière fois les fenêtres sur cour des bordels

d'antan. Il y a un cri de femme derrière chacune d'elles.

— Il y a pire encore, grogna monsieur Monterde. Je me suis toujours dit qu'on avait oublié des clients sous les gravats. J'ai plusieurs potes qui ont disparu depuis pas mal de temps. Es sont enfouis là-bas, à mon avis.

Il se tourna vers Lucia Olmos.

— Quoi d'autre sur cet Ahmed de mes deux ?

— C'est à peu près le même topo que pour Hafiz, l'autre victime. Il était membre d'un groupe financé on ne sait comment, qui avait fait l'objet de diverses enquêtes, de routine dirons-nous. Vous avez déjà pris le métro le dimanche de bon matin, commissaire ?

— Tôt le matin, on voit souvent des choses épouvantables. Mais c'est pire sur les quais du métro, j'imagine.

— Vous ne les fréquentez pas à cette heure-là, on dirait. Eh bien, monsieur Monterde, sachez que, même après dix heures du matin, vous seriez le seul Espagnol à voyager dans les rames. En dehors des touristes, il y a des foules d'immigrés qui profitent de leur temps libre pour rendre visite à leurs proches et à leurs amis. Il y a un nombre incalculable d'étrangers à Barcelone, près de vingt pour cent d'après les statistiques ; en réalité, on est plus proche des cinquante pour cent. Arpentez les Ramblas : les seuls indigènes, ce sont les marchands de journaux, les fleuristes et les statues vivantes. Si vous vous enfoncez dans le Raval, enfillez donc une djellaba ou un turban pour y passer inaperçu. Si vous gardez votre costume, la police finira par vous demander vos papiers. Et, en centre-ville, je vous invite à comparer la proportion d'étrangers et d'Espagnols. On est en tête pour le moment mais, dans dix ans, ils nous battront de justesse, dans les prolongations. Après, je préfère ne même pas y penser. La Généralité a raison de dispenser des cours de catalan aux Punjabis, ce sont eux les futurs citoyens de la communauté autonome. Jusqu'ici, c'étaient des Andalous et des marchands de vin de Castille-La Manche qui apprenaient notre langue, mais bientôt, terminé, ils auront disparu. Dans certaines rues, les prostituées au service du peuple, qui œuvraient à la cohésion nationale, ne sont plus espagnoles mais népalaises et centrafricaines, et elles sont arrivées à pied. Regardez les petites annonces dans notre vénérable presse locale : la plupart des filles qui monnaient leurs charmes sont des Chinoises, des Thaïlandaises ou des travestis brésiliens. Si j'étais un mec, je regretterais les braves matrones galiciennes qui montraient les photos de leurs mômes sur l'oreiller en ajoutant que le plus grand visait une carrière de médecin urgentiste. Il est impossible aujourd'hui de surveiller tous ces immigrés, monsieur Monterde.

Le commissaire principal regarda Méndez.

— Mademoiselle Lucia Olmos est mieux informée que vous ne l'êtes

sur les putains, ma foi dans la jeunesse s'en trouve raffermie. Votre avis, inspecteur ?

— Mademoiselle Olmos a raison. Toutes ces putes respectables que j'invitais à dîner ont été enterrées. Mais je reste en contact avec leurs rejets ; des fois, on lit le journal côte à côte.

— Et quant à surveiller ces foules ?

— On n'a pas assez d'effectifs pour infiltrer leurs réseaux, monsieur Monterde. Surtout ne me demandez pas de me déguiser en Indien ni encore moins en femme bantoue.

— Il suffirait de vous trouver un bon trottoir, Méndez. D'accord, je suis injuste, cette fois vous avez bien bossé. Qu'avez-vous pensé en découvrant le corps dans les bois ?

— Qu'il s'agissait d'une exécution, monsieur Monterde.

— Comme pour Hafiz en quelque sorte ?

— Oui, plus ou moins. Et je mets ma virilité à couper qu'on a utilisé la même arme pour abattre ces deux types.

— Vous misez gros, Méndez : votre virilité est on ne peut plus vaillante, c'est bien connu.

La jeune inspectrice rejeta sa belle chevelure en arrière :

— Ça confirme les premières impressions dont je vous ai fait part, dit-elle. Un groupe islamiste prépare un attentat encore plus monstrueux que celui perpétré dans les trains de Madrid, à Atocha. J'en ai maintenant l'intime conviction malgré l'absence de preuve. En dehors des événements de Vallvidrera, je ne dispose d'aucun autre élément.

Monsieur Monterde chercha en vain des remontants dans le tiroir où d'ordinaire il rangeait ses havanes. La crise économique était dévastatrice, même si Zapatero n'en mesurait pas l'étendue puisqu'il ne fumait pas. La mine abattue, le commissaire principal murmura :

— Je ne vois toujours pas le rapport entre ce prétendu groupe islamiste et cette simple maison à Vallvidrera, cernée de retraités et de vendeurs à crédit repentis. Nous savons qu'elle est habitée par une ancienne maquerelle des plus discrètes et une jeune trisomique. Si elle abrite le siège d'une organisation terroriste, je me la coupe !

— L'histoire de la police espagnole est jalonnée de commissaires qui ont dû se la couper, dit Méndez.

— Hélas, Méndez, vous ne serez jamais commissaire, sinon vous donneriez l'exemple.

Habituée à la prompte répartie de ses collègues, Lucia Olmos ne s'offusqua nullement. Méndez songea, perfide, que cette dame en revanche finirait commissaire sans devoir se couper rien du tout.

— En ce qui me concerne, mes impressions m'entraînent sur le terrain de l'absurde, dit-il. J'ai surveillé la maison, et personne d'autre n'y habite, j'en suis certain. En outre, j'ai l'appui d'un vieux

communiste que j'ai alpagué autrefois et qui a longuement séjourné en prison pour une cause qui n'a plus guère de partisan, même si le bonhomme y croit encore. S'il avait remarqué quelque chose de bizarre, il m'en aurait touché deux mots.

Tous trois gardèrent le silence.

Méndez reprit :

— D'après ce que je vois, autant dire pas grand-chose, et d'après ce que voient le vieux jardinier et les flics censés cueillir des champignons, on peut jurer qu'il n'y a personne d'autre dans la maison. En plus, le téléphone est sur écoute. Pourtant, je reste persuadé que la clef de l'énigme est là-bas, pour une bonne et simple raison : la gamine.

— C'est absurde, Méndez.

— Je vous l'accorde.

— Quel rapport entre une petite mongolienne et un attentat islamiste ?

— Aucun, de prime abord, mais je suis persuadé qu'il existe.

— Et qui joue les cruels justiciers en butant les terroristes présumés ?

— Je n'en sais rien, avoua Méndez.

— Eh bien, cuisinez la rombière qui vit là-bas. Menacez-la, serrez-lui la vis, niquez-la au besoin.

— Monsieur Monterde, je n'y consentirai que dans l'exercice de mes fonctions, et uniquement si l'ordre émane de Madrid.

— Putain, Méndez, au jour d'aujourd'hui, même pour tirer un coup, il faut une autorisation écrite. Tout ça m'échappe, et je ne comprends pas comment on a pu en arriver là. C'est idiot, mais j'ai l'impression qu'on est revenu au temps des croisades, quand l'Islam menaçait l'Occident : c'était la merde intégrale et les écrivains sans le sou devaient perdre un bras pour échapper à la précarité. Quelle époque, Méndez ! Et tous les galériens se la coupaient en chœur ! La chrétienté a lancé les croisades pour défendre les lieux saints et pour éviter que les Ottomans débarquent à Paris et besognent l'archevêque. Heureusement, après la bataille de Lépante et, plus encore, après la Première Guerre mondiale, les Ottomans ont cessé d'être une menace et les archevêques ont pu respirer.

— Cette paix n'a pas dû faire que des heureux parmi ces dignitaires, dit Méndez.

— Parlez pour vous, Méndez.

Et l'éminent monsieur Monterde reprit :

— Mais à présent l'Islam menace à nouveau l'Occident avec les seules armes dont il dispose : le terrorisme et le fanatisme, parce qu'il faut être illuminé pour s'immoler dans la foule en massacrant un tas de gens. J'ai du mal à comprendre, mais ces gars-là se multiplient

comme des lapins. Il faut être fada pour mourir en ayant foi dans un paradis peuplé de divans et de nanas bien en chair, qui ne doivent même plus savoir où donner de la tête, à mon avis.

— En Occident, on est mort pour moins que ça, murmura Lucia Olmos.

— Par exemple ?

— Un drapeau.

Les deux autres ne surent que répondre. Ils songèrent, dans cet ordre, au sens de l'histoire, du temps et de la gloire.

Méndez rompit le silence :

— C'est curieux. Nous sommes tellement fiers, nous autres, que nous mourons pour ne pas mourir.

— N'importe comment, il y a trop de gens qui meurent par ici, grommela monsieur Monterde. Et nous devons combattre le terrorisme issu de cette partie du monde. Les États-Unis ont réagi en envoyant des croisés en terre ottomane ; résultat, les Tours jumelles. Nous, nous avons envoyé des croisés en Irak ; résultat, l'attentat d'Atocha. Nous avons encore des croisés en Afghanistan, mais nous ignorons ce qu'il nous en coûtera. On est revenu au temps du péril islamique, pourtant personne n'y croyait il y a encore quelques années. Mais il y a une différence de taille : autrefois, pour entrer dans Vienne, les Sarrasins devaient couper les couilles des assiégés au cimetière et, d'après moi, ce n'était pas une mince affaire. Mais aujourd'hui leur tâche est simplifiée : ils te collent une bombe sous les burnes.

Et de conclure, péremptoire :

— Il n'y a plus qu'à savoir où sont les roupettes des mecs qui vont s'asseoir dessus.

Méndez se tassa sur son siège, comme affecté directement par cette déclaration.

— Si vous songez aux miennes, monsieur Monterde, ils ne vont pas trouver grand-chose, je vous assure. Elles n'ont plus guère de succès, dernièrement.

— Vous les mettrez quand même sur la table, Méndez. Surveillez la maison, ouvrez l'œil jour et nuit. Je vais déployer une brigade pour interroger les gens du quartier. Je compte mobiliser tous nos informateurs et nos indics. Et cantonnez-vous à votre mission, c'est un ordre ! Cuisinez la maquerelle. Et niquez-la, compris ? J'ai ouï dire, inspecteur, qu'à l'époque d'Alphonse XIII vous étiez un tigre au plumard.

Le silence se fit tout à coup.

Méndez était pâle. Une tension insupportable régnait dans le bureau.

Puis Lucia Olmos détendit l'atmosphère :

— Et moi alors, qui vais-je niquer ?

— Vous, interrogez les banques de données !

Et ils se levèrent tous les trois.

En tout cas, Méndez avait une mission. Mais il se garda bien de l'accomplir. D'abord, il observa Lucia Olmos en songeant : « Si tu fouilles comme il faut dans les banques de données, tu vas en déterrer, des affaires de braguette ! »

Puis il enfrenait les ordres de monsieur Monterde.

Le parloir était petit et hostile bien que fraîchement repeint et perméable à la lumière du dehors. Les murs semblaient s'être imprégnés de la peur des prisonniers qui savaient qu'ils ne sortiraient pas, et de l'angoisse des avocats qui savaient qu'on ne les paierait pas. On entendait les multiples rumeurs des couloirs, les pas réglementaires, les serrures et les portes.

Méndez examina Sandra López, l'éternelle fiancée.

Elle était blême.

— Désolé, vous n'aurez pas un jour de liberté comme l'autre fois. Je ne peux plus obtenir de permission.

— Je comprends, fit Sandra.

Toutefois elle ne manifesta aucune reconnaissance à l'égard de Méndez. Elle avait les lèvres pincées, le regard absent : elle était ailleurs en quelque sorte.

— Ça n'a pas été simple d'arriver jusqu'ici, reprit Méndez, et, avant de me laisser passer, on m'a expliqué deux choses.

— Lesquelles ?

— Primo, ils vous gardent à l'infirmerie pour mieux vous surveiller. Et, secundo, vous avez essayé de vous suicider.

Elle le regarda fixement et ses yeux exprimaient non la fatigue ni la colère, mais un sentiment de paix.

— J'y arriverai, Méndez, faites-moi confiance.

— Je suppose que vous voyez des psychiatres qui vous bourrent de cachets pour vous assommer.

— Ils voudraient bien, mais rien à faire. Je ne ferme pas l'œil de la nuit, et je vois des images sur les murs.

— Ah bon ? Quel genre ?

— Les rues.

Méndez ferma les yeux, la comprenant probablement. Au bout du compte, il vivait dans les rues, connaissant chaque entrée, il respirait leur passé.

Il évacua ces pensées en posant le regard sur la femme.

— Sandra, c'est un hommage.

— Hein ?

— Vous n'êtes pas seule dans ces rues.

— Non.

— Vous vous repassez votre vie avec lui, votre foi, vos souffrances. Bon sang, je vous parle comme un curé, moi qui aime tant blasphémer ! Je veux dire que vous recréez les moments que vous avez passés avec lui, et donc c'est un hommage.

— Pourquoi ?

— Vous lui redonnez vie. Je vous ai dit que Fernando ne mourrait pas tant qu'on se souviendrait de lui. Tel est votre devoir. Vous vous en acquittez très bien.

Elle évitait de le regarder. Elle avait tourné la tête, le visage inondé d'une lumière peut-être illusoire.

Soudain, elle demanda sur un ton ironique :

— À votre avis, Méndez, combien de temps me reste-t-il pour accomplir mon devoir ?

— Qu'en disent les médecins ? fit-il pour toute réponse. Ici, l'équipe est sérieuse.

— Certes. Autrefois, quand le garrot était encore en vigueur, ils calculaient le temps que le condamné mettait à mourir. Et ils se trompaient d'une demi-heure, pas plus, paraît-il.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont dit ? Répondez-moi.

— Ils m'ont dit qu'ils calmeraient la douleur.

— Pas seulement, Sandra, on accomplit des miracles aujourd'hui.

Il y eut un sourire amer, lointain, aux lèvres de la femme.

— Vous êtes un menteur invétéré, Méndez.

— Moi ?... Comment ça ?

— Là, vous mentez. Et vous m'avez déjà menti une fois dans ce petit café de la Ronda de San Antonio quand vous m'avez raconté que quelqu'un avait essayé de tuer Fernando. Vous pensiez que je me poserais des questions, que ça m'ôterait l'envie de me suicider. Vous m'avez menti en m'obligeant à réfléchir, en m'obligeant à vivre. Et je devrais vous remercier ?

L'inspecteur baissa les yeux tandis que la lumière virait au gris dans l'espace oppressant. Il retrouvait la clarté familière des chambres intérieures, des balcons morts.

— Que dois-je faire, Sandra ? murmura-t-il.

— Ramener Fernando.

— Je vous ramène ses rues, qui sont aussi les vôtres et les miennes. Je vous ramène sa mémoire, qui à présent vous appartient pleinement. Personne ne peut la changer.

Il faillit lui serrer la main au-dessus de la table mais se ravisa finalement. Méndez, qui gardait une poigne herculéenne, s'était découvert des mains de vieillard.

— Plus personne ne pourra effacer cette mémoire, Sandra, vous-même n'y parviendriez pas.

Et il la regarda intensément. Les yeux de Méndez exprimaient peut-

être la seule vérité de ce monde, la vérité du temps. Un sourire forcé aux lèvres, il murmura :

— On vous soigne et on veille sur vous à l'infirmierie, mais c'est d'une autre aide que vous avez besoin. D'une occupation, par exemple. C'est une planche de salut pour certains prisonniers.

La bouche de la femme se plissa quand elle voulut sourire elle aussi.

— Savez-vous ce que je faisais, Méndez ?

— Oui, vous restauriez des tableaux anciens. Je trouve que c'est un beau métier.

— Ça me plaisait énormément, j'avais l'impression que l'esprit des peintres d'autrefois était là, et que j'en profitais d'une certaine façon. J'avais les doigts qui tremblaient quelquefois, Méndez. À cause de la fatigue : je travaillais trop parce qu'on avait besoin d'argent, Fernando et moi. Je prenais tout ce qui se présentait, tout... Eh bien, c'est une époque révolue, que vous le veuillez ou non. Quelle peinture voudriez-vous que je restaure dans ma cellule ? Peut-être ont-ils le portrait de l'ancien bourreau de Barcelone. Je lui redonnerai un coup de jeune. Et pour finir, on l'accrochera en évidence dans la chapelle.

— C'est bien, Sandra, vous n'avez pas perdu votre sens de l'humour... Il faut le garder jusqu'au bout car la vie est une farce.

Elle s'efforça de penser à quelque chose qui la rattache au monde, qui lui prouve qu'elle avait encore des mains, des yeux, un sexe, même s'il était mort, et un joli cul, même s'il était posé sur le tabouret d'une prison. Elle s'efforça de penser à quelque chose qui la rattache à ses souvenirs et à la vie, quand la vie existait.

Quand la vie existait...

Ces pensées lui étaient douloureuses, Méndez s'en rendait compte. Pour éviter qu'elle ne relâche son attention, il enchaîna :

— Vous exerciez vraiment un beau métier, et vous avez dû rencontrer des gens très importants. Quand on n'a qu'un pauvre salaire comme moi et qu'on est criblé de vices, on n'a pas d'œuvres à restaurer.

— C'est vrai, j'ai rencontré des gens très importants, mais ils ne me payaient pas beaucoup pour autant. Je ne disais jamais non, mais il y avait des hommes sans scrupule qui ensuite disparaissaient. Et certains étaient riches, très riches... Mais à quoi bon évoquer ces souvenirs qui n'ont plus de sens ?

— Ils en ont un pour moi. Votre monde m'intéresse, dit Méndez afin qu'elle continue à s'exprimer. Et les mauvais payeurs m'intéressent aussi, comme je travaille dans la police.

— Vous seriez étonné, Méndez. Le capitalisme est féroce de nature. Mais quand il a les coudées franches, je ne vous dis pas.

— C'est vrai, aujourd'hui, rien ne fait obstacle au capitalisme. On l'a même érigé en exemple moral.

Sandra essaya de sourire. Au moins, elle ne s'attristait plus sur son sort. Le regard toujours absent, elle dit :

— J'ai travaillé pour d'illustres familles qui possédaient des portraits de leurs ancêtres. Une fois, on m'a confié un Modigliani et un Juan Gris. J'ai constaté qu'ils étaient faux, mais je n'ai rien dit. Pourquoi faire de la peine quand on peut l'éviter ?

— Il faut être extrêmement vigilant, dit Méndez. Moi, un jour, on a voulu me fourguer une toile du Douanier Rousseau ?

— Et alors ?

— Je l'ai achetée.

Elle faillit éclater de rire. Méndez soupira, soulagé. Il valait mieux que Sandra ne pense pas, qu'elle se sente épaulée.

— Vous pourrez me la restaurer. Elle est au fond d'un couloir, dans le café où j'habitais par le passé.

— Imaginez qu'elle soit authentique...

Ils sourirent tous les deux un instant, rompant ce climat étouffant. Elle réussit à le fixer droit dans les yeux et poursuivit :

— J'ai travaillé pour les Vidal, les Mir, les Linares... Maintenant j'ai du mal à y croire, mais à l'époque j'étais pleine d'espoir : chaque heure d'amertume renfermait une part d'espérance. Mais je ne devrais pas en parler, c'est idiot. Ça n'a plus aucun sens.

Méndez haussa les sourcils. Il avait l'air distrait, pourtant ces noms déterraient des archives enfouies dans sa mémoire ; il eut un déclic tout à coup.

— Les Linares ?

Il se rappelait une conversation avec le commissaire Monterde, irascible amateur de havanes, une conversation avec Lucia Olmos, l'informaticienne aux jambes somptueuses. Les Linares n'avaient-ils pas été menacés par des terroristes islamistes ?

Cela paraissait lointain, surtout vis-à-vis de Sandra López, néanmoins il interrogea :

— Avec quel membre de la famille étiez-vous en contact ?

— Avec le P.-D.G., un dénommé Conde. J'ai aussi rencontré sa femme, qui était très distinguée. Mais j'ai surtout connu le patriarche de la famille, le vieux patron, le propriétaire des tableaux. C'est lui qui me donnait les instructions. Il vivait dans une espèce de musée, un immense appartement de l'Ensanche rempli de peintures et de sculptures. Il n'avait plus qu'à y bâtir un panthéon.

— On trouve encore ce genre d'habitat bourgeois quelquefois, dit Méndez. En réalité, ça vaut une fortune, mais il n'y a plus que deux yeux moribonds qui en profitent ; certes, ils se fermeront sur un joli décor. J'ai connu un veuf très fortuné qui, à l'article de la mort, avait fait placer devant son lit un portrait habilement exécuté pour rendre le dernier soupir en le contemplant.

— Un portrait de sa fille ?

— Non.

— De sa femme ?

— Non plus.

— Alors qui était-ce ?

— Sa maîtresse.

Et Méndez d'ajouter :

— Plusieurs grands films ont été tirés du roman *Guerre et paix*. Dans l'un d'eux, il y a une scène où Napoléon, en pleine campagne de Russie, découvre le cadavre d'un officier ennemi serrant un drapeau dans ses bras. Et Napoléon dit : « Une belle mort. » Quand je repense à ce vieillard, je me dis la même chose : « Une belle mort. »

Sandra López le fixait toujours dans les yeux.

— Vous êtes un cynique, Méndez.

— En effet.

— Allez au diable.

— Dites-moi, avant que j'y aille, comment s'est déroulé ce travail pour les Linares. On vous a payée correctement ?

— Là, Méndez, c'est une autre histoire.

— Je vous écoute.

— On est d'accord sur un point, vous et moi, je pense : le capitalisme à l'état sauvage est sans pitié, et ça devrait empirer, j'en ai peur. Les Linares sont des ultracapitalistes, surtout le vieux. J'ai effectué une lourde restauration, puis il m'a annoncé qu'il me paierait six mois plus tard.

— C'est bien long. Vous ne pouviez pas rester six mois sans manger.

— Que le travailleur mange ou non, cela ne ressort pas dans les bilans. La suite est encore plus touchante.

— Que s'est-il passé ?

— Une fois le délai écoulé, il m'a dit qu'il ne pouvait pas me payer, il fallait attendre encore un mois. Mais comme il comprenait ma situation, disait-il, il m'a proposé une solution.

— Laquelle ?

— Il m'accordait un prêt sur un mois correspondant au montant de sa dette. Au bout d'un mois, le prêt serait donc annulé, et je n'aurais rien à rembourser puisque c'était le prix de mon travail. J'étais quand même censée lui verser de modiques intérêts, dix pour cent du montant. Autrement dit, je lui payais des intérêts pour toucher l'argent qui m'était dû.

— Et vous avez accepté ?

— J'ai eu un élan de dignité, parfaitement inutile. Les élans de dignité des ouvriers ne servent à rien, si ce n'est à crever sur une barricade. Je n'ai rien touché : je lui ai dit de se fourrer l'argent où je pense.

— Et il se l'est carré dans l'anus ?

— Non, dans son portefeuille.

— Fils de pute, laissa tomber Méndez avec la bienveillance qui le caractérisait.

— Les fils de pute ont la vie dure, Méndez. Cet homme-là est toujours en pleine forme.

— J'irai le trouver.

— Surtout ne lui demandez rien.

— Je lui demanderai une clope.

Il vit, du coin de l'œil, qu'elle esquissait un nouveau sourire, ce qui prouvait qu'elle avait oublié ses problèmes momentanément.

Cette fois, il lui serra la main en murmurant :

— Nous avons eu une conversation très intéressante, Sandra. Je repasserai vous voir si vous voulez bien.

Elle ne répondit pas. Son sourire, à peine une ébauche, s'effaça peu à peu, et Méndez observa qu'elle s'enfonçait dans son monde, dans sa coquille.

— C'est vous qui décidez, murmura-t-elle.

Alors elle se releva, peut-être avec plus de souplesse. Un souffle de vie lui était revenu, un souffle si ténu qu'elle ne le sentait pas.

— Merci, Méndez, fit-elle néanmoins.

Et le policier s'éloigna en songeant que leur conversation n'avait eu aucun intérêt. Il lui avait rendu visite pour lui changer les idées. Il venait d'accomplir un acte humain, voire médical, pour ainsi dire.

Là où Méndez déjeunait, on risquait de mourir par intoxication, mais là où il réfléchissait, toute pensée risquait d'être saisie par ces tentacules qui se déploient en l'air comme chacun sait.

Le vieux patriarche de la famille Linares n'avait pas payé le travail de restauration.

Et alors ?

Plus le capitalisme restreint ses dépenses et tire profit de l'indigence d'autrui, plus il croît et suscite l'admiration.

Méndez sortit de la prison, mais cette maudite pensée continuait de le hanter.

Pour étonnant que cela paraisse, on l'avait laissé sortir malgré sa dégainé. Sans doute pensait-on qu'il avait droit à une permission.

LA DERNIÈRE FENÊTRE

Il était là.

La bouche du revolver en face de lui.

Le doigt se crisperait sur la détente.

Gabri allait mourir.

Il n'aurait jamais cru qu'il mourrait ainsi, dans le décor dépouillé d'un building d'où l'on voyait le dernier-né des districts, le quartier arrobasse, le royaume des ordinateurs qui avait supplanté celui des réveille-matin. Dans un building édifié sur une vieille parcelle où l'on trouvait naguère une usine, une centaine d'ouvriers endormis, un vigile et une sirène.

Il allait mourir devant la fenêtre qui lui avait servi d'observatoire, une fenêtre qu'il haïssait.

La dernière fenêtre.

Tout s'était déroulé si vite que Gabri peinait à remettre de l'ordre dans les événements. La veille au soir, trois personnes avaient quitté l'appartement qu'il avait tant épié : Lidia Ferrer, amie de Greta Lago, Greta et lui-même. Ils s'étaient rendus dans un hôtel à l'opposé de Barcelone, où Greta pourrait passer la nuit. Ensuite, il lui chercherait un autre refuge en dehors de la ville, où elle serait en sécurité provisoirement.

Le lendemain matin, alors qu'il avait accompli ces tâches, la réalité avait posé ses exigences : d'abord, il devait abandonner son nid d'aigle sans laisser aucune trace. Une précaution élémentaire.

Le quartier avait repris ses activités lorsque Gabri avait regagné l'appartement au sommet de la tour afin d'éliminer tout ce qui pouvait constituer un indice. Il ne tromperait pas Conde, il n'en avait pas l'intention, mais il voulait échapper à une enquête de police. En effet, il pouvait encore se passer mille choses dans l'appartement.

Il avait donc ouvert avec sa clef. Tout était en ordre. Il avait vu un sac avec des restes de nourriture, un cendrier plein de mégots, du papier cellophane usagé, des gants en latex, le petit lit défait. Et la fenêtre par où il guettait la femme en sursis.

Il était entré et avait collecté les résidus dans un autre sac, qu'il aurait soin de jeter dans un conteneur un peu plus loin. Il avait remis les draps en place, s'assurant qu'aucun objet personnel ne s'y était glissé, puis vérifié les autres pièces, à commencer par la salle de bains.

Et il était là. Il l'avait vu en poussant la porte. Tout d'abord l'œil du revolver ; et la petite fenêtre par où s'engouffrait la lumière ; puis un sourire glacial.

Le sourire glacial de Conde.

Gabri se croyait maître de ses nerfs, mais cette fois il ne sut réagir, la surprise était énorme. Il resta les pieds cloués au sol, oubliant qu'il avait une arme également, celle que Conde lui avait fournie pour éliminer Greta. De toute manière, il ne pourrait pas s'en servir.

Conde lui intima à voix basse :

— Recule jusqu'au mur, les mains derrière la nuque !

Il s'exécuta.

— À genoux.

Là, il refusa d'obéir. Il était un homme mort, mais il voulait finir debout. S'il lui restait une chance, aussi minime fût-elle, il ne pourrait pas la saisir genoux à terre.

Le silence se fit tout à coup, le silence des immeubles neufs sans âme. Il y eut un coup de frein dehors, le grincement d'une grue, un martèlement dans un vieil atelier dont l'âme était détruite méthodiquement. Le quartier palpait autour du building esseulé.

— J'ai dit à genoux.

— Je mourrai debout, Conde. Pour toi, ça n'a pas d'importance.

Il disait vrai. Conde s'en fichait : Gabri n'avait aucune chance de s'en tirer. Le cerveau travaille comme jamais quand on est près de mourir, et Gabri s'aperçut que son ancien commanditaire avait commis une erreur : la détonation retentirait dans l'immeuble à moitié désert. Il lui en fit la remarque.

— Si tu me flingues ici, tu n'arriveras pas jusqu'en bas, Conde. En entendant le coup de feu, les voisins sortiront dans l'escalier et te verront descendre.

— C'est un risque à courir. J'ai des gants, tu vois ? Je vais balancer le revolver par la fenêtre qui donne sur le terrain vague, derrière. Nul ne saura qu'il m'appartient. Je peux aussi rester dans la cage d'escalier, l'air étonné, comme les voisins. Personne ne fera le lien entre nous ni ne saura qui a loué ce bureau.

Conde avait raison, mais un tel pari n'était pas sans risque. Toutefois, le risque était plus élevé s'il laissait la vie sauve à Gabri. Celui-ci comprit qu'il avait peu de chance de gagner du temps en insistant.

Il essaya néanmoins.

— À quoi tu joues, exactement ? dit-il, faussement étonné. Je travaille pour toi. Je n'ai commis aucune erreur, autant que je sache.

L'autre eut un petit rire moqueur.

— Les buses comme toi n'ont rien à foutre dans ce monde, tueur de mes deux. Tu aurais pu prévoir que je viendrais ici, de jour comme de nuit, n'importe quand, pour surveiller ton travail. Je suis passé hier soir, figure-toi, et surprise : tu étais sorti en laissant tout en place, par conséquent tu ne pouvais pas être bien loin. Tu n'étais pas loin, en effet.

Il releva son canon, maintenant pointé entre les sourcils de Gabri.

— Non, tu n'étais pas loin, poursuivit-il sèchement. J'ai pris tes jumelles pour observer l'appartement que tu aurais dû surveiller. Et je t'ai vu, j'ai vu tes jambes et celles de Greta. Et elle n'était pas morte, au contraire. Et, comble de l'histoire, il est arrivé un taxi d'où est sortie Lidia Ferrer.

Gabri se mordit les lèvres, impuissant. Tout concordait, évidemment. Conde connaissait bien Lidia Ferrer : elle avait été son employée, elle aurait dû être sa victime.

Conde poursuivit en grinçant des dents :

— J'ai gardé le meilleur pour la fin : vous êtes repartis en taxi tous les trois. Tu ne feras aucun mal à Greta... Au contraire, tu la protèges.

Le revolver effleura le front de Gabri.

— Je ne veux même pas d'explications, ajouta froidement Conde, mais la comédie est terminée. Tu m'as déçu, voilà tout. Je ne pensais pas qu'un type qui avait planté un prisonnier avec un poinçon et décapité un autre homme se laisserait convaincre par une pute comme une âme sensible.

— Les putes ont un grand pouvoir de persuasion, Conde. Tu devrais le savoir. Mais ce n'est pas ça qui m'a convaincu.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— Je ne tue pas une femme enceinte, Conde. Cet enfant, c'est tout ce qu'elle aura, même s'il n'en vaut pas la peine. C'est marrant, en prison, j'ai appris les vers d'une femme qui devait se sentir seule elle aussi. Tu ne peux pas comprendre, Conde. Ce poème disait : « Dans ma pauvreté, Dieu m'a permis d'être mère. »

Et il ferma les paupières. Derrière ces paupières allait disparaître un monde qu'il n'avait pas choisi, mais qui était le sien et qu'il ne reverrait jamais.

Peut-être était-ce une mort stupide, mais impossible d'y échapper. Peut-être même ne le voulait-il pas.

Il eut la sensation que sa vie entière avait été une erreur.

Mais la question de Conde retarda sa mort, laissant en suspens la peur ultime de l'instant ultime.

— Dis-moi seulement où tu as emmené Greta, quelle foutue planque

tu lui as trouvée.

— Tu vas engager quelqu'un d'autre pour la tuer, hein ?

— À ton avis ?

— Tu as trop peur de ta femme, Conde, et que les Linares te flanquent dehors comme un malpropre.

L'autre rit timidement.

— On n'a pas souvent l'occasion d'entrer dans une famille pareille, tueur de mes deux. Mais tu ne peux pas comprendre, tu n'es jamais entré nulle part.

Il appuya le canon sur le front de Gabri qui, les yeux grands ouverts, regardait la mort en face. Il faillit rire, étonnamment, ce connard de Conde s'y prenait comme un manche : il allait se couvrir de sang en tirant d'aussi près, ensuite il aurait du mal à quitter l'immeuble. Il serait puni, bien fait pour sa gueule ! Peut-être qu'il y avait une justice finalement, songea ironiquement Gabri.

Seuls les sots se font prendre, bien sûr.

Conde bredouilla :

— Adieu...

C'est alors qu'ils la virent réellement tous les deux, c'est alors qu'ils virent l'ombre en suspens.

LA MAISON DES FEMMES

Monsieur Monterde, éminent commissaire principal, avait dit contre toute attente :

— Mes félicitations, Méndez.

N'ayant reçu aucune félicitation ces dernières années, Méndez interrogea :

— Pourquoi ?

— Eh bien, vous n'avez plus de travail. Vos vœux sont exaucés, après tout. Désormais, vous pourrez patrouiller dans vos rues en toute liberté, dénombrer les cornes sur chaque palier, arrêter les pickpockets manchots, discuter avec les fils des putes à la retraite, et enfin vérifier la fraîcheur des pizzas à la carbonara que vous mangez dans les bouis-bouis de votre quartier. D'ailleurs, il paraît qu'un membre d'ETA qu'on allait coincer s'est réfugié dans l'une de ces gargotes.

— Pourquoi n'ai-je plus de travail, chef ? Quelle est la cause de cette exquise félicité ?

— Le juge en charge de l'affaire nous a niqué la gueule, Méndez. D'après lui, rien ne prouve que la bonne femme de Vallvidrera, l'ex-tauière prénommée Dalia, soit liée de près ou de loin aux crimes commis là-bas. Aucun lien n'a été établi, il est vrai. Et lorsqu'on lui a demandé de la maintenir sur écoute un peu plus longtemps, il a refusé. Il ne veut pas non plus qu'on l'arrête pour l'interroger. On est juste autorisés à surveiller les alentours de la maison, ce qui n'est pas du ressort du juge, et j'ai déjà des hommes sur place, des spécialistes. Donc vous n'avez plus besoin de faire le pied de grue à la porte, Méndez.

— Pourtant, je ne dérange personne.

— Non, Méndez, mais vous faites tache dans le décor. Les gens du quartier pensent que vous fourguez des assurances obsèques. Et je dois pouvoir compter sur vous si une affaire émerge à l'improviste, même si j'espère que non.

Méndez était abattu.

Quoique rompu à l'inactivité forcée, il avait pris goût à l'air pur des villas et des jardins. Il avait même plus d'appétit ces derniers temps.

— Je me conformerai aux ordres, chef, comme toujours. Si vous

avez besoin de quoi que ce soit, vous m'appellez. Justement, hier soir, j'ai pensé à recharger mon portable.

Et il sortit. Dehors l'attendaient la liberté de la Calle Nueva, l'aristocratie de la Rambla du Raval avec ses Indiens, ses Arabes, ses Péruviens et ses Ivoiriens qui s'étaient substitués à la tradition anarchiste du quartier et aux chansons de Raquel Meller. Mais peut-être le district n'avait-il pas tout perdu, peut-être qu'une vieille pute du bordel La Emilia était revenue mourir dans ces rues. Méndez s'éloigna du commissariat de sa démarche de matou, la queue entre les jambes.

De toute manière, évidemment, il désobéirait.

On lui avait enjoint de ne pas travailler.

Au boulot, donc !

Un monde réclamait son attention, celui du patriarche des Linares, l'amateur de tableaux, celui qui réglait ses dettes en accordant un prêt assorti d'intérêts. Un monde de fortune ancienne, de tapis historiques, de titres de la dette publique encadrés dans les couloirs, de corsets d'amantes au creux d'une armoire. Ce capitalisme à l'ancienne fascinait Méndez quelque part. Dernièrement, il jouissait d'un regain de santé, il est vrai.

Il vérifia l'adresse du patriarche, Ángel Linares, le beau-père de Conde. Il possédait un vieil appartement dans la rue Caspe, près de l'école des jésuites, où maintes générations de patrons avaient été formées, et non loin de la grande radio, la doyenne du pays, où moult patrons avaient fait entendre leur voix. Les appartements qui avaient conservé leur surface d'origine étaient vastes : des balcons ouvraient sur la rue pour observer les embouteillages, et des galeries, à l'arrière, donnaient sur les patios de l'Ensanche, sur les dames qui jouaient avec leur chien et les bonnes dominicaines qui arrosaient les parterres. Il y avait des dames et des chiens au pedigree irréprochable, à condition de n'y point regarder de trop près.

C'était un monde discret, hermétique à certains égards.

Méndez sonna. Il découvrit une bonniche dominicaine suivie d'un chien, tous deux sans pedigree.

— S'il vous plaît, j'aimerais parler à monsieur Ángel Linares. Je m'appelle Méndez, je suis inspecteur de police.

Monsieur Ángel Linares le reçut de mauvais gré, mais il n'avait pas le choix. Les inspecteurs de police n'avaient jamais constitué un réel danger pour cette vieille bourgeoisie, mais plutôt une sphère inconnue. Méndez, un brin timide, posa son derrière sur le bord d'un gros fauteuil. Il se trouvait devant un septuagénaire d'une centaine de kilos qui occupait tout un divan et Dieu sait quel autre espace. Il portait une cravate impeccable, comme aux temps bénis de monsieur

Cambó(10), une chemise immaculée et, par-dessus, une robe de chambre en soie avec des broderies dessinant vaguement un dinosaure, ou peut-être un oiseau japonais. Si tout était résolument moderne dans la demeure des Linares en banlieue, tout était ancien dans ces murs. Il y avait des meubles lourds et solvables, des tableaux du XIX^e siècle, un Cusachs notamment, deux tapis persans qui luisaient d'usure et un piano à queue où Montserrat Caballé avait dû faire ses gammes dans sa jeunesse. Si l'argent était né dans ce lieu solennel, on ne l'étafait plus désormais.

— Montrez-moi d'abord votre insigne, je vous prie, et dites-moi ce qui vous amène.

Méndez exhiba un insigne des plus anciens, où le général Primo de Rivera aurait pu un jour apposer sa signature.

— Je ne voudrais pas vous importuner, dit-il, mais deux meurtres liés au terrorisme islamiste ont été commis récemment. Je viens vous trouver personnellement pour vous montrer ces clichés. Ce n'est pas joli à voir, mais les visages sont assez nets. Vous les connaissez ?

Il lui présenta les images post mortem des deux crimes perpétrés aux abords de Vallvidrera. Monsieur Linares les examina d'un air dégoûté et les lui restitua.

— Je n'ai jamais vu ces types. Je ne fraie pas avec la racaille.

— Bien sûr, mais la racaille se commet peut-être avec vous. Dernièrement, votre famille a reçu des menaces terroristes.

— Quel rapport ?

— Nous sommes en train de recueillir des informations. Voyez-vous, c'est la routine dès lors qu'il se passe quelque chose d'important. Donc ces deux hommes n'ont eu aucun contact avec votre famille...

— Pas ces deux-là, non.

Lucia Olmos avait transmis les copies des banques de données à Méndez, aussi ne craignait-il pas de tomber dans une contradiction. Affichant l'assurance d'un homme bien informé, il demanda :

— Vous voudrez bien, je pense, m'expliquer à nouveau comment ces menaces vous sont parvenues.

— Par téléphone. Ils m'ont dit que je mourrais ou qu'ils tueraient un membre de ma famille. Une autre fois, ils m'ont dit que nous allions tous y passer, ce qui m'a paru terriblement logique. Ces tueurs utilisent des bombes et non pas des armes de poing.

— Monsieur Linares, ces menaces ciblées méritent une attention particulière de nos experts. Les terroristes islamistes ont cette particularité : ils frappent sans crier gare. Et ils commettent des attentats aveugles en massacrant un tas de victimes innocentes.

— Je sais parfaitement comment procèdent ces groupes, cher ami, et vos collègues m'ont déjà amplement interrogé sur la question. Je vous saurais gré d'abréger.

Le patriarche prit l'air d'excédé d'un homme habitué à commander, avec de lourdes responsabilités, et que l'on prive d'un temps précieux.

— Nous nous interrogeons de plus en plus sur leurs motivations, nous autres spécialistes. Vous savez ou vous devinez probablement pourquoi ces terroristes vous ont menacés.

— J'ai dirigé des affaires dans différentes régions du Moyen-Orient, notamment dans la bande de Gaza, car nous travaillons dans l'exportation et la distribution. D'ailleurs, quatre-vingts pour cent des entrepreneurs connaissent le même sort de nos jours : on disparaît si on n'arrive pas à se développer à l'international. Un jour, les Palestiniens ont posé une bombe dans notre plus grand magasin. L'affaire a capoté, et on a perdu une fortune.

— Qu'est-ce qui pouvait les inciter à faire sauter un bâtiment qui abritait une entreprise étrangère ?

— Eh bien, je vais vous le dire, monsieur le policier de la Calle Nueva. À propos, vous êtes en dehors de votre juridiction, ici dans l'Ensanche. Il y avait une raison, nous l'avons compris aussitôt : une famille juive qui travaillait pour nous habitait au-dessus du magasin. Elle a été réduite en bouillie.

— On lit ça dans la presse tous les jours, malheureusement, dit Méndez. Cela fait cinquante ans qu'on organise des conférences de paix, et cinquante ans qu'il y a des attentats et des victimes.

— J'espère ne pas être amené à lire le prochain article dans la presse, dit Ángel Linares.

— À quel sujet ?

— Au sujet de la vengeance des islamistes contre ma famille. Le drame dont je vous ai parlé est survenu il y a deux ans, et mes affaires en ont vraiment pâti ; tant et si bien que j'ai mis la clé sous la porte. Mais, avant cela, j'ai eu un entretien avec des agents du Mossad, les services secrets israéliens, et je leur ai fait part de mes soupçons concernant l'attentat. La maison du coupable a essuyé un tir de missile quelques jours plus tard. Le Mossad ne fait pas dans la dentelle. Ces repréailles ont eu raison de l'auteur du massacre et d'une vingtaine d'Arabes en prime. Les survivants ont su que j'avais parlé. J'avais quitté le territoire mais le principe action-réaction était enclenché : les uns tuent, les autres se vengent. Et ma famille était prise en tenaille.

Linares parlait naturellement, avec une certaine lassitude, ayant déjà raconté son histoire. Et Méndez comprenait parfaitement : la vengeance appelle la vengeance, et la famille Linares ne serait nulle part en sécurité. Bien sûr, les manuels nous expliquent que les forces de l'ordre, hautement civilisées, nous protègent.

Et Méndez se mit à réfléchir. Nul doute que les deux morts à proximité de la maison de Vallvidrera allaient attirer des ennuis aux Linares, mais il ne voyait pas le rapport avec une ex-maquereille et une

villa à moitié perdue au milieu des bois.

C'était absurde, mais avec un aplomb sans faille il demanda :

— J'imagine qu'en dehors de la protection policière vous avez fait appel à une entreprise de sécurité.

— Bien entendu. Je n'ai aucune confiance dans la police.

Méndez ne montra nulle contrariété.

Il n'était expert en rien si ce n'était en menus à cinq euros, mais son cerveau turbinait. Quelqu'un, sans doute un homme seul, avait déjà tué deux terroristes islamistes. Une fine gâchette.

Engagée par les Linares ?

C'était fort probable... Et Méndez s'aperçut, quelque peu horrifié, qu'il admirait ces pros de la gâchette qui d'une balle vous trouaient les deux yeux.

Il aurait bien aimé rencontrer celui qui avait abattu les deux terroristes ; ce devait être un gars exceptionnel, de ceux que l'on croise rarement dans sa vie, il lui aurait sûrement appris beaucoup. Mais, pour l'heure, il n'avait aucune piste, et bien sûr Linares tairait son identité.

Il se contenta de le mettre en garde :

— Engager un tueur pour assurer sa protection n'est pas sans risque.

— J'ignore de quoi vous parlez.

Et Méndez, qui avait connu des milliers d'hommes et de femmes dont il avait amplement étudié les réactions, se sentit déconcerté. Le vieux Linares était vraiment surpris, il ne lui mentait pas : aucun tueur ne travaillait pour lui.

Toutefois, si ce tueur n'était pas au service des Linares, qui l'avait engagé ?

— Pourtant on vous protège en recourant à la manière forte, dit-il.

— Vous faites allusion à la personne qui aurait pu tuer les deux hommes sur les photos ?

— Oui.

— J'ignore toujours de quoi vous parlez.

Méndez eut de nouveau l'étrange impression qu'il ne mentait pas, qu'il était surpris. Le vieux Linares avait rarement dit vrai sa vie durant, très vraisemblablement, mais là il paraissait sincère.

— Votre famille gère toutes sortes d'affaires, reprit Méndez.

— C'est exact.

— Spécialement dans l'immobilier.

— En effet, mais la conjoncture est défavorable. Nous sommes au bord de la faillite.

— J'ai la fâcheuse impression que la haute bourgeoisie a toujours été au bord de la faillite dans ce pays, dit Méndez. Bientôt, elle voudra m'emprunter du pèze, si ça continue.

— Je vous appellerai, Méndez, quand j'aurai besoin de cirer mes

chaussures.

Le policier resta de marbre.

— Sans doute ne dirigez-vous pas personnellement vos affaires, monsieur Linares. Vous êtes à la retraite, probablement.

— Un grand entrepreneur ne prend jamais sa retraite, mais j'en conviens : c'est mon gendre, un homme infatigable, qui gère le quotidien. Son nom vous dit peut-être quelque chose si vous fréquentez les bordels de luxe.

— Non.

— Aucune importance. Il s'appelle Conde.

— Vous le méprisez, on dirait, monsieur Linares.

— Pourquoi cela ?

— Un homme qui apprécie son gendre ne dit pas qu'il est familier des bordels de luxe.

Linares eut un rictus puis afficha un air indifférent.

— Je le hais, dit-il. En épousant ma fille, il a mis le grappin sur la poule aux œufs d'or, et il n'a qu'une idée en tête, dépenser une fortune qui ne lui appartient pas : la nôtre. Savez-vous pourquoi je parle de bordels de luxe ?

— Peut-être que vous les fréquentez, murmura Méndez.

— Évidemment. À quoi sert l'argent, d'après vous ?

— À se nourrir et à payer les traites de la maison. Et certains soirs à payer un godet à une personne esseulée.

— On n'a pas les mêmes valeurs, Méndez.

— Non.

— On n'écrit nulle histoire de la sorte.

— Eh bien... je connais des femmes qui tirent un coup pour quarante euros et qui en reversent la moitié au gars qui les exploite dans leur pays. Et ce sont des histoires authentiques, croyez-moi.

— Ce n'est pas ce qui fait avancer la nation.

— Certes.

— Ce sont les grosses fortunes qui font avancer la nation. Or il faut des qualités exceptionnelles pour les bâtir. Des qualités qui font défaut aux intrigants tels que mon gendre, il va de soi. Moi, j'ai ces qualités, inutile de le nier, de même que les entreprises qui font vivre le pays, et ce n'est pas le cas des types qui paient à boire aux femmes seules. Mais, en marge de cette mission sociale de haute importance, vous ignorez sans doute à quoi sert l'argent réellement.

— Aucune idée, admit Méndez.

— Il sert essentiellement à acquérir du pouvoir. L'argent permet de bâtir des empires ; si l'on n'a pas d'argent, on ne peut qu'ériger des barricades.

— Ou écrire un poème.

— Ce poème est la relique de l'ultime barricade, la seule chose qui

reste quand tous les combattants ont été massacrés.

— C'est très instructif, monsieur Linares.

— Je m'exprime clairement, contrairement à beaucoup. D'ailleurs, l'argent, le vrai, a une autre vertu : il vous permet d'exprimer vos opinions. J'ai failli l'oublier.

— Maintenant, je sais que l'argent a au moins deux utilités, dit Méndez.

— Mais avant tout il permet de vivre.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur Linares ?

— Pas mal de choses. Vous feriez bien de prendre note, cela pourrait vous être utile. Vivre, ça englobe les hôtels de luxe, les vols en première classe, une table de qualité, et en bonne compagnie – manger en aimable compagnie, c'est parfois tout un art –, et les grands crus que ne goûtera jamais le commun des mortels, si respectable soit-il. Car le jour où l'humanité aura accès aux grands hôtels, aux tables d'exception et aux vins distillés avec le sang du Christ, tout s'en ira à vau-l'eau, le monde ne sera plus qu'un immense dépotoir. Voici un exemple tout bête : le jour où les Yankees pourront à nouveau se payer des havanes, il y aura une pénurie d'allumettes sur la planète.

— Vous avez raison, mon chef est du même avis, monsieur Linares. On perd en distinction en réduisant les inégalités : bientôt, on fumera tous des havanes roulés à la Barceloneta.

— La prochaine fois, c'est votre chef que je veux voir, pas vous, Méndez. Cet homme-là est un sage, aucun doute. Nous savons tous que ce n'est pas l'égalité qui meut le monde ; si c'était le cas, nous aurions une vie ennuyeuse et programmée, dépourvue d'émotion. À la naissance, nous recevions une carte indiquant le jour de notre mort. Le moteur de l'humanité, c'est l'inégalité, je dirais même la soif d'inégalité. En vérité, les gens veulent se distinguer ; les types sur les barricades l'ont toujours voulu eux aussi, mais ils n'y parviennent pas, ce qui les met en furie. Tout le monde sait que j'ai raison, même si cela paraît brutal, je ne vous le cache pas.

Méndez voulut se montrer impartial. Il y arrivait quelquefois.

— Oui, c'est un peu brutal, vous n'en avez que plus de mérite, reconnut-il.

— Si les gens travaillent, inventent et créent des entreprises, c'est pour sortir du lot. Ceux qui veulent être égaux se contentent de chercher une rue où on les tuera, s'ils ont un peu de dignité. Et s'ils n'en ont pas, ils se cherchent une rue où ils crèveront d'ennui. En tout cas, ceux qui meurent debout ont toujours un poète à genoux devant eux. C'est comme ça, pas autrement. Vous devriez le savoir à votre âge.

— L'âge m'a enseigné peu de choses, monsieur Linares, j'ai plutôt tout appris dans ma jeunesse.

— Par exemple ?

— Des choses toutes simples. Je repense notamment à un ouvrier qui tenait son gosse par la main en lui montrant fièrement l'usine où il travaillait, sa seule fierté. Ou à ce que m'a appris une prostituée qui pleurait dans la rue. Mais ces choses-là n'ont pas grande importance, je vous l'accorde.

— Les prostituées de luxe, celles qui ont un brin de jugeote, ne pleurent pas, monsieur Méndez.

— J'en connais très peu, à vrai dire.

— Moi, j'en connais une flopée. Voyez-vous, la prostitution de haut vol a toujours été un art, d'ailleurs il y a plus d'experts en vins qu'en femmes. Peut-être y verra-t-on plus clair le jour où elles seront classées par appellations d'origine. Certains négociants le font déjà dans leurs petites annonces. Mais moi je suis expert en la matière parce que l'argent qui m'aide à vivre m'a tout appris, oui, parfaitement. Nous avons un point commun tous les deux, c'est amusant, Méndez.

— Lequel ?

— Parfois la police boucle des bordels.

— Oui, quand les filles sont traitées comme des esclaves.

— Moi aussi, une fois, j'en ai fermé un, mais pour mon usage personnel. Je l'ai bouclé avec les filles à l'intérieur. Pendant une semaine, j'en ai eu l'exclusivité, j'ai même inventé un hymne pour chacune des filles. Une folle symphonie, croyez-moi ! Mais un policier de quartier comme vous ne peut même pas comprendre. L'art des combinaisons sentimentales vous échappe. Par exemple, on peut réunir deux filles qui se détestent. Voyez-vous, l'argent donne accès au raffinement ; les rues ne donnent accès qu'à la vulgarité. Vous avez dû croiser des femmes qui baisaient en chantant *L'Internationale*, j'en ai peur.

— Exact, lui répondit Méndez : une façon comme une autre de s'envoyer en l'air.

— Vraiment ?

— Oui, on baise en pensant à l'avenir.

Le patriarche Linares eut l'air déconcerté. Même si plus rien ne le déconcertait après tout ce qu'il avait vécu. Il eut un rire moqueur.

— Plutôt en pensant au passé, Méndez. Les filles qui baisent en chantant *L'Internationale* n'ont jamais connu l'extase. Elles n'ont pas même trouvé un poète pour chanter leurs prouesses. Moi, en revanche, j'ai connu des jouissances sublimes, y compris dans cet appartement. Des filles ont vécu ici, vous vous doutez bien. Il y en avait même une qui, en petite tenue, était parfaitement assortie à ce tableau de Moreno Meyerhoff, à votre droite, mais vous ne l'aviez pas remarqué, je parie. Ces combinaisons artistiques ont émerveillé certains de mes

amis, Méndez. Cependant vous y êtes insensible, je vois bien. Vous n'êtes pas mon ami, il faut dire. Je vous raconte tout cela parce que je ne crains personne, parce que même la police s'incline devant l'art et l'argent. Il y avait un homme bien né qui habitait le quartier de la cathédrale, à côté de l'église San Justo y Pastor, dans le palais de sa belle-mère. Or un jour la police est venue l'arrêter, estimant qu'il était communiste. C'est absurde, n'est-ce pas ? Le majordome leur a dit : « Revenez un peu plus tard, monsieur prend son bain. » Un policier a répondu : « On attendra, bien évidemment. » Et ils ont attendu, ces traîne-savates.

Linares s'esclaffa et pointa le doigt vers Méndez.

— N'y voyez aucune insulte, inspecteur, c'est la vérité. Mais je manque à mon devoir, je ne vous ai rien servi. En même temps, j'imagine que vous ne buvez pas pendant le service.

— Je ne picole jamais autant qu'en service, avoua Méndez. Mais j'ai coutume de siffler des gnôles de légionnaire, et vous n'avez que des liqueurs bénies par le Saint-Père. Dites-moi plutôt quelles précautions ont été prises pour éviter un attentat. Vous avez dû privilégier la protection de votre fille, n'est-ce pas ?

— En effet. Parmi les mesures adoptées, j'en citerai deux : j'ai porté plainte à la police, qui ne m'inspire aucune confiance, et j'ai engagé des gardes du corps en qui j'ai toute confiance.

— Vous avez recruté un tueur professionnel ? insista Méndez.

— J'ignore de quoi vous parlez.

Le vieux policier était désorienté, sentant que Linares était sincère une fois encore.

Alors qui était ce professionnel qui avait abattu les deux terroristes ?

— Dites-moi exactement pourquoi vous détestez votre gendre. Rien ne vous oblige à répondre, vous savez bien. Mais ça vous démange, j'en suis sûr.

— Je n'ai aucune raison de garder cela pour moi. Ma fille n'est pas dupe. Je hais mon gendre car ce mariage est un hold-up ; je le hais car deux employées ravissantes sont parties pour esquiver sa queue baladeuse. Et je le hais parce qu'il m'a imité dans des domaines qui requièrent des talents d'artiste dont il est dépourvu.

Méndez haussa un sourcil et demanda :

— Quels domaines au juste ?

— Êtes-vous déjà descendu à l'hôtel Ritz de Paris, Méndez ?

— Les portiers me bloqueraient à l'entrée, j'en ai peur, même si je leur sortais ma plaque.

— Alors vous ne connaissez pas la suite Coco Chanel.

— C'est trop grand, paraît-il. Je n'aime pas ces chambres d'hôtel où l'on doit s'orienter à la boussole.

— C'est immense, en effet. On a besoin d'un plan pour atteindre le

lit principal. Mais la suite impériale, le joyau de la maison, est encore plus impressionnante. Elle comprend trois pièces, un énorme lit à baldaquin, des lampes en cristal de Bohême, une cheminée en marbre et une chaise longue où peuvent s'étendre deux créatures. Il y a aussi des miroirs, évidemment. J'ai loué cette suite pour deux raisons : un, elle était libre ; deux, l'argent me le permet.

— Je commence à comprendre, monsieur Linares. L'idée fait son chemin dans ma tête.

— Eh bien, j'ai fait monter trois femmes en même temps.

Méndez cligna des yeux, sans doute un peu intimidé.

— C'est beaucoup, non ?

— Une seule n'aurait pas suffi dans un pareil décor.

— Mouais.

— Si un jour vous voyez ce lit en photo, vous comprendrez qu'on y a logé tous les quatre.

— Belle prouesse technique, monsieur Linares.

— Absolument, c'était inouï.

— Faites-le encore une fois, vous entrerez dans le Guinness des records.

— Cessez vos moqueries, Méndez. En fait, vous en crevez d'envie car vous n'y aurez jamais droit. Les envieux critiquent ces plaisirs parce qu'ils n'en ont pas les moyens, ce n'est pas à leur portée.

— Et votre gendre, monsieur Linares, comment est-ce qu'il vous imite ? J'ai hâte de savoir.

— Je parlais des lupanars de luxe, n'est-ce pas ? Eh bien, dans l'une de ces maisons, on m'a appris que mon gendre les fréquentait lui aussi, en précisant qu'il avait sauté ma favorite. C'est une vaine illusion, j'en conviens, inspecteur, mais on pense toujours qu'une favorite vous est attirée. On finit par s'y attacher. Alors on s'aperçoit qu'on en veut à l'intrus. La haine typique de ces rivalités d'alcôve.

Méndez garda le silence, imaginant les scènes au Ritz. Mais il n'avait guère d'imagination. Linares enchaîna :

— Le jeune Conde est allé à Paris lui aussi.

— Je vois.

— Mais la suite impériale était au-dessus de ses moyens. Il a dû se rabattre sur une chambre plus accessible.

— On en trouve aisément, j'imagine.

— Néanmoins, il a convié trois filles lui aussi.

— La prouesse me paraît encore plus téméraire, monsieur Linares. J'ai la nette impression, moi aussi, que cet arriviste vous a pris comme modèle. Mais, sans vouloir vous consoler, l'imitation cache une espèce d'admiration.

— Quand on imite, on essaie basement de se placer à la hauteur d'autrui. Et moi, ça me les brise que ce fantoche veuille à tout prix me

ressembler, d'autant plus qu'il baise ma fille. Je l'ai mise au courant, vous comprenez bien. J'étais persuadé qu'il prendrait ses cliques et ses claques.

— Et il est resté ?

— Oui. Ma fille lui a donné une seconde chance, cette imbécile ! Elle ne voit pas qu'en plus c'est elle qui lui paie ces trois filles du Ritz. Je suis trop direct, c'est un fait, mais je lui ai dit : « En repréailles, tu vas coucher avec trois types, et c'est lui qui passera à la caisse. »

— Une sorte de justice sociale, on pourrait dire, monsieur Linares.

— Elle voulait éviter le scandale, pourtant ça m'était bien égal. Ainsi notre Conde bénéficie d'une seconde chance. Mais il a intérêt à faire très attention : au moindre écart, il dégage.

— Il fera tout pour l'éviter, monsieur Linares, et il ne reculera devant aucune bassesse.

Méndez, qui était bien élevé, ajouta :

— Je vous suis doublement reconnaissant, monsieur Linares. Tout d'abord, vous m'avez donné une grande leçon de vie... Et je pensais en connaître un rayon... Ensuite, vous m'avez appris un tas de choses sur le terrorisme islamiste. Pour être sincère moi aussi, je vous dirai que je suis venu vous trouver persuadé que vous aviez recruté un tueur professionnel.

— N'exagérons pas. Je ne sors jamais du cadre de la loi : si ces trois dames avaient eu maille à partir avec la justice, je ne les aurais pas engagées.

— L'école cynique était très réputée dans la Grèce antique, murmura Méndez.

— Quelque chose me dit qu'elle ne vous est pas étrangère.

J'espère que vous prendrez votre retraite sans être démasqué.

— Mes chefs sont déjà au courant, j'en ai peur. Merci pour tout, monsieur Linares. Je cours mesurer ma chambre pour voir combien de femmes peuvent s'y ébattre.

— Une demie, j'imagine, dit Linares avec mépris.

Méndez prit congé avec moult ronds de jambe.

Mais il était vraiment déconcerté.

Il ne savait qu'en penser.

Si l'homme qui avait tué les deux moudjahidines ne bossait pas pour Linares, quels intérêts servait-il ? Surtout, qui était-ce ?

UNE OMBRE EN L'AIR, UNE OMBRE AU MUR

Ils avaient réellement cette impression : il y avait une ombre en suspens, une ombre qui s'abattait sur eux.

Conde fut le premier à s'en apercevoir alors qu'il visait la tête de Gabri : le reflet du soleil à la pointe de son canon s'effaça brusquement. Quelque chose avait fait écran. Puis Gabri l'observa lui aussi bien qu'il tournât le dos à la fenêtre : l'ombre était apparue soudainement sur le mur du fond.

Elle lui avait sauvé la vie, Conde n'ayant pas pressé la détente. Il y eut un flottement une fraction de seconde.

Pourtant, cela n'avait rien d'extraordinaire. Des laveurs de carreaux opèrent sur ces buildings, juchés sur des échafaudages ; or l'un d'eux venait d'apparaître à la fenêtre ayant servi d'observatoire, cette fenêtre qui avait tant compté pour Gabri. L'ombre du type avait comme envahi la pièce en masquant la lumière du jour.

Le laveur de vitres n'avait même pas plongé un œil à l'intérieur, il ne les voyait pas, mais dès qu'il pointerait le regard sur eux, il distinguerait un homme sous la menace d'une arme.

N'importe comment, le crime ne pourrait pas lui échapper quand la détonation retentirait. C'était trop dangereux pour Conde : ce type verrait la scène comme au théâtre.

Tous deux échangèrent un regard, comme sous l'effet d'une hallucination. Leurs paupières tremblèrent par deux fois. Conde baissa son arme aussitôt, les yeux toujours écarquillés comme si un fantôme avait surgi devant lui.

Gabri fut le plus prompt à réagir. Avec la froideur d'un automate, il murmura :

— Il vaut mieux pour toi qu'on ait l'air de parler comme si de rien n'était, Conde. Range ton pétard et ne fais aucun geste suspect. Si tu tires, le gars à la fenêtre parlera, et tu seras condamné ; même les juges de la Rote t'enverront en prison.

— Ne pense pas que...

— Je ne pense qu'à une chose : je suis vivant. Et dis-toi seulement qu'il va te falloir réviser tes plans. Moi, tu vois, je suis un tueur professionnel, et je vais te soumettre un plan raisonnable.

— Je suis prêt à tout pourvu que...

— Ouais, je sais, pourvu que les Linares ne te foutent pas dehors. Très bien... Essaie donc de me buter devant témoin, et tu verras.

— Tu n'y couperas pas...

— Pas aujourd'hui, Conde, pas aujourd'hui. Et tu n'es pas près de la retrouver, fais-moi confiance. Dans l'immédiat, je ne vois aucune issue pour toi. Si, une seule.

Conde avala sa propre sueur. Il montra la porte d'un geste naturel.

— Je me tire et...

— Non, mon pote, c'est moi qui sors en premier, sinon tu vas me tendre une embuscade dans l'ascenseur ou dans la rue... Donc écoute bien ce qu'on va faire et garde cet air dégagé : tu me files la clé de l'appart, je sors et je t'enferme. Ça ne sera pas long, rassure-toi. Appelle le concierge avec ton portable, il t'ouvrira. Entre-temps, j'aurai mis les bouts.

Conde était blanc comme un linceul. Il grinçait des dents. Mais dans son esprit mûrissait l'idée qu'il avait échoué, qu'il n'y avait plus qu'une issue raisonnable.

— Planque ton flingue, insista Gabri. Le concierge ne posera pas de questions quand il viendra t'ouvrir. Tu n'auras qu'à lui expliquer qu'un ami à toi t'a enfermé sans faire exprès.

Gabri sortit, un timide sourire aux lèvres.

On pouvait l'abattre à cette seconde.

Un petit geste de Conde, un tir, et la balle fuserait comme un souffle.

Mais Conde n'osa pas : le coup de feu aurait résonné dans la cage d'escalier ; au surplus, le laveur de carreaux était toujours à la fenêtre. Il grinça des dents à nouveau quand la porte se referma et que la clef tourna dans la serrure, l'emprisonnant dans ces murs.

Gabri bougea très vite : l'ascenseur, la rue, l'oubli. Il ne remettrait pas les pieds dans ce building, ni dans ce district où les ordinateurs et les programmeurs avaient remplacé les cheminées d'usine et les virées prolétaires du samedi. Non, il ne reverrait pas ce vieil immeuble où avait séjourné Greta Lago, cet immeuble où un soir il avait découvert un vieux carrelage et des jambes de femme.

Une pensée lui cingla l'esprit alors qu'il tournait au coin de la rue et qu'il filait vers la bouche de métro la plus proche : Conde lui avait demandé de tuer un homme, sachant qu'il s'agissait d'une femme travestie, c'était donc un contrat malhonnête. Mais logique néanmoins : il n'aurait jamais accepté d'abattre une femme. Il aurait très bien pu accomplir sa mission en étant persuadé d'avoir buté un mec.

La partie commençait tout juste. Conde le pisterait. Si nécessaire, il engagerait un nouveau tueur. Il s'était amplement renseigné sur Gabri,

qui aurait un mal de chien à trouver une planque.

Il monta dans la rame au dernier moment. Il respira en voyant qu'il n'était pas suivi. Mais des gouttes de sueur dansaient à son front quand les lumières de la station disparurent.

Il n'avait pas une seconde à perdre. Il se rendit d'abord où il avait vécu avant d'être incarcéré, dans cet appartement que sa belle-sœur avait payé tant d'années.

Le premier endroit que Conde visiterait. S'il y trouvait une femme, elle paierait pour deux. Gabri devait la sauver, elle aussi.

Le vieil escalier.

Les vieux souvenirs.

Les regards furtifs.

La porte d'une rue ouvrière, solide et compacte, fabriquée par un menuisier mort un siècle plus tôt. L'usure des marches, les gribouillis sur le mur, les empreintes des femmes qui avaient grandi là. Une lumière feutrée qui n'atteindrait jamais les recoins secrets du bâtiment.

Gabri ouvrit. Il vit le petit vestibule, comme chez Greta. Le halo de lumière issu des galeries donnant sur le patio, du linge étendu et d'un bout de nuage. Il vit la jupe. Les genoux de la femme.

Elle était assise. Elle semblait attendre depuis toujours, mais en vain. Peut-être savait-elle depuis longtemps que ce qui entrerait ne lui appartiendrait jamais. Leurs regards se croisèrent et dans cette collision le temps vola étrangement en éclats.

Gabri murmura :

— Salut, Gloria. Quelle surprise.

La surprise était relative mais réelle. Gloria Pereda, sa belle-sœur, habitait ailleurs ; c'est dans un autre appartement qu'elle avait perdu son époux, qu'elle avait compté les centimes jour après jour. Néanmoins, on avait l'impression qu'elle attendait là depuis une éternité, les yeux rivés sur la porte. De fait, elle avait œuvré comme gardienne du temps, des recoins et des ombres.

— Je t'attendais au cas où tu aurais besoin de quelque chose.

Peut-être avait-elle attendu sa vie entière, tout s'étant mué en souvenirs, y compris les nuances de lumière.

Elle était devenue une ombre sur le mur. Un mur qui existait grâce à elle.

Gabri s'installa sur une chaise, et ils se fixèrent du regard, contemplant leurs années, des années pareilles à des miettes de pain qu'ils auraient semées pour ne pas s'égarer. Mais peut-être qu'ils s'étaient perdus malgré tout ; Gloria, elle, se sentait perdue.

Elle le regarda du fond du vestibule trop exigu pour ses pensées ; en l'espace de cent ans, la lumière des galeries intérieures n'avait nullement changé. Ses quarante ans de solitude y étaient reclus, ses

secrets de femme qui voulait rester jeune s'étaient reclus entre ses jambes.

— Je suis allée au cimetière aujourd'hui, dit-elle à voix basse. Pour voir la tombe d'Elisa, si tout allait bien.

Elisa, belle-sœur de Gloria. Elisa, son épouse. Elisa, la femelle violée morte en couches, laissant une fille dont il ignorait tout. Elisa et sa tombe du cimetière Nuevo, où il avait revu Conde.

— Ce n'est pas pour elle, reprit enfin Gloria. Les morts n'ont besoin de rien.

« Contrairement aux vivants », semblait-elle sous-entendre. Les vivants se doivent au moins d'entretenir l'espoir et la mémoire. Et Gloria était là, attendant une chose connue d'elle seule et qui était enfouie entre ses jambes.

— Comment savais-tu que j'allais passer ?

— Je ne sais pas. Tu ne dors plus ici depuis longtemps. Il fallait bien que tu repasses un jour.

Il y eut un battement d'ailes au fond de l'appartement, là où les rideaux étaient mus par le vent. Deux pigeons en rut se cherchaient peut-être dans les galeries du patio. Gabri songea que ces rideaux avaient caché ses amours avec Elisa, que Gloria les avait contemplés, veillant sur eux.

— Je te dois beaucoup, Gloria.

— Moi ?

— Tu as payé et entretenu cet appartement quand j'étais en prison. Sans toi, cela n'existerait même pas. Même les souvenirs auraient disparu. Il n'y aurait plus rien.

Elle leva les yeux.

— Les souvenirs ne s'effacent pas comme ça.

Elle détourna la tête et retrouva son regard de femme qui n'attendait plus rien, peut-être parce qu'elle avait trop attendu ; ce regard connaissait chaque recoin en détail, les jeux de lumière, les ombres sur les murs entre lesquels Elisa avait été heureuse si longtemps.

Si longtemps auparavant...

Gabri ne voulait plus penser. Plutôt, il pensa qu'il y avait là une veuve et un veuf, seuls dans ce décor dépouillé, attendant que le rideau se lève sur un acte improbable qui n'était pas écrit. Ou écrit bien longtemps avant, quand le doux regard de Gloria n'était pas encore né.

Gabri le sentit sur sa peau, ce regard était une main, ses doigts le caressaient. Gabri se demanda si Gloria avait réellement aimé son mari, si elle ne l'avait pas supporté sous les draps en pensant désespérément, furieusement, à un autre homme, lui-même. Jalouse d'Elisa qu'elle haïssait peut-être.

Il essaya de faire le vide dans son esprit.

— Tu auras besoin de cet argent, Gloria. Une veuve ne peut pas faire de miracle.

— Ne t'en fais pas, je le voulais bien.

— Que voulais-tu ?

— Que tu retrouves ta maison.

« Et que tu me retrouves, parut-elle ajouter. De même que les souvenirs dont on n'a pas parlé. Et ces murs familiers où deux vies peuvent se reconstruire. »

Gloria était grande, jeune, tendue. La lumière des galeries gisait à ses pieds de femme qui compte les années et qui garde les mots qu'elle n'a pas prononcés.

Gabri ferma les yeux pour ne pas voir les jambes, la peau féminine qui semblait attendre depuis la nuit des temps.

Mais les murs étaient là. L'ombre d'Elisa imprimée à jamais sur les murs. Non, impossible.

Cette pensée lui fit mal.

Impossible.

Mais il savait que l'appel était là. Un appel qu'il avait deviné bien des années plus tôt et qu'il avait circonscrit par crainte des sentiments qui bouillonnaient en lui.

— S'il te plaît, Gloria, ne reviens plus dans cette maison, dit-il péniblement.

— Pourquoi ? Je te dérange ?

— Non, voyons... Ma vie est en danger ; un jour, peut-être, je t'expliquerai. Si quelqu'un me cherche ici, ce qui ne saurait tarder, et qu'il te trouve, on peut s'attendre au pire...

Gloria cligna des yeux, le regard soudain fuyant.

— Ce danger, fit-elle brusquement, il est lié à une autre femme ?

— Euh... non.

— Alors dis-toi bien que je n'ai pas peur si tu es là... (Elle haussa le ton.) Non, pas du tout.

D'ailleurs elle le prouva.

Elle resta impassible quand une clef grinça dans la serrure, indiquant que l'on ouvrait la porte.

ATTENDS VOIR

La vie d'un ouvrier est faite d'abnégation, la vie d'une taulière également. Elle ne peut plus sortir lorsque l'argent ne rentre plus ; les voisins finissent par s'en apercevoir, et ça vous gâche une réputation. De sorte que madame Dalia, boudée par les clients et surveillée par la police, était de plus en plus soucieuse, et elle pestait intérieurement car, dans la vie, l'égalité des chances est une belle imposture.

Les jours s'écoulaient paisiblement parmi des voisins que l'on cataloguait sans peine (ceux qui préparaient une paella le jeudi, ceux qui la mangeaient le dimanche, ceux qui étaient fâchés avec la bru, ceux qui ne l'étaient pas, les abonnés du quotidien *La Vanguardia* et les lecteurs d'*Avui*), près de ce jardinier qui binait sans relâche malgré son grand âge. Et au milieu des jeux de la petite Nadia qui semblait épanouie, sauf que ces distractions n'étaient pas rentables.

Mais il y eut une justice finalement, la situation évolua. Un employé judiciaire qui lui rendait discrètement de petits services lui annonça que le juge n'avait pas renouvelé la procédure de mise sur écoute la concernant.

Doña Dalia en fut transfigurée. Le champ des possibles s'élargissait derechef. En premier lieu, elle appela un vieux client des plus fidèles : monsieur Barrena. Monsieur Barrena présentait certains inconvénients, il malmenait l'enfant et laissait la chambre en piteux état, mais il bavait devant la gosse, il payait rubis sur l'ongle, et, malgré son allure austère, il avait toujours la queue raide et prête à l'emploi. Peut-être même possédait-il vraiment ces poupées japonaises inspirées des mangas dont il avait parlé un jour.

— Monsieur Barrena, je peux enfin vous appeler.

Monsieur Barrena était en train de plier sa veste noire avec un soin méticuleux.

— Pourtant, la dernière fois, vous disiez que c'était dangereux, et vous m'avez traité d'une façon un peu cavalière, se plaignit-il.

— Par prudence. J'ai fait mine de ne pas vous connaître, vous l'avez sans doute remarqué. Mais je ne suis plus sur écoute. Et vous êtes la première personne que j'appelle, c'est un privilège.

Monsieur Barrena témoigna aussitôt sa fidélité à la cause.

— Et je peux vous rendre visite ?

— Pas tout de suite. Le juge n'autorise plus les écoutes, mais j'ai la certitude que la police m'espionne encore. Avec toute la discrétion qui s'impose, je vous propose autre chose.

— Quoi ?

— Je vous amène la petite chez vous.

Monsieur Barrena soupesa rapidement les risques éventuels : les voisins, la concierge, les ragots, la moralité d'un homme de son rang. Mais, tout bien réfléchi, comment la visite d'une petite trisomique, escortée, qui plus est, d'une dame respectable, pourrait-elle éveiller des soupçons ?

Il réitéra son adhésion à la cause.

— Aujourd'hui, c'est possible ?

— Certainement, monsieur Barrena.

— Vers dix-sept heures ?

— Dix-sept heures tapantes. J'aurai une petite valise avec des vêtements pour Nadia. Ah, monsieur Barrena...

— Oui.

— Deux choses. Premièrement, j'attendrai là-bas... dans une autre pièce, j'entends.

— Très bien. Mais encore ?

— Deuxièmement, il y aura un léger supplément. À cause du taxi, vous comprenez ? Je suis obligée de venir en taxi...

Monsieur Barrena marqua une hésitation : il bichonnait ses billets plus encore que ses complets vestons. Sa fidélité à la cause vacillait.

— Bon, finit-il par lui répondre, mais montrez-moi la note du taxi.

À dix-sept heures, tandis que le vieux jardinier s'affairait toujours et que sa petite-fille se contentait d'épier le vol des oiseaux, sa copine s'étant éclipsée, un taxi s'arrêtait au pied d'un immeuble de la rue de Bailén, à Barcelone. On y trouvait encore des demeures centenaires, des balcons pour la vieille bourgeoisie et des chats observant le trafic d'un œil las. Le véhicule déposa *doña* Adela et Nadia... ou plutôt madame Dalia et *Nadie*, les cheveux ramassés dans une tresse blonde. L'enfant leva humblement les yeux vers le grand immeuble émaillé de détails surprenants et flanqué d'un magasin de tissus dont l'enseigne indiquait : « Forcadell & petits-fils. »

Monsieur Barrena les reçut discrètement.

— Quelle surprise, madame Dalia, quelle surprise... Je n'attendais aucune visite aujourd'hui... Mais entrez donc.

Un hall ténébreux où siégeait le portrait à l'huile d'un couple âgé : sûrement la femme qui avait mis au monde monsieur Barrena et, à côté, le géniteur qui avait déploré l'arrivée du bambin. Il y avait aussi un diplôme de l'École de commerce, une tapisserie encadrée et des meubles sévères et robustes, très chers certainement, près desquels un

antiquaire eût pu dignement rendre l'âme.

Plus loin, un couloir, trois chambres à la suite, une salle de bains exhalant une odeur de lavande et, soudain, une explosion de lumière. Cette pièce à l'arrière de l'immeuble, sans doute la plus vaste, comprenait des meubles blancs modernes, plusieurs miroirs et surtout des divans, une collection de divans, tout neufs, comme exposés en vitrine, et parfaitement éclairés, de même que sur un plateau. Madame Dalia admira ce décor moderne, l'habillage de cuir et même ces lumières de galerie marchande, mais un détail l'étonna, un détail qui la laissa pantoise si familière fut-elle des chambres de passe.

Il y avait des poupées sur chacun des divans. Madame Dalia les trouva superbes, joliment vêtues, calmes et bien alignées comme des jeunes filles attendant une réprimande. Elle comprit alors qu'elle était face à des poupées gonflables, mais elles semblaient humaines tant elles étaient parfaites, minces, pomponnées. « Les temps changent, aucun doute, se dit-elle, on en voit des prodiges, mais c'est fou comme les hommes s'avalissent. Ils remplacent les femmes par des poupées, plus besoin d'entremetteuse. Certes une poupée ne couche pas à droite à gauche, songeait-elle, elle ne proteste pas ni ne réclame de pourboire. »

La fillette, silencieuse, paraissait admirative. Elle devait se croire dans une magnifique salle de jeu.

Il y avait une place au milieu des silhouettes sur le canapé principal. Monsieur Barrena n'avait rien laissé au hasard.

— Nadia va s'allonger ici.

— Comme il vous plaira, monsieur Barrena. Vous avez un véritable harem.

— C'est une belle collection, croyez-moi. Et chaque fille a un nom.

— Impressionnant... Vous les avez prises en affection, j'imagine. Voulez-vous que Nadia change de tenue ?

Elle lui montra sa petite valise qui contenait toutes sortes d'effets. « Ce n'est pas un métier facile », devaient estimer les habitués en présence de madame Dalia. Et monsieur Barrena estima qu'en effet c'était une bonne idée.

— Vous avez les vêtements qu'elle portait la dernière fois ?

— Naturellement, oui, je me souviens.

— Alors habillez-la dans la salle de bains, la première porte dans le couloir. Vous patienterez là-bas jusqu'à ce qu'on ait terminé. Surtout ne sortez pas, quoi que vous entendiez. Moi, je l'attends ici.

— Entendu, monsieur Barrena. Nadia entre seule ?...

— Oui.

Elles sortirent et monsieur Barrena se déshabilla soigneusement, moins soigneusement peut-être qu'à l'accoutumée car il était un peu nerveux : ces circonstances particulières l'excitaient. Malgré tout, il

eut soin de plier proprement ses vêtements.

Cinq minutes. La petite apparut. Son visage reflétait une espèce d'incrédulité, de peur, en dépit des sages conseils de la dame qui veillait sur elle... « Tu sais bien que monsieur Barrena, il te gronde quelquefois, et il te donne des punitions, mais c'est pour ton bien. Au fond, il t'aime bien et s'il ne te voit pas pendant huit jours, il demande toujours de tes nouvelles. Fais oui de la tête à chaque fois, et tout ira bien. »

Nadia savait ce qui l'attendait, elle connaissait monsieur Barrena, mais ce nouvel espace la déconcertait. Elle était habituée au lit à baldaquin, et ce décor inconnu l'angoissait un peu, si lumineux soit-il.

Monsieur Barrena, entièrement dévêtu, la regarda d'un œil avide. Le fait est que madame Dalia avait un don particulier, un don ancien et respectable, pour apprêter les jeunes filles. Il ne manquait aucun détail à sa tenue.

— Tu aimes ces poupées ?

La petite, qui avait eu pour consigne de ne rien dire, hocha la tête. Elle les toucha, les caressa, étonnée qu'elles ne viennent pas jouer avec elle tellement elles faisaient vraies. Elle ne pensait pas qu'il puisse y avoir d'aussi belles fillettes, aussi bien habillées. Mais elles étaient calmes, un peu tristes peut-être.

— N'y touche pas.

Elle fit non de la tête.

— Regarde, tu vas t'allonger là, entre les deux, celle qui est en blanc et celle en noir. Et sois bien sage.

Nadia obéit. Elle avait toujours obéi, conformément aux souhaits de monsieur Barrena. Monsieur Barrena avait le ventre mou. Immédiatement, une érection apparut sous ce ventre mou.

Pour lever d'emblée toute équivoque, il gifla Nadia.

— Maintenant tu sais quoi faire.

Et il s'apprêta à bondir, à inaugurer la cérémonie, parce qu'il s'agissait là d'une vraie cérémonie, tandis qu'il prononçait la phrase rituelle, inévitable, que même les poupées connaissaient :

— Attends voir !

L'HOMME QUI SAVAIT TOUT

La lumière à demi aveuglante tombait sur le canapé blanc, les jambes de l'enfant, le sourire des poupées. La pièce était orientée à l'ouest, et l'après-midi délivrait un éclat puissant mais en déclin ; il allait s'atténuer progressivement. Les rideaux étaient fermés, comme de juste ; il n'était pas question que l'on guette les prouesses de monsieur Barrena du balcon d'en face. Il ne manquait plus que ça.

Il consulta sa montre pour savoir combien lui coûterait chaque minute. Avec un peu de chance, s'il arrivait à contenir le bouquet final, il avait deux heures devant lui.

Parfait.

Mais il arriva une chose insensée qui cassait les règles du jeu, puisque madame Dalia n'avait pas le droit d'entrer quand il jouait avec Nadia. L'enfant avait tendance à se déconcentrer, il ne fallait pas la distraire.

Cependant, on avait ouvert et refermé la porte derrière lui.

— Dalia, vous savez que...

Monsieur Barrena se retourna, furieux, et vit alors une scène incroyable. Ce n'était pas madame Dalia qui venait d'apparaître en enfrenant le protocole : un jeune homme qu'il ne connaissait pas s'était introduit dans la pièce.

Personne, hélas, ne pouvait prédire le passé, pas même les fines braguettes à l'imagination fertile. Monsieur Barrena ne pouvait pas deviner que ce jeune homme s'était couché sur le même lit que lui, sous le même baldaquin, sur l'enfant solitaire.

Les lits appartenaient au monde de la discrétion, les taulières au monde de la diplomatie.

— Mais... balbutia péniblement Barrena.

L'homme qui se tenait devant lui était bien habillé, mais de façon un peu désuète. Il n'était pas au goût du jour. Monsieur Barrena non plus, il est vrai, avec ses costumes que pas même un notaire n'aurait osé porter. Mais l'inconnu n'avait jamais dû s'arrêter devant un magasin Zara. Il arborait un gilet et non pas une cravate mais un nœud papillon, des effets que monsieur Barrena n'avait dû voir qu'une ou deux fois dans l'année écoulée.

Mais ce qui l'inquiétait par-dessus tout, c'était les yeux du type, froids et calmes, comme ceux d'un spécialiste examinant une araignée. Si les yeux pouvaient exprimer des sentiments, ceux qu'il avait en face de lui ne le feraient jamais car ils n'en recelaient aucun, aucun nerf ne les faisait vibrer, rien.

L'homme murmura :

— À ce que je vois, nous avons les mêmes goûts, monsieur Barrena. Et quelle belle érection ! Magnifique.

Oui, une érection quasi miraculeuse si l'on considérait l'âge de monsieur Barrena. Un membre pointé vers le plafond, déchirant la lumière et menaçant l'enfant. Le brave monsieur Barrena n'obtenait pas toujours ces prodiges et c'était vraiment fâcheux de perdre aussi vite cette sublime distinction. Le membre eut l'air de s'effacer d'un coup, il se contracta, se rida, mourut, englouti par le ventre, happé par les ombres.

La voix craintive articula péniblement :

— C'est un piège... Je vous donnerai de l'argent si c'est ce que vous voulez. On peut s'arranger... Dites-moi ce que vous voulez, on trouvera un accord...

Monsieur Barrena eut l'étrange impression que l'homme qui le fixait des yeux n'avait jamais trouvé d'accord ni cherché quoi que ce soit.

C'est alors qu'il le vit. Le pistolet équipé d'un long silencieux. Monsieur Barrena n'était pas spécialiste en la matière, tout calé qu'il fût en gamines et en lingerie, mais il avait vu cela au cinéma. La lumière s'assombrit, le salon devint minuscule, se réduisant au canon, et monsieur Barrena n'y comprenait toujours rien.

— On... On va discuter...

La balle pénétra sans bruit entre ses sourcils. L'homme aux yeux morts, un tueur habile, n'avait pas même pas cillé. Monsieur Barrena tourna sur lui-même, sa tête fut projetée en arrière, son membre prodigieux s'enfonça complètement dans son ventre et, malheureusement, des gouttes de sang éclaboussèrent une des précieuses poupées.

Quelques dixièmes de seconde.

La balle avait traversé le cerveau puis s'était encastrée dans le mur du fond.

La gamine ne comprenait rien. Elle avait fermé les yeux. Bien sûr, elle connaissait l'homme qui avait tiré, mais pourquoi agissait-il ainsi ? Elle n'avait pas la connaissance du mal. Elle resta affreusement immobile près de la poupée maculée.

L'homme souffla tranquillement sur le canon.

Il entendit la porte derrière lui.

Et se retourna en souriant.

Madame Dalia, les yeux effarés, exorbités, venait d'apparaître sur le

seuil. Bien sûr, madame Dalia le connaissait elle aussi. Or, justement, elle ne comprenait rien.

— Monsieur Félix Linde... bredouilla-t-elle.

Contrairement aux autres, ce client lui avait révélé sa véritable identité.

Et il la salua en souriant.

— Je suis ravi de vous revoir, madame... Et la petite est fort bien habillée... Mais, désolé, cette fois je ne paierai pas.

Le sourire persistait à ses lèvres, mais c'était un sourire figé, de mannequin exhibé en vitrine.

— Je n'ai rien contre vous, madame, dit calmement Félix Linde, mais, hélas, vous m'avez vu.

— S'il... S'il vous plaît... J'ai toujours été discrète, vous savez bien... Je ne dirai rien...

— Faites vos prières, madame Dalia. Une dame comme vous est forcément pieuse.

Et il leva son arme tout doucement.

Ses yeux n'exprimaient aucun sentiment là encore. Impassible, il vit Dalia s'agenouiller.

À quoi pensent ceux qui vont mourir ? À rien, peut-être. Toutefois, il songea que madame Dalia se remémorait sans doute des temps plus cléments, les soirées de gala au Liceo, les bals de débutantes, les riches jeunes filles conduites à l'autel, les jeunes filles qui voulaient s'enrichir exposées en devanture... Pensait-elle aux quarante ans de paix au terme desquels avait pris fin le ^{xix}^e siècle d'après certains ? Aux couturiers du Paseo de Gracia chez qui elle emmenait les filles pour qu'elles choisissent la robe avec la fleur jaune ou bleue avant de perdre la fleur rouge qu'on leur avait vendue chez les bonnes sœurs ? Pensait-elle aux chansons de Bernard Hilda, aux boléros d'Antonio Machin, aux défis de Lola Flores, reine de la guitare et du talon, du Pescailla(11) et du drapeau national ? Aux concerts du violoniste Costa, aux fauteuils d'orchestre occupés par les dames et messieurs de toujours, les unes abonnées à la boutique Pertegaz, les seconds à l'hôtel de passe Pedralbes, dont elle avait longtemps gardé le numéro de téléphone ? Ou au Congrès eucharistique, où on lui avait offert un siège et une décoration pour avoir sauvé les vertus égarées ?

Dalia leva les yeux, rien qu'un instant, jugeant absurde de mourir ainsi alors qu'elle était si discrète et qu'elle croyait encore à la magie du verbe. Mais dans ces yeux qu'elle connaissait bien, il n'y avait rien. Rien.

— Je dirai qu'il a été braqué par des cambrioleurs, murmura-t-elle. En me perdant, vous perdrez un témoin à décharge, une alliée...

— Désolé, fit la voix métallique qui semblait jaillir d'une machine, vous m'avez vu et vous me connaissez. Finissons-en.

Madame Dalia baissa le front, n'ayant plus la force de redresser la tête parce qu'elle savait qu'elle allait mourir, que le soleil n'entrait plus dans la pièce et qu'une tache rouge souillait une des poupées. Dernière pensée : monsieur Barrena ne l'avait pas encore payée.

Nul n'aurait pu entendre le léger *flop* derrière la porte. Monsieur Linde était un fin tireur, aucun doute. La balle pénétra dans la tête de la femme selon une trajectoire descendante.

En ressortant, elle atteignit la porte, qui oscilla comme si une main l'avait poussée.

LA MAISON AUX MILLE OISEAUX

Méndez s'arrêta enfin au terme de la randonnée qui l'avait conduit de nouveau à Vallvidrera. Il avait les jambes lourdes comme s'il avait couru un 400 mètres haies. Il vit la maison de madame Dalia, qui était fermée, un retraitsé qui racontait sa vie à un chien, le calme des lieux où l'on ne travaillait pas et le vieux jardinier qui trimait.

— Tu es toujours sur la brèche, toi, Villa. Tu devrais avoir droit à une double retraite.

— Le travail est un honneur, Méndez.

— La mort aussi. Les gars du parti t'en ont sûrement touché deux mots.

— Putain, Méndez, on vous tenait le même discours à vous aussi.

— Oui, mais chez nous, l'honneur suprême, c'était la mort des autres.

— Vous croyez vraiment en rien, ma parole. Moi par contre je crois...

— En quoi ?

— Je crois à la dignité de l'ouvrier qui dresse des barricades quand il le faut.

— Villa, il y a une chose qu'on n'a pas dû t'apprendre en taule.

— Quoi donc ?

— Les ouvriers qui montent des barricades y laissent toujours leur peau. Ils se font massacrer, après quoi il n'y a plus guère que les poètes qui s'en souviennent.

— Ben, laissez-moi croire à une chose, Méndez.

— Quoi ?

Je voudrais au moins croire aux poètes.

Méndez leva la main pour attirer son attention.

— Tu veux une clope, Villa ?

— J'ai même plus ce vice.

— Dans le temps, entre vieux camarades, vous fumiez une tige en causant de la prochaine révolution.

— L'État capitaliste a fait en sorte qu'il y ait plus de révolution. Et il interdira les clopes dans pas longtemps.

— Fais gaffe, la gamine pourrait finir par te proposer un pétard. Au

fait, où est-elle ?

— Sous un arbre, derrière la maison. Je lui ai donné un livre à lire.

— J'ai échappé à ça, au moins, Villa.

— À quoi ?

— Je n'ai plus à traquer les types qui prêtent des bouquins. Méndez tourna la tête. On eût dit qu'il voyait le silence, la maison fermée, la clôture près de laquelle jouaient les petites. Oui, Méndez ressentait une telle paix qu'il voyait le silence. Peut-être se rendait-il compte pour la première fois que les arbres possédaient un langage, comme les rues. Il aperçut des dizaines d'oiseaux qui se posaient sur le toit.

— Tiens, bizarre, murmura-t-il.

— Forcément, il y a plus personne pour effrayer les piafs.

— La maison est vide depuis longtemps ?

— Deux jours.

— Villa, toi qui es toujours là à gagner ta croûte, dis-moi ce que tu as vu exactement.

— Pas grand-chose. Avant-hier, la gamine a pas mis un pied dehors de la matinée. À croire qu'on la peignait et qu'on l'habillait parce qu'elle était toute pimpante quand madame Dalia est sortie avec elle après manger, sur le coup de quatre heures. C'était plus la même gosse. Un taxi les attendait à la porte.

— Un taxi ? Tu n'as pas noté son numéro, j'imagine.

— Non.

Méndez plissa les yeux.

— Bon... Ce n'est pas fréquent, les courses, dans ces coins paumés... De nuit, aucun chauffeur n'accepterait de venir ici, à mon avis. Je ne vais pas tarder à savoir quel véhicule est venu les prendre et où il les a déposées.

— Du temps de la clandestinité, on évitait les taxis. Sinon, t'es vite repéré.

Le vieux policier contempla les arbres, les oiseaux. Il revit le silence.

— Peut-être que ça n'avait rien d'extraordinaire... dit-il. Peut-être qu'elles avaient rendez-vous chez le médecin. Mais c'est étrange qu'elles ne soient pas revenues... Elles ont passé deux nuits dehors.

— Je me faisais la même réflexion, Méndez. Quand vous êtes arrivé, j'étais en train de me demander si j'allais pas vous appeler. Faut se renseigner, vous croyez ?

— On va encore me reprocher de fourrer mon nez partout, mais je m'en occupe. À l'aide de mon portable, si je réussis à l'allumer, je vais appeler les flottes de taxis et la préfecture de police. Reste à côté, Villa, tu pourras me fournir des détails sur la bagnole. Tout ça m'étonne, vraiment... Bon Dieu, où est passée la gosse ?

DÉSOLÉ, CHER COLLÈGUE

Tout se passa en douceur. Peut-être n'auraient-ils pas entendu la clef tourner dans la serrure s'ils n'avaient pas été tous deux dans la pièce qui jouxtait le vestibule.

Gloria, qui n'était pas rompue à de telles situations, réagit très lentement. Elle restait immobile, fascinée par la serrure, n'ayant jamais vécu pareille expérience. En effet, elle fut déconcertée un instant, se disant bêtement qu'on allait pénétrer dans l'appartement.

Elle sentit un mouvement près d'elle. Rien d'autre. Elle ne comprenait rien, décidément. Gabri l'avait laissée seule d'un coup. Il avait disparu. Elle se sentit la proie d'une hallucination.

Il l'abandonnait.

« Le lâche », allait-elle se dire. Mais non, cette pensée n'eut pas le temps de se cristalliser en elle.

La porte était ouverte, et Gloria vit une silhouette sur le seuil. Elle était incapable du moindre geste alors que la silhouette entra et refermait doucement la porte sans lui tourner le dos une seconde. Incapable de crier, Gloria vit confusément qu'il s'agissait d'un homme jeune au visage typé. Si ce n'était pas un Asiatique, il en avait tout l'air. Ses petits yeux légèrement bridés avaient une insistance presque inhumaine, comme ceux d'un reptile. Il avait le crâne rasé, et ses muscles de boxeur, durs et ramassés, ressortaient à travers sa chemise. Les nerfs figés par la stupeur, Gloria demeura immobile sur la chaise, paralysée. Mais à voir le regard désorienté du type, elle se fit ces trois réflexions : premièrement, il ne s'attendait pas à tomber sur elle, et elle représentait un obstacle ; deuxièmement, l'inconnu cherchait Gabri, et il s'était procuré un double de la clé ; troisièmement, Gabri avait filé, il l'avait plantée là en se fichant pas mal de ce qui pourrait lui arriver.

Le mot « lâche » lui faisait mal au ventre. Elle ne comprenait pas.

Une dernière pensée lui traversa l'esprit en une fraction de seconde : aujourd'hui, à Barcelone, ville ô combien ouverte, on pouvait facilement se payer une petite Somalienne ou un tueur syrien.

Elle vit que l'inconnu serrait un objet courbe brillant dans sa main droite. Ce n'était pas un couteau ordinaire, honnêtement forgé à

l'ancienne du côté d'Albacete par le père d'un garde civil, mais une dague qui semblait droit sortie d'un coffre de Damas. Cette lame pouvait vous charcuter le ventre comme un rien.

Elle ne bougea pas, toujours figée par la stupeur.

Le gars restait désorienté, troublé par sa présence. D'une voix épaisse, il demanda :

— Gabriel ?

— Il... Il n'est pas là.

Sa réaction fut instantanée. Ce type-là agissait avant de réfléchir. En un clin d'œil, il posa la pointe de la dague sur le cou de Gloria.

— Allons-y.

Il la souleva pratiquement par les cheveux avec une force brutale. Sans écarter la lame de son cou, il la poussa vers la galerie arrière. Gloria comprit qu'il voulait inspecter le petit appartement, ce qui lui prendrait trente secondes, et qu'il l'égorgerait au premier geste.

La galerie. Les patios.

Le soleil éclatant sur les vieux stores peints en vert.

Des rangées de pots de fleurs encombraient la galerie. Les plantes étaient bien arrosées, luxuriantes. Cela semblait impossible : Gabri était resté de longues années en prison.

Peut-être que l'intrus pensa : la femme.

La main d'une femme. Des amours cachées.

Mais peut-être que nulle pensée n'effleurait l'intrus.

La pression de la dague s'accrut. Le regard explora tous les recoins de la galerie.

Rien.

Impossible, pensa Gloria. Gabri était forcément caché dans l'une des pièces. Elle sentit de manière confuse que personne ne viendrait la défendre et qu'elle allait mourir.

— On recule.

La seule chambre digne de ce nom, là où Gabri avait dormi avec sa femme lorsqu'elle vivait encore. Gloria sentit une nouvelle fois que le temps s'incrustait en elle douloureusement. La chambre était déserte.

— Ouvre l'armoire.

« C'est ridicule. Gabri n'est pas homme à se planquer dans une armoire comme un lâche », songea-t-elle. Elle ouvrit le battant. Le mot « lâche » la hantait encore, brouillant ses pensées.

Elle dut cligner des yeux bien que le meuble ne renfermât aucune surprise : il n'y avait guère que les vieux habits d'Elisa, comme un vestige de son couple et de sa vie, de l'alcôve où Gloria n'avait pas eu sa place.

— C'est bon, maintenant soulève le lit.

Elle n'imaginait pas Gabri bassement caché sous un lit, mais il était bien quelque part en même temps. Elle réunit fébrilement ses forces,

le tranchant d'acier sous la gorge, redressa le sommier et vit seulement de la poussière sur le carrelage ancien. L'homme ordonna :

— Repose-le.

Elle obéit et sa jupe se retroussa. Ses jambes, encore jeunes et fermes, emplirent l'espace. Quelque chose vibra en elle dans la chambre close.

— On va devoir causer, toi et moi.

Si Gloria s'interrogeait sur les intentions du type, là elle n'eut aucun doute. Elle sentit un pincement dans son ventre.

Une autre chambre plus petite. Rien.

La salle de bains. Une lumière trop blanche, une douche qui fuyait, des sanitaires rosâtres, sûrement choisis par la mariée. La salle de bains était vide elle aussi et n'offrait aucune cachette.

— Gabriel n'est pas venu.

— Non, affirma-t-elle avec aplomb.

— Et quand est-ce qu'il arrive ?

— Je n'en sais rien. Il vient très rarement... dans cet appartement.

— Comment tu t'appelles ?

— Gloria.

— Et t'es qui ? Sa maîtresse ?

Ce gars-là ne pensait qu'en ligne droite, à coup sûr. Elle sentit à nouveau un pincement dans son ventre.

— Je suis sa belle-sœur.

— Très bien, Gloria-la-belle-sœur.

— Eh bien, quoi ?

— Il faut profiter, dans la vie.

Le regard masculin était perçant, son insistance insupportable. Gloria devina exactement ce qui allait suivre, inutile de lui faire un dessin.

Mais l'avait-elle vraiment deviné ? Dans sa mentalité de femme simple, il n'y avait de place que pour un lit. Dans la mentalité prodigieuse du mec qui respirait dans son dos, il y avait mille autres fantaisies.

— Je l'ai jamais fait dans une salle de bains, mâchonna-t-il.

— Quoi... ?

— C'est pas compliqué, tu vas poser les coudes sur le lavabo en regardant la glace. Moi, derrière, je soulève ta jupe.

— Mais... pourquoi ?

— Vous avez pas d'imagination, vous les femmes. Et nous, les mecs, on apporte l'imagination en plus de la thune. Je veux voir ta figure, t'as compris, connasse ?

Il promena la pointe de sa dague sur le cou de Gloria. Elle pensait à présent avec son corps, son esprit ne commandait plus. Elle essaya quand même de gagner du temps, désespérément.

— Si Gabri arrive...

— Tu me prends pour un con ?... J'ai fermé à clef pour l'empêcher de filer s'il était là. S'il entre, il va devoir utiliser sa clef, on l'entendra... Et là, tant pis pour lui.

Gloria sentit une main retrousser sa jupe. Le type semblait avoir une certaine expérience. Il avait la main sûre.

— Accroche-toi.

Elle obéit, secouée par la peur. Et il baissa sa culotte. Deux doigts experts ouvrirent son orifice le plus intime. Elle faillit hurler. Elle vit son visage collé au miroir, elle vit une peau tendue, un rictus angoissé, difforme, sur un visage qui n'était pas le sien.

Et l'intrusion. Ça ne lui était jamais arrivé, et elle ne croyait pas que ça lui arriverait.

Le cri s'étouffa dans sa gorge.

Le type avait de l'expérience en la matière. Gloria sentit qu'une seule poussée allait suffire. Tout se ferma en elle, elle n'était plus qu'un corps dur, crispé.

Elle entendit la voix rauque du tueur derrière elle :

— Tu vas voir, ma salope.

Puis l'assaut.

Mais une autre voix dit :

— J'ai connu des tarlouzes plus habiles.

Un assaut avorté. Le membre conquérant accusa une espèce de vibration tout au bout, quelque chose se brisa au-dedans. Le membre conquérant devint un membre nain.

Il ne comprenait pas d'où venait la voix. Il eut un spasme alors qu'on bloquait sa main armée par-derrière en lui tordant le bras au-dessus du coude au risque de lui rompre les os. La douleur était intenable. Sans l'effet de surprise, personne n'aurait pu maîtriser un pro comme lui, pourtant on le maîtrisait bel et bien. Il eut peine à y croire pendant un court instant.

La surprise et une femme : combinaison néfaste. On laisse tomber la femme quand on n'a pas envie de se faire choper par-derrière. Gloria tressaillit, ne sachant d'où sortait Gabri. L'homme qui allait la pénétrer sentit une chose (son membre nain ?) se rétracter entre ses jambes. Il était encore plus étonné, il ne comprenait rien.

La main droite de Gabri, qui venait de jaillir dans son dos, lui agrippait le poignet du même côté, l'empêchant d'utiliser sa dague. En même temps, de sa main gauche, il exerçait une pression brutale sur sa nuque, l'écrasant contre la femme. L'homme ne pouvait donc pas se retourner. Gloria et lui ne formaient plus qu'un seul corps.

S'il voulait sentir les courbes féminines, il était servi. Cela n'irait pas au-delà.

Sa main gauche se propulsa en arrière pour au moins agripper et tirer les cheveux de Gabri. Mais celui-ci lâcha sa nuque et le poussa contre la femme de tout son poids, libérant l'autre main.

Le lavabo céda brusquement sous la pression des trois corps. Un jet d'eau aspergea la tête de Gloria. Dans l'intervalle, la main gauche de Gabri n'était pas restée inactive. Elle s'était abattue sur le coude droit du violeur et l'avait tiré en arrière dans un mouvement latéral. Et de son propre coude, Gabri continuait à plaquer l'ennemi contre la femme. En s'écartant ainsi de son dos, il lui tordit le bras entièrement. Il grinça des dents comme une bête et bava sur la nuque de son adversaire.

Il lui retournait presque le coude à l'envers. Un dernier effort, si rageur que Gabri eut l'impression qu'il allait se casser les dents. Un craquement sinistre. Les doigts lâchèrent le couteau, comme des bouts de chiffon molle.

Il relâcha la pression. Le tueur se retourna, mais son bras droit pendouillait, comme fixé à l'envers. La fracture au coude devait être insupportable et s'infiltrer dans sa moelle comme une décharge électrique. Mais les yeux de l'homme lui ressortirent des orbites lorsqu'il se jeta sur Gabri, les crocs dehors, cherchant sa jugulaire comme un fauve.

Pas de chance.

Celui qui a les os brisés ne raisonne pas. L'autre a le temps de réfléchir.

Coup de coude dans les dents du bras gauche. Imparable pour qui a le bras droit cassé. Le devant de la dentition fut mis en pièces ; il avait un paquet de fausses dents malgré son jeune âge. Il en recracha la moitié ; l'autre moitié tomba au fond de sa gorge.

Il ouvrit la bouche. Il tenta désespérément de s'en débarrasser, mais avec sa main gauche, forcément. La droite restait inerte, plus rien n'arrêterait les poings de Gabri.

Les yeux, les yeux, les yeux...

On n'apprend rien de bon dans la rue. Et c'est pire en prison, même si on se contente de tendre l'oreille.

Une écume rougeâtre en l'air. Le tueur ne voyait plus. Il voulut s'accrocher à Gabri, n'ayant plus d'autre solution.

Il pensait y parvenir mais il n'entreignit que le vide. Gabri avait reculé d'un pas, et il armait son genou droit.

« Voyez-vous ça ! »

Le membre nain avait toujours le nez dehors.

Le coup de genou le ratatina pour de bon. Pas de chance pour un homme de bien qui a encore quelque ambition dans la vie, ou au lit du moins.

Il tenait dans sa main les vestiges du membre conquérant. La

douleur le fit se pencher en avant, vers les poings de Gabri.

La bouche, la bouche, la bouche...

Il avait encore un morceau de dentier dans la gorge. Le fragment de prothèse s'était enfoncé littéralement dans son pharynx. Il fourra désespérément les doigts au fond de sa bouche pour le retirer. Il voulait se faire vomir, le recracher. Il tomba à genoux, sans s'en rendre compte, heureusement pour lui.

Il n'y avait plus que ça. Les brûlures à sa gorge. L'air qui manquait. L'eau qui éclaboussait sa figure en sang.

« Merde, Gabri, merde. »

Mais toutes ces années suscitent une colère rentrée qu'il faut bien expulser un jour.

Gabri saisit sa main gauche, la seule que l'homme pouvait porter à sa bouche. Il ne pourrait plus désencombrer sa gorge ; sa prothèse était la corde qui l'étranglait.

Son corps trembla. Ses genoux se dérobaient sous lui. Ses yeux exorbités étaient cinglés par le jet d'eau.

« Merde, Gabri, merde. »

Le supplice du garrot n'existait plus, mais cela y ressemblait. D'autant que Gabri comprimait la bouche du moribond pour le priver d'air, pour qu'il n'ait aucune chance de vomir le fragment incrusté dans sa gorge. L'homme à genoux sentit, au contraire, qu'il était en train de l'avalier. Ce qui avait formé sa dentition lui coupait la respiration.

Deux spasmes.

Soudain, des yeux qui chaviraient, un dernier spasme à la bouche d'où coulaient le sang et la salive, l'angoisse et la mort.

L'homme tomba en arrière alors qu'un dernier râle flottait en l'air.

Gabri murmura :

— Peut-être que les morceaux seront utiles à quelqu'un d'autre après ton autopsie.

Et Gabri, tout à coup, prit conscience de l'horreur. Il ne reconnaissait plus le visage de Gloria, collé contre la glace, alors qu'elle haletait horriblement. Elle faillit s'écrouler en essayant de se mouvoir.

Les yeux morts de Gabri en découvrirent la raison : son slip entravait ses chevilles. Il fit alors une chose imprévue, une chose qui peut-être avait toujours hanté l'air secret de l'appartement. Il remonta doucement sa culotte au long de ses jambes, suivant un parcours interdit et rarement synonyme d'émois pour la femme.

Elle avait dû l'imaginer dans l'appartement vide, dans les chambres closes, sur les lits ayant appartenu à une autre, même si cette autre était l'épouse de Gabri.

Lui n'avait rien imaginé.

Il le faisait néanmoins. Les doigts frôlant la peau intime, les yeux fixant le pubis tremblant, devinant l'histoire jamais narrée à quiconque.

Elle finit elle-même d'ajuster sa culotte puis étira sa jupe. Elle eut l'air de se ressaisir, redevint la femme qui avait engrangé les années dans chaque recoin du logement. Elle avait retrouvé un souffle normal.

Curieusement, sa première décision fut d'ordre pratique. Elle découvrit le sol inondé de la salle de bains.

— Je vais couper l'eau.

Il y avait un robinet d'arrêt près de la fenêtre du patio. Elle le ferma d'une main tremblante. Puis elle observa le cadavre comme si elle ne comprenait rien.

— Il voulait t'éliminer.

— Je sais qui l'a envoyé. Un dénommé Conde. Ce qui m'étonne, c'est la vitesse à laquelle il réagit, aussi sec il trouve un remplaçant.

— Qui ?

— Conde. Moins tu en sauras, mieux ça vaudra pour toi, Gloria. Ce tueur a été engagé par un gars puissant.

— Mais pourquoi ?

— Un jour, peut-être, je t'expliquerai, Gloria. Mais pas maintenant. Pas maintenant...

— Mais... où est-ce que tu étais ? Et surtout... qu'allons-nous faire ?

— Rentre chez toi comme d'habitude, comme si de rien n'était. Personne ne t'a vue entrer, j'imagine.

— Pas aujourd'hui, peut-être, mais sinon on m'a vue très souvent. Tout le monde sait que je nettoie l'appartement et que je paie le loyer.

— Tout le monde sait aussi que c'est moi qui habite ici depuis ma sortie de prison. C'est moi qui suis concerné. Je vais tâcher de me faire remarquer en sortant. Et on se souviendra de moi quand le corps sera découvert. Mais toi, tu dois passer inaperçue. Jette un œil dans l'armoire, tu y trouveras des lunettes noires, un sweat à capuche, des tennis... et un sac où mettre tes vêtements. C'était à... à Elisa. Tout ça est encore là grâce à toi.

— Mais toi, on va te rechercher...

— C'est normal vu mon casier. Et d'ailleurs, c'est moi qui l'ai tué.

— Pour me sauver...

— Non, pour sauver ma peau. Pour être franc, je n'ai pas été bien vaillant, Gloria. J'ai voulu m'enfuir dans un premier temps.

— Où est-ce... que tu étais ?

— Pétais pendu dans la galerie, accroché au pied des barreaux. Normalement, en fouillant la galerie, le gars aurait dû voir mes poings sur les barres, mais j'ai eu du bol. Sur le bord, il y a tous ces pots de fleurs que tu as installés. Mes mains étaient cachées, il n'a rien vu.

Gloria était effondrée. Elle commençait à comprendre, elle comprenait surtout qu'elle était en présence du cadavre. Elle s'éloigna, pénétra dans la chambre et s'assit sur le rebord du lit.

— Mais tu es revenue pour me sauver...

— Non. Je me suis dit : j'élimine ce tueur ou c'est lui qui m'élimine. Simple instinct de survie, tu peux me croire. Au fond, je ne suis qu'un lâche.

— Est-ce qu'un lâche est capable de tuer un violeur en prison ?

— J'ai aidé le père de la gamine, c'est tout. Lui seul a fait preuve de courage.

Gloria avait déjà repris le dessus, beaucoup plus vite que prévu. Gabri vit qu'elle le fixait d'un regard incrédule, voire avec un soupçon d'agressivité.

— Ne joue pas les modestes, Gabri. Beaucoup rêvent d'être un dur comme toi.

— Je ne suis rien d'autre que ce que la vie m'a appris. Mais fais ce que je te dis : va chercher les affaires d'Elisa.

Elle allait diriger ses pas vers la chambre quand, tout à coup, elle hésita. Son regard exprimait quelque chose qui, peut-être, était tapi au fond du temps depuis toujours, une chose que Gabri n'avait jamais perçue.

— Tu aimais beaucoup Elisa, hein ?

— Pourquoi cette question ?

— Pour rien.

— Toi, Gloria, tu aimais beaucoup ton mari ?

Il y eut un silence. Les yeux recèlent des lueurs secrètes ; elles ne s'allument jamais chez certains. Mais soudain elles brûlèrent dans les yeux de Gloria.

— Je ne l'ai jamais trompé.

— Tu es une femme admirable, Gloria. Tu m'as tellement aidé... Je ne sais pas comment te remercier. Et nous deux, ça n'a pas été simple au début. Je me souviens d'une anecdote, le jour de mon mariage avec Elisa.

— Quoi donc ?

— Tu étais encore célibataire à l'époque, mais tu étais la seule à ne pas vouloir m'embrasser.

— Ah bon ?

— Oui. Tu avais l'air fâchée pour on ne sait quelle raison.

— Aucun souvenir.

Gloria tourna la tête et haussa les épaules comme si elle n'y prêtait nulle importance ; mais tous deux étaient conscients qu'il n'en était rien, que les années secrètes de Gloria étaient nées déjà en ce temps-là.

— Bah... dit-elle. Sans doute que j'étais très jeune.

— Pour moi, tu étais une gamine.

Les lèvres de la femme esquissèrent une moue quasi imperceptible.

— Une gamine ? Et c'est tout ? s'enquit-elle.

— C'est juste une façon de parler.

— Peut-être que j'étais une gamine, mais je réfléchissais. Peut-être qu'ensuite j'ai passé trop d'années à me torturer les méninges.

— En tout cas, j'ai une grosse dette envers toi, et je compte bien la payer. Personne n'a autant fait pour moi.

— C'est moi qui ai une dette envers toi, Gabri.

— Toi ?... Comment ça ?

— Tu ne le sauras jamais.

Elle lui tourna le dos pour se rendre dans la chambre d'Elisa, et de Gabri ; cette chambre inoccupée de longues années, mais hantée par les esprits. Gabri se garda d'y jeter un regard : il devinait encore leur présence.

Au bout d'à peine cinq minutes, Gloria apparut dans l'encadrement de la porte, vêtue d'un sweat à capuche. Elle avait des tennis aux pieds et, à la main, des lunettes de soleil ainsi qu'un sac contenant ses vêtements.

— Les rues de Barcelone grouillent de gens, fit-elle, et je passerai inaperçue. Mais je veux te faire une promesse et te dire quelque chose.

— Vas-y.

— D'abord, je témoignerai en ta faveur si nécessaire, en disant exactement ce qui s'est passé, et je te chercherai le meilleur avocat de la ville. Je n'ai pas d'argent mais j'en trouverai.

— Il faut d'abord que j'évite de me faire arrêter, là, tout de suite, murmura Gabri. J'ai encore deux femmes à sauver.

Les lèvres de Gloria se froncèrent soudainement.

— Deux femmes ?

— Oui, et tu n'as pas besoin d'en savoir davantage. Je t'ai attiré assez d'ennuis comme ça. Au fait, qu'est-ce que tu voulais dire ?

— Que tu cesses de te prétendre un lâche. Celui qui coupe la tête du type qui a violé sa femme ne peut pas être un lâche.

Et elle le regarda avec insistance.

Il y avait une étrange intensité dans son regard, quelque chose au-delà des souvenirs et des ans.

Il baissa les yeux. Ses lèvres se raidirent et il fut incapable de répondre. Enfin, comme si un autre eût parlé par sa bouche, il dit :

— Il y a une chose que tu dois savoir, Gloria. C'est ma femme qui l'a décapité. C'est Elisa, pas moi.

MON POTE LE CADAVRE

Méndez jeta un œil sur le macchabée. La lumière rosâtre de la modeste salle de bains se reflétait sur lui, si bien qu'il avait l'air plus pâle et moins frais peut-être que le défunt. La clarté blafarde du soir rampait jusqu'à la porte du cabinet de toilette depuis le balcon intérieur, ce qui donnait une scène de crime au rabais, voire acquise à crédit.

Le sergent de la police autonome regarda le cadavre à son tour et darda les yeux sur Méndez. À dire vrai, il n'y avait guère de différence.

— Vous avez mauvaise mine, inspecteur.

— Je sors de table. Le cuistot du bar m'a dit qu'il venait de suivre une de ces émissions culinaires qu'on nous passe du matin au soir, alors que par chez nous personne ne cuisine un jour ouvrable. Et il a mitonné la recette pour mézigue, histoire de me donner du cœur au ventre. Des crabes en sauce.

— Et alors ?

— La coquille des crustacés s'était dissoute. La sauce était corrosive, il faut croire.

— Vous en avez mangé ?

— Ben oui, le chef me tanne depuis des années pour que je le pistonne auprès du Guide Michelin. Et le nom de la recette me plaisait bien : *fruits de mer à la petite Barcelone*.

— Je me demande si vous allez en réchapper, Méndez.

— Il ne manquait plus que ça pour me pourrir la digestion. Un mort.

— Bon, vous pouvez disposer. D'ailleurs, je me demande ce que vous foutez là, Méndez. Vous êtes le doyen de la brigade des homicides, mais cette affaire est du ressort de la police autonome.

— Pas forcément. Il y a peut-être un lien avec le terrorisme.

— Ah bon ?

— Les voisins du dessous ont frappé ici rapport à une fuite d'eau, et il se trouve que la porte a cédé. Elle était mal fermée. Ils ont appelé le 091, et la patrouille a contacté la brigade pour nous faire une première description du cadavre.

— Et alors ?

— La victime me disait quelque chose au vu de cette description. Il y a quelque temps, j'ai fait établir au moins deux portraits-robots concernant cet individu, et ça m'est revenu en mémoire. On le soupçonne d'avoir posé deux bombes mais je ne crois pas qu'il ait agi par idéologie. S'il a fait le coup, c'est pour le fric. Ce salopard touchait du blé pour faire ses saloperies.

— Ce n'est pas toujours le cas ?

— Nenni. Il y a de pauvres salopards qui ne touchent pas un radis, ou qui sont trop cons pour s'enrichir. Comme dit mon chef : « Toutes ces saloperies pour que dalle ! »

— Et c'est la police nationale qui doit mener l'enquête, à votre avis ?

— Aucune idée, mais j'aimerais bien examiner ce type d'un peu plus près. Soyez sympa, sergent, après je vous invite au restau.

Le policier autonome eut un mouvement de recul.

— Méndez, j'ai une femme et des gosses.

Il finit par le laisser passer. L'inspecteur s'agenouilla près du défunt et l'étudia avec cet air blasé qui avait mûri au fil des ans, des rues et des contrats d'assurance décès. D'abord il observa que le type avait tout l'air d'avoir péri par asphyxie ; cependant, il ne présentait aucune marque au niveau du cou, rien n'indiquait non plus qu'on ait usé d'un sac plastique. Il comprit en lui écartant les mâchoires : une prothèse émergeait au creux de sa gorge, comme un trophée. Sa mort n'avait pas dû être des plus folichonnes.

— Ce type est venu là pour tuer quelqu'un, murmura-t-il. Il suffit de voir ce poignard à côté pour s'en convaincre. Si j'ai bonne mémoire, il y a des années, on l'a soupçonné d'avoir exécuté un contrat à l'arme blanche.

— Vous pensez donc que la personne qui devait mourir l'a finalement dessoudé ?

— Même pour un type comme moi, ça coule de source.

— Vous vous rappelez son nom ?

— J'ai un doute, il faudrait que je consulte les banques de données, mais il pourrait s'agir de Jerónimo Santos. Il était d'origine libanaise, mais ses papiers étaient en règle. J'ignore de quoi il vivait, même si j'en ai une vague idée. D'ici une heure ou deux, j'aurai un tas d'infos.

— D'accord, Méndez, on travaille ensemble pour le moment. D'abord il faut savoir qui habitait ici, c'est le suspect numéro un.

— Je me souviens très bien du mec qui vivait ici. Il a passé huit ans à l'ombre pour une affaire qui avait fait grand bruit à l'époque. Enfin, huit ou dix ans, je ne sais plus ; peu importe. On l'a relâché pour bonne conduite, il est en liberté conditionnelle. Même un aveugle jurerait que c'est notre homme.

— Vous vous rappelez son nom ?

— Oui, dit Méndez. Jusqu'ici ma mémoire a rarement flanché, en

conséquence de quoi son siège ne se trouve pas dans le membre viril. Le gars qui occupe cet appartement se nomme Gabriel Paredes Lorca, mais il se fait appeler Gabrì. Il a autour de quarante-cinq ans, je dirais. Si vous ressortez les papelards qui remplissent son casier, il va vous falloir un camion.

Le flic prenait note.

— S'il a passé tout ce temps en prison, comment se fait-il qu'il ait gardé cet appart' ? Il est propriétaire ?

— J'en doute, ce gars-là n'a jamais roulé sur l'or. J'imagine que quelqu'un s'est acquitté du loyer des années durant, mais je ne sais pas qui. Enfin, c'est facile à vérifier.

Méndez jeta un œil dans la cage d'escalier. L'immeuble avait dans les cent ans, les locataires aussi à en juger par leur trombine. Ils s'étaient tous réunis sur le palier, comme si le procès allait se dérouler sur place. Le crime avait perdu son caractère anonyme, et soudain il donnait importance et dignité à ces murs.

— Qui est propriétaire de cet immeuble, vous savez ? questionna-t-il. Qui empoche les factures ?

— Ça se passe dans le bureau de monsieur Mauri.

Tout proprio était un « monsieur » jusqu'à preuve du contraire. Pourtant, on n'avait pas grand-peine à prouver le contraire, surtout dans ces quartiers modestes.

Méndez se vit remettre une facture avec un numéro de téléphone. Il demanda qui avait réglé le loyer ces dernières années.

— La belle-sœur du locataire. Elle s'appelle Gloria.

— Vous avez son adresse ?

— Oui, bien sûr, inspecteur. Il est arrivé quelque chose ? Ils ont fait des travaux sans autorisation ? Ils ont aménagé un claque dans l'appartement ?

— Ce logement est tellement minuscule, cher ami, que le lit empiéterait sur la cage d'escalier si on ouvrait un claque. Vous connaissez l'adresse de cette Gloria ?

— Oui, monsieur.

Méndez prit note et consigna aussi son téléphone. Il appela et Gloria décrocha.

Elle parlait d'une voix calme et sûre. Elle avait couru, cependant Méndez n'en savait rien ; de même qu'il ignorait qu'elle était passée par là.

— Excusez-moi, je suis l'inspecteur Ricardo Méndez. On a découvert un cadavre dans cet appartement que vous louez, les voisins nous ont prévenus. C'est une fuite d'eau qui leur a mis la puce à l'oreille. Vous y êtes venue, aujourd'hui ?

— Moi ?... Non, répondit-elle avec une altération dans la voix qui pouvait être feinte. Je ne vis pas là-bas, même si j'y vais fréquemment

pour faire un peu de ménage. Euh... si, en fait, ce matin, j'y suis passée très tôt. J'ai appris qu'on allait relever les compteurs de gaz.

Méndez songea qu'elle disait vrai, probablement. Il se rappelait même avoir aperçu une note dans le hall d'entrée. Il songea également qu'elle n'avait pas trop intérêt à mentir puisqu'on l'avait peut-être vue dans les parages.

— Vous avez croisé des voisins ? demanda-t-il.

— Je ne sais plus trop... Je vous prie de m'excuser, je vous rejoins tout de suite.

— Une seconde. Puisque vous n'occupez pas cet appartement, comment se fait-il que c'est vous qui êtes là quand on relève les compteurs ?

— Mon beau-frère est très souvent en déplacement. Il est veuf, il s'appelle Gabriel Paredes Lorca.

Tout concordait. La routine, mais il fallait s'y conformer. Il dit gentiment :

— Venez ici dans les plus brefs délais, je vous prie. Nous vous retiendrons le moins longtemps possible.

Il raccrocha et poursuivit son travail de routine. Il fit la grimace en découvrant que la batterie de son portable était pratiquement à plat. Le contraire eût été surprenant, il est vrai. Il composa un numéro qu'il connaissait par cœur, au tribunal de surveillance pénitentiaire.

Une femme lui répondit aimablement.

— Lidia Ferrer à l'appareil.

— Je suis l'inspecteur Ricardo Méndez, il s'agit d'une demande officielle. S'il vous plaît, j'ai besoin d'un renseignement : vérifiez dans vos registres s'il y a un dénommé Gabriel Paredes Lorca en liberté conditionnelle.

La femme à la douce voix consulta ses dossiers. Elle répondit presque aussitôt :

— Oui, monsieur, et il est en règle. Je me souviens qu'il s'est présenté ici récemment.

— Merci, mademoiselle Lidia.

— Un problème ?

— Non, du tout. Mes excuses.

Méndez éteignit son portable. Si l'une de ces femmes ou les deux avaient quelque chose à cacher, se dit-il, elles s'étaient empressées de regagner leur poste pour vaquer à leurs occupations habituelles. Il retourna voir le cadavre, mais brièvement. La police scientifique venait de débarquer et elle mettait en œuvre la procédure courante. Il gagna le balcon qui ouvrait sur un patio étroit avec d'autres galeries. Personne. Il vérifia la hauteur : aucun être humain n'aurait pu se hisser par la cour. Dès qu'il tourna les talons, il pensa à Gabri, le suspect numéro un. Il faudrait lancer un avis de recherche. Ce type

était toujours en vie, mais il avait drôlement la poisse.

Très vite, il devina comment les choses s'étaient déroulées. Gabri s'était pointé dans l'appartement puisqu'il y habitait. Mais il n'avait pas dormi là, le lit était intact. Quelqu'un l'attendait, sans doute le mort, Jerónimo Santos. Ou peut-être ce dernier avait-il rattrapé après pour le buter et, manque de pot, c'est lui qui avait avalé sa chique. Il lui restait à s'acquitter de quelques tâches bureaucratiques.

Méndez téléphona à Lucia Olmos, experte dans un nouvel art, l'informatique, et dans un art ancien qui consistait à croiser habilement les jambes.

— Lucia, Méndez à l'appareil. Je suis dans un état critique : la batterie de mon portable va bientôt rendre l'âme. J'ai besoin en urgence de toutes les infos dont vous disposez concernant un certain Gabriel Paredes Lorca. Je peux attendre un petit peu.

— J'en ai pour une minute.

Il entendit Lucia pianoter sur son clavier. Ses jambes restaient jointes à coup sûr.

— Il y a une tonne d'informations.

— Il a commis des méfaits, récemment ?

— Non, rien ces derniers temps. Il n'a pas intérêt, dites-vous bien qu'il est en liberté conditionnelle. Sa famille l'aide probablement, et il doit faire des petits boulots à droite à gauche, mais on n'a rien à lui reprocher. C'est quand même un type gratiné.

— Vous faites sans doute allusion au meurtre du gars qui a violé sa femme.

— Vous en savez autant que cette bécane, Méndez. Vous avez un moteur de recherche à la place du cerveau.

— Je sais qu'il a décapité le violeur, il y a sûrement des précisions sur la victime dans vos dossiers. Dites-moi ce que vous avez, enfin les grandes lignes.

Elle marqua une courte pause.

— Bon, je pourrais vous faire un compte rendu exhaustif, mais voici l'essentiel. Le violeur raccourci s'appelait Pedro Rubio Manuel. C'était un mec infâme qui aurait mérité de pourrir en prison, mais il en sortait sans arrêt : il bénéficiait de remises de peine parce qu'il étudiait, pour bonne conduite, parce qu'il chantait dans la chorale de la prison, à cause du Saint-Esprit. Quand il s'est fait découper, on l'avait déjà condamné par deux fois, mais ça ne l'empêchait pas de se balader impunément.

— Et l'opinion publique était favorable à Gabri, dit Méndez.

— Aucun souvenir, mais il est précisé que lorsque Gabri a comparu devant le tribunal, les gens l'ont applaudi ; le juge, la juge pour être exact, lui a même demandé s'il était bien installé et s'il n'avait besoin de rien.

Le cerveau de Méndez tournait à plein régime, peut-être qu'il n'avait plus souvenir des crabes en sauce. Et celui qui en voulait à Gabri entendait peut-être venger la mort du gars décapité après toutes ces années.

— Vous avez des détails sur Pedro Rubio ?

— Il y a de quoi dresser le bilan judiciaire de l'année.

— Dites-moi s'il avait un ami particulier, un confident attitré ou un proche.

Il s'écoula une minute.

— Aucun lien n'apparaît nettement. Bref, on n'a rien du tout.

— À quoi il ressemblait ? Vous avez sa photo ?

— Je l'ai sous les yeux. Le jour où on ouvrira un musée des fils de pute, il aura son portrait dans l'entrée. Ce genre de mec a un avis de recherche épinglé sur la bite.

Méndez remercia Lucia puis raccrocha. Il irait trouver l'inspectrice un peu plus tard pour confronter les données en leur possession. S'il pianotait tout seul sur le clavier, l'assassin de Lincoln apparaîtrait comme l'un des auteurs des attentats de Madrid. Il fit le point dans son esprit, mais sans parvenir à aucune conclusion. Seule et unique urgence : retrouver Gabri.

Et c'est alors qu'elle apparut.

Elle resta immobile à la porte, cernée de policiers qui cherchaient des empreintes, qui prélevaient de la poussière pour l'introduire dans des éprouvettes et qui prenaient le macchab en photo sous son meilleur profil. Elle regarda la scène avec horreur et stupéfaction. Méndez pensa qu'il s'agissait d'une comédienne époustouflante si elle simulait. Et il la jugea séduisante. Mais elle cachait un secret au fond de son regard.

— Je m'appelle Gloria Pereda, annonça-t-elle, et récemment encore je m'occupais de cet appartement. S'il vous plaît, que s'est-il passé ?

— Je vous en prie, dit Méndez, l'empêchant d'arriver jusqu'au cadavre, asseyez-vous là, dans l'entrée. Je suis le policier qui vous a appelée tout à l'heure. Vous êtes la belle-sœur de Gabriel ?

— Oui.

— Vous avez d'autres proches ?

— Je suis veuve si c'est ce que vous voulez savoir.

— Et la femme de Gabriel ?

— Elle est morte en couches, vous êtes au courant, j'imagine.

— Simple vérification. Vous avez donc veillé à l'entretien de cet appartement ?

— Oui, tout le temps où Gabri est resté en prison. Ça aussi, vous le savez, je suis sûre.

— Du tout, c'est vous qui me l'apprenez.

— Mais on a dû vous dire que j'ai laissé un tas d'empreintes dans

l'appartement. Je suis la seule à m'en être occupée pendant des années.

— Pourquoi ?

La question la déconcerta quelque peu, mais juste un instant.

— Disons... que c'était le sanctuaire de Gabri, répondit-elle.

— Non contente de faire le ménage, vous vous êtes acquittée du loyer, et il a augmenté plusieurs fois. Cela représentait un sacrifice énorme pendant toutes ces années, j'imagine.

— On peut le dire, en effet.

— Et c'est parce qu'il était en prison ?

Gloria eut l'air un peu déconcertée là encore, mais elle se reprit à nouveau.

— Euh... oui. Et je me disais qu'un jour Gabri, mon beau-frère, sortirait de prison. Je ne voulais pas qu'il atterrisse dans la rue.

— Il a vécu ici ?

— Bien sûr.

— Et vous savez où le trouver ?

— Non, je n'ai pas les détails de son emploi du temps. J'ai parlé avec lui il y a un jour ou deux, je ne sais plus trop.

Méndez hocha la tête en montrant une photo dans un cadre d'argent, une famille à un mariage.

— Voilà un vieux souvenir, dit-il : le mariage de Gabriel et Elisa.

— Oui.

— Vous êtes la troisième en partant de la gauche. Toute jeune, n'est-ce pas ? Puis-je vous faire une remarque ?

— Rien ne vous en empêche.

— Pourquoi êtes-vous si triste sur la photo ? Ce mariage vous contrariait-il ?

— Chaque femme a une histoire qui lui est propre. Ça ne regarde que moi.

— Vous avez raison... Excusez-moi, j'ai toujours été fasciné par ces vieilles photos de famille. Je suis le seul policier de Barcelone qui se laisse captiver par les ombres. Mais suivez-moi, si vous voulez bien. Ce que vous allez voir n'est pas joli joli, mais j'aimerais savoir si vous connaissez cet homme ou si vous l'avez déjà vu.

Il la conduisit jusqu'à la salle de bains afin qu'elle examine le corps. Méndez darda les yeux sur le visage de Gloria mais nulle expression n'y transparaissait. Soit elle avait des nerfs d'acier, soit ce cadavre lui était aussi familier qu'une momie égyptienne.

— Non, je ne l'ai jamais vu.

— Il connaissait Gabri, d'après vous ?

— Ça m'étonnerait. En même temps, Gabri ne m'a jamais tout raconté. On se voyait très peu, en fait. Autre chose ?

— Je dois encore vous demander si vous savez comment joindre

vosre beau-frère. En réalité, il a tout intérêt à venir nous trouver.

— Le seul endroit où je pouvais le joindre, c'était ici. Et, comme je vous disais, il y a plein d'empreintes à moi dans l'appartement, par conséquent j'irai quand vous voudrez au service d'identification.

— Nous ferons en sorte de vous importuner le moins possible, juste le temps d'établir le procès-verbal. Et où est-ce que vous travaillez, Gloria ?

— Dans une entreprise de relations publiques. Attention, ce n'est pas un poste à responsabilité : je tape les listes de personnel quand on organise des rencontres, des stages, des fêtes, des réceptions... Enfin, bref. Je vous laisse le numéro de l'agence si vous devez me contacter. Dites que je travaille sur le projet Espérance, et ils me trouveront aussitôt.

— Joli nom, dit Méndez, c'est même un peu trop beau pour moi. En quoi ça consiste ?

— C'est un projet subventionné, à but non lucratif. Un peu comme les visites des *peoples* à Noël auprès des enfants cancéreux. L'objectif dans tout ça ? Eh bien, offrir de l'espoir, un peu de vie. Je me sens très impliquée dans cette affaire, je pourrais presque travailler bénévolement.

Méndez devina une lueur d'espérance dans les yeux de Gloria, des yeux éteints habituellement, y compris lors des mariages. Il répondit par politesse :

— Tout le monde ne peut pas en dire autant. Surtout pas moi. Et que préparez-vous, concrètement ?

— La visite d'un transatlantique qui va bientôt faire escale à Barcelone. C'est l'un des plus luxueux qui existent. J'imagine qu'il s'agit d'une opération de communication, mais ce sera un très bel événement ; la visite va durer trois heures, avec déjeuner inclus. Il y aura de nombreux handicapés qui peuvent à peine sortir de chez eux, et qui ont encore moins l'occasion de visiter un paquebot. Également des personnes âgées en maisons de retraite, des jeunes couples tirés au sort, les meilleurs élèves des écoles publiques... Ah, bien sûr, il y aura aussi des gens souffrant de déficiences intellectuelles, notamment des jeunes trisomiques, le but étant de leur offrir un peu d'espoir, qu'ils voient de belles choses une fois au moins dans leur vie.

Méndez comprit que, si Gloria lui parlait tant de ce projet, c'était parce qu'elle était réellement enthousiaste et de nature sensible. Mais, fait étrange, Méndez avait détourné le regard. Soudain ses yeux, son attention et son cerveau étaient ailleurs. Gloria cligna des paupières, quelque peu déroutée.

— J'ai dit une bêtise ? s'enquit-elle.

Méndez garda le silence, l'air encore plus dérouté qu'elle. Nul n'aurait su lire dans ses pensées.

C'était pourtant d'une extrême simplicité.

La petite.

Nadia. L'enfant solitaire de la maison de Vallvidrera. La petite.

Il fit un effort pour reposer les yeux sur la femme.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il. Vous n'avez dit aucune bêtise, bien au contraire. J'avais l'esprit ailleurs.

LE LAC⁽¹²⁾ DE GRETA LAGO

La femme se réveilla en fin de matinée dans une chambre inconnue. Le soleil, déjà haut dans le ciel, s'engouffrait par la fenêtre à sa gauche, et sa première pensée fut la suivante : « Il est tard ! » Par cette même fenêtre, sans sortir du lit, elle vit les reliefs d'une tour, relativement proche, qui présentait des lignes droites sévères. Cela lui semblait irréel, et elle referma les paupières.

Greta Lago, la femme qui s'était travestie pour échapper à la mort, celle-là même que Gabri avait si longuement épiée du haut du building, eut un trou de mémoire passer. Elle se sentait écrasée sous quelque chose qui l'étouffait en laissant filtrer la lumière ; elle ouvrit la bouche, saisie d'angoisse, comme si elle ne pouvait plus respirer. Comme si Greta Lago était au fond d'un lac ; rien à voir avec son patronyme, évidemment.

Puis elle réagit peu à peu et rouvrit les yeux, à nouveau éblouie. En dépit des rideaux, elle reconnut les formes de la tour : il s'agissait du clocher de l'église de San Narciso, autrement dit elle contemplait un monument emblématique de Gérone.

Doucement, tout comme on se replonge dans un rêve lointain, elle se remémora les événements récents. Sa mémoire nébuleuse lui fit réintégrer l'appartement de Pueblo Nuevo, en face d'un grand immeuble ; Gabri l'avait évacuée au milieu de la nuit, à bord du taxi dans lequel Lidia Ferrer les avait rejoints. Elle avait fui, et elle savait qu'elle n'aurait pas survécu autrement. Toutefois, loin de la soulager, cette pensée la replongea dans cette espèce de lac translucide. Elle eut un sursaut pour s'en échapper puis s'assit sur le lit.

Les souvenirs étaient plus fluides désormais, mais elle n'en tirait nul réconfort. Le taxi les avait tous trois déposés devant l'hôtel Barcelona, près du Paseo de Gracia, en face d'un bâtiment qui ne fermait jamais ses portes : Radio Barcelona, la plus vieille station du pays. Puis tous trois étaient sortis du taxi comme pour s'installer à l'hôtel. Néanmoins, les choses s'étaient déroulées autrement.

Gabri semblait savoir où il allait, à l'inverse des femmes. Il avait dit :

— Toi, Lidia, s'il te plaît, rentre chez toi, tâche de dormir un peu. Si tu reprends un taxi, éloigne-toi de quelques pâtés de maisons. Et

demain, au boulot, comme si de rien n'était. Dis-toi bien qu'en fin de compte il ne s'est rien passé. Reprends une vie normale. Greta sera en sécurité, et elle saura te joindre. Allez, s'il te plaît, il vaut mieux se séparer rapidement.

Et il se tourna vers Greta :

— Prends une chambre dans cet hôtel. Tout est en règle, tu as des papiers, une valise. Il est tard, mais tu diras que tu as raté ton avion et que tu pars demain, c'est-à-dire aujourd'hui, très tôt. Demande-leur de te réveiller à sept heures. À huit heures, tu auras mis les bouts, avant que la police ne contrôle les registres. Dans la petite gare d'Aragon, juste à côté, tu as un train express pour Gérone et Figueras. Tu grimpes dedans.

Il fit un signe d'adieu à Lidia qui s'éloignait et dit :

— Descends à Gérone et rends-toi à pied jusqu'à l'hôtel Roca, à l'entrée des vieux quartiers. Tu y passes la nuit, et le lendemain matin tu reprends le même train jusqu'à Figueras. Là, tu descendras à l'hôtel Empúries. Ce jour-là, j'essaierai de te contacter discrètement. Et ne crains rien, il est impossible qu'on puisse te filer. Par la suite, je te chercherai un lieu sûr où tu seras à l'abri.

— Où ça ?

— J'ai une petite idée, Greta, une idée géniale.

Elle avait le vertige et d'horribles maux de tête en y songeant. Elle mit quelque temps à comprendre que ce n'était pas surprenant : elle s'était réveillée en sursaut et elle avait à peine dormi.

Cette banale observation lui coûtait des efforts. La nuit précédente, Gabri l'avait laissée devant l'hôtel Barcelona où elle n'avait fermé l'œil que quelques heures. Et, très tôt dans la matinée, le train l'avait déposée à Gérone, où elle avait cherché l'hôtel Roca. Elle avait demandé à ce qu'on ne la dérange pas, prétextant un malaise. Elle comptait dormir un bon moment.

Mais non. À présent, elle était réveillée dans une chambre qu'elle reconnaissait à grand-peine ; elle se sentait toujours la proie d'une espèce de cauchemar. Elle était en sécurité malgré tout, du moins le pensait-elle.

Et son instinct de survie lui rappela autre chose.

Elle avait de l'argent.

— Prends ça, lui avait dit Gabri en lui tendant une liasse de billets. Tu en auras besoin.

— D'où est-ce que tu sors cet argent ?

— Des poches de Conde. C'est lui qui paie, étonnant, pas vrai ?

— Lui ?

— C'est le prix de ta vie, enfin une partie.

Et il avait posé les mains sur ses épaules, comme pour lui insuffler du courage sur ce chemin interminable. Un chemin dont Greta ne

voyait pas le bout. Enfin, on est vivant tant qu'on trace la route. Pour essayer d'y voir plus clair, elle avait murmuré :

— Mettons que je sois à Figueras. Et après ?

— Après, il ne faut pas s'arrêter. Surtout, pas d'improvisation, on ne peut pas se permettre de fantaisie. J'ai réfléchi à un plan.

— Lequel ?

— Je dois me renseigner, ça risque de coûter plus cher, mais ça offre un gros avantage : Conde ne s'attend pas à un truc pareil, ni lui ni personne. Tu vas faire un voyage en bateau.

Elle le regarda, stupéfaite.

— Comment ?... Tu veux que je m'enfue à bord d'un chalutier ?

— Du tout : c'est un énorme transatlantique. Un paquebot yankee, un des plus luxueux qui existent, il va bientôt mouiller dans le port de Barcelone pour la première fois. J'ai lu ça dans la presse. Apparemment, pendant l'escale, il y aura une espèce de fête de charité, mais le navire lève l'ancre le soir même pour effectuer une croisière en Méditerranée. Étape suivante : Cannes. Une partie des touristes va sûrement débarquer à Barcelone, il doit rester des places pour la suite du voyage. Je vais t'en trouver une, il suffit que tu me donnes ton numéro de passeport.

Greta n'avait pas bien compris, semblait-il.

— Ton plan m'a l'air... bien compliqué. Je ne sais pas si...

— C'est tout simple, au contraire. Conde n'aura jamais idée de suivre une piste aussi inattendue. Mais il vaut mieux que tu descendes à Cannes au cas où la liste des passagers lui serait communiquée, on ne sait jamais. Enfin, on verra. Allez, Greta, dépêche-toi. La nuit sera courte.

Tout lui revenait en mémoire, comme si une autre avait vécu cette expérience. De fait, elle s'était à peine assoupie. Elle songea à l'étape suivante, à un transatlantique dont elle ignorait jusqu'au nom, ce qui la confortait dans son angoisse : ce n'était que folie. Pour le moins, elle était vivante, près d'une fenêtre où la lumière resplendissait, face au clocher d'une église.

Elle essaya de fermer l'œil, mais ce navire inconnu l'obsédait.

Elle n'était pas la seule à songer au paquebot. À cet instant, Méndez s'informait auprès des autorités portuaires au sujet du transatlantique.

Nom : *Atlantic*. Jamais entendu parler. Le bâtiment appartenait à une compagnie nord-américaine, mais l'essentiel des capitaux étaient juifs, donnée quasi confidentielle. Un navire baptisé *Israël* aurait été plus exposé au sabotage.

En outre, Méndez essaya d'en savoir davantage au sujet de la fête prévue à bord. Il put même consulter le programme, mais cela ne l'avancait guère. Il s'agissait d'une fête conventionnelle, caritative et

pleine de bons sentiments. Rien qui pût l'orienter d'une façon ou d'une autre.

Méndez devait aussi recueillir des informations sur Jerónimo Santos, le macchabée découvert dans la salle de bains de Gabri. Il fallait qu'il sache qui il était, pour qui il travaillait et qui lui avait enfourné une prothèse dans la gorge.

Tout un programme.

Fort heureusement, comme d'habitude, Méndez ne bossait pas et se tournait les pouces. Et au commissariat, fort heureusement, ses collègues se cotisaient toujours pour lui payer sa pierre tombale.

La seule piste qu'il pouvait exploiter, c'était la dépouille de Santos, de sorte qu'il concentra ses efforts dans cette direction. Pour être exact, il délégua ces tâches à Lucia Olmos, laquelle n'aurait plus guère le temps de croiser les cuisses.

— Voyons voir : vous avez donc le nom, l'âge, les causes du décès et son casier bien garni, certainement. Essayez de creuser un peu, et dites-moi tout ce que vous savez sur ce fumier.

— J'y travaille, Méndez, mais je pensais que vous m'aideriez avec l'ordinateur.

— Si j'effleure une touche, les archives du ministère des Finances vont cramer. Euh... C'est peut-être une bonne idée, après tout.

— Bien. Jerónimo Santos était donc libanais, on ignore quels étaient ses moyens de subsistance, et il a été jugé à deux reprises : d'abord pour une attaque à main armée, mais aucune preuve n'a été retenue contre lui, ensuite, pour proxénétisme, sauf qu'il s'agissait d'hommes et non de femmes. Il exploitait des mecs. On le soupçonne aussi d'avoir relancé des mauvais payeurs dans des affaires de came, autrement dit d'avoir distribué des gnons et des raclées. On l'a même soupçonné d'avoir tué une femme en jouant les gros bras. En fait, j'ai l'impression qu'on le sollicitait pour tous les sales boulots, mais ponctuellement. Ça veut dire, d'après moi, qu'on pouvait l'engager rapidement, qu'il était disponible pour une tâche urgente.

— Oui, ça m'a l'air d'un boulot mal ficelé, exécuté à la va-vite. Mais parlez-moi des milieux, des endroits qu'il fréquentait.

Elle pianota sur le clavier quelques minutes. Puis expliqua :

— J'ai là des infos qui ont sans doute été fournies par nos indicateurs. Ce n'est pas fiable à cent pour cent, mais on y établit un lien entre Santos et un tripot qui se trouve, ou se trouvait, dans la rue Espronceda. Je vérifie le numéro et les autres détails. Je note qu'à cette adresse on se livre également à la prostitution. C'était peut-être le bon endroit pour contacter Santos.

Méndez savait qu'il risquait de perdre son temps, mais pour l'heure c'était la seule piste dont il disposait. Il résolut de la suivre.

— Regroupez-moi toutes les infos, je vous prie. Je vous rappelle

dans dix minutes.

— Très bien, Méndez, dégainez votre Colt, prévenez l'artillerie anti-aérienne et passez à l'action. Vous allez faire du lard si vous ne vous remuez pas les fesses.

Méndez, qui avait les pieds en compote à force de cavalier dans tous les sens, grogna un juron, mais Lucia Olmos avait raccroché. D'ailleurs, ça fait grossir de jurer, il paraît.

LE TRIPOT

— Bon Dieu, Méndez, n'y allez pas sans crier gare ! Si vous débarquez là-bas en tant que poulaga, ça sera pire que l'exode d'Égypte.

— Je ne te savais pas lecteur de la Bible, Potes.

— Je me la suis tapée en taule. Comme ça, l'aumônier m'épaulait pour obtenir des permissions.

Le Potes avait été un redoutable aigrefin ; puis il avait réinvesti ses capitaux dans une entreprise de construction, qu'il avait escroquée ; mais celle-ci l'avait dépouillé pareillement, et tous avaient fini au bloc ; cependant, le patron de la boîte y avait croupi moins longtemps. Le Potes exerçait désormais la fonction de comptable au sein d'une agence immobilière qui n'en avait plus pour longtemps, probablement. Et pour que son passé demeure aux oubliettes, il filait des tuyaux à la police, c'était même un indic on ne peut plus digne de foi.

— Ce tripot, rue Espronceda, j'y suis allé si souvent que je pourrais même vous présenter, Méndez. En effet, Santos, le Libanais, traînait là-bas. Si vous ne voulez pas éveiller les soupçons, il n'y a qu'une solution : savoir jouer au poker.

— Vraiment ?

— Je vous donne des cours, si vous voulez.

Méndez accepta. Au bout d'une demi-heure, la balance n'avait plus un euro en poche et devait même deux mois de salaire à l'inspecteur.

— Putain, Méndez !

— À ma grande époque, j'ai serré les tricheurs émérites de la ville, Potes. Enfin, pas tous, plusieurs d'entre eux étaient flics. J'annule ta dette pour le service rendu.

— Accordez-moi un prêt pendant que vous y êtes, je n'ai même plus de quoi m'offrir un café.

Méndez lui restitua tous les gains et faillit lui révéler ses trucs. Le dernier coup de minuit venait à peine de sonner qu'ils dirigèrent leurs pas vers le tripot. Le local était aménagé au rez-de-chaussée, derrière un petit garage. On y découvrait cinq tables et quelques chaises où les filles posaient leur derrière.

Méndez était surpris. Il croyait tout connaître, or tout à coup il était

face aux binettes les plus sordides de la ville. C'était un bouge pouilleux où l'on mettait rarement plus de mille euros sur le tapis. Mais les tables étaient pleines, ce devait être lucratif malgré tout. Quand l'argent venait à manquer au fil des parties, l'enjeu, c'était les filles.

— Elles touchent un fixe, précisa Potes, ainsi qu'un pourcentage sur les parties de poker. Ça donne un plus à l'entreprise.

— Parce qu'il s'agit d'une « entreprise »...

— J'ai connu pire, Méndez.

On joua jusqu'à deux heures du matin. Méndez remporta quelques manches mais n'osa pas recourir à ses fourberies habituelles : les charognes autour de la table connaissaient toutes ses ficelles. La partie fut si animée que les joueurs se fichaient pas mal des gagneuses. Méndez pensa aux rues, aux femmes sur les trottoirs, aux filles des vieilles professionnelles de sa connaissance. Il eut bientôt très mal au crâne.

Potes, l'informateur, posa quelques questions aux joueurs en veillant à ce que Méndez reste en dehors de cela. On lui certifia que Santos était un habitué et qu'on venait sur place pour lui confier de petits boulots. Il était passé l'avant-veille dans la soirée, la nuit où on lui avait taquiné le gosier.

C'est alors qu'on avait dû l'engager pour une mission de la plus grande urgence.

Sur la base des questions de Potes et des réponses qu'il avait obtenues, Méndez en arriva à cette conclusion : on lui avait proposé ce job par téléphone, et à coup sûr le Libanais avait confiance en celui qui l'avait ainsi contacté. Il n'y avait plus qu'à le retrouver.

Méndez songea aussitôt à une piste évidente : le portable. Il exécrat ces appareils, jugeant leur maniement complexe, mais l'un de ces téléphones allait lui être utile pour une fois. Il n'y a pas pire mouchard qu'un portable.

Malgré l'heure intempestive, il appela ses collègues des homicides, qui lui détaillèrent les appels reçus par Jerónimo Santos ce soir-là. Ce n'était pas compliqué, le téléphone du défunt avait été décortiqué par la police.

Le Libanais n'avait reçu que deux appels. Méndez voulut en savoir davantage sur les numéros fournis par ses collègues, qui avaient déjà enquêté et inclus ces données dans leur rapport.

Le premier numéro ne posa aucun problème. C'était celui d'une stripteaseuse du Bagdad, une salle de spectacle porno au cœur du territoire de Méndez. Sachant flairer les bons coups, Santos avait sûrement noué commerce avec cette créature. Peut-être qu'ils priaient côte à côte.

Pour le second, ce fut une autre paire de manches. Tard dans la nuit,

il fut contraint de réveiller plusieurs de ses potes, qui lui parlèrent de la vertu de sa maman bien que personne n'ait jamais su qui était la mère de Méndez. Ce numéro correspondait à un portable qui ne servait que très rarement. Les factures étaient réglées par un certain Conde, un industriel.

Méndez fronça les sourcils. Il tenait une nouvelle piste, mais il aurait du mal à la suivre à cette heure.

Il faillit s'endormir debout.

COURS, LAPIN, COURS

Méndez n'avait pas de chance. Le chef l'avait convoqué dans son bureau à la première heure.

Monsieur Monterde avait d'abord lâché sa formule sacramentelle :

— Putain, Méndez.

Et le susdit avait retrouvé ses esprits.

— Des ordres me concernant, monsieur le chef supérieur ?

— Non, pire, des nouvelles. Vous avez enfreint les consignes en surveillant une maison du côté de Vallvidrera. Je vais devoir vous sanctionner. Enfin, bref, vous n'aviez pas entièrement tort.

— Quel hasard, merde alors !

— Vous avez épié les faits et gestes d'une femme qui se faisait appeler Dalia et qui vivait avec une petite trisomique.

Méndez frémit puis oublia sa lassitude, les patrons, le tabac.

— Il est arrivé quelque chose à l'enfant ? bredouilla-t-il.

— On l'ignore. Pour commencer, les occupants d'un immeuble de la rue Bailén ont senti une odeur pestilentielle en provenance d'un appartement dont le propriétaire ne donnait plus signe de vie. Les forces de l'ordre ont été alertées puis ont pénétré dans ce logement, découvrant successivement : des meubles luxueux, des tableaux de maître, une collection de poupées gonflables à vous dresser la queue et enfin deux cadavres.

Méndez demanda, angoissé :

— Qui ça ?

— D'une part, la propriétaire de cette maison à Vallvidrera, notre Dalia. Par conséquent, votre intuition n'était pas si erronée, même si, bien sûr, je n'en ferai jamais mention dans un rapport. Et, d'autre part, une enflure au casier long comme le bras.

Monsieur Monterde se tourna vers le tiroir à havanes, vide et nu. Il chia sur la récession puis le gouvernement.

— Commençons par Dalia, la gonzesse. On nous avait signalé, dans les derniers temps du franquisme, qu'elle opérait comme entremetteuse de haut vol. Elle présentait des jeunes filles dans les soirées et pimentait un peu la vie des bourgeois. Si on ajoute à cela le détail des poupées gonflables, on est tenté de croire qu'une passe était

prévue dans cet appart'.

Méndez avait la gorge sèche. L'éminent commissaire principal enchaîna :

— Et ce qu'on a appris sur cette crevure tend à conforter l'analyse : c'était un mec fortuné qui se faisait appeler Barrios dans le monde des affaires, et Barrena sur l'oreiller. On l'avait serré pour pédophilie il y a des années de cela, mais aucune charge n'avait été retenue contre lui. J'imagine qu'il avait soudoyé la gamine en question, qui ensuite avait dû déclarer qu'ils avaient prié le bon Dieu tous les deux. Mais ça avait quand même atténué ses ardeurs. Depuis, on le soupçonne de jeter son dévolu sur des êtres infiniment vulnérables avec qui il ne court aucun risque. La preuve : les poupées gonflables. Elles ne parlent jamais, mais il y en a qui gémissent, paraît-il. Et l'autre preuve, ce pourrait être cette enfant qui vivait avec la maquerelle, un être sans défense et sans doute exploité comme objet sexuel. Ça me fout la nausée rien que d'y penser.

Méndez était expert en oraisons funèbres.

Il serra les lèvres.

Naguère, alors qu'il fréquentait les salles de rédaction au milieu de la nuit, il avait noué connaissance avec un journaliste qui, sitôt informé de la mort d'une ordure, déclarait : « Bien fait, qu'il aille se faire emmancher. » Puis il ajoutait : « Mais pas trop, il aime ça. »

Méndez fit, charitable :

— Bien fait, qu'il aille se faire emmancher.

— Et la gonzesse ?

— Elle, c'est un tournevis qu'il faudrait lui enfiler dans le cul.

— On devrait vous engager pour chanter les répons lors des enterrements, Méndez. J'apprécie votre déférence envers les défunts.

— Vous avez raison, monsieur Monterde. Je vais placer des petites annonces dans les funérariums.

Et, pesant chaque mot, il ajouta en tremblant :

— Et l'enfant, où est-elle ?

— On n'en sait rien. Elle était sûrement là, on a retrouvé des empreintes de petits souliers vicelards à talons surélevés. Mais rien d'autre. Il y a aussi les traces d'un type chaussant du 43, probablement l'assassin : ça ne correspond pas à la peinture de Barrena.

Méndez interrogea, solennel :

— J'ai dit qu'il devait aller se faire enculer ?

— Oui, je crois.

— Eh bien, qu'il continue à se faire ramoner !

— J'espère, Méndez, que vous n'assisterez pas à mes obsèques.

— On m'aura déjà enterré, à coup sûr.

— La moitié du pays attend cela avec impatience. Mais, à titre exceptionnel, je partage vos élans généreux. Les types comme Barrena

s'acharnent sur les plus fragiles, ils anéantissent les faibles et n'ont la gaule qu'en piétinant ceux qui ne savent même pas pleurer. J'ai dit qu'il devait aller se faire mettre ?

— Oui, je crois, chef.

— Eh bien, croisons les doigts, j'espère vraiment qu'il en mangera pour son grade.

Méndez hocha la tête pour manifester sa profonde adhésion. Puis, la bouche à nouveau sèche, il insista :

— Et l'enfant ?

— Quoi, l'enfant ?

— La petite qui ne pouvait même pas pleurer.

— Disparue, nom de Dieu ! Les empreintes de ses souliers nous prouvent qu'elle était là, mais elle s'est volatilisée. Le type qui chausse du 43 devait être l'assassin, mais apparemment il ne l'a pas touchée. Il est juste reparti avec elle.

Méndez ferma les paupières alors que des pensées le torturaient comme des étincelles de feu. L'affaire était limpide : l'ogresse avait quitté Vallvidrera avec la gosse pour une partie de jambes en l'air avec le dénommé Barrena... Et Méndez repensa aux sphincters des deux macchabées. Cette partie de jambes en l'air, si tant est qu'on puisse recourir à une telle expression, aurait dû avoir lieu dans cet appartement de la rue de Bailén, mais l'arrivée du mec pointure 43 avait mis fin aux réjouissances. Tout le monde sait, depuis l'époque des premiers papes, qu'il est des culbutes qui tournent au bouillon.

Mais l'enfant, où est-ce qu'elle était ?

Méndez, qui se croyait homme de sang-froid, sentit des gouttes de sueur glaciale – ou de venin glacé – rouler sur ses joues.

Monsieur Monterde lut dans ses pensées.

— Vous avez enfreint les consignes, mais nous tenons une piste. Suivez-la. Traquez ce rat d'égout, dénichiez-le. Mettez-la-lui profond par où ça vous chante. Peut-être que les rats, ça les fait godiller eux aussi...

Et il pointa le doigt de l'autre côté du bureau.

— Courez, Méndez, s'égosilla-t-il.

Et alors que le vieux policier s'éloignait, il ajouta tout bas :

— Cours, lapin, cours.

Ce fut l'une des péripéties dans la vie de Méndez ce matin-là, un matin, on l'a vu, médiocrement charitable et marqué par la mort. Mais il vécut une autre expérience, cette fois empreinte de compassion.

Il alla trouver Sandra. Il parcourut à pied les rues du salariat, du casse-croûte, de la sueur et de l'emprunt immobilier dont les enfants risquaient d'hériter. Il vit des femmes pleines d'espérance, des rues de femmes désespérées qui avaient encore un peu la foi, des rues de

femmes désespérées sans foi aucune. En somme, il parcourut les rues de Sandra, longue errance jusqu'à un homme qui n'était plus et un espoir enfui.

Méndez se rendit à la prison, où il retrouvait un foyer si l'on peut dire. Il avait conscience d'enfreindre les ordres à nouveau, mais il ne pouvait pas la laisser seule.

Il fut reçu par une fonctionnaire à la mine revêche et dont toutes les culbutes avaient dû tourner au désastre.

— Sandra López n'est plus ici.

— Ne me dites pas que la juge l'a libérée...

— Libérée ? Pis quoi encore ? La juge a autorisé son transfert à l'hôpital, on pouvait pas la soigner à l'infirmerie. Votre amie va mourir.

Méndez voulut répondre, mais ses mâchoires étaient coincées. Il resta muet.

— Son état a empiré ? finit-il par articuler.

— Moi, je peux pas vous dire, j'en sais rien. En tout cas, elle en a marre de la vie, et quand on en a marre, on meurt, c'est clair.

Méndez, le mal embouché, le mal élevé, le mal baisé, le mal né, sentit sur sa langue une compassion que d'aucuns n'éprouvent jamais, la compassion de la rue.

— Elle est seule, j'imagine, murmura-t-il.

— Forcément.

Il imagina la chambre close, le plafond qui changeait de couleur en fonction du soleil, le policier en faction devant la porte, la sensation que l'homme qu'elle avait tué se trouvait tout à côté. Peut-être aussi le souvenir d'un chien qui l'aimait encore, au fond de la terre et du temps.

— Quel hôpital ?

— L'Hôpital clinique.

La façade grise, les années en suspens, des visages de morts dans les couloirs et des colonnes pour étayer l'espoir.

— Je vais lui rendre visite.

— Grouillez-vous avant qu'on l'enterre, Méndez.

Et Méndez remarqua dans les rues en quête de Sandra, en quête de l'humaine solitude et de la dernière compassion, sachant qu'il ne pouvait guère lui offrir qu'un simple geste, sa vieille main sur son front, et peut-être sa parole d'homme qui ne croyait en rien mais qui savait encore lire au fond des regards.

Il y arriverait.

Il voulait la voir.

Mais son portable sonna.

« Bordel à queue. »

Il parvint à le faire fonctionner bien qu'il dût pour cela s'adosser contre un arbre. Il reconnut aussitôt la voix de Lucia Olmos, cette jeune fonctionnaire de la police scientifique qui croisait les jambes à l'occasion. L'experte en banques de données.

— Méendez...

— Je vous écoute, Lucia.

— J'enfreins les ordres, présentement.

— Vous m'en voyez navré. Jamais je ne ferais une chose pareille.

— J'aurais dû en parler à monsieur Monterde, mais il est complètement à cran, et j'ai peur qu'il me colle des bâtons dans les roues au lieu de m'aider. Et s'il fait appel à certains collègues, ils risquent de récolter les lauriers à ma place.

— Donc je pourrais vous être utile ?

— En tout cas j'ai besoin d'un conseil, j'aimerais avoir votre avis. Je me demande si j'ai découvert un truc important ou non.

— Je vous écoute.

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Comme je disais au téléphone, j'ai fait un tas de recherches.

— Certaines ont des loisirs plus palpitants, Lucia.

— Vos loisirs palpitants, vous, Méendez, quels sont-ils ?

— D'accord, je baisse les armes.

— Je me suis repenchée sur la piste des terroristes présumés, assassinés non loin de Vallvidrera. J'ai vérifié leurs contacts, leur domicile, leur portable... Tout ce qu'on peut dénicher sur le Net, même les détails apparemment insignifiants. J'en tire deux conclusions.

— Continuez.

— La première, c'est qu'il s'agit effectivement de terroristes islamistes, j'en suis de plus en plus convaincue. Ces deux types n'étaient peut-être que des troisièmes couteaux, mais ils préparaient quelque chose, peut-être même un coup d'éclat. Toutes les données éparses que j'ai pu recueillir vont dans le même sens.

— Je suis complètement d'accord avec vous, Lucia. C'est pourquoi j'ai désobéi à diverses reprises en menant des recherches dans le secteur. Et la seconde conclusion ?

— Il y a quelqu'un qui est en train de nous prêter main-forte. J'en appelle à votre expérience, inspecteur, je débute dans la profession.

— Mon expérience ne m'a livré qu'un seul enseignement, et je doute qu'il vous soit bien utile, chère amie.

— Dites toujours.

— Eh bien, la vie est une chérie.

— J'ai besoin d'en savoir davantage, inspecteur. Est-ce que vous croyez vous aussi que la personne qui a tué les deux terroristes nous file un coup de main ?

— À *priori*, oui, mais soyons plus précis. Elle ne les a pas tués : elle les a assassinés.

— Oubliez ce langage formel, Méndez, ne soyez pas naïf. Nous savons tous qu'il existe des territoires en marge de la loi, tel Guantanamo. Nous savons tous que les gouvernements passent des contrats illicites avec des marchands d'armes. Tous les gouvernements traitent avec des assassins, qui parfois même se voient décerner des médailles. Nous savons tous qu'il y a ce qu'on appelle les « égouts du pouvoir ».

— Je pourrais même vous en tracer les plans, chère amie. Vous prêchez un converti.

— Mais j'ai besoin de votre avis, c'est pourquoi j'en appelle à votre expérience. Pensez-vous que cet individu soit en cheville avec la police ? S'agit-il d'un agent double ? Pourrait-il faire partie d'un corps sans lien avec la police officielle ? Tout ça est fréquent, par exemple la Garde civile et l'Ertzaintza n'ont jamais su coopérer, et ne parlons même pas des GAL(13)...

— C'est possible, Lucia, et merci pour votre confiance. Mais il m'est difficile d'exprimer une opinion si vous ne m'en dites pas davantage sur cet individu.

— Je ne dispose que d'éléments partiels. Mais avant d'essayer de le coincer, je veux m'assurer que je ne suis pas en train de commettre une boulette monstrueuse.

— Soyez prudente. Vous n'avez qu'à tout déballer au commissaire Monterde, il avisera.

Lucía Olmos hésita.

Méndez devinait pourquoi.

— Alors là, adieu les honneurs, je ne monterai jamais en grade, je resterai éternellement un rat d'ordinateur assis à un bureau. En revanche, Méndez, si je me jette à l'eau, je pourrai décrocher la timbale.

— Il est normal que la jeunesse manifeste de l'ambition, chère amie, et qu'elle n'ait pas envie que d'autres s'arrogent ses mérites, néanmoins évitez d'agir seule, ça vaut mieux. En tout cas, je vous accompagne, je n'ai rien à perdre.

— C'est aussi pour ça que je vous appelle, Méndez. J'ai besoin d'aide.

— Tous ceux qui ont sollicité une aide de ma part sont en taule ou sous terre, Lucía. Mais, bon sang, dites-moi tout sur ce type.

— Comme je vous disais, je n'ai que des bribes. Quand les deux terroristes assassinés travaillaient pour une société écran implantée dans la bande de Gaza, ils avaient un contact chez nous. Ce n'est pas très clair, mais ça ressort de temps en temps. Selon moi, ce contact était au courant de leurs agissements.

— Il n'y avait personne d'autre, ici à Barcelone, en rapport avec ces deux types ?

— Non ; en tout cas, ça n'apparaît pas nettement. Le seul nom qui resurgit fréquemment est celui de cet individu, mais c'est maigre à vrai dire, il utilisait nécessairement un nom d'emprunt, un nom de guerre. Je n'ai qu'un patronyme : Bueno. C'est tout.

— Mouais.

— J'ai aussi découvert qu'on lui adressait des virements depuis la bande de Gaza, et j'ai exploré cette piste. Les histoires de terrorisme commencent toujours à un guichet de banque, mais rares sont les flics qui passent cette frontière.

— Et vous l'avez franchie ?

— J'ai déroulé le fil. Je suis tombée sur un compte à la Citibank, tout ce qu'il y a de plus normal. Il appartenait à un certain Bueno. En insistant, je me suis aperçue qu'il était domicilié à Barcelone.

Méndez avait toujours admiré les jeunes gens.

Les jeunes femmes, notamment.

Aussi fut-il sincère en affirmant :

— C'est fantastique, Lucia, et vous avez trouvé ça toute seule.

— Il s'agit bêtement d'un travail de fourmi qui consiste à recouper les infos maintes et maintes fois. Je sais maintenant que l'homme s'appelle Linde, voilà tout. On ne peut rien entreprendre d'officiel à son encontre, aucune charge ne pèse contre lui.

— Vous avez dégoté son adresse ? Non pas sa planque mais son domicile, le vrai.

— Il habite 78, Paseo de Gracia, un quartier sélect. Je suis allée y jeter un œil. L'immeuble n'est ni moderne, ni chic, ni luxueux, il abrite surtout des bureaux, des sociétés. Ça veut dire qu'on y croise des têtes sans cesse différentes.

— Et il est donc difficile d'y surveiller les va-et-vient.

— En effet.

— À nous deux, ça va être coton, il faudrait sans doute établir une surveillance permanente. Je sais que vous voulez remporter une victoire personnelle, Lucia, mais vous aurez du mal à poursuivre. Rédigez un rapport, ce sera pris en compte.

— L'un de vos rapports a-t-il un jour été pris en compte, Méndez ?

— Non.

— Vous voyez...

Et la policière raccrocha.

Méndez contempla son portable comme s'il tenait là un objet des plus singuliers. Il ne comprenait rien, ou plutôt si, il comprenait. La jeune Lucia Olmos voulait se faire un nom, réussir brillamment sans l'aide de quiconque. Et elle n'avait pas écouté les mises en garde de Méndez, peut-être même s'était-elle dit à un moment qu'il lui refusait

son aide.

De sorte que Méndez se mit en mouvement illico.

Il devait l'aider coûte que coûte.

« Cours, lapin, cours. »

Et c'est alors que son portable retentit à nouveau. « *Vérole de cul.* »

Mais c'était Amores à l'appareil.

Un frisson lui parcourut l'échine.

Sitôt qu'Amores pointait son museau, la mort n'était pas loin.

L'EXPERTE EN INFORMATIQUE

Amores, dans l'esprit de Méndez, était synonyme de viande froide, mais on aurait dit cette fois qu'il n'en était rien. L'optimisme vibrait dans la voix du reporter le plus talentueux pour narrer l'histoire sentimentale du pays.

— La paix de Dieu soit avec vous, m'sieur Méndez.

— Qui t'a filé le numéro de mon portable ?

— Ben, vous-même.

— Il faut que je voie mon toubib, Amores. Mon cerveau déconne par moments.

— Faut espérer que le toubib, lui, ait toute sa tête, sans ça, m'sieur Méndez, vous pouvez vous attendre au pire.

— Putain, pourquoi tu m'appelles, Amores ? Ne me dis pas que tu as déniché un cadavre...

— Non, rien, aucun macchab. Je ne touche plus à ça, m'sieur Méndez. Par contre, j'ai découvert que deux députés, le premier du PP et le second du PSOE, dirigent un bordel près du Parlement catalan, c'est-à-dire à deux pas du parc de la Ciudadela. J'ai démarché deux télés pour fourguer mon scoop, mais nib ! À ce qu'il paraît, ce genre de *news* nuit au moral des Espagnols, un moral au beau fixe, on m'a dit. Alors je dois dégotter des infos sur des duchesses en cloque ou bien des cocufiages dans des œuvres de bienfaisance. Vous voulez bien m'aider, m'sieur Méndez ?

L'inspecteur l'envoya paître et lui raccrocha au nez. Et il pesta car cet appel lui avait fait perdre un temps précieux, mais il pouvait rectifier le tir. Lucia Olmos n'avait sans doute pas encore fait la bêtise qu'elle s'apprêtait à commettre.

Méndez la rappela pour lui dire qu'il irait avec elle, où que ce soit. Il n'était pas question qu'elle opère en solo.

Mais il pesta derechef. La jeune flic avait coupé son mobile.

Plantée sur le trottoir opposé du Paseo de Gracia, elle examina l'édifice. Les touristes qui grouillaient au long du parcours Gaudi la frôlaient, la prenaient en photo pour s'offrir un énième souvenir,

l'encerclaient, relouquaient son derrière, lui ôtant toute marge de manœuvre.

Mais Lucia Olmos ne leur prêtait aucune attention. Elle gardait les yeux rivés sur l'immeuble d'en face, elle imaginait son passé et captait les vestiges de sa noblesse : il y avait eu là (elle s'était renseignée) un oculiste à la retraite, un éditeur débutant, des dessinateurs qui avaient foi en l'avenir mais qui, en août, mouraient sereinement au soleil, près des fenêtres grandes ouvertes. De même il y avait eu un restaurant asturien dont les fromages voyageaient à dos d'homme depuis Covadonga ; à la place, aujourd'hui, on découvrait une pizzeria dont les assiettes, vu l'emplacement, étaient sans doute sous garantie hypothécaire.

Toutes les données bancaires étaient classées dans sa tête, un véritable ordinateur. Ses collègues affirmaient qu'elle avait deux ordinateurs, un premier sous le crâne, un second entre les cuisses ; ils ajoutaient que ce dernier restait toujours en mode veille. Elle s'approcha et vit le nom de l'entreprise à l'entrée. Sûrement une couverture, mais elle voulait s'en assurer.

Troisième étage.

L'ascenseur se hissait péniblement dans la cour intérieure, toujours exposé aux regards, tel un monument en l'honneur du passé. Lucia se trouvait devant la porte qui indiquait aussi le nom de la compagnie.

Elle sonna. Elle n'avait aucune excuse pour apparaître en ce lieu, et surtout pas en sa qualité d'inspectrice, mais la carte d'une compagnie d'assurances pouvait lui sauver la mise. Elle l'avait fait imprimer avec le nom d'une agence ayant bouclé ses portes. En tant que fausse représentante, elle n'allait pas découvrir grand-chose, mais du moins verrait-elle le faciès du bonhomme.

Silence.

L'entreprise qu'elle faisait mine de démarcher devait être minuscule puisqu'il n'y avait personne pour l'accueillir à une heure ouvrable. D'évidence, le patron était absent.

Cela confirmait les soupçons de Lucia Olmos. Il s'agissait bel et bien d'une société écran ayant servi par le passé à récolter des fonds en provenance de la bande de Gaza. Tout se tenait à partir de là. Certes, elle suivait une piste étroite qui ne la mènerait nulle part selon toute probabilité, mais Lucia Olmos était résolue à aller jusqu'au bout.

Puisque personne ne lui ouvrait, elle glissa la fausse carte sous la porte, justifiant de la sorte une seconde visite, et s'éloigna avec la ferme intention de repasser ultérieurement. Deux détails lui avaient échappé.

Premièrement, une caméra installée sur le palier filmait les visiteurs. C'était si fréquent que Lucia n'y avait pas fait attention. En attendant, le type dont elle voulait voir la bobine avait sur elle un avantage : il

savait désormais à quoi elle ressemblait.

Deuxièmement, elle n'avait pas conscience d'avoir commis une erreur. Ceux qui ont toujours le nez sur un écran d'ordinateur s'habituent à ce que la machine leur prodigue, et non pas à ce que leur cerveau leur prodigue. Lequel, en l'occurrence, aurait dû lui souffler ceci : « Tu utilises le nom d'une entreprise qui n'existe plus, or, en laissant une carte, tu laisses toute latitude au gars de flairer la supercherie. Il fallait la lui remettre en main propre. »

Bien entendu, en admettant qu'elle y ait pensé, la jeune femme n'aurait pu revenir sur ses pas et récupérer la carte introduite sous la porte.

Elle s'éloigna en songeant qu'elle était sur la bonne voie d'une façon ou d'une autre.

Elle y était assurément.

Lorsque Méndez arriva à ce niveau du Paseo de Gracia, il observa l'immeuble à son tour, du trottoir opposé, comme Lucía Olmos peu avant. D'apparence noble et ancienne, il offrait une entrée solennelle conçue naguère pour les attelages, et des fenêtres arrondies qui avaient dû être témoin de mille transactions, de mille adieux, de mille amours défuntes.

Les touristes suivaient toujours en masse le parcours Gaudí, se bousculant, photographiant les reliefs, les mosaïques et même les arbres. Mais à l'inverse du cul de Lucía Olmos, le séant de Méndez n'attirait aucun regard.

Il appela sa collègue pour lui dire qu'il l'attendait dans la rue, mais son mobile restait muet. Dépit, il joua les cosmonautes en montant jusqu'au troisième étage dans l'ascenseur panoramique. Une fois sur le palier, il avisa la plaque sur le battant mais, contrairement à Lucía, il repéra la caméra. Il préféra rester hors champ, car il était connu en tant que policier. Il examina le palier dans ses moindres recoins puis redescendit.

Il comptait s'informer plus amplement sur l'entreprise dont la plaque faisait mention malgré toute la confiance que lui inspirait Lucía. Il ressaya de la joindre dans la rue.

Silence.

Méndez ne s'accorda aucun répit malgré la répugnance que lui inspiraient les portables. Il passa un coup de fil à l'Hôpital clinique pour savoir où était enfermée Sandra. Il voulait la voir au plus tôt pour éviter qu'elle ne reste seule trop longtemps.

Elle s'était éprise de la mort. Méndez devait agir, l'en empêcher même s'il n'en soufflait mot à quiconque. Il fallait qu'il intervienne, peu importait comment.

Mais l'affaire prit une tournure inattendue. Il craignit le pire quand,

aussitôt, on le mit en contact avec la sécurité. Le vieux policier reconnu immédiatement la voix : celle de l'inspecteur Medrano. S'il était une chose que Medrano avait assimilée au fils des ans, c'était le langage de monsieur Monterde.

— Putain, Méndez, lança-t-il.

— Que se passe-t-il, Medrano ? Comment se fait-il que ce soit toi qui montes la garde ?

— Je suis là pour qu'on vienne me casser les burettes.

— On t'en a brisé une ?

— Oui, la gauche. Je supervisais la surveillance de plusieurs détenus, dont cette Sandra López de mes deux à qui tu veux rendre visite. Voilà comment les emmerdements ont commencé : la gonzesse a calté, décarré, elle s'est fait la malle. La frangine qui montait la garde était une de ces poulettes avec une petite tresse sous la casquette, un pantalon moulant et le minou en biais. On devrait organiser des défilés de mode à la passerelle Cibeles pour les jeunes fliquettes. Ça cartonnerait à mort.

— Toujours aussi machiste, à ce que je vois.

— Non, ulcéreux, nuance.

— Bon, malgré tes brûlures d'estomac, raconte-moi ce qui s'est passé. Sandra n'est guère vaillante, je me demande comment elle s'est débrouillée avec la jeune policière. Mais tu m'épargnes les détails comme la tresse.

— La dénommée Sandra l'a appelée pour lui dire qu'elle faisait une hémorragie et qu'il fallait prévenir le médecin de garde. L'agente est entrée dans sa chambre pour lui parler, elle ne la considérait pas comme une femme dangereuse. En entrant, elle s'est pris un tabouret blanc dans la gueule, le seul truc contondant qui traînait dans la chambre. Notre collègue est restée dans les vapes moins d'une minute mais, pendant ce temps-là, ta Sandra à la noix l'a ligotée et bâillonnée avec du gros sparadrap. Et elle lui a piqué son flingue. Voilà comment on l'a trouvée.

Méndez ravala sa salive.

La Sandra-Sandrita qui voulait y passer n'y allait pas de main morte. Elle avait plutôt l'air de vouloir dégommer son prochain. Le pistolet qu'elle avait embarqué constituait un péril sans nom.

— Elle risque de manger cher, ta protégée, marmonna Medrano. Elle va en prendre plein la rondelle !

Méndez lui raccrocha au nez.

L'évasion de Sandra l'avait tellement surpris qu'il demeurait sans réaction. Pendant quelques minutes interminables, Méndez ne sut qu'en penser. Ou plutôt si, il pensa au pistolet, au destin de Sandra, à la balle qui, à tout moment, risquait de lui trouer la tête.

D'un autre côté, si elle comptait se foutre en l'air, pourquoi n'avait-

elle pas tiré tout de suite ? Une chambre d'hôpital semble tout indiquée pour se donner la mort.

Il y avait autre chose, mais ça lui échappait.

Il décida de se remuer. Pour aller où ? Il l'ignorait.

Lucia Olmos n'était pas bien loin. La jeune inspectrice était de retour au 78, Paseo de Gracia. Celui qu'elle recherchait avait peut-être regagné son bureau.

À nouveau, elle se tenait devant l'entrée. Elle vit l'ascenseur au fond à gauche. Elle s'y dirigea pour accéder au troisième étage.

Et soudain l'homme la salua du bras, juste avant qu'elle n'y pénètre.

— Salut, je vous connais.

Lucia redressa la tête. Elle vit ses yeux.

Ses yeux.

Ses yeux.

Le reste, son élégance et sa jeunesse, importait peu.

Ses yeux.

— Oui, bien sûr, mademoiselle, je vous connais. Vous avez sonné à ma porte tout à l'heure. Je suis à votre disposition.

UNE TOUR DE MILLE MÈTRES DE HAUT

Le cerveau de Lucia Olmos fut plus véloce que son ordinateur préféré. Quatre pensées défilèrent dans son esprit tout comme des météores :

Premièrement, la caméra. Elle l'avait remarquée trop tard, en quittant le palier, néanmoins elle était là. Cela signifiait que l'homme l'avait vue sur un moniteur, qu'il se trouvait à l'intérieur quand elle avait sonné.

Deuxièmement, la fausse carte. Lourde bévue, la plus grave peut-être depuis qu'on lui avait remis sa plaque. Il avait eu tout loisir de vérifier que la compagnie n'existait plus.

Troisièmement, il avait surveillé la rue de l'une des fenêtres, et, la voyant reparaître, il était descendu en trombe pour feindre une rencontre fortuite.

Une quatrième pensée lui traversa l'esprit : « Là, je suis en danger. »

Et une cinquième eut le temps de germer dans sa tête : « Je n'ai pas intérêt à m'éloigner d'ici. Je ne dois pas le suivre, nulle part. »

Ces pensées auraient dû affleurer sur son minois de jeune policière inexpérimentée qui, de surcroît, avait passé sa vie au milieu des ordinateurs, toutefois Lucia Olmos n'en laissa rien paraître. Elle souriait, impassible. Son sourire se fit même plus franc : elle se sentait sur la bonne voie. Elle pourrait se couvrir de gloire, monter en grade, devenir l'un des flics les plus célèbres du pays.

Il souriait gentiment lui aussi. Il était habillé élégamment, malgré un détail quelque peu suranné : un nœud papillon en lieu et place de la cravate. Sa main droite serrait un porte-documents Prada, ses chaussures étaient impeccablement cirées et son poignet arborait une IWC en or. Le client idéal d'une compagnie d'assurances.

— J'étais dans mon bureau lorsque vous êtes venue, fit-il, mais je réglais une affaire importante au téléphone. Je n'ai pas pu ouvrir, mais je vous ai vue grâce à la vidéo-protection. Et en sortant, je suis tombé sur votre carte.

Il la lui montra. Elle était dans sa main. Lucia jugea son histoire crédible puisque logique. Ça cadrerait avec le manuel du flic vigilant.

Mais c'est lui qui fit preuve de méfiance et la mit à l'épreuve.

— Si vous souhaitez me vendre une assurance, c'est parce que votre compagnie vous l'a suggéré, dit-il. Elle vous a signalé mon nom.

— Oui. Vous êtes monsieur... Félix Linde.

Le filtrage informatique opérait des miracles, songea-t-elle. Recoupements de transactions bancaires, mise au jour de sociétés fantômes, vérification des noms qui circulaient... Et cette identité qui, au final, sortait du lot. Elle frémit malgré tout, redoutant une erreur.

L'expression du type la rassura. Il se montrait cordial. Lucia l'aurait même jugé sympathique sans ce regard.

— J'allais partir. Si vous voulez, je vous raccompagne en voiture, vous aurez le temps de me présenter vos produits, offrit-il.

— Veuillez m'excuser, j'ai une autre affaire à régler pas loin d'ici. Et ce n'est pas une quelconque assurance que je souhaite vous proposer. J'entends bien vous montrer des tableaux comparatifs, des statistiques.

— Bon..., se résigna-t-il. Eh bien, nous n'avons qu'à remonter là-haut si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Ce ne sera pas trop long, j'imagine.

— Un petit quart d'heure.

— Eh bien, soit. Je vous prie d'excuser mon impolitesse, tout à l'heure.

Lucía pensa : « Tu agirais autrement si tu me trouvais laide, si tu ne reniflais pas ce qu'il y a sous ma jupe. Si tu n'avais pas une idée derrière la tête. »

Peut-être était-ce un raisonnement simpliste de la part de Lucia Olmos. Toute femelle de sa génération un tantinet méfiante aurait pensé de même certainement. Et ça la rassurait puisqu'elle en déduisait qu'il était disposé à rester aussi aimable que possible à son égard, et à ne pas l'éloigner du Paseo de Gracia, un terrain sûr.

À nouveau l'ascenseur panoramique, le vide à nouveau et le temps que les immeubles de caractère avaient su préserver au sein des cours intérieures. Et la porte, la plaque et, comme de juste, la caméra, qui d'ailleurs n'était plus allumée comme elle s'en fit la remarque.

Le bureau était vaste, on l'avait rénové. Que d'histoires étaient nées dans ces murs, pensa-t-elle sereinement bien qu'il fût un peu tard pour ce genre de réflexion. Des cloisons organisaient l'espace. Ainsi l'on trouvait des espèces d'archives et, de l'autre côté, une kitchenette, ou plutôt une salle de repos, avec des étagères, une machine à café ainsi qu'un énorme réfrigérateur, un modèle *king size*, comme en possèdent les familles nombreuses.

— J'organise parfois des réunions, et nous prenons un verre. Mais asseyez-vous. Vous êtes...

— Juana Pardo.

Il s'agissait du faux nom sur la carte. Ils s'installèrent sur un canapé en cuir. Les fenêtres étaient closes ; au-delà palpitait la fièvre,

contenue par instants, du Paseo de Gracia. Lucia se sentait en sécurité. Elle préleva dans son sac des tarifs que lui avait cédés la section Délits informatiques de la police scientifique.

— Vous avez là nos prix et les différentes couvertures, monsieur Linde, l'offre la plus avantageuse sur le marché à l'heure actuelle. Mais je vois que la compagnie a omis certains détails. Pour vous, j'envisageais une assurance collective, j'étais persuadée que vous aviez des employés.

— Je n'ai qu'une secrétaire qui travaille à l'heure, mais elle est assurée, il me semble. Vous attendiez tout autre chose de ce rendez-vous, j'en ai peur. Cela rogne votre commission.

— Mais je suis là, alors autant en profiter. Merci quand même de bien vouloir me recevoir, monsieur Linde.

— Pure solidarité. J'ai fait du porte-à-porte moi aussi à une époque.

Elle le remercia d'un sourire. Le poids du silence l'accablait tout à coup. Tandis que Linde examinait les tarifs, elle se dit qu'elle en avait appris suffisamment, elle connaissait son visage, son adresse. Elle avait assez d'arguments pour demander au commissaire Monterde de mettre en place une filature, une surveillance particulière.

« Dégage illico, Lucia. »

Et les yeux, subitement, la fixèrent de nouveau. Le silence devint encore plus oppressant, l'air plus dense tout à coup. Les rideaux fermés ne laissaient filtrer qu'une lumière ténue.

Elle esquissa un geste, comme pour se relever.

— Je ne vais pas vous embêter plus longtemps. Je vous rappellerai quand vous aurez étudié calmement nos conditions.

Ses jambes se détachaient doucement du cuir. Voilà, mission accomplie.

Mais bientôt elle comprit son erreur. Elle y avait songé, mais désormais c'étaient les yeux du type qui le lui rappelaient.

— Vous n'auriez pas dû utiliser la carte d'une société qui n'a plus pignon sur rue, mademoiselle Pardo. Est-ce bien votre nom ?... Vous m'avez passablement sous-estimé.

C'est alors qu'elle sentit, comme une hallucination, le canon de son pistolet. Il l'avait sorti promptement, comme un tricheur vous produit un as.

Elle le sentit entre ses jambes. Et l'autre susurra :

— En plein dans le mille.

En effet, elle songea tout d'abord qu'elle avait légèrement sous-estimé Félix Linde. Un homme qui brassait des fonds à l'échelle de la planète, qui se mouvait dans les sphères du terrorisme et qui avait peut-être plusieurs cadavres à son actif méritait mieux qu'une novice dévorée d'ambition. Mais trop tard, cette réflexion était vaine.

Sa deuxième pensée était encore plus terrifiante : la balle pénétrerait dans son vagin et la défoncerait comme un dard en métal. Lucia avait une peur panique qu'on lui tire une balle dans le sexe ou dans l'œil. Elle se raidissait entièrement, adoptant d'instinct une position fœtale.

— Tu en as mis, du temps, dit la voix douce, quasi mielleuse, mais en tout cas tu es la plus intelligente. Après la mort des deux clandestins, la police allait forcément éplucher leurs comptes. J'étais à l'affût, moi aussi, et j'ai tendu des pièges pour voir qui s'aventurait sur le Net. Toi, ma grande, tu n'as semé aucune embûche tellement tu as confiance en toi.

La pression du canon s'était accrue. La jupe de Lucia s'était retroussée, révélant ses cuisses. Elle n'aurait jamais cru qu'à l'entrejambe, chaud à l'accoutumée, elle pût sentir cette froideur de mort.

— Tu aurais pu imaginer que moi aussi j'avais des connaissances en informatique, murmura-t-il. Maintenant, file-moi ton arme ; si tu en as une, bien sûr. Mais non, ce serait idiot pour une mission pareille... Balance quand même ton sac par là-bas.

Lucia obéit. Elle n'avait pas de pistolet, mais, privée de son sac, où elle le glissait d'ordinaire, elle se sentait encore plus démunie, plus seule. Elle l'entendit atterrir derrière le canapé. Et silence à nouveau.

— Lève-toi, maintenant, mets-toi là, face à moi.

— Arrêtons cette comédie. (La jeune informaticienne avait parlé d'une voix sèche et précise.) Je suis inspectrice de police et j'agis dans le cadre d'une enquête. Je ne suis pas venue seule. Des collègues m'attendent en bas.

— Il n'y a personne. À ton avis, pourquoi suis-je descendu au lieu de te laisser monter ? Pour inspecter les environs. Il n'y avait personne avec toi. En plus, j'ai surveillé la rue par la fenêtre. Tu étais seule quand tu as traversé.

— Tu n'as pas vu que...

— Ce que j'ai vu m'a suffi amplement. Tu crois que je n'ai aucune expérience ou quoi?... Par-dessus le marché, tu t'es trahie en évoquant tes collègues : tu n'en parlerais pas s'ils traînaient dans les parages.

Lucia Olmos blêmit. Comme en une révélation, elle comprenait qu'elle n'était qu'une jeune informaticienne qui connaissait les pixels de son ordinateur, mais sans rien connaître à la rue parce qu'il faut avoir baigné dedans tout petit. Par exemple, Méndez y avait amplement pataugé. Elle n'avait rien perdu de son courage, malgré tout. Elle murmura :

— Ça va te coûter cher si tu agresses un fonctionnaire de police. Tu n'auras droit à aucune clémence.

— Si, au contraire, la clémence est de mise aujourd'hui : la peine de

mort a été abolie. Remonte ta jupe.

Cet ordre l'étonnait, mais elle était forcée d'obtempérer. Elle pensa un instant qu'il s'apprêtait à la violer. Récemment, un type avait violé et tué deux novices comme elle. Mais elle l'entendit juste claquer des lèvres.

— Belles jambes. Mais ne rêve pas, je voulais m'assurer que tu n'avais pas planqué une arme. Il existe des flingues minuscules, et dans un con on peut fourrer un tas d'ustensiles. Tourne-toi. Le cul.

Elle obéit là encore en frémissant. Quelque chose lui disait secrètement que ce gars-là s'y entendait en matière d'anus. Mais sa bouche claqua de nouveau. « Chut, petite. Allons, du calme. »

— Assieds-toi sur ce fauteuil.

Elle se tenait devant lui à présent. Il gardait son arme négligemment pointée sur elle, certain de faire mouche. Les yeux de la femme calibrèrent d'instinct le pistolet. Il s'agissait d'un Sig Sauer, un bel outil. Elle croisa les jambes l'air de rien pour laisser croire qu'elle n'était pas impressionnée.

— C'est curieux... dit-elle sur un ton dégagé.

— Quoi donc ?

— Tu n'as même pas changé de nom.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis douée en informatique. Banques étrangères, virements, sociétés écrans, investissements dans la bande de Gaza, ce qui n'est pas commun...

— Hum... Tu as fouiné pas mal de temps, je vois. Oui, tu es bigrement douée. Si je n'ai pas changé de nom, c'est parce que j'étais sûr de moi. J'ai eu tort. Mais on finit par se tromper en jonglant avec plusieurs noms. D'ailleurs, je suis un citoyen respectable.

— C'est aussi l'avis de la police, murmura-t-elle. Bizarrement, pas mal de gens pensent que Félix Linde nous file un coup de main.

— Vraiment ?

— Deux terroristes fichés par nos services sont morts. Ils ont été abattus.

— Et toi et ta bécane, vous avez fureté dans tous les coins, et vous êtes arrivés à une conclusion...

— En effet.

Lucia Olmos comprit qu'elle aurait dû ressentir une peur panique, mais il n'en était rien pour une simple raison. Elle avait conscience, pour la première fois peut-être, que sa curiosité intellectuelle l'emportait sur l'effroi. Elle voulait savoir, encore et toujours. Elle avait lu dans certains livres que beaucoup avaient eu de graves ennuis pour cette raison.

— Quelle est cette conclusion, ma grande ?

— Eh bien, tu es lié à un groupe terroriste, mais on ignore lequel.

— C'est vrai, je vous ai aidés.

Lucia Olmos esquissa un sourire, éprouvant presque du plaisir. Elle arrivait à ses fins, toute seule ; elle voyait sa thèse se confirmer. Elle savait que bien des chemins menaient au plaisir, même si elle ignorait qu'il se logeait peut-être entre ses cuisses.

— Tu as donc tué ces deux Arabes, tu l'avoues toi-même.

— Des apprentis. Le monde est peuplé d'apprentis, qu'il s'agisse de terroristes, de policières, de putes...

Elle ne broncha pas.

— Ils préparaient quelque chose...

— Bien sûr. Un attentat sanglant, encore plus spectaculaire que les bombes dans les trains à Madrid. Un gouvernement était tombé pour ça, à l'époque, alors là, imagine ce qui pourrait partir en vrille. La politique extérieure de nombreux pays, par exemple.

— Mais toi...

— Tu veux savoir comment j'étais au courant ? Pour une bonne et simple raison, tellement simple que tu as trouvé la réponse avec ton clavier magique : je m'occupais du financement. Sans professionnels comme moi, ces apprentis ne valent pas cher.

— Et ils te connaissaient...

— Tu es folle ? Le jour où ils sont morts, ils se demandaient encore qui j'étais.

Elle comprit autre chose, tout à coup. L'homme aux grands yeux se montrait loquace parce que dans son esprit elle ne ressortirait pas vivante de ces murs. Le plus important désormais, c'était fuir, fuir... L'enfer était là, tout proche. Elle avait peine à concevoir que le danger, la mort, puissent survenir à cet endroit, sur le Paseo de Gracia. Incroyable.

Par ailleurs, il y avait le plaisir, le plaisir d'en savoir davantage, un plaisir qui s'était infiltré dans son cerveau comme un ver.

— L'attentat était-il préparé depuis Gaza ?

— Avec tous les indices à ta disposition, ça paraît évident. C'est un foyer de terrorisme, mais de terrorisme à bas prix. Il faut être passablement con pour se foutre un bâton de dynamite dans le cul en pensant accéder au paradis d'Allah. Il y a d'autres aspects à prendre en compte : l'influence politique, l'équilibre du pouvoir, l'argent et le respect que la mort garantit immanquablement. Les peuples qui n'hésitent pas à tuer, quels que soient les moyens employés, sont des peuples que l'on respecte. Maintenant, dis-moi que tu as envie de vomir.

Lucia murmura :

— J'ai envie de vomir.

— Eh bien, vas-y, mais ne pleure pas pour ces novices que j'ai butés. Ces apprentis sont des minables : dans les rues de Madrid ou de

Barcelone, les flics les chopent avant qu'ils n'enfilent leur djellaba et ils leur piétinent la gueule. En plus, vous les aviez repérés, ils étaient pratiquement cuits ; toi-même, tu étais sur leurs traces même si tu n'es qu'une apprentie.

Silence. Cette fois, Lucia sentait un nœud atroce dans sa gorge. Ses jambes se décroisèrent, sans vie. Bien que fortement tamisée par les rideaux, la lumière lui piquait les yeux.

— De toute façon, ajouta Linde, l'idée initiale était bonne, très bonne. Je les ai éliminés pour conduire le projet à son terme : avec moi, ça prenait une tournure concrète ; avec eux, ce n'était qu'une chimère. Ils avaient deux trois sous en poche, moi je brassais des tonnes de fric.

La voix de Lucia accusa une vibration infime quand elle interrogea :

— C'est donc cela qui te motive ? L'argent ?

La voix opaque de Linde répondit :

— Je le fais pour une tour de mille mètres de haut.

NE PLEURE PAS, PETITE

Lucia Olmos ne le comprenait pas. Elle se croyait intelligente, habile à décoder les messages, or elle ne comprenait pas les paroles de Félix Linde. Surprise, elle oublia qu'elle devait fuir et laisser derrière elle cet affreux sentiment de solitude.

— Une tour ? balbutia-t-elle.

— Oui, la plus haute du monde. Un kilomètre, mille mètres empilés les uns sur les autres. Elle sera construite à Dubaï. Dubaï, c'est le symbole du monde moderne, du capitalisme triomphant. Le monde suprême de l'argent.

La jeune femme ouvrit la bouche pour lui répondre, en vain. Elle demeurait perplexe.

Félix Linde avait l'air lui aussi d'éprouver du plaisir à ces mots, à croire que le ver se tortillait de même dans sa cervelle. Il reprit :

— Une femme de ton intelligence n'a sûrement aucun mal à situer Dubaï sur une carte : c'est un émirat arabe. Là-bas, en dehors du pétrole, il n'y a guère que du sable, des puces et des os calcinés, mais le pétrole, c'est tout un monde ; peut-être pas le monde de demain, mais du moins celui d'aujourd'hui. Grâce à l'argent qui afflue, Dubaï construit des îles artificielles au milieu du désert, des résidences d'un luxe insensé. Le summum, c'est la tour qu'ils édifient actuellement, la plus haute du monde. Bien sûr, pour la bâtir, on a besoin d'esclaves, comme au temps des pyramides. Mais quelle importance quand le capitalisme est tout-puissant ?

— Je ne comprends toujours pas, fit-elle.

— C'est tout simple. Je t'ai parlé de ces malheureux kamikazes qui sont prêts à mourir pour Allah. Maintenant, laisse-moi te parler d'un terroriste, ou plutôt d'un groupe de terroristes qui, eux, sont loin de crever la dalle ; ils n'ont pas foi dans les paradis d'Allah mais dans ceux qu'ils créent eux-mêmes. Ils savent qu'en Occident on peut imposer sa loi grâce à la haute finance, d'ailleurs ils s'y emploient depuis des années, exerçant une sorte de vengeance historique ; mais ils savent également qu'on peut s'y imposer par la terreur. Cela s'est déjà produit, tu es d'accord, n'est-ce pas ?

Lucía acquiesça en clignant des paupières. Elle était au courant, et

comment ! Elle en vivait d'une certaine manière, c'était même par ce biais qu'elle entendait gravir les plus hautes marches.

— Bien... Imagine un groupe bancaire puissant, infiniment puissant, qui a des difficultés avec les lois occidentales, surtout en ces temps de crise. L'Union européenne est devenue une forteresse, elle obéit à des normes qui lui sont propres, et aujourd'hui ses membres collaborent pour éviter le pire. L'argent n'est pas toujours le bienvenu s'il échappe à tout contrôle. Ce groupe veut investir, modifier certaines normes et imposer sa volonté. Comprends-tu ?

» Les riches pays arabes financent les terroristes faméliques de Gaza, de même que les juifs nord-américains ont financé Israël. Tout le monde est au courant, mais personne ne bouge le petit doigt. Bon, maintenant imagine qu'un type intelligent, qui brasse des fonds un peu partout, entre en contact avec ce groupe bancaire pour lui proposer ses services.

Nul doute qu'elle se trouvait en face du « type intelligent ». Mais elle resta de marbre.

— Cet homme intelligent, poursuivit-il, a transféré des fonds pour ces terroristes à deux balles qui préparent un gros coup ici même. Qu'est-ce que ça lui rapporte ?... De simples commissions sur les mouvements financiers et la différence entre ce qu'il avance et ce qu'il empoche.

» Ce n'est pas grand-chose par rapport à ce qu'on peut gagner. Mais voilà qu'à présent cet homme intelligent est confronté à deux facteurs : le premier, c'est ce groupe puissant qui espère bien tirer profit de la terreur d'un point de vue moral et matériel. Le second, c'est le groupuscule des va-nu-pieds qui sont tout juste bons à se foutre en l'air mais qui, cette fois, à sa grande stupéfaction, ont échafaudé un plan incroyable.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un plan infallible, du jamais vu.

Devant l'air perplexe de Lucia, Linde enchaîna :

— Ce plan est tellement incroyable que le mec futé s'aperçoit qu'il peut sauter sur l'occasion, fourguer l'idée au groupe de Dubaï et gagner davantage qu'il n'aurait pu imaginer. Mais il y a un hic : les crève-la-faim ne peuvent pas exécuter ce plan, ils sont devenus gênants.

— Autrement dit, ils doivent mourir...

Les deux morts retrouvés à Vallvidrera s'imposèrent comme un flash dans l'esprit de Lucia. Les soupçons de Méndez. Les indices suggérant que l'on préparait un coup insensé, impossible à cerner. Mais l'« homme intelligent » lui tenait ces propos parce qu'il ne comptait pas lui laisser la vie sauve. La terreur s'incrusta de nouveau dans sa gorge, gênant sa respiration.

Toutefois, elle gardait espoir. Elle dit froidement :

— Ce petit pistolet est trop bruyant, tu n'appuieras pas sur la détente. Les voisins réagiraient, tu serais fait comme rat.

— C'est mon affaire, mademoiselle Olmos. J'ai encore trois choses à te dire : cet attentat fera date, il y aura un tas de victimes, et jamais on ne saura qui l'a financé. À part moi.

Félix Linde se leva et cessa de la menacer avec son pistolet. On eût dit qu'il souriait, étrangement. Soudain, elle comprit qu'elle se trouvait en présence d'un homme racé dépourvu de tout sentiment, un type qui vous repasse en rigolant après vous avoir offert à boire.

— Il y a un seul truc qui ne colle pas, putain, murmura-t-il.

— Quoi donc ?

— J'adore les filles dans ton genre : tu as toujours le cul vissé sur une chaise, et je me dis justement qu'il serait bon que tu remues un peu les fesses. Ta langue ne sert qu'à exposer des rapports ; un peu d'exercice, ça lui ferait du bien. J'aime les femmes, et même les jeunes filles, mais cette fois, hélas, ça ne va rien donner, toi et moi. C'est vraiment le seul truc qui déconne.

Lucia Olmos frémit en songeant cependant qu'il n'oserait pas la toucher. La bagarre qui s'ensuivrait serait trop périlleuse pour lui. Bien sûr, le ver dans son cerveau lui soufflait qu'au fond ce ne serait pas un mal. Si le type commettait une imprudence, peut-être que...

— Ça ne te déplairait pas, j'ai l'impression, ma belle, pensa Linde à haute voix.

À nouveau son sourire carré, à nouveau ses yeux fixes, ces yeux qui emplissaient l'espace.

Puis, d'un coup, la situation évolua. Il arbora de nouveau un aimable sourire.

— On n'a aucune raison de ne pas sympathiser, dit-il aimablement. Tu pourrais t'en mettre plein les poches, toi aussi. Je t'offre un verre et on en cause tranquillement, si tu veux.

D'un geste, il l'invita à diriger ses pas vers le frigo au fond de l'appartement, le frigo géant. Son geste n'était pas menaçant, au contraire, de sorte qu'elle se leva sans le quitter du regard, pensant ainsi hâter l'issue.

En proie à cette réflexion, elle murmura :

— Tu es fou. Tu sais parfaitement que personne ne pourra réaliser un attentat pareil. Tu vas échouer.

— Ça m'étonne qu'une fille comme toi fasse une réflexion pareille, ma beauté. J'en suis capable, tu sais très bien. Si je pose le canon sur ton cou, tu vas même me montrer comment tu sais tailler les pipes.

Lucia Olmos fut parcourue d'un terrible frisson ; la tension était palpable. Ses jambes tremblaient, prêtes à bondir. Félix Linde était déconcertant, il était nombre d'hommes à la fois. Il sourit tout à coup

et l'invita d'un geste.

— Tu n'as aucune raison d'avoir peur... Je veux seulement discuter avec toi, je te dis. On va prendre un verre.

Il posa la main sur la poignée du réfrigérateur. Et ouvrit péniblement la porte. Puis l'intérieur fut mis au jour. Il n'y avait pas de boissons, rien.

Rien ?

Rien hormis une fillette en position fœtale, le visage tourné vers le haut du frigidaire, le ciel à ses yeux, le ciel qu'on lui avait promis un jour.

Une enfant ravissante. Une petite mongolienne.

Elle avait la peau fine et blanche. Et elle pleurait. Des larmes de givre.

Lucia Olmos sentit un frisson lui cingler l'échine. Ses genoux vacillèrent, sa bouche frémit. Mais la voix calme de l'homme, incroyablement calme, lui fit reprendre pied dans un monde où tout semblait irréel.

— Rassure-toi, elle n'y est pas restée bien longtemps : elle n'est pas morte.

Et il la tira par le bras en la jetant par terre. L'enfant gémit, apaisant Lucia dans ce monde de terreur. Au moins il n'avait pas menti, elle était bien en vie. Elle voulut se retourner, chercher la dernière source de lumière dans ces ténèbres.

Et le coup fut porté.

Sans qu'elle s'en aperçoive.

La lame lui avait transpercé le cœur, mais Lucía ne sentait rien. L'obscurité s'était accrue et la pièce tout entière avait basculé sur elle-même, c'était tout. Elle vit des ombres. « C'est curieux, pensa-t-elle, comme dans un épilogue surnaturel. Il y avait des dessinateurs près des fenêtres autrefois, peut-être y en a-t-il un qui vit encore. » Elle ne sentit même pas ses jambes se dérober sous elle car il la soutenait.

Et l'homme la poussa à l'intérieur du frigo.

« Super, entendit-elle au loin, maintenant il y a de la place. »

NOTRE DOSE DE BONHEUR

« Oui, tout le monde est heureux, putain de bordel. »

Du quai, Méndez leva les yeux vers l'*Atlantic*, il admira sa magnificence, sa propreté, ses escaliers décorés de guirlandes, ses rambardes où se pressait une foule qui avait décidé d'être heureuse. Il eut le tournis en voulant dénombrer les ponts. Ces fastes n'étaient pas pour lui, il restait un homme du vieux port, des mouettes aventureuses.

L'ambiance de fête, de confort, de richesse lui donnait tout autant la nausée. Méndez se dirigea vers l'une des passerelles, son invitation à la main. Il l'avait dégottée dans une association bénéfique dont il était membre, mais il s'arrêta pour digérer son écume rageuse, son propre venin. Il fut pris d'une envie de crier.

Il avait aperçu la gamine...

Sa robe blanche, sa fine silhouette qui commençait à épaissir, qui, soudain, avait nettement épaissi, aurait-on dit, sa figure innocente. La gamine.

Et pour la première fois il sentit ses jambes flageoler, ses forces l'abandonner ; il eut même l'impression que ses yeux étaient morts, ses yeux qui, autrefois, semaient la terreur dans les rues. Et tout tournait autour de lui parce qu'il voyait la gamine.

Mais ce n'était pas tout.

Ce qui le surprenait et lui donnait envie de mordre et de crier, c'était la personne avec la gosse. Jamais il n'aurait pu l'imaginer.

— J'emmerde le juge ! avait beuglé Méndez quelques heures plus tôt. Pas question d'attendre plus longtemps ! Un mandat de perquisition ? Rien à battre ! Les juges mâles, je leur chie dessus, les femelles, je les nique !

Ce n'était certes pas le registre d'un flic désireux de monter en grade. Ces propos n'étaient pas du meilleur goût ni censés dire la vérité, mais c'était un langage dont usait l'inspecteur à ses moments perdus. Quelques heures avant la fête à bord de l'*Atlantic*, le vieux policier avait déjà sorti les crocs.

Il avait regagné l'immeuble du Paseo de Gracia où Lucia Olmos voulait enquêter. La jeune femme avait disparu, et son portable restait

muet. Une ride verticale avait creusé le front de l'inspecteur qui bouillait d'impatience.

Le portail ancien par où passaient naguère les voitures à cheval. Des gens qui allaient et venaient, trop nombreux.

Et le concierge. Rien n'échappe aux concierges, il avait tout intérêt à lui parler. Méndez n'hésita pas à lui montrer sa plaque qui avait essuyé des crachats de drag-queens dans les rues solitaires. « De temps en temps, il faut rester dans les limites de la légalité, Méndez. » C'est pourquoi l'inspecteur avait dit cet après-midi-là :

— Tout à l'heure, une jeune femme blonde est montée au troisième. Est-ce que vous l'avez vue ?

— Oui. Elle est montée puis redescendue. Elle est revenue pas longtemps après et là, en bas, elle est tombée sur celui qui occupe cet appartement. Ils ont discuté et ils sont remontés.

— Et ils sont ressortis ?

— Pas que je sache, mais ça ne veut rien dire. Ç'a très bien pu m'échapper. Je ne suis pas toujours planté là.

— Je comprends.

— Je peux m'absenter une minute... Peut-être qu'ils ont filé.

— Surtout s'ils n'ont pas pris l'ascenseur et qu'ils sont descendus quand vous n'étiez pas là. Ils pourraient se trouver là-haut ?

— C'est possible, oui, bien sûr.

— Vous avez la clé ?

— La serrure a été changée récemment, quand ils ont installé une caméra, mais je n'ai pas le nouveau double. Je vous accompagne si vous voulez.

— Inutile. Je vais frapper et on m'ouvrira.

Méndez avait tambouriné sur le battant. Mais rien. Silence à l'intérieur. La caméra était éteinte tel un œil mort.

Méndez était redescendu encore plus furibard et inquiet. À nouveau les allées et venues, le concierge.

— Qui est-ce qui loue cet appartement ?

— Une compagnie, comme vous avez dû voir. Il n'y a qu'un monsieur qui passe de temps en temps, je le vois rarement. À moins qu'il entre et qu'il sorte en pleine nuit, en mon absence... Il a très peu d'activité, apparemment : je n'ai vu ni clients ni employés. À un moment, je me suis dit qu'il allait organiser des réunions vu qu'on lui a livré un énorme frigo.

— Des réunions ?

— Non, en fait, pas du tout. Mais la compagnie déménage. Aujourd'hui, justement, on arrive en fin de semaine, c'est le dernier jour. J'ai reçu un coup de fil de l'agence immobilière. Dès lundi, ils viennent faire le ménage et tout débarrasser avant de remettre la pancarte « À louer ».

— Donc, ce week-end, le bureau restera inoccupé...

— Oui, monsieur.

— Donnez-moi le numéro de l'agence.

— Je regarde, attendez... Oui, voilà.

Méndez avait gagné l'autre côté du porche pour téléphoner, mais aucune réponse. « Il est tard, il faut dire... », avait-il pensé. Le vendredi soir, tout était fermé, les employés étaient partis et certains travailleurs inauguraient la cuite qui les occuperait jusqu'au lundi matin, où ils se mettraient en arrêt. On n'avait plus aucune croyance, on n'attendait plus rien, en conséquence le week-end on cessait le travail et on se contentait de tuer le temps.

En attendant, le bureau au troisième était fermé à double tour. Deux jours complets où tout était possible... Merde, Lucia Olmos. La reine du clavier qui voulait monter en grade !

Il s'était demandé où elle pouvait bien être, sentant sa rage monter d'un cran. Il avait passé un coup de fil à monsieur Monterde, toujours à son poste. Tout allait fort bien, semblait-il. Le chef avait usé d'une formule des plus protocolaires :

— Putain, Méndez.

Le monde continuait de tourner.

— Quoi, Méndez, vous voulez défoncer une porte ? Violer une propriété privée ? Mais pourquoi ? Il y a urgence manifeste ? Il s'agit d'un flagrant délit ? Surtout, je ne veux pas d'ennuis, on est assez mal vus comme ça. Allez trouver le juge de garde et sollicitez un mandat de perquisition.

— Et s'il refuse ?

— Si c'est un gars, vous l'astiquez, si c'est une fille, vous la fourrez.

Joliment dit. Le chef était en forme et le pays allait de l'avant, le vendredi soir inclus. Jadis, le vendredi soir précédait une journée de labeur, pensa Méndez. Mais il n'aurait pas cette patience. *La loi, mon cul, on lui pisse à la raie*. Il allait se remuer, à l'inverse de ses concitoyens. Il appela Padilla, alias Tire-bouchon, qui était sorti de prison une semaine plus tôt. Tire-bouchon protesta :

— Non, Méndez, je ne peux pas. J'suis avec une nana.

— Et qu'est-ce que tu branles ?

— On s'entraîne.

— Tu reprendras l'entraînement plus tard, Padilla. S'il faut payer un supplément pour le paddock, tu peux compter sur moi. La fille n'a qu'à s'entraîner seule en attendant.

— *Putain-fait-chier*, Méndez.

— Rappelle avec tes outils et tout ton attirail, mais laisse ta poule au chaud.

Il lui communiqua l'adresse. Il y avait toujours autant de va-et-vient mais on ne prêtait aucune attention à Méndez, debout près de l'entrée. Le concierge était parti.

Il écumait de rage, Padilla n'était toujours pas arrivé. Mais soudain le crocheteur fit son apparition bien qu'il n'eût pas conclu son entraînement. Il avait tout son matériel, dont un cric pneumatique au cas où il faudrait casser la porte. Il devait afficher son respect des principes.

— Tout ça est illégal, Méndez.

— Je ne sais pas, je n'ai pas eu le temps de consulter le code de procédure, je me contente du guide des loisirs.

— Je vous dois une faveur, Méndez, sinon je ne serais pas là. Après ça, on est quittes, je ne veux plus rien savoir.

Méndez ne fit aucun commentaire, sachant que le cambrioleur avait raison. Ils montèrent au troisième et se plantèrent devant la porte. Tire-bouchon testa la serrure.

— Le mécanisme n'est pas aussi sophistiqué qu'il y paraît. Dix minutes, et c'est réglé.

Et le cambrioleur s'attela à sa tâche sans rien ajouter. Il n'avait pas perdu la main : en prison, il réparait des serrures pour décrocher des permissions. Douze minutes plus tard, le barillet céda enfin.

— Mission accomplie, Méndez, mais je ne ferai pas l'erreur de franchir le seuil. À partir de là, vous êtes seul à enfreindre la loi. Putain, moi je reste en dehors de tout ça, compris ?

— Je suis un homme d'honneur, Padilla, tu sais bien.

— Vous l'étiez.

Une lumière ténue provenait des fenêtres du fond, si bien qu'on distinguait à peine les murs, mais l'électricité n'était pas coupée car on percevait le ronron d'un réfrigérateur. Méndez tâtonna, trouva un interrupteur et tout s'illumina. Le mobilier sommaire n'était pas luxueux, preuve que ce local avait servi un temps de simple façade. Sur l'unique bureau, on découvrait des graphiques pour faire croire qu'on y avait travaillé. Les fenêtres closes ne laissaient pas filtrer les rumeurs du Paseo de Gracia. Il semblait même qu'on n'avait pas hanté ces lieux depuis longtemps.

Méndez inspecta la seule armoire et ouvrit les tiroirs du bureau. Rien. Il pénétra dans la petite salle de bains et fouilla partout, de plus en plus inquiet. Sur le lavabo, un détail attira son attention car d'ordinaire rien ne lui échappait, si ce n'était la vertu des hommes. Il y avait un long cheveu blond quasi invisible ; à en juger par sa longueur et son aspect, il devait s'agir d'un cheveu de jeune femme, voire de jeune fille. En outre, à proximité, il y avait une autre petite pièce avec une plaque électrique à deux feux et un placard renfermant des conserves. Quelqu'un avait séjourné ici quelque temps, mangeant et se

lavant sur place. Les yeux de Méndez étaient si fixes et pénétrants désormais qu'il retrouvait son regard de serpent.

Peut-être que le frigo contenait d'autres provisions, et plus d'indices en conséquence. Il s'agissait d'un appareil neuf volumineux. Méndez tira sur la poignée et l'ouvrit.

Le corps de Lucia Olmos manqua de lui tomber dessus. Avec ses lèvres tordues en un rictus, ses doigts d'informaticienne, sa chemise tachée de sang et ses jambes d'enfant sage.

Oui, tout cela était arrivé à Méndez avant qu'il ne marche lentement vers la passerelle du luxueux navire, détenteur de l'invitation fournie par la société de bienfaisance. Ce samedi matin lumineux, le soleil étincelait sur les métaux et la musique retentissait en d'allègres fanfares comme il était d'usage dans les vieux films quand on saluait le départ des paquebots autour des années 1930.

Tout était gai, spectaculaire et distingué, mais avant tout philanthropique. Pour une fois, l'indigence de ce monde (des gosses des orphelinats, des hôpitaux et des centres d'éducation spécialisée) était reçue par l'opulence de ce monde, et les jeunes auraient l'occasion de vivre un moment unique. À défaut d'espoir, on leur offrait une once d'illusion.

Et parmi ceux qui n'avaient plus d'espoir se trouvait Nadia, qui gravissait les marches avec une femme qui lui tenait la main. Oui, Nadia, je la vois, ta petite robe blanche, comme je vois tes socquettes de jeune écolière, ta langue qui sait donner du plaisir.

Et il y a cette compassion qui te suit pour une fois, Nadia, et ces âmes nobles te prient d'y faire bien attention, cela ne se reproduira pas. Et il y a les gens, ces gens qui jusque-là ne t'ont pas regardée, et cette musique inconnue qui plus jamais ne tintera à tes oreilles.

Méndez te regarde au pied de la passerelle parmi ceux qui s'apprêtent à monter, mais toi tu n'en sais rien, tu ne sais pas qui est Méndez, Méndez et son regard qui transperce les corps. Il ne te quitte pas des yeux car, à ce moment-là, tu es le seul être qui lui importe. Toi, l'enfant au doux regard où personne n'a voulu déceler de sentiments.

En effet, Méndez dardait les yeux sur elle, attendant son tour sur le quai. Il avait vu Nadia dans le jardin de Vallvidrera tandis qu'elle jouait avec l'autre petite ; il savait qu'elle était toute mignonne mais qu'elle aurait bientôt le corps plus massif, une taille moins marquée, et une certaine raideur qui s'aggraverait au fil des ans bien qu'imperceptible aujourd'hui. C'est alors que Méndez et ses yeux de reptile avisèrent un détail qui leur avait échappé : elle était plus large qu'à l'accoutumée, notamment au niveau de la taille, et elle avait plus de poitrine, plus de prestance.

Un tel changement était impossible en un délai aussi bref, et les choses étaient claires pour Méndez.

Il aurait aimé couper la musique et hurler sa haine.

Il avait parfaitement compris... Nadia portait une ceinture d'explosifs tout contre sa peau ! Cent bombes sous sa robe blanche ! Elle allait exploser, enfant suicidaire qui ignorait tout du suicide ; elle qui jamais n'avait pensé attenter à ses jours.

Il suffirait qu'on active le récepteur contre sa peau et les gens seraient taillés en pièces par dizaines.

Méndez réprima un cri. Il sentit naître en lui une force inouïe, une bête inconnue.

Mais ce n'était pas uniquement à cause de Nadia. C'était aussi à cause du cœur brisé de Méndez, en admettant qu'il puisse avoir des peines de cœur. Il y avait également la femme qui tenait Nadia par la main...

Il la connaissait bien, ensemble ils avaient fréquenté les quartiers, les rues de l'oubli, les cafés des clients défunts. Et c'était grâce à lui que cette femme marchait, respirait, c'était grâce à Méndez, à ce foutu Méndez qui, tout bien réfléchi, avait aussi un cœur. Car en effet la femme avait un nom et une histoire : Sandra... Sandra, Sandrita, petite !

VOUS QUI ALLEZ MOURIR

Le visage de Méndez s'était figé tel un masque, et ses yeux de serpent étaient si fixes et si petits qu'ils transperçaient la peau humaine comme des pointes métalliques.

Subitement, il opérait des recoupements, tout devenait limpide. Méndez ne possédait pas l'essentiel des données, seule Lucia Olmos disposait d'informations complètes, mais Lucia était morte. Elle n'était plus en mesure de rien lui apprendre, pas même en pianotant sur le clavier du père éternel.

Mais le cerveau de Méndez tournait comme une foutue bécane où des phrases tronquées faisaient écho à de sombres pensées et à des scènes d'horreur. Cette foutue bécane regroupait des images du passé : la demeure de Vallvidrera où était enfermée la gamine ; les apprentis terroristes caressés par une balle. Elle rassemblait les données recueillies par Lucia Olmos. Il se souvint de la taulière et du violeur d'enfants sages, tous deux assassinés. Il pensa que Nadia avait été enlevée sur le théâtre du double meurtre, puis transférée de nuit jusqu'au bureau du Paseo de Gracia. L'enfant était docile, cela ne présentait aucune difficulté. De même, on pouvait aisément l'attacher et la bâillonner pour la nuit, et il était encore plus simple de l'enfermer dans un frigo pour empêcher quiconque de la voir. Une demi-heure au frais, ce n'était pas mortel. Non.

À présent, il voyait Nadia, la bombe humaine, qui montait à bord du navire. Elle souriait, ingénue, découvrant la musique et toutes ces voix aimables. On trouvait là les autorités, les directeurs des banques qui sponsorisaient l'événement, un haut cadre de l'armée, le maire, le président de la Généralité, le chef de la police, toutes les forces vives qui bientôt seraient forces mortes.

On trouvait aussi leurs épouses, peut-être leurs maîtresses, puis les gamins, pauvres et innocents, qui suscitaient de l'intérêt pour la première fois.

Et il y avait Nadia.

Et c'est là qu'aurait lieu l'attentat le plus meurtrier jamais perpétré en Europe.

Méndez grinça des dents.

Et sa bouche exprima un éloge d'une infinie douceur :

— Salope.

Car en effet Sandra tenait la petite par la main. Elle était l'instrument du massacre. *Elle, elle, elle.*

Il avait du mal à y croire. Son cerveau brassait indices, pistes, souvenirs, bouts de phrases sans logique et jurons à foison.

« Salope, salope, salope. » Il ne comprenait rien bien qu'une lueur apparût dans un recoin de son esprit.

Il lui vint une envie de hurler : « Il faut évacuer la jeune fille... ! »

Mais ce serait pire s'il intervenait. Le détonateur serait activé par un appel téléphonique ; sitôt qu'il esquisserait un geste, on composerait le numéro. L'explosion dévasterait le pont avec la foule qui s'y était massée. Ceux qui s'approcheraient de Nadia pour lui venir en aide seraient les premiers déchiquetés. Il allait déclencher l'enfer s'il s'en mêlait.

Ses dents grincèrent de nouveau. Bien qu'il eût perdu son agilité d'antan, il gravit les degrés deux à deux. Les dames devant lui protestèrent. Un officier de quart fit un geste pour l'arrêter, mais un geste empreint de respect car il pensait que Méndez comptait parmi les autorités eu égard à son air passablement hargneux.

— Faites la queue, s'il vous plaît.

Méndez ne l'avait même pas entendu. Il n'avait d'yeux que pour le pont envahi par la foule, l'enfant ceinturée d'explosifs, celle qui l'accompagnait, la menant au massacre. Il n'avait d'yeux que pour l'orchestre solennel et compassé, un orchestre baroque. Les gosses qui allaient mourir se massaient alentour, fascinés.

Nadia souriait, fascinée elle aussi.

Elle avait droit à certaines attentions pour la première fois de sa vie !

Méndez évalua la distance qui les séparait, un bond, guère plus, mais l'inspecteur ne faisait plus de cabrioles depuis des lustres, pas même pour se jeter sur une femelle offerte. De surcroît, s'il se ruait sur elle, c'était l'explosion assurée.

Soudain, il se figea. Les gouttes de sueur roulaient sur ses lèvres. Il s'efforça de réfléchir.

Un simple appel activerait le détonateur, et bien sûr cet appel pourrait être donné d'une distance considérable, y compris même d'une autre ville. Ainsi son désespoir lui disait-il qu'il échouerait.

Mais ce même désespoir lui souffla autre chose, et sa foutue bécane fut à nouveau sollicitée. Celui qui composerait le numéro fatal devait assister à la scène en restant prudemment à l'écart : s'il ne distinguait pas Nadia, il ne pourrait pas savoir à quel moment la bombe tuerait un maximum de gens. S'il ne la voyait pas, la gamine risquait d'être à l'écart, et elle seule périrait.

L'infâme raclure devait traîner dans les parages, probablement sur la terrasse bondée de la gare maritime. Les yeux du serpent épièrent les alentours, examinant la foule qui se pressait à l'extérieur, scrutant chaque détail pour trouver le visage recherché. Mais lequel ? Méndez vit des badauds du samedi, des retraités, des enfants, des mamans qui prenaient part à leur façon aux réjouissances. Bien sûr, il y avait des hommes, mais comment repérer un suspect d'aussi loin ? De plus, une femme pouvait tout aussi bien détenir le portable. N'importe qui pourrait presser les touches tandis que l'on marmonnerait à côté : « Maman chérie. »

Tout en réfléchissant, Méndez ne restait pas les bras croisés. Il tamponna le derrière d'une demoiselle, s'excusa, la contourna, mais la jeune femme hulula en se récriant qu'autrefois, on n'avait pas un tel toupet. Il bondit derechef et se retrouva tout à coup devant Nadia et Sandra-Sandrita. Aucune n'avait remarqué sa présence. Et les yeux de Méndez se fichèrent comme des pointes dans la peau de Sandra. Le plus poliment du monde, il lui dit :

— Salope.

Si cela n'avait dépendu que de lui, il aurait jeté Sandra par-dessus bord, mais il devait proscrire les gestes brusques : on risquait de le repérer et de composer le numéro fatidique. Une autre constatation l'en dissuada et le fit blêmir soudainement.

Le visage de Sandra.

Il exprimait une telle stupeur, une telle incompréhension après l'insulte proférée que le vieux policier s'aperçut instantanément que, s'il ne savait rien, elle n'en savait pas davantage.

Il bredouilla péniblement :

— Qu'est-ce que tu fais là, Sandra ?

— Vous voyez bien. J'accompagne la petite.

— Pourquoi ?

Méndez ne songeait plus qu'ils pouvaient être anéantis à tout instant. En réalité, il était dans l'incapacité de réfléchir. La valse de l'orchestre, malgré sa douceur, lui fracassait les tympans.

— Dis-moi la vérité... Je t'en prie, la vie de Nadia repose entre tes mains. Tu ne la connaissais pas. Pourquoi l'as-tu amenée ici ?

— On me l'a demandé.

— Qui, par tous les diables ?

— Celui qui m'a aidée à quitter l'hôpital.

Tout à coup, il y eut un déclic dans l'esprit de Méndez, déclic qui, néanmoins, ne l'aiderait guère. Oui, Sandra avait eu besoin d'aide pour s'enfuir. Elle n'avait ni argent ni vêtements, rien... Quelqu'un lui avait prêté main-forte. Mais qui ?... Méndez n'en revenait pas : il aurait dû y penser plus tôt.

— Qui est-ce ?

— Il est venu me voir, les visites ne m'étaient pas interdites... Il m'a proposé un plan d'évasion si rapide et si efficace que j'ai dit oui.

— Comment cela pouvait-il t'intéresser ? Tu n'avais qu'une idée en tête : mourir. À l'hôpital ou dans la rue, ça t'était bien égal. Pourquoi as-tu marché dans sa combine ?

— À cause de la gamine.

Méndez eut l'impression d'essuyer une claque. Cette allusion à l'enfant lui tordait les entrailles. Mais tout restait obscur et il fit un effort pour lui demander :

— Comment ce type pouvait-il te connaître ? Tu ne l'avais jamais rencontré. Pourquoi est-ce qu'il s'est adressé à toi ?

— J'étais tristement célèbre. J'étais une star, Méndez, une star du crime. Mon visage était même apparu à la télé. Il savait qui j'étais et où je me trouvais.

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté sur la gosse ? Tu ne la connaissais pas.

— Il m'a d'abord montré un article, un papier récent à propos d'un double assassinat, très détaillé.

Un bref instant, Méndez sentit ses pieds flotter en l'air. Soudain, il opérait des recoupements. Son cerveau se remettait en marche en dépit des vins de pays et des gnôles à l'ancienne qui l'avaient quelque peu mis à mal.

— Le meurtre d'un type d'âge mûr qui collectionnait des poupées gonflables ?

— Oui. L'article ne faisait pas mention de ce dernier détail, mais il m'en a parlé. Apparemment, ces lieux lui étaient familiers.

La colère submergeait l'inspecteur, mais il resta impavide.

« Pas un geste, Méndez, fais mine de bavarder de choses et d'autres. Celui qui appuiera sur les boutons vous tient à l'œil. »

— J'ai lu cet article moi aussi, reprit-il. Dis-moi s'il s'agit du même fait divers, s'il y avait aussi une femme d'un certain âge avec l'homme qui est mort.

— Oui, c'est la même affaire.

— Je connais cette femme, fit un Méndez charitable. Ce n'est pas une grande perte. Elle s'employait à pervertir des jeunes filles depuis de longues années. Elle s'occupait de...

— Nadia.

Sandra ferma les yeux en prononçant ce prénom. Quelque chose vibra en elle dans son cerveau déjà gagné par la mort. Et quelque chose vibra de même dans le cerveau de l'inspecteur encombré de souvenirs ; et des indices enfouis rejaillirent vers la surface.

La propriété de Vallvidrera... La femme qui vivait là, cette maudite Adela Ponce Valle... Les traces de pneus tout au long du chemin poussiéreux auraient dû lui mettre la puce à l'oreille... Cela signifiait des clients... Des clients pour l'enfant.

Ne pense pas, Méndez, ça vaut mieux... Ton esprit va se peupler d'oiseaux noirs.

Il balbutia :

— Aucun journal ne l'a précisé, mais Nadia était sûrement là-bas pour y être vendue, aucun doute.

— Oui.

— Il te l'a dit ?

— J'ai eu droit à tous les détails comme s'il l'avait vécu. J'ai failli vomir tellement c'était horrible. Mais il a ajouté autre chose. Cela changeait tout pour moi.

— Quoi donc ?

— Il m'a dit qu'il avait emmené la gamine, qu'il l'avait délivrée. Qu'elle était chez lui en sûreté. En effet, dans l'article, il était question d'une jeune fille qui s'était volatilisée. C'était parfaitement crédible. Alors il m'a demandé une faveur.

— Laquelle ?

— De donner du bonheur à la gosse, au moins une journée. Il avait deux invitations pour la fête. D'après lui, Nadia avait besoin de la tendresse, de l'affection d'une femme, et j'étais la personne idéale pour l'accompagner. Il m'a dit aussi qu'ensuite je pourrais m'occuper d'elle, pour qu'elle ne revive plus un tel cauchemar. J'ai voulu savoir pourquoi il m'avait choisie.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il connaissait mon histoire et qu'il était certain que je donnerais ma vie pour l'enfant.

Sans regarder Méndez, versant des larmes qui s'écoulaient tout doucement, elle ajouta :

— C'était vrai. C'est vrai. Je me sacrifierais pour elle.

On se pressait autour d'eux tandis que les serveurs offraient des amuse-bouche, des coupes de champagne et des souvenirs d'une autre époque. « Tous les bateaux sont magnifiques, pensa Méndez, car ils nous parlent d'un autre temps. » L'orchestre interprétait un tango de Gardel, évoquant un Buenos Aires amer où les bords d'un chapeau cachaient souvent un sanglot et où l'on dévalait une pente sans pouvoir se défaire des illusions d'antan.

— Sandra...

— Oui ?

— Tu aurais pu te douter que ce type était l'assassin. Ça paraissait évident avec tous les détails qu'il t'a fournis.

Elle ferma les paupières.

— C'est vrai, j'y ai pensé.

— Et alors ?

— Cela ne me choquait pas. Ces deux êtres, l'entremetteuse et le collectionneur de poupées gonflables, n'avaient eu que ce qu'ils

méritaient. Qu'en pensez-vous, Méndez ?

Avec son habituelle compassion, l'inspecteur déclara :

— Bien fait pour leur gueule !

— Exactement. Il était un héros à mes yeux, il avait sauvé l'enfant. Je l'ai cru. J'aurais fait n'importe quoi.

— Il t'a dit où il avait planqué Nadia ?

— Dans un bureau du Paseo de Gracia.

— Là au moins, il n'a pas menti. Mais où est-ce qu'il t'a cachée en attendant ? Tu étais recherchée par la police.

— Il avait loué une chambre dans un petit hôtel sur la côte, pas loin de Barcelone. Un hôtel pour les couples où on ne vous pose pas de questions. Tout le monde a cru qu'on allait s'envoyer en l'air, mais je suis restée seule. Il a promis qu'il amènerait bientôt la petite, et il a tenu parole. Il est venu me chercher en voiture. Elle était à l'intérieur. Ensuite il nous a déposées ici.

Méndez entendit ses dents grincer de plus belle. Sa foutue bécane cérébrale s'était arrêtée. Deux pensées restaient en suspens, deux pensées douloureuses.

— Sandra, murmura-t-il, tu ne connais pas l'immonde vérité. Ce sera l'un des pires attentats jamais perpétrés en Europe. Cet homme a enlevé Nadia parce qu'elle était naïve et sans défense, elle n'allait pas se plaindre ni le dénoncer. Il... J'aimerais le pendre à la plus haute vergue d'un navire, comme au bon vieux temps, d'autant plus que les crapules de son espèce, on les pendait non par le cou mais par les couilles. Maintenant, Sandra, il faut que tu saches une chose... La petite est une bombe ambulante. Sa robe dissimule une charge explosive, comme pour un attentat-suicide. Des dizaines de personnes vont y laisser leur peau au moment où elle va sauter. Toi, peut-être que cela t'est égal, tu veux mourir, et, en ce qui me concerne, ce n'est pas non plus un drame national, mais il faut absolument sauver la gamine. Et les gens autour.

Sandra n'eut pas l'air de comprendre au début, elle n'y crut pas du moins. Elle regarda Nadia qui souriait, enchantée : on la tenait par la main et elle avait la chance d'écouter un orchestre. Cette vision l'empêcha d'imaginer l'horreur. Mais les yeux de Méndez lui signifèrent que l'horreur était là. Bien réelle.

— Enfin, c'est... c'est...

— Je t'en prie, Sandra, le temps presse. Le détonateur peut être activé à partir d'un portable, chaque seconde est précieuse. Je suis prêt à parier que ce monstre est tout près, qu'il nous voit. Il essaiera de faire un maximum de grabuge quand il appuiera sur les touches. Rappelle-toi comment il était, c'est absolument capital. Décris-le-moi.

— Ses yeux étaient...

— D'ici, je ne pourrai pas les voir. Est-ce qu'un détail a attiré ton

attention ?

— Il portait... un truc inhabituel. Un nœud papillon.

Les dents de Méndez ne cessaient de grincer. Mais du moins avait-il un indice, par tous les diables ! Il ouvrit et serra les poings tandis qu'il recouvrait son regard de serpent.

Il avait encore la vue perçante, la main sûre et un foutu caractère. Avec son Colt à canon long, il pouvait aisément descendre un des spectateurs de la gare maritime. Il y avait là une bonne centaine de types mais un seul était susceptible d'arborer un nœud papillon, un attribut passé de mode.

Et dès qu'il le verrait... pan !

Méndez n'avait jamais eu cure de la loi.

En moins de dix secondes, son regard balaya la terrasse, le balcon de la gare d'où la foule contemplait le paquebot et la fête qui s'y déroulait. Il n'entendit même pas l'orchestre qui attaquait la partition d'une chanson de Frank Sinatra. Les yeux de Méndez, telles des pointes métalliques, examinèrent tous les visages, les cous, cherchant l'homme qui devait mourir. Les nerfs tendus à l'extrême, il songeait que l'explosion atroce pouvait survenir à tout moment. Tous ses neurones semblaient crier : « Maintenant. Maintenant... MAINTENANT ! »

Méndez n'était plus très vaillant, mais il pouvait encore éviter le massacre.

Et ses yeux glissaient sur le vide, l'angoisse et la désolation. Rien... Aucun des hommes présents ne portait de nœud papillon. Personne...

Il comprit alors, si ce n'était déjà fait, qu'il affrontait un des criminels les plus rusés qu'il ait jamais connus dans ce monde cruel. Celui qu'il cherchait avait eu soin de se signaler par un nœud papillon... C'était un signe distinctif censé l'identifier... Et désormais il n'avait plus qu'à se balader en cravate ! Au moment fatidique, nul ne pourrait le reconnaître à distance... Le monstre avait gagné. Méndez était échec et mat, ils allaient mourir.

Toutefois, il restait une dernière possibilité. Le portable, nom de Dieu, le portable... Quiconque en aurait un entre ses doigts pouvait déclencher l'explosion.

Il comprit aussitôt que c'était une impasse là encore. Des dizaines de mains serraient un téléphone, autant d'hommes et de femmes s'en servaient pour photographier le navire.

Et Méndez, fataliste, sut qu'il n'empêcherait pas l'hécatombe. Il perçut, comme surgis du néant, les derniers accords de *My Way*, il vit la foule en extase, deux larmes aux yeux de la femme qui aurait tant aimé mourir, les yeux de Sandra-Sandrita. Et un sourire radieux aux lèvres de Nadia, heureuse pour une fois.

Le dernier sourire.

Et tandis qu'il se remémorait, comme en un songe, tous les morts, toutes les femmes et les rues ayant marqué sa vie, il pensa :
« MAINTENANT ! »

LE BAISER DU SERPENT

La lumière était douce, tamisée, comme en un rêve d'adolescent où une femme interdite dévoilerait ses jambes. La lumière idéale pour qu'une jeune fille écrive sa première lettre d'amour à l'attention d'un homme interdit.

La femme qui pénétra sans bruit dans le bureau de Conde puis referma derrière elle plongea dans cette lumière délicate et riche en nuances. Mais cette lumière était obscène. L'écran, sur un côté du bureau, éclairait le siège où elle se calerait et prendrait des notes pour rédiger un courrier. Sous le rectangle lumineux, au pied du meuble, s'étalait un tapis oriental représentant une femme allongée. Celle qui venait d'entrer sentit qu'elle appartenait irrémédiablement à ce rectangle de lumière, au petit siège où elle devrait croiser les jambes et au tapis où gisait une femelle soumise.

Conde dit en souriant :

— Asseyez-vous, madame Blasco.

Le ton était rassurant. Il avait dit « madame » parce qu'il avait pleinement conscience de s'adresser à une femme mariée. Elle obtempéra et regarda son patron, mais sans croiser les jambes.

— Prenez note afin d'envoyer un courriel, je vous prie. Je dois donner mon accord pour un acte notarié. Avant-hier, j'ai vendu mon yacht à une entreprise étrangère de relations publiques, et j'ai touché un acompte important. L'acte notarié va officialiser la transaction, et on me versera le solde. Les acheteurs sont tout à fait sérieux.

— Je ne savais pas que vous possédiez un yacht, monsieur Conde. L'ancienne secrétaire ne m'a rien dit.

— L'ancienne secrétaire nous a quittés à l'improviste. C'est pourquoi vous n'avez pas eu connaissance de ce détail. Ah... j'emploie le mot « détail » parce que ce n'est pas non plus le yacht d'Onassis. Mon bateau ne mesure que douze mètres de long, mais il navigue à merveille.

— Mes félicitations, ça ne doit pas être facile de vendre un yacht en ces temps de crise. C'est préférable si vous ne l'utilisez pas.

Conde hocha la tête élégamment.

— Je tenais également à vous dire que vous m'avez mal compris

l'autre soir, madame Blasco. Vous n'êtes dans la maison que depuis quelques jours, vous ne me connaissez pas suffisamment.

La femme ne pipa mot. Elle tripota son bloc-notes, embarrassée, et n'osa pas lever les yeux.

— J'ai seulement dit que vous êtes ravissante et qu'on ne vous donnerait pas trente-cinq ans. J'ai ajouté qu'il m'arrivait de me sentir très seul, mais n'y voyez aucune offense, ce n'est qu'une confidence.

— Bien... Bien entendu.

— L'ancienne secrétaire vous a peut-être mise en garde en vous racontant des bobards.

— Non... elle ne m'a rien dit.

— On entend de ces bêtises, quelquefois... J'essayais juste de vous aider à obtenir une promotion. Je sais qu'en ce moment la vie n'est pas toujours facile.

— Non, pas toujours, monsieur Conde.

— Il n'est pas non plus évident pour une entreprise comme la nôtre d'embaucher une femme qui n'a pas travaillé pendant plusieurs années, une femme qui n'était plus sur le marché.

— Peut-être que certaines choses échappent à l'emprise du « marché », monsieur Conde.

— Je sais, je sais... Il y a même des gens que le mot exaspère. Mais croyez-moi : le marché englobe tout, point final. Soit on arrive à s'y mouvoir, soit on laisse filer toutes ses chances. À votre âge, vous savez bien, lorsqu'une occasion se présente, on a intérêt à en profiter.

— Je sais, monsieur Conde. La vie m'a donné pas mal de leçons.

— Comme je disais donc, vous m'avez mal compris la dernière fois. Je vous félicitais pour votre distinction, et je comptais vous accorder une promotion.

— Cela n'avait rien d'insultant.

— À en juger par votre expression, on aurait juré le contraire. Enfin, ne vous méprenez plus sur mes intentions et sachez saisir les chances qui vous sont offertes chez nous. Peut-être que votre dernier employeur ne vous a pas permis d'évoluer.

— Au contraire, on était très gentil avec moi. L'entreprise était très correcte et elle s'efforçait d'être juste.

— Cela suppose que chacun voie ses mérites récompensés. Bien sûr, on doit faire preuve de bonne volonté.

— Certainement, monsieur Conde.

— Eh bien, j'espère que vous ne nous décevrez pas. Les temps sont rudes.

— Oui, de plus en plus, fit-elle, les yeux baissés.

— Le marché, voyez-vous, il faut savoir le dominer... Si vous êtes un pauvre type avec une dette de cinq mille euros, votre maison est confisquée et l'on vous jette à la rue. Si vous êtes un financier avec

une dette de trente millions, vous êtes en danger. Mais si vous faites suffisamment d'esclandre et que vous êtes endetté à hauteur de cinq cents millions, le gouvernement lui-même vous sort du pétrin. Il en a toujours été ainsi, mais on a tendance à l'oublier. Les politiciens sont de redoutables marchands d'oubli.

Il déplaça son fauteuil pour être bien en face du petit siège où se tenait la secrétaire et ajouta, l'air attristé :

— Votre mari a perdu son emploi, à ce qu'on m'a dit.

— Hélas, oui, monsieur Conde. C'est pourquoi je suis revenue... sur le marché.

— Fort bien. Bon, je vous dicte le courriel. Mettez-vous à l'aise pour écrire.

— Je suis à l'aise, monsieur Conde.

— Vraiment ?

— Non, pas tout à fait, vous avez raison.

Et elle croisa les jambes.

À bord du transatlantique, Méndez n'avait aucune idée de cette conversation, non plus des cuisses de la femme ni du yacht vendu par Conde. Tout cela était arrivé la veille dans l'après-midi.

En revanche, il savait la catastrophe inévitable : ses efforts seraient stériles et la mort se tenait à l'affût.

Celui qui composerait le numéro fatidique devait être à proximité, en train de les épier. En pianotant sur des touches, il tuerait des gens par douzaines, à commencer par la gamine qui ne demandait qu'un sourire.

Cependant, il ne pouvait pas être posté tout près. Il devait se tenir à l'écart de la déflagration. Méndez sentit des gouttes de sueur froide glisser sur ses lèvres tandis qu'il jetait des regards alentour, que ses jambes vacillaient et qu'il se demandait : « Mais où ? »

Jamais il ne pourrait le débusquer. Il serait trop tard, en tout cas.

Ses yeux semblaient fendre l'air, traverser les corps.

Et Méndez comprit tout à coup.

Il le comprit à l'instant où il plongea un regard par-dessus bord. Aucun doute... Il avait compris !

C'était un bon poste d'observation. Grâce à la position des deux sièges, Conde avait une vue parfaite sur les jambes féminines modelées par l'élégance, l'expérience et cette sensualité propre à celles qui demeurent assises de longues heures. Bien sûr, elle en était consciente et, en croisant les jambes, elle avait veillé à ce que sa jupe descende au mieux... ce qui, pour Conde, ajoutait du piment à la scène. « Je ne peux que deviner ce qui se cache plus haut, mais je finirai bien par le savoir. »

— Vraiment, je regrette pour votre mari, fit-il après avoir dicté le courriel. Et vous avez une fille, il me semble, à ce que j'ai lu sur votre CV.

— Oui, monsieur. Elle a dix ans.

— Un âge difficile, difficile... Les écoles sont si chères et les gosses de nos jours tellement exigeants. Dans ces circonstances, une femme qui se respecte doit savoir quelle est sa place, sans non plus renoncer à ce que la vie peut lui offrir. Pour être tout à fait honnête, je dois vous dire qu'une autre jeune femme brigue ce poste.

Elle leva les yeux.

— Estrella Durán, j'imagine, murmura-t-elle.

— Exact... Le DRH ne m'a pas encore dit qui était la mieux qualifiée pour exercer ces responsabilités. Estrella est plus jeune, mais vos qualités personnelles pourraient faire la différence. Enfin, nous verrons...

Et il se releva.

Conde savait que ces manœuvres traînaient parfois en longueur, mais pas toujours. À un moment donné, tu dois foncer, te jeter à l'eau. Tu n'es pas à l'abri d'une surprise, mais tu sais que la fille est beaucoup plus vulnérable.

Il posa la main droite sur l'épaule habillée d'une élégante veste tailleur. Il sentit la femme trembler sous l'étoffe. Mais elle ne broncha pas.

— Croyez-moi, dit Conde, paternel, une femme au meilleur de son âge doit saisir les perches qui lui sont tendues. Je préfère que le poste vous revienne, mais entendons-nous bien : il ne faut pas se tromper. Ni moi... ni vous.

On atteignait le comble de l'excitation. Conde aimait par-dessus tout sonder la résistance des femmes.

Sa main droite baissa d'un cran et jaugea le volume du sein. Pas de silicone, que dalle, pas d'entourloupe. Du vrai nibard de petite-bourgeoise, même si elle frémissait.

« C'est bien, tu es docile... »

» Silence, l'affaire se corse. Une angoisse particulière saisit les employées quand tu retrousses leur jupette. »

Tout en lui caressant la poitrine, Conde baissa l'autre main. Le patron, même si l'entreprise ne lui appartenait pas, tendit sa main gauche vers le bas de la jupe puis la remonta peu à peu. Aucun doute, il avait du flair... Le galbe de la cuisse était parfait. Soudain, il s'aperçut qu'elle restait figée, comme une pièce de gibier qui accepte la mort.

Sage fille, sage décision. Conde pensa : « Voilà. » Si elle lui faisait une remarque, il répliquerait qu'elle avait mal interprété ses intentions. « Voilà, Conde, tu as gagné. »

Le téléphone sonna à cet instant précis.

Si le temps s'était arrêté pour la femme, ce fut aussi le cas pour Méndez, vingt-quatre heures plus tard. Mais il savait enfin où la mort affûtait ses griffes.

Il avait compris tout à coup.

Le type qui composerait le numéro fatidique ne pouvait être à bord pour une raison évidente : outre qu'il risquait de périr dans l'explosion, tout le monde serait contrôlé après l'attentat. Il n'était pas non plus sur la terrasse de la gare maritime car s'en sortir ne serait pas une mince affaire après l'explosion.

L'homme se trouvait... sur un yacht !

Dans cette atmosphère festive, une demi-douzaine de kayaks glissaient sur l'eau non loin du navire, tous occupés par un seul payeur. Mais on voyait s'approcher un yacht sportif à moteur, équipé d'une cabine vitrée et orné de petits drapeaux auxquels Méndez ne prêta aucune attention. En revanche, il observa que l'embarcation mesurait douze mètres de long ; elle était luxueuse et il n'y avait aucun passager sur le pont. Le seul occupant se tenait sûrement dans l'habitacle, à la manœuvre, tandis que le bateau s'approchait à faible allure. Il se trouvait alors à cinquante mètres du paquebot.

Une position idéale.

Personne ne le verrait manipuler son portable.

À cette distance, il ne serait pas touché par l'explosion, sans compter qu'il était en sûreté dans la cabine.

Ensuite, il pourrait s'éloigner en toute tranquillité.

Ce yacht, parmi d'autres, passerait inaperçu.

Méndez était trempé de sueur froide. Sa salive épaisse et amère lui envenimait la langue.

C'était l'affaire d'une seconde, il devait réagir, mais comment ?

Méndez fut pris de folie subitement. Il fit une chose qu'il n'avait jamais faite.

Ses mains étaient des serres.

Il déshabillait une gamine !

Le téléphone dans le bureau de Conde.

La voix du chef suprême. Il reconnut aussitôt Ángel Linares, son beau-père. Il pensa : « Fils de pute. »

Ángel Linares, le chef suprême, lança :

— Fils de pute.

Conde s'était fait insulter dix minutes avant son mariage et dix minutes après. Le grand chef le méprisait : il ne supportait pas que sa fille unique se soit mariée avec ce chasseur de dot, non plus que les

cinq cents personnes les plus riches de la ville – la salle de réception n'en pouvait accueillir davantage – l'aient vu consentir à cette union intéressée.

Sa voix rauque interrogea :

— Tu travailles avec quelle secrétaire en ce moment ?

— Je travaille, c'est tout. Alors, je vous écoute, murmura Conde en soupirant.

— Tu as besoin d'argent, on dirait...

— On a toujours besoin d'argent.

— Et donc tu as vendu le yacht, n'est-ce pas ?

— Je ne m'en servais pas. Il entraînait des frais inutiles, et j'ai sauté sur une remarquable opportunité.

— Bien sûr, avec ma fille, on a mille opportunités. Mais tu oublies une chose.

— Laquelle ?

— Le yacht appartient à ma fille.

— Oui, mais elle a fini par s'en lasser et elle l'a mis au nom de la société pour réduire ses impôts.

— En effet. Et le service des relations publiques pouvait en disposer. Ce yacht nous a permis de signer des contrats fabuleux. Il appartenait à l'entreprise ! Tu comprends ?

Linares, le grand manitou, continuait de lui hurler dans les oreilles. Le comble, c'est que la fille aux belles gambettes avait dû capter des bribes de leur conversation, à gauche du bureau. Conde avait la gorge qui le démangeait, mais il se maîtrisa. Quand on a réalisé un mariage somptueux, on est mieux à même de garder son sang-froid. Ça calme aussitôt. Le Seigneur a voulu que les riches héritières soient mieux gaulées que les nanas au bas de l'échelle.

— Je n'ai rien fait d'illégal, je suis l'administrateur de la société, répondit-il froidement, et mes pouvoirs n'ont pas été révoqués. De plus, on m'a fait une offre extraordinaire, le double de sa valeur. N'oublions pas une chose...

— Laquelle ?

— Nous avons envisagé de vendre le bateau. Il devait subir de grosses réparations et il fallait changer le moteur. Franchement, ça nous plombait. En période de crise, on peut toujours courir pour vendre ce genre d'embarcation. Et on me fait une offre équivalant au double de sa valeur ! Au lieu de me féliciter pour le travail accompli, vous me criez dessus. C'est dingue !

— C'est l'acheteur qui est dingue. Il a eu le coup de foudre ou quoi ?

— Parfaitement. C'est un yacht artisanal comme on n'en fait plus.

— Qui est cet acheteur, nom de Dieu ?

— Une compagnie arabe qui possédait un bureau à Barcelone jusqu'à récemment. Il m'était arrivé de traiter avec eux.

— Avec eux ou avec les filles qu'ils te payaient ?
— Disons qu'ils m'invitaient à déjeuner, où est le problème ?
— Le problème est tout bête, c'est une affaire comptable. Le montant de la transaction, c'est la société qui doit l'empocher, pas toi.
— Euh... oui... en partie. Mais je dois être dédommagé de mes efforts ainsi que de mes dépenses.

— Qu'est-ce que tu dis ?
— Je dis que je dois être indemnisé. J'ai fait un extra pour la boîte, je dois toucher une récompense. De plus, c'est un commissionnaire qui m'a mis en rapport avec cette compagnie.

— Hein ? Tu viens de me dire que tu avais déjà traité avec elle.
— Pas pour lui vendre un yacht. Et cet intermédiaire doit être rétribué.

— Parfait. Maintenant, écoute bien ces trois observations. Premièrement, ce commissionnaire est un fantôme ou un copain à toi qui ne verra pas la couleur du fric. Tu vas garder le pactole et lui payer une pute le cas échéant.

Conde n'osa pas protester, c'était la stricte vérité et aucune réplique ne lui venait à l'esprit. Son beau-père enchaîna :

— Deuxièmement, ces acheteurs appartiennent à une compagnie tout aussi fantôme, j'en mettrais ma main à couper.

— Tout est parfaitement légal, on doit signer devant notaire.
— J'imagine que la compagnie a un nom et qu'elle est inscrite au registre du commerce, mais tout le reste, c'est du pipeau.

— Tant que le solde est versé chez le notaire, moi, le reste, ça m'est égal.

— Combien est-ce qu'ils t'ont allongé ?
— Disons cinquante pour cent.
— Tu as viré la somme sur le compte de la compagnie ?
— Je vais le faire... dès que le détail des commissions sera réglé.
— Bon, troisièmement : tu as gardé l'argent et tu comptes empocher le reste. Je te connais par cœur. Le notaire, qui est-ce ?

— Le même que d'habitude : Bou.
— Je l'appelle sur-le-champ, il est hors de question qu'on signe quelque document que ce soit en mon absence. Je veux voir les billets sur la table.

Conde se mordit rageusement la lèvre. Il n'avait pu s'en empêcher. La présence de la fille le dissuada de fracasser le combiné sur le bureau.

Il fit délicatement :
— On en reparlera, fils de pute.
Son beau-père répliqua, délicat lui aussi :
— On en reparlera, fils de pute.
Un dialogue de gentlemen.

Conde raccrocha. La fille ne l'avait pas quitté des yeux, les jambes croisées.

Heureusement, il est des remèdes aux fâcheries. Quatre-vingts pour cent d'entre eux sont prodigués par les femmes.

Conde se leva.

— Où en étions-nous ?

Il ne savait plus trop où il avait laissé traîner ses doigts. Dans ce domaine, il est vrai, on doit sans cesse improviser, c'est tout un art.

Méndez se conduisait de manière insensée sous les regards de l'assistance... Il déshabillait une enfant !

Un cri unanime retentit vers la poupe du navire, où la foule était la plus dense. L'orchestre interrompt son programme. Un officier leva les mains et s'avança, pensant qu'il s'agissait d'un forcené.

Méndez hurla :

— Écartez-vous ! S'il vous plaît !... Écartez-vous !

Le yacht s'était immobilisé à environ quarante mètres, la distance idéale pour assister à l'attentat avant de mettre les gaz. Le pilote avait tout loisir d'observer la brusque agitation à l'arrière du bâtiment, ce qui l'inquiéterait dans un premier temps ; puis il déclencherait l'explosion avant que dix secondes se soient écoulées.

Un délai insuffisant.

Méndez devait découvrir au plus vite la ceinture d'explosifs sur la jeune trisomique, sinon tout volerait en éclats.

Une seconde... Deux...

Il remuait les mains comme un diable, concentré, bien qu'il n'eût jamais fait cela.

Les gens le regardaient, médusés. Certains poussèrent des cris. Un musicien bondit de l'estrade. Une hystérie collective s'empara de la poupe du navire.

La pire des réactions pour Méndez : cela hâterait l'explosion. Contenant ses nerfs, il hurla :

— Sandra, cache-moi ! Vite !

Dans la mesure du possible, il voulait éviter que le type sur le yacht ne repère son manège et ne flairer quelque chose d'anormal. Seul moyen d'obtenir un répit.

Un vain effort, il le savait. Certes, Sandra l'avait compris et elle tentait de faire écran, mais l'homme n'avait pas dû en perdre une miette.

Et sans doute avait-il composé les premiers chiffres.

Trois secondes... Quatre...

Désespéré, Méndez faillit dégainer son Colt d'artillerie navale et canarder l'embarcation, mais cela ne servirait à rien. Jamais il ne pourrait toucher un type invisible dans sa cabine, et ça précipiterait

l'explosion. Il poussa un cri incompréhensible et ravala sa salive venimeuse.

Nadia était pratiquement nue. La robe en l'air.

Tel un drapeau mortuaire.

Et les yeux de Méndez, étincelants comme des balles, avisèrent la sinistre ceinture. Elle n'était guère volumineuse, mais elle lui couvrait l'estomac et remontait vers sa poitrine. Des gorges de la foule monta un cri d'horreur.

Là, on avait compris.

Tous reculèrent, pris de panique. Des hurlements retentirent. Les gens se bousculaient, formant une masse humaine à côté de la bombe.

Ils comprirent en un clin d'œil qu'ils allaient mourir.

Cinq secondes... six... sept.

Méndez, lui, ne s'était pas écarté. Si sa vie n'avait jamais valu grand-chose, là elle ne valait rien. D'un coup d'œil fugace, il vit que Sandra restait auprès de lui, courageuse. Certes elle voulait mourir...

Horrifié, il s'aperçut que la ceinture ne se détachait pas de Nadia, impossible. Le vieux flic tira sur les extrémités supérieures du dispositif attaché aux épaules de la gosse comme des bretelles. Il grogna :

— Désolé, ça va faire mal.

Huit secondes... Neuf... Dix.

La ceinture avait cédé en partie au niveau des hanches, mais celles-ci, trop larges, empêchaient Méndez de la tirer par le bas. Il ne pourrait l'ôter que par le haut, vers sa jeune poitrine... s'il en avait le temps. Il la plaqua brutalement sur le pont et tira sur la ceinture. On eût dit qu'il lui arrachait les seins. Sandra comprit et lui prêta main-forte.

Maintenant !

L'enfant fut secouée brutalement une dernière fois. Tandis que l'inspecteur tentait d'arracher la ceinture, Sandra maintenait les bras de Nadia à la verticale afin qu'ils ne fassent pas obstacle. Et tout à coup, en un éclair, l'objet se retrouva dans les mains de Méndez.

Il y avait là la mort, les corps bientôt mutilés. L'horreur.

Et Méndez de beugler à nouveau : « MAINTENANT ! »

Et il balança la ceinture par-dessus la rambarde à l'arrière du bâtiment. La charge oscilla en l'air, dessina une courbe parfaite. Un chœur de hurlements s'éleva et Méndez fut la proie d'une espèce d'hallucination : à l'arrière-plan, il distinguait une nuée de mouettes.

La ceinture flotta en l'air, la courbe n'en finissait pas, la mort, la...

Et soudain la déflagration.

Ce fut tout. La fin, le commencement de tout.

Certains eurent les tympans crevés, un nuage noir enveloppa la foule, la poupe était endommagée.

La charge avait explosé légèrement au-dessous du pont, pratiquement au niveau inférieur, là où plusieurs cabines de luxe présentaient de larges baies vitrées. Quoique blindées, les vitres volèrent en éclats, brisées par la mitraille. Dans l'unique cabine ouverte, une femme prenait un bain de soleil, les seins pointés en l'air pour une exposition maximale. Elle ne sentit rien, aucune souffrance. Elle eut simplement l'impression, un millième de seconde, que le soleil entrait en elle comme un rayon lumineux.

La moitié du pont s'écroula avec ceux qui l'occupaient. Les musiciens, les instruments, l'enfer. Le corps de Nadia en pleurs. Le corps de Méndez qui jurait en araméen. Le corps tremblant, teinté de sang, de Sandra-Sandrita.

Des dizaines de gens tombèrent à l'eau lorsque le pont céda.

Un nuage de fumée et d'horreur envahit le navire. L'espace d'un instant, comme à Hiroshima, des milliers de soleils avaient resplendi.

Un des kayakistes, le plus proche, avait lâché sa pagaie. La mitraille lui avait arraché la tête.

Personne n'entendit le cri de la petite. Personne.

Le type à bord du petit yacht manœuvra pour faire demi-tour. Le gouvernail brilla dans un éclat de luxe et d'acajou, mais personne ne le vit. On ne vit pas davantage le sourire de celui qui venait de presser les touches de son portable.

BÉNI SOIT TON NOM

Le soleil miroitait sur l'acajou du gouvernail, le teck du plancher, les dorures des instruments nautiques. Suite à l'explosion, des vagues s'étaient formées mais, par miracle, elles ne reflétaient pas le bleu sale du port. Un nuage blanc avait déteint sur elles, subitement.

Le soleil miroita aussi sur les dents de l'homme quand un gloussement lui desserra les mâchoires. Le soleil lui caressa la peau et chercha ses yeux couleur de mort.

Bien...

Il n'avait plus qu'à empocher le solde.

Le spectacle qui s'offrait à son regard n'était pas tout à fait celui escompté, mais ça suffisait néanmoins. Deux niveaux s'étaient effondrés à la poupe de l'*Atlantic* cernée de fumée, d'éclats et de fragments de métal incandescent. Le type aux commandes du yacht comprit confusément que la charge avait explosé, non sur le pont, où sa force létale eût été monstrueuse, mais en dehors du navire, alors qu'elle tombait à la mer. Néanmoins, la structure était sérieusement endommagée. Il vit des corps flotter dans un désordre épouvantable. L'homme sourit à nouveau en virant doucement de bord, mine de rien ; tous les regards convergeaient vers le paquebot en détresse. Il s'éloignait élégamment de la fumée, de la dévastation, de la mort.

Il éprouvait une certaine pitié, curieusement.

Bénis soient ceux qui meurent vierges de tout péché, comme la petite. Bénis soient les noms des défunts.

Il voulut allumer une cigarette.

Mais il n'y parvint pas.

Son portable avait retenti.

Félix Linde grimaça en le portant à son oreille, déconcerté. Il était le seul à connaître ce numéro en dehors des deux types qui l'avaient engagé. C'était... celui qu'il avait composé pour activer la détonation, à l'exception du dernier chiffre.

Une erreur.

Une erreur ?

Et maintenant ?

Tout à coup, l'homme aux yeux couleur de mort eut un déclic. Il

poussa un hurlement et renversa la tête en arrière, comme si son cerveau implosait. Il ouvrit la porte de la cabine d'une main frénétique et voulut se jeter à la mer. Il eut le temps de voir trois choses : la colline de Montjuich, des voiles qui se mouvaient dans le lointain, le vol des mouettes.

Paix.

Paix aux morts, béni soit ton nom.

Et plus rien. Il venait de comprendre, un peu tard, que ses commanditaires avaient planqué des explosifs et un détonateur à l'intérieur du yacht. Il fut près de hurler, mais impossible. Le soleil s'engouffra en lui. Bénie soit la paix, bénis soient les défunts.

L'explosion fit trembler tout le port.

Des flammes, des bouts d'os et, dans les eaux, une secousse comme si la mer se creusait.

Domage, Félix Linde, quel domage de finir ainsi, les os et la langue à l'état de résidus microscopiques. Domage que ça arrive si tôt : on peut encore s'en offrir, du bon temps, à ton âge.

TES RUES, MÉNDEZ

Te voici de nouveau à même d'errer seul, Méndez, de glaner les fragments de ta vie dans les fragments de rue. Tu peux redécouvrir les coins familiers, t'y confesser, poser le front sur les vitres des bars où tes amis prenaient congé du temps ; sonder l'esprit des femmes qui souhaitent oublier leur passé, des gamines qui se forgent un futur. Voilà tes rues, Méndez, tes fenêtres intimes, tes pensées et tes chiens.

Le chef, l'éminent monsieur Monterde, l'avait reçu dans son bureau, solennel comme à l'accoutumée :

— Putain, Méndez.

En définitive, l'affaire s'était soldée par un succès teinté d'héroïsme. Grâce à Méndez, trois personnes uniquement avaient péri – deux passagers et un kayakiste accompli – alors qu'une hécatombe inouïe aurait pu avoir lieu. Finalement, la poupe du navire, partiellement détruite, était réparable, mais sans Méndez l'*Atlantic* aurait pu s'abîmer dans le port de Barcelone avec une olympienne dignité. Il fallait voir comme il s'était démené, avec cette femme qu'on disait suicidaire, pour sauver la petite.

— Vos collègues souhaitent organiser un dîner à votre intention, mais à une condition : vous ne choisirez ni le menu ni le restaurant. Les instances supérieures veulent vous remettre une médaille, et toute la police de la ville y souscrit pleinement.

» Oui, Méndez, c'est un honneur, avait poursuivi le commissaire Monterde, et vous voici à même de clore en solo cette enquête magistrale.

Ainsi donc l'inspecteur marchait dans les rues, il serrait dans ses bras le jardinier Juan Villa, le vieux communiste qui n'était plus apte à changer le monde car les nations refondent continûment le capitalisme en lui sauvant la mise alors que nul ne refondera une gauche composée de commissaires politiques, mais aussi d'hommes et de femmes qui, en d'autres temps, écrivaient des poèmes de leur sang. « Adieu, vieil ami, mon vieux jardinier, c'est moi, Méndez, qui te le dis, moi qui n'ai jamais su distinguer une rose d'un glaïeul, et je t'admire, au moins, tu défendras la fierté du travail jusqu'à ta mort. »

Voilà tes rues, Méndez, cependant tu t'en es légèrement écarté pour

diriger tes pas vers la Généralité et autres palais du pouvoir où tu n'es pas admis sans laissez-passer ; et tu as demandé que la fillette recueillie par le jardinier touche une bourse afin d'avoir la chance de devenir une femme, une vraie ; et qu'on régularise sa situation pour qu'elle soit reconnue comme la fille de Gabri Paredes Lorca, qui t'a confié, en larmes, qu'elle ressemblait à sa femme Elisa, morte il y a si longtemps ; et tu as insisté pour qu'elle soit confiée à Gloria, sa belle-sœur, qui t'a dit qu'elle avait une dette envers elle. Et toi, Méndez, tu as rencontré Gloria et Gabri dans cet appartement où Elisa avait vécu, tous deux voulaient te remercier, et tu as vu leurs murs, deviné les pensées sur lesquelles ils voulaient fonder un nouveau départ. Tu as entendu ce que Gloria lui murmurait : « Je me sens redevable envers la petite : j'ai aidé Elisa aux heures les plus noires de sa vie, quand elle a décidé de supprimer le violeur. Comment tu as pu croire qu'elle avait agi seule ? J'ai une dette envers la gamine, je ne me suis pas occupée d'elle quand elle est née. Ce n'était qu'un bébé, elle n'y était pour rien... »

Et tu as deviné deux choses, Méndez. Un, les femmes sont redoutables. Deux, Gabri avait payé à leur place.

Tu l'as deviné, c'est un fait, mais tu l'as oublié aussitôt. La police ne doit plus s'en mêler. C'est fou, Méndez, ces trous de mémoire pour un inspecteur aussi aguerri.

En revanche, tu n'oublieras jamais comment on triche au poker ni comment on manie un pétard : s'il te fallait substituer une balle dans un chargeur, ta main ne tremblerait pas.

Tu t'éloignes encore de tes rues, Méndez, ces rues si familières, aujourd'hui pleines de citadins qui cherchent du travail, comme le firent désespérément Sandra-Sandrita et Fernando, son fiancé. Tu t'en es éloigné pour aller voir Greta Lago, qui t'a expliqué comment elle se cachait dans cet appartement de Pueblo Nuevo, déguisée en homme. Greta veut mettre au monde l'espoir qu'elle porte en elle : elle aurait pu sauver une enfant, mais elle ne l'a pas fait, et elle ne veut plus qu'un germe d'espoir meure sous ses yeux.

C'est fou, Méndez, tout ce que tu as appris dans tes rues.

Mais tu poursuis ton chemin. C'est fou comme tes jambes demeurent vigoureuses quand tu suis les traces du passé, oui, vraiment. Tu es allé dans des bureaux luxueux pour clore personnellement l'enquête, conformément aux souhaits du commissaire Monterde, qui ainsi t'exprimait sa gratitude. Une jolie secrétaire t'a reçu, tu as frappé à la porte d'un bureau, puis tu as dit : « Monsieur Conde, j'ai peur qu'on ne vous accuse d'avoir pris part à un attentat terroriste. J'ai peine à imaginer le nombre d'années dont vous allez écoper. Vous vous souvenez du yacht qui vous appartenait et qui a explosé dans le port ? Vous allez devoir démontrer que ce n'est pas vous qui l'avez bourré

d'explosifs. Au fait, je ne me suis pas présenté. Je suis inspecteur de police, un inspecteur à la manque, et je m'appelle Méndez. »

Tu as encore fait autre chose, vieux limier errant, tu as encore fait autre chose. Grâce à toi, Sandra-Sandrita est sortie de prison pour mourir dignement chez elle. Tu as accompagné Nadia, l'enfant à la ceinture piégée ainsi qu'au doux regard, afin qu'elle reste auprès d'elle aussi longtemps que possible. Et tes yeux ont rougi, vieille saloperie de flic, lorsque Sandra t'a demandé :

— Vous pensez que Nadia se souviendra de moi ?

— Bien sûr, Sandrita, bien sûr.

Alors laissez-moi m'en occuper jusqu'au bout, je vous en supplie.

— Pourquoi ?

— Comme ça, je ne mourrai pas deux fois.

Et, fixant Méndez droit dans les yeux, elle a repris :

— C'est vous qui m'aviez dit ça : « Il ne faut pas mourir deux fois. »

-
- 1 Police autonome catalane. (Toutes les notes sont du traducteur.)
 - 2 Police autonome basque.
 - 3 Vaste extension de Barcelone conçue en forme de damier par Ildefons Cerdà au milieu du XIX^e siècle. L'Eixample en catalan.
 - 4 Homme politique catalan (1883-1940), avocat puis président de la Généralité de Catalogne en 1931. Réfugié en France en 1939, il est livré par Vichy aux franquistes, qui le fusillent.
 - 5 « Personne » en castillan.
 - 6 Ancienne animatrice de radio.
 - 7 Pôle emploi espagnol.
 - 8 GEO : *Grupo especial de operaciones*. Unité d'élite de la police espagnole.
 - 9 Tonadillera (ou folclórica) : chanteuse populaire espagnole.
 - 10 Francisco Cambó y Batlle (1876-1947) : politicien, avocat et économiste espagnol conservateur.
 - 11 Chanteur et guitariste espagnol de flamenco et de rumba qui fut l'époux de la chanteuse Lola Flores.
 - 12 « Lac » se dit lago en castillan.
 - 13 GAL (Groupes antiterroristes de libération) : commandos para-policiers et paramilitaires, alliés à des truands, dont l'objectif était de combattre ETA dans les années 1980.